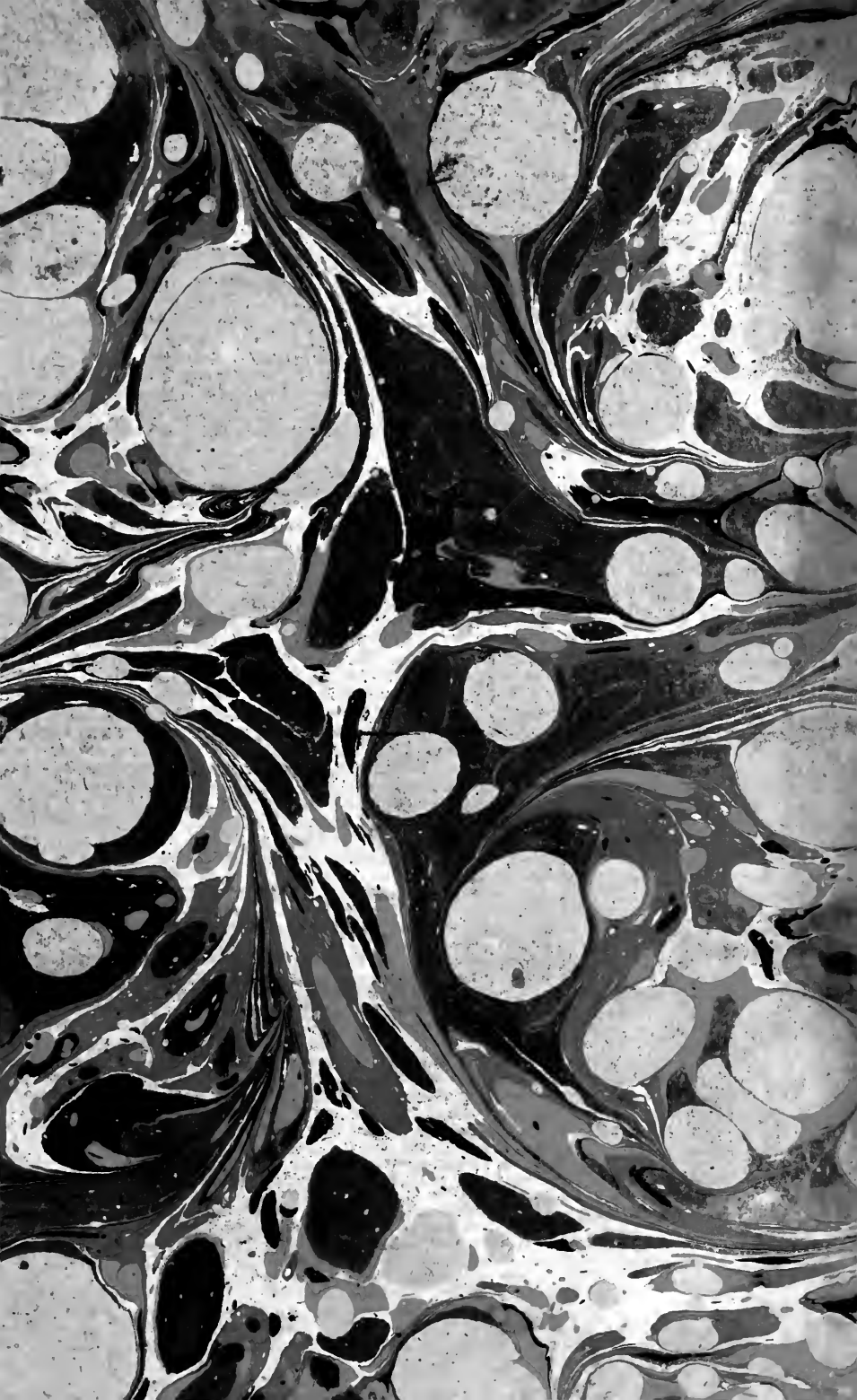




LIBRARY
Brigham Young University





843

112



PG
7067
..T.5
1787
vol. 4

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.

REVUE

CHRONIQUE

DU COMTE DE TRESSAN

AVEC FIGURES

TOME QUATRIEME

**HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH**

ROLAND
FURIEUX,
POÈME HÉROÏQUE
DE L'ARIOSTE,
AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

R O L A N D

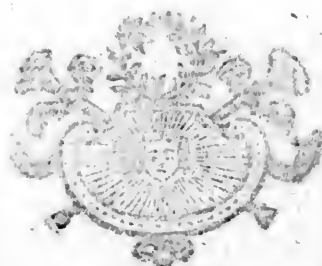
REVUE

POUR LE

DE LA

ART

TOME QUATRIÈME



A PARIS

chez la Citoyenne

M. DCC. LXXXIII

chez la Citoyenne & l'Imprimeur de la



A M O N S I E U R ,
F R E R E D U R O I .

M O N S E I G N E U R ,

*C'EST avec autant de confiance
que de respect , que j'ose mettre aux
pieds de mon auguste Grand-Maitre
la Traduction exacte du célèbre Poëme*

É P I T R E

de l'Arioste , précédée de l'Extrait de ceux du Boyardo & du Berni ; c'est au grand PRINCE qui s'occupe avec succès à conserver dans la Noblesse Françoisse l'ancien esprit de la Chevalerie , qu'il m'est bien honorable & bien cher de dédier ce foible ouvrage de ma vieillesse.

La permission que vous me donnez de vous l'offrir , MONSEIGNEUR , est une suite de la protection dont la feuë REINE , Monseigneur LE DAUPHIN & le ROI DE POLOGNE m'ont honoré pendant une longue suite d'années. Admis dans leur société intime , Monseigneur le Dauphin me fit admirer dès son enfance un génie élevé dont la lumière s'étendoit sur toutes les connoissances ; les saisissant avec rapidité , son ima-

gination féconde & brillante se soumettoit cependant aux sages loix de la discussion : une étude immense , un goût exquis , une justice éclairée , le flambeau de la Religion , celui de la sagesse , le rendirent de bonne heure bien supérieur à ceux qu'il admettoit près de lui. Nous n'eussions jamais osé lui parler qu'avec timidité , si la bonté , la gaieté , les charmes répandus dans sa conversation n'eussent rassuré , n'eussent attaché notre cœur autant qu'il se soumettoit notre esprit.

Ah ! MONSEIGNEUR , vous avez adouci l'amertume des larmes que , jusqu'à mon dernier soupir , je verserai sur son tombeau ! Le Protecteur que j'adorois renaît pour la France dans ses augustes Fils ; je viens de peindre ce que nous admirons en vous ,

4 ÉPITRE DÉDICAT.

ce que vous nous faites respecter & aimer, en rappelant la mémoire de votre auguste Père ; vos bienfaits, MONSEIGNEUR, votre protection sont le soutien & la consolation des derniers jours de son ancien serviteur : c'est à ses mânes sacrés, c'est au digne Fils de ce grand Prince, qu'acablé par les regrets & par les ans, mes mains tremblantes osent offrir cette Traduction dont il n'eût point dédaigné l'hommage.

Je suis, avec le plus profond respect,

DE MONSEIGNEUR,

**Le très-humble, très-obéissant &
très-attaché Serviteur,**

LE COMTE DE TRESSAN,
*Lieutenant Général des Armées du Roi, &
Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare.*

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

PLUSIEURS personnes, dont le pouvoir est absolu sur mon esprit & sur mon cœur, se sont réunies pour me faire entreprendre la Traduction de *l'Orlando Furioso*. Je sens combien il est téméraire (& surtout à mon âge) d'essayer de rendre en prose françoise un Poème sublime & charmant. L'Arioste également harmonieux & fécond, laisse voler sa brillante imagination, embrasse tous les genres, saisit tout ce qui l'amuse, & varie tous ses chants, depuis l'héroïsme d'*Homère* jusqu'à la plus folle des plaisanteries de *Lucien*.

On courroit risque de tomber dans bien des écueils & quelquefois dans une triste

monotonie , si l'on s'attachoit à faire une version littérale, & si l'on ne se permettoit pas même de supprimer quelquefois ce qu'il est facile de voir que le Poëte n'a placé que pour remplir le cadre de l'espèce de strophe à laquelle il s'est assujetti.

Je crois n'avoir pas besoin de m'excuser sur ce que je me suis écarté, pendant peu de momens, de mon Auteur dans la Traduction de quelques passages que le célèbre Métastase, toujours noble & modeste, ne se permettroit pas de nos jours.

Ceux qui prétendroient trouver une version scrupuleusement exacte dans ce que je vais essayer d'écrire, feront très-bien de me condamner d'avance : je les avertis moi-même que je ne prétends qu'à faire une Traduction approchante, s'il m'est possible, de ce Poëme divin, & d'en être avoué par des Italiens qui connoîtront le ton & l'esprit de la langue françoise.

Peut-être quelques Critiques rigoureux trouveront-ils encore que ma prétention est trop forte en me servant du mot de *Traduction* ; mais je ne disputerai pas contre eux.

C'est uniquement pour vous que j'écris, (dirai-je comme mon Auteur,) Hommes d'un goût éclairé ! Femmes aimables & spirituelles ! vous qui m'ordonnez de vous présenter en françois l'*Orlando Furioso* ; vous qui jugerez (d'après les Muses & les Grâces,) le foible ouvrage d'un Vieillard ! Mais je dois auparavant vous rendre compte de la marche que j'ai cru devoir suivre pour ne pas m'écarter de celle de mon Auteur, & je vais m'expliquer devant vous sur ce que j'entends (bien ou mal) par le mot *traduire*.

J'imagine donc que traduire un ouvrage, & sur-tout le Poëme d'un Auteur tel que l'Arioste, c'est s'élever & s'attacher autant qu'il est possible, à saisir son ton, à s'imprégner de

son génie, à suivre la marche de ses idées; c'est faire tous les efforts pour faire passer d'une langue à l'autre le vrai sens de l'Auteur & le caractère de son ouvrage.

Je ne sens que trop, que pour répondre à cette idée, il faudroit rendre énergie pour énergie, sentiment pour sentiment, fleurs

pour fleurs, & gaité pour gaité: je suis bien loin d'atteindre à cette perfection, & je serai toujours bien au-dessous du

Poète Ferrarois; mais du moins j'ose espérer que les Gens éclairés d'Italie, ainsi que ceux de France, auxquels la Langue

Italienne est familière, me sçauront quelque gré de ne m'être jamais écarté du véri-

table sens de mon Auteur; ils auront la justice de ne pas exiger de moi qu'une prose françoise atteigne à l'élévation, à

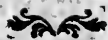
l'harmonie, aux charmes de la poésie Italienne; ils retrouveront les mêmes ima-

ges, & lorsqu'ils les verront décolorées dans ma copie, ils me plaindront de n'avoir pu charger ma palette des brillantes cou-

leurs qu'un Raphaël, un Titien, un Corrége favoit broyer & préparer pour la sienne.

J'ose espérer aussi que ceux de mes Compatriotes, qui ne connoissent pas encore les charmes de la poésie Italienne, auront une idée plus approchante de l'*Orlando Furioso*, que celle qu'ils s'en sont formée jusqu'à ce jour, & c'est un moyen de les animer à se mettre en état de lire ce Poëme charmant dans sa langue.

Toutes les discussions dont je pourrois rendre compte au sujet de l'*Orlando Furioso*; toutes celles que je pourrois faire moi-même, me paroissent inutiles & décidées par un seul fait : tout homme d'esprit & de goût, qui lit ce Poëme depuis son existence, le relit en y trouvant de nouveaux charmes, & il ne le quitte jamais sans l'espérance & le désir de le relire encore.



AVERTISSEMENT.

Il est absolument nécessaire pour avoir l'intelligence de l'Orlando Furioso, de connoître un peu les ouvrages des Poètes & des Romanciers qui parlent de Roland. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer les Lecteurs aux deux Tomes de la Bibliothèque des Romans des mois de Novembre & Décembre 1777. Ils y trouveront l'Extrait de plusieurs Auteurs qui célèbrent les exploits de ce fameux Comte d'Angers, neveu de Charlemagne, qu'ils disent être fils de Milon, Comte d'Aglante, & de Berthe, sœur de cet Empereur.

Le plus singulier des ouvrages qui précèdent l'Orlando Innamorato de Mathieu-Marie Boyardo, Comte de Scandiano, c'est le Poëme de Ludovico Pulci, intitulé il

Morgante. L'extrait que l'on trouve de cet ouvrage dans le tome du mois de Novembre, que nous venons de citer, est plein de cette érudition également agréable & sûre qui semble se cacher sous les fleurs dans les extraits du Pulci, du Boyardo, du Berni & de l'Arioste. Nous désirons que les Lecteurs de cette Traduction exacte de l'Orlando aient recours à l'ouvrage qui peut le mieux les éclairer & leur plaire; il en coûte cher à mon cœur de n'oser rendre un hommage public à l'Auteur de ces Extraits, pour lequel je partage la reconnoissance que lui doit le Public.

Nous nous croyons cependant obligés de donner une légère idée des derniers Poètes Italiens qui chantèrent les exploits de ROLAND, de RENAUD & de ROGER, à ceux qui ne seront pas à portée de lire tout ce que l'aimable & savant Auteur des Extraits, que je viens de citer, a rassemblé sur ce sujet.

Le Poème de l'Arioste semble n'être

*qu'une suite de celui du Boyardo ; le beau génie du premier Auteur paroît s'être captivé d'abord à suivre la marche & les idées du second : mais bientôt prenant un vol plus rapide , il s'élève au-dessus de son sujet , & sa fertile & brillante imagination répand sur tout son ouvrage une noblesse , une variété & des beautés bien supérieures à celles du Boyardo * ; il paroît aussi que ce n'est qu'au projet de traduire l'Orlando Furioso , que nous devons la Traduction libre que l'ingénieux M. le Sage a faite de l'Orlando Innamorato , qu'il étoit absolument nécessaire d'avoir lu pour avoir l'intelligence du Poëme de l'Arioste , & connoître les personnages qu'il y met en action.*

Mathieu-Marie Boyardo , Comte de

* Un grand Prince que le respect m'empêche de nommer , m'a fait l'honneur de me dire à ce sujet :
 » Toutes les continuations qu'on a faites des ouvrages
 » renommés , ont paru toujours plus foibles que le
 » commencement , & j'en admire d'autant plus la supé-
 » riorité de l'ORLANDO FURIOSO , sur l'ORLANDO
 » INNAMORATO. « *Note du Traducteur.*

Scandiano , mort Gouverneur de Reggio , étoit savant pour son siècle : il aimoit la poësie ; & le goût dominant de son tems pour les Romans de Chevalerie se joignant à celui qu'il avoit pour les ouvrages des Anciens , il se crut l'acquit & les talens nécessaire pour composer un Poëme d'un genre mixte entre le merveilleux qui régné dans l'Iliade & l'Énéïde , & l'exagération qui domine dans la narration des anciens Romans : ce Poëte avoit trop présumé de ses forces & de la durée de ses jours : il mourut en laissant son ouvrage très-imparfait. Un Vénitien , nommé Nicolas Agostini , entreprit d'achever l'Orlando Innamorato ; il ajouta trois chants très-inférieurs aux premiers , & donna l'édition de ce Poëme telle qu'il l'avoit préparée.

Francesco Berni crut avoir les mêmes droits qu'Agostini à s'emparer de l'Orlando Innamorato : il retoucha tout le Poëme , tel qu'il étoit alors ; il y joignit sa propre invention , & l'embellit par des vers bien

plus élégans & plus harmonieux que ceux d'Agostini ; mais ce Poëte se livrant trop à la bouffonnerie licencieuse & souvent du plus mauvais ton , qu'il avoit portée dans ses autres ouvrages , au point d'avoir donné son nom aux Poësies burlesques qui parurent après lui , s'éloigna souvent de la manière & du ton noble du Boyardo.

Cependant , les Italiens ont presque tous donné la préférence au travail du Berni sur celui d'Agostini ; son imagination souvent gaie jusqu'à la folie , la finesse & l'agrément de son expression , & sur-tout l'harmonie , caractère de la poësie , aussi nécessaire qu'il est sublime , ont constaté sa supériorité sur le Poëte Vénitien.

C'est l'ouvrage du Berni , imprimé pour la première fois en 1542 , dont M. le Sage a fait une Traduction libre & fort abrégée ; c'est le même qu'on a réimprimé en 1778 dans sa langue maternelle. L'Arioste étoit trop supérieur aux Poëtes dont je viens de parler pour s'abaisser à retoucher l'ouvrage du

Boyardo. On pourroit imaginer différens motifs au parti qu'il prit de ne donner son Poëme que comme une suite de l'Orlando Innamorato; peut-être fut-il bien aise de montrer combien il pouvoit s'élever au-dessus de tous ceux qui l'avoient précédé; peut-être crut-il plaire à son siècle en donnant un nouvel éclat à l'espèce de poësie à laquelle le Pulci & le Boyardo l'avoient accoutumé; peut-être aussi fut-il entraîné par le desir qu'il avoit de plaire à ses Maîtres; & quoique l'illustre Maison d'Est n'eût pas besoin de mêler une fable à la splendeur & à l'antiquité de son origine, l'Arioste crut en augmenter le lustre en la faisant descendre de Roger & de Bradamante, & par conséquent d'Hector & des anciens Rois de Phrygie.

Après avoir fait connoître les Auteurs & les ouvrages antérieurs ou contemporains de l'Arioste, nous devons à nos Lecteurs de leur donner une idée préliminaire de la naissance, des emplois & du caractère du

grand Poëte dont nous avons traduit l'ouvrage. La vie de tous ceux qui portent l'excellence dans leur art est toujours intéressante ; la fiction fut trop embellie par l'Arioste, il contribua trop à perfectionner le goût en Europe, pour que nous n'aimions pas à connoître l'Auteur qui nous en donna les plus charmantes leçons.





A B R É G É
D E L A V I E
D E L' A R I O S T E ,
E X T R A I T E

*DE SIMON FORNARI, de l'Abbé
PEZANA, &c.*

LUDOVICO ARIOSTO naquit d'un sang illustre en Italie: ses pères étoient sortis de Bologne pour s'établir à Ferrare cent ans avant sa naissance. Le Comte Nicolo Ariosto son père étoit Gouverneur de Reggio, & l'heureux époux de la belle Daria Malaguzza née d'une ancienne & noble maison de cette ville: dix enfans

furent le fruit de leur union; Ludovico étoit l'aîné de tous : son père étant peu riche , & connoissant les heureuses & brillantes dispositions de ce fils à devenir un homme d'un ordre supérieur , ne négligea rien pour son éducation , & pour le mettre en état d'être un jour le soutien de sa nombreuse famille.

Le beau génie de l'Arioste se développa de bonne heure; mais entraîné par l'amour de la Poësie & des Belles-Lettres , il négligea les connoissances que son père desiroit qu'il possédât. Les jeux de son enfance ressemblèrent à ceux d'Ovide : il essuya souvent les mêmes reproches , & les Muses s'emparèrent de celui qu'elles destinoient à suivre & illustrer leurs travaux. Plusieurs petites pièces qu'il composoit & qu'il jouoit avec ses frères & ses sœurs , furent le prélude de ses ouvrages ; cependant la tendre amitié qui l'unit avec Pandolphe Ariosto son parent, plus âgé que lui de quelques années & versé dans la

Littérature Grecque & Latine, lui donna l'émulation d'acquérir le riche fonds qu'on voit répandu dans ses ouvrages. Le sçavant Grégoire de Spolette soutint le goût que le jeune Poète avoit pris pour l'instruction, & la lui rendit facile. Déjà l'oraison la plus élégante que Ludovico prononça sur les règles qu'on doit suivre, & l'esprit qu'on doit apporter dans ses études, fit connoître à la ville de Ferrare qu'elle élevoit dans son sein un génie propre à l'illustrer; & son père jouissoit du bonheur d'entendre ses compatriotes donner son fils pour modèle à leurs enfans. Lorsqu'il mourut, il laissa ce fils aîné peu riche & à la tête d'une nombreuse famille.

Ce fut dans ce même tems que l'Arioste eut aussi le malheur de perdre ce Pandolphe Ariosto, son parent & son meilleur ami. Son désespoir fut extrême; les Malaguzzi dont il étoit parent par sa mère, l'arrachèrent à la douleur profonde

dont il étoit pénétré, l'aidèrent dans les soins qu'il avoit à prendre de sa famille, & l'attachèrent au célèbre Cardinal Hypolyte d'Est qui traita l'Arioste avec la distinction due à sa naissance & celle que méritoient ses sublimes talens : Hyppolite en avoit trop lui-même pour ne pas connoître le prix de ceux de l'Arioste, & personne n'étoit plus persuadé que lui que les grands Princes honorent leur vie en protégeant ceux qui sçavent s'élever par leurs lumières & leurs dons naturels, au-dessus d'une multitude qui ne leur est qu'inutile par son ignorance, & par l'indolence ou la dépravation de ses mœurs. Jules Second donnoit alors à l'Europe le spectacle de voir un souverain Pontife, la tête plus souvent couverte d'un casque que d'une thiare; & le Cardinal Hyppolite qui sentoît bouillonner dans ses veines le sang qu'il avoit reçu de tant de Héros, se crut en droit de l'imiter. Hyppolite combattit souvent, remporta des victoires

signalées sur les Vénitiens : il se montra l'égal de son frère Alphonse Duc de Ferrare, à la tête des armées ; les frères de l'Arioste combattirent souvent sous ses ordres avec gloire ; & Ludovico fut de même employé souvent par ce Prince en des négociations difficiles, & dont ce favori s'acquitta toujours avec succès.

Léon X, successeur de Jules, connut tout le mérite de l'Arioste ; & ce Pontife, occupé comme tous les Princes de Médicis d'être le Restaurateur des Arts & des Lettres, envia souvent ce grand Poète à la Maison d'Est à laquelle l'Arioste étoit & fut toujours inviolablement attaché. Quelques ennemis secrets essayèrent cependant de répandre des nuages sur la réputation de l'Arioste, & de le troubler dans la faveur dont il avoit toujours joui près de ses maîtres. Quelques légères satyres que l'Arioste avoit faites, lorsqu'il essayoit les différens genres auxquels sa Muse devoit s'attacher, furent le vain prétexte dont ils osè-

rent se servir pour répandre sur le caractère le plus noble & le plus loyal, le vernis de la méchanceté : sept ou huit de ces satyres nous sont restées avec quelques Imitations des Comédies de Plaute, & cinq autres Comédies de son invention qui méritèrent l'approbation de l'Italie, sur-tout celle intitulée *i Suppositi*.

Le Cardinal d'Est n'eut point l'injustice d'écouter les noirceurs inventées contre l'Arioste. Les plus célèbres Auteurs contemporains n'ont pas même rapporté le prétendu mot que l'on attribue à ce Prince, lorsque l'Arioste lui présenta son Poëme. Nous conviendrons facilement que l'histoire de l'Hermite, celle de Joconde & de la coupe enchantée auroient pu mériter ce mot dans un siècle où la Langue Italienne auroit été plus sévère ; mais s'il est vrai que le Cardinal Hyppolite l'ait dit, ce mot ne peut être regardé que comme une plaisanterie fort douce, sous le Pontificat de Léon X, & dans le tems où les Princesses

de la vertu la plus rigide, telles que Marguerite sœur de François Premier, Isabelle de Gonzague & plusieurs autres Dames célèbres applaudissoient avec les Papes & tout le sacré Collège au Poëme sublime de l'*Orlando Furioso*.

Il est vrai que l'Arioste, dont la complexion étoit délicate & affoiblie par un long travail, ne put suivre le Cardinal en Hongrie, & l'on sçait quel est le pouvoir que prennent à la fin sur les Princes quelques flatteurs qui les servent avec assiduité; s'ils ne peuvent réussir à détruire absolument un homme estimable dans son esprit, ils parviennent du moins par leurs petites méchancetés répétées, à diminuer quelque chose de la bonté & de la douce familiarité dont le Prince l'honore. Cependant à son retour Hyppolite montra toujours la plus haute estime pour ce Poëte sublime; & lorsque ce Prince mourut, un an avant Léon X, le Duc Alphonse son frère s'attacha l'Arioste par ses bienfaits & bien plus

encore par la bonté constante qu'il eut pour lui: nous ignorons le nom des ennemis de l'Arioste, mais nous sçavons qu'il fut honoré pendant trente ans de la société intime de ses maîtres, & qu'il fut long-tems employé par eux dans plusieurs charges qu'il remplit toujours avec honneur.

Le Bembo, le Sadoletto, le Cardinal Bibiéna, Paul Jove, tous les Sçavans & les Poètes que le beau siècle de François Premier & de Léon X peut compter parmi ceux qui l'ont illustré, furent les amis de l'Arioste: il n'en perdit aucun par sa faute, & l'honnêteté de ses mœurs lui conserva ceux que sa muse & ses ouvrages lui avoient acquis.

C'est dans la pleine faveur d'Alphonse, c'est honoré de ses regrets & de ceux de tous les gens éclairés de l'Europe, que l'Arioste termina sa carrière dans la cinquante-neuvième année de son âge.

L'année 1532, qui précéda celle de sa mort, fut la plus glorieuse de sa vie,

Charles-Quint l'ayant couronné lui-même des lauriers de Pétrarque, dans la ville de Mantoue. Il mourut dans celle de Ferrare, au mois de Juillet 1533; ses compatriotes élevèrent un monument à sa mémoire dans l'Eglise des Bénédictins, & les Muses de toutes les Nations policées le couronnèrent de fleurs.

Le célèbre Titien se plut à rendre les traits & la belle physionomie de l'Arioste avec autant de force que de vérité: il étoit grand & bien fait, quoique la longue habitude du travail eût un peu courbé ses épaules; ses yeux pleins de feu nous annoncent celui qui brilloit dans son esprit & qui brûloit son cœur: on croira sans peine qu'il eut souvent l'amour pour maître, & qu'il en fut bien ou mal traité tour-à-tour. Quelques événemens de sa vie rassemblés par Simon Fornari, donnent lieu de soupçonner qu'il porta plus d'une chaîne; mais s'il ne fut pas le plus constant des amans, il en fut du moins le plus

passionné. Il n'est aucun trait séducteur dont il ne se plaise à parer la beauté qui l'inspire, & plusieurs portraits charmans qu'il nous présente dans son Poëme, paroissent avoir été peints d'après l'image qu'il portoit alors gravée dans son cœur ; on reconnoît jusques dans les plus petites choses à quel point son imagination étoit excitée & soumise à sa passion présente. Ayant suivi son ami Nicolo Vespucci qui le retint quelque tems au milieu de sa famille dans la maison qu'il habitoit à Florence, il y devint amoureux d'une belle-sœur de son ami ; & la voyant un jour broder une veste de brocard d'argent avec des filets de pourpre, l'idée des belles mains qui formoient cet ouvrage, resta si présente à son amant, que même en racontant le combat sanglant de Mandricard contre Zerbin, il compare la longue blessure que reçut ce dernier au filet de pourpre qu'il avoit vu tracer par les mains d'albâtre qui l'avoient enchaîné.

L'Arioste étoit trop aimable pour n'être pas souvent heureux : on est bien tenté de croire , lorsqu'on lit le *Fornari* , que le charmant portrait d'Olympe est tracé d'après celle qui le rendit père de deux fils , dont l'aîné nommé Jean-Baptiste prit le parti des armes , & dont le second nommé Verginio consacra ses études & sa vie à servir l'amour & les Muses , comme celui dont il avoit reçu le jour : l'Arioste donna tous ses soins à rendre ce fils digne de marcher sur ses traces ; mais la tendresse qu'il avoit pour lui ne put le déterminer à le mettre en droit de porter son nom ; l'amour de la liberté l'empêcha non-seulement de se plier au joug de l'hymen ; mais il ne lui permit pas même de se rendre aux vives sollicitations de ses maîtres & de Léon X , qui le pressoient d'entrer dans la simple Cléricature , pour qu'ils pussent le nommer à de riches Bénéfices , & l'élever peut-être aux plus grands honneurs

de cet Etat. L'Arioste écrivit même à ce sujet :

Se a perder s'ha la libertà, non stimo.

Il piu ricco Capel, che in Roma sia.

Quelques infidélités que l'Arioste ait peut-être effuyées dans ses amours, nous sommes bien éloignés de chercher à l'excuser de toutes les imprécations qu'il met dans la bouche de Rodomont; nous lui pardonnerions plutôt celles qu'il place dans un de ses prologues contre l'avarice : on peut être furieux, désespéré, mais on doit pardonner à celle qu'un nouvel amour entraîne; il est atroce de vouloir briser l'autel au pied duquel on a sacrifié; il est un peu plus excusable de se plaindre avec amertume de celle qu'un vil intérêt domine & rend infidelle; mais quiconque a consacré sa lyre & sa vie à chanter & servir l'amour & la beauté, doit avoir prévu tout ce qui peut troubler son bonheur. Nous allons voir l'Arioste toujours prêt à se

soumettre à la chaîne, qu'il ne fait que secouer sans la rompre; & son vieux Traducteur se trouveroit heureux de pouvoir encore l'imiter.

Non-seulement l'Empereur Charles-Quint, le Duc de Ferrare, celui de Milan, & la République de Venise se plurent à faire inscrire les éloges & l'approbation qu'ils donnèrent au Poëme de l'Orlando Furioso, lorsque l'Arioste, après l'avoir porté jusqu'à quarante-six Chants, le fit imprimer en 1532; mais cette première Édition fut honorée pareillement par le Pape Clément VII; & la révolution d'un siècle étoit à peine écoulée, que l'on comptoit déjà soixante & dix Éditions de cet Ouvrage: il n'en est aucune qui ne soit décorée par les vers & les louanges des plus beaux Esprits de l'Europe; nous croyons donc être en droit de nous conformer à l'opinion del Signor Abate Maza, lorsqu'il compare ceux que l'humeur, le manque de goût ou l'injustice ont rendus

les détracteurs de l'Arioste , à ces Payfans grossiers qui s'étoient rassemblés pour attaquer Roland dans sa folie.

Per far al Pazzo un Villanesco assalto.

Nous n'avons garde de décider quel est le nom qui doit être donné au Poëme de l'Orlando ; le manque d'unité d'action met en droit les Critiques de lui disputer le titre de Poëme Epique , quoique le tissu de l'ouvrage soit lié par des rapprochemens ingénieux, & bien faciles à saisir : Eh qu'importe, après tout, que ce Poëme s'éloigne des loix rigides de l'Epopée, il n'en est que plus original. Il oblige le Lecteur qui lui refusera le nom d'Epique, à s'efforcer d'en inventer un autre pour le caractériser ; mais ce nouveau nom, malheureusement, ne pourra jamais s'appliquer à quelqu'autre Ouvrage qui réunisse tout ce que nous aimons & admirons dans celui-ci. Nous aurons la même discrétion & la même prudence , pour ne point

décider entre la *Gierusalemme Liberata* & l'*Orlando Furioso* : les Esprits les plus éclairés se sont partagés de tout tems , & se partagent encore dans le jugement qu'ils portent sur ces deux beaux ouvrages : la plus grande louange qu'on puisse donner à tous les deux , c'est de tenir la balance dans son équilibre : cependant les loix du vrai goût sont invariables , & puisque l'un & l'autre parti trouve des raisons suffisantes pour s'efforcer de faire pencher un des côtés de la balance, nous croyons que ceux qui sont entraînés à suivre l'une ou l'autre opinion , le sont beaucoup plus par le fond de leur caractère , & par le sentiment intérieur de mélancolie ou de gaité qu'ils apportent dans cet examen , que par des raisons victorieuses qui frappent également tous les esprits véritablement éclairés. On ne pourra douter que le Rajeunisseur des Amadis ne soit du nombre de ceux qui reconnoissent l'Arioste pour leur Maître, puisqu'à la fin de son quinzième

lustre, ce Poëme enchanteur l'anime encore assez pour qu'il ose essayer de le rendre plus familier à ses Compatriotes; il peut dire même que c'est de l'aveu d'Uranie qu'il rend hommage à ce Poëte divin; & qu'en combattant pour la gloire de l'Arioste, il suit toujours l'étendard de Galilée, dont il va rapporter une Lettre, que ce grand Homme écrivit à son ami Francesco Ruccini: personne ne disputera sans doute à Galilée la justesse & la force de ces grandes combinaisons qui sont la base de toutes les loix, & même de celles du goût; plusieurs Géomètres transcendants de nos jours doivent nous faire sentir de quel poids doit être l'opinion de Galilée, & nous presser de croire que la justesse de l'esprit nous assure presque toujours de sa justice.



TRADUCTION

DE LA LETTRE

DE GALILÉE,

Au Seigneur FRANÇOIS RINUCCINI.

JE médite souvent sur ce qui peut me rendre le plus coupable, ou de garder le silence avec Votre Seigneurie, ou de lui écrire sans lui rendre compte des raisons qui déterminent ma préférence entre nos deux grands Poètes Héroïques; je désirerois lui obéir & la satisfaire, & cela m'eût été plus facile, si je n'avois perdu par un malheureux hasard un exemplaire du Tasse sur lequel j'avois fait des notes marginales: je m'étois amusé pendant le cours de

plusieurs mois, & même d'une année, à rassembler les passages les plus agréables de ces deux Poètes, & surtout ceux qu'on peut comparer l'un à l'autre : je conviens que l'Arioste me paroît supérieur pour le nombre & pour l'agrément de ces différens passages; par exemple, la fuite d'Angélique me paroît bien mieux peinte que celle d'Herminie : je préfère Rodomont au milieu de Paris, à Renaud lorsqu'il entre dans Jérusalem. On ne peut faire d'autre appréciation, que de l'extrême supériorité, au médiocre, lorsque l'on compare la discorde furieuse née dans le camp d'Agramant, avec les foibles dissensions qui s'élèvent dans celui de Godefroy : l'amour de Tancrede pour Clorinde, celui d'Herminie, me paroissent bien stériles & bien froids auprès de celui de Roger & de Bradamante. Quels grands événemens

n'anoblissent pas cet amour ? Qu'ils sont héroïques dans leurs entreprises ! Qu'ils sont intéressans dans le trouble qui les agite ! C'est-là qu'on voit peints avec fidélité tous les transports de la jalousie , les regrets , les plaintes les plus amères , le désespoir d'une ame déchirée par les parjures dont elle accuse son amant : mais quel trait sublime !... un regard , un soupir , une seule parole suffisent pour calmer une tendre amante. Eh ! qui pourroit ne pas sentir le froid & le manque d'invention dans le portrait & les moyens dont se sert la puissante Armide pour retenir Renaud ? & cette foible copie peut-elle arrêter les yeux , vis-à-vis le tableau plein d'énergie & de grâces qui fait partager au cœur comme à l'esprit l'enchantement qui retient Roger dans les jardins d'Alcine ?

On ne peut raisonnablement disconvenir que les motifs de la discorde qui s'élève dans l'armée chrétienne, ne soient foibles jusqu'à la puérilité, en comparaison de ceux qui portent la confusion & la mort dans celle de l'armée Sarrafine. On ne voit naître aucun grand événement des querelles qui s'élèvent dans le camp de Godefroy, tandis que la fureur & l'éloignement de Rodomont, la mort de Mandricard, les blessures & l'inaction forcée de Roger, le départ subit de Marphise & de Sacripant, sont la suite de la fureur que les flambeaux de la discorde ont allumée; c'est ainsi que se prépare l'arrivée de Renaud, la déroute & la ruine entière de l'armée d'Agramant.

Peut-on ne pas admirer l'observation fidelle du costume dans l'Arioste! quelle vérité dans les traits qui peignent la té-

méraire Marphise toujours prête à refuser toute espèce de secours, & ne comptant que sur son bras & sur sa valeur ! que le courage & la générosité de Mandricard paroissent brillans lorsque Zerbin reste mourant entre les bras d'Isabelle ! Mais quelle plus haute idée peut-on prendre de la perfection d'un Héros, si ce n'est dans les vertus, les actions de Roger, & dans les traits avec lesquels il le peint sans cesse ! Que n'aurois-je pas à dire de la constance & de la vraie vertu d'Olympe, d'Isabelle & de Drusile, mise en opposition avec la noire perfidie, les lâches infidélités de Gabrine, d'Origile, & l'inconstante légèreté de Doralice !

Plus je m'étends sur ce sujet, plus je sens que j'aurois de choses à dire, mais elles ajouteroient peu pour satisfaire l'esprit de Votre Seigneurie & le mien ; &

38 LETTRE DE GALILÉE.

je crois n'avoir rien dit qui ne soit suffisamment connu de tous ceux qui lisent les deux Auteurs.

C'est ainsi que Galilée s'exprime dans sa Lettre. Je peux seulement avouer que je sens une secrète satisfaction à la rendre avec fidélité.





R O L A N D

F U R I E U X ,

P O È M E

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

C H A N T P R E M I E R .

SEXE enchanteur ! fiers Paladins ! Amours ! Combats ! Galanterie ! c'est vous que je chante : que mes vers apprennent aussi quelle fut l'entreprise audacieuse d'Agramant ; lorsqu'emporté par la fureur d'une jeunesse bouillante, il sortit de l'Afrique avec une armée innombrable de Maures, & traversa le détroit pour venger sur Charles, Empereur des Romains, la mort de

son père Trojan; je dois dire en même tems du célèbre Roland ce que ni la poésie ni la prose ne nous avoient point encore appris; & comment un héros aussi sage fut emporté par un amour malheureux, jusqu'à la folie la plus furieuse. Mais, hélas! serai-je en état de tenir tout ce que je promets; & celle qui se fait un jeu de troubler ma raison, m'en laissera-t-elle assez pour continuer mes chants?

Race généreuse d'Hercule, ornement & splendeur de notre siècle, Hypolite! puissent mes vers vous être agréables! Que pouvoit vous offrir votre serviteur fidèle, pour prix de vos faveurs & de vos bienfaits? Ma lyre est mon seul bien; je ne peux les reconnoître que par mes vers & par mes foibles écrits.

Du moins, Seigneur, parmi les plus dignes héros que je m'appête à chanter, vous trouverez ce célèbre Roger, qui fut la souche antique de votre illustre maison; & je vous parlerai de sa haute valeur & de ses actions éclatantes, si tant d'objets utiles qui vous occupent sans cesse, vous permettent de m'écouter.

Roland, depuis long-tems amoureux de la belle Angélique, venoit de remplir l'Orient, la Médie, & la Tartarie, des trophées qu'il avoit consacrés à la gloire; ce Paladin revenoit avec elle en France, espérant d'y voir couronner son

amour. Il avoit déjà franchi le sommet élevé des Pyrénées, lorsqu'il découvrit la nombreuse & brillante armée de François & d'Allemands, que Charles avoit rassemblés, pour faire repentir Agramant & Marfile de l'audace qui leur faisoit attaquer ses Etats. Agramant avoit conduit d'Afrique tous ses sujets en état de porter les armes; Marfile avoit presque dépeuplé l'Espagne, pour joindre une formidable armée à la sienne; & Roland ne pouvoit arriver plus à propos, pour aider l'Empereur Charles, de son bras toujours victorieux. Que souvent la prévoyance & le jugement de l'homme sont prêts à l'égarer! Celle qu'il avoit conduite des ports de l'Orient, jusques aux bords où le Soleil se plonge dans la mer; cette beauté, pour laquelle il venoit de livrer tant de combats, étoit prête à lui être enlevée, sans l'effort de ses armes, dans son propre pays, au milieu de ses meilleurs amis! Ce fut la prudence de l'Empereur Charles, qui voulut calmer des fureurs & des combats qu'il prévoyoit entre le jaloux Roland & son cousin Renaud de Montauban, dont l'amour ardent pour Angélique eût excité bientôt entr'eux une querelle préjudiciable à ses intérêts. Charles s'empara de la belle Angélique, & la mit sous la garde du vieux Duc de Bavière; & ce Prince se servant du pouvoir d'Empereur & d'oncle de

l'un & l'autre rival, la promit à celui des deux qui se rendroit le plus utile le jour de la bataille qu'il se propoſoit de préſenter aux deux Rois Africains : mais ſes vœux & ſes eſpérances furent bien trompés ; les Chrétiens battus de toutes parts, ſe livrèrent à la fuite ; le Duc de Bavière fut pris avec d'autres Paladins ; & le pavillon qui devoit renfermer Angélique, fut au pouvoir des Sarraſins. Cette Princeſſe prévoyant dès les premières charges, que les Chrétiens ſeroient battus ; celle qui devoit être le prix du vainqueur, & qui n'étoit touchée ni pour l'un ni pour l'autre, ſauta légèrement ſur un palefroi, gagna promptement la forêt, & ſe remit d'elle-même en liberté.

A peine fut-elle entrée dans une route étroite, percée dans le plus épais du bois, qu'elle apperçut un Chevalier à pied, qui, quoiqu'il fût couvert de toutes ſes armes, couroit, malgré leur pesanteur, auſſi légèrement que le Villageois à moitié nu faiſant tous ſes efforts pour remporter le prix de la courſe ; la timide Bergère, prête à mettre le pied ſur la tête d'un ſerpent qu'elle apperçoit ſur l'herbe, ne ſe retourne pas avec plus d'effroi pour l'éviter, que ne fit Angélique en reconnoiſſant ce guerrier. C'étoit le fils d'Aimon ; ce Paladin venoit de perdre ſon bon cheval Bayard, qui s'étoit échappé de ſes mains.

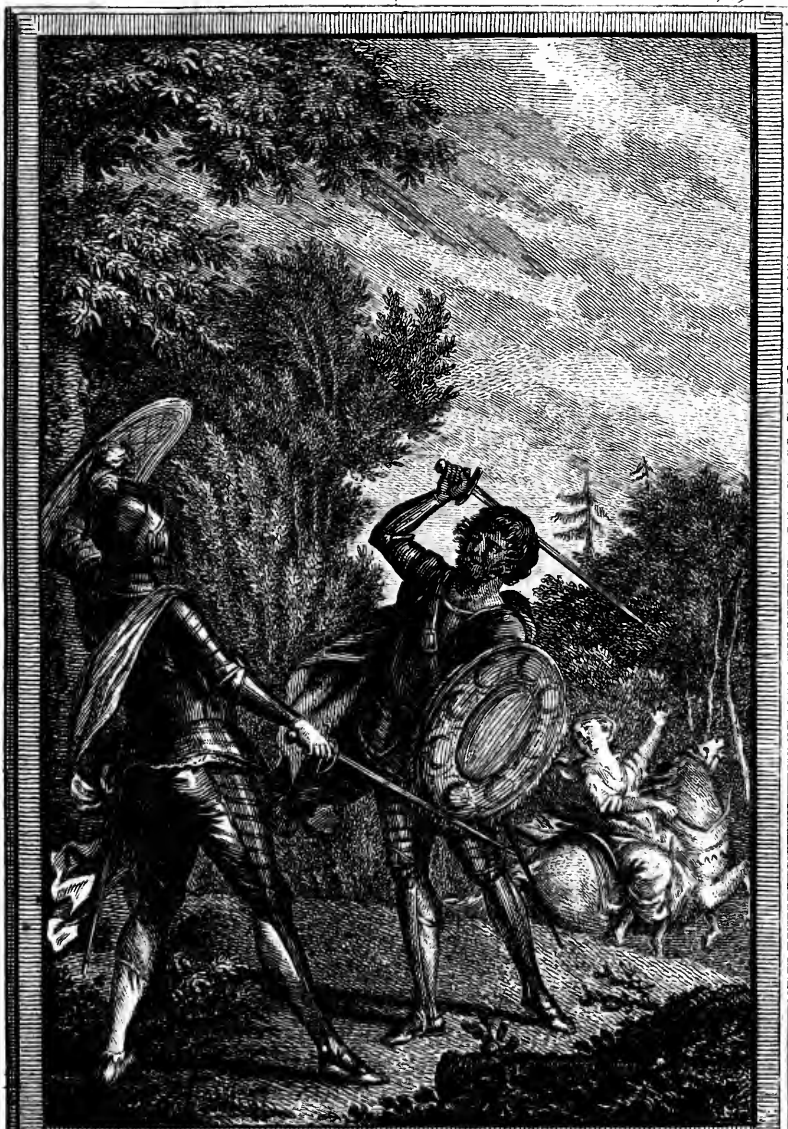
Il le poursuivoit rapidement, lorsque d'un seul regard qu'il jetta sur la belle Angélique, il reconnut celle qui tenoit son cœur dans ses chaînes; il la suivit vainement. La cruelle ayant fait tourner bride à son palefroi, le faisoit fuir à toutes jambes au-travers de la forêt, sans tenir de route certaine. Tremblante de crainte & de haine pour un amant odieux alors, nul péril ne put l'arrêter. Son palefroi ayant franchi la moitié de la forêt la conduisit enfin sur le bord d'une rivière; son effroi redoubla en y rencontrant Ferragus: ce brave & fougueux Prince encore échauffé du combat & dédaignant un ennemi qui ne combattoit plus, étoit venu pour étancher sa soif sur le bord de cette rivière. Mais s'étant penché pour puiser de l'eau, son casque qu'il avoit détaché venoit de tomber & de disparaître sous l'onde; il faisoit alors d'inutiles efforts pour le retrouver.

Entendant près de lui les cris perçans d'Angélique effrayée, ce Sarrazin saute sur la rive, & malgré la pâleur mortelle, qui couvroit son beau visage, il la reconnoît aussi-tôt.

Ferragus n'étant pas moins vif que les deux cousins, s'avance avec courtoisie auprès d'elle, cherche à la rassurer, & offre son bras pour la défendre; mais bientôt appercevant Renaud (trop amoureux & trop léger à la course pour avoir

perdu les traces d'Angélique), Ferragus, quoiqu'il n'eût point de casque & presque invulnérable, n'en ayant pas besoin, il mit l'épée à la main & courut sur Renaud : tous les deux se connoissoient; ils avoient mutuellement éprouvé leur valeur.

Les yeux étincelans de colère, ils s'attaquent avec fureur; les mailles de leurs armures couvrent bientôt l'herbe; la forêt retentit de leurs coups comme les forges de Lemnos sous les bras nerveux des Cyclopes; mais qu'ils étoient dupes de combattre avec tant d'acharnement pour cette belle qui s'empressoit alors à fuir également l'un & l'autre ! Son palefroi pressé par ses coups de talon redoublés, franchissoit les halliers, les clairières & les ruisseaux de la forêt. Elle étoit déjà bien éloignée d'eux, lorsque Renaud s'apercevant le premier de sa fuite, suspendit un moment ses coups, & se retirant deux pas en arrière : » Veux-tu m'en croire, lui dit-il, finissons ce vain combat. Si celle que j'adore embrâse aussi ton cœur, ma mort ne te rendra pas possesseur de cette belle fugitive que nous allons perdre tous les deux, si nous tardons d'un instant à la suivre; tâchons de l'arrêter dans sa course; & si nous pouvons réussir, c'est alors que nos épées décideront quel sera son heureux possesseur «.



Veux-tu m'en croire, finissons ce vain Combat.



Cette proposition parut si raisonnable au bouillant Ferragus, qu'elle calma sur le champ sa colère, & bannit même une grande partie de la haine qu'on a toujours contre un rival. Il quitte le bord de la rivière; & voyant que Renaud est à pied, il a la courtoisie de lui offrir la croupe de son cheval. Renaud l'accepte, & tous les deux se hâtent de suivre les traces d'Angélique.

O générosité des braves Chevaliers de ces tems antiques ! Ceux-ci, quoique rivaux, quoique d'une religion différente, brisés, meurtris, par les coups terribles qu'ils venoient de se porter, s'en alloient ensemble, sans défiance, à travers les bois les plus épais; & le cheval pressé de leurs quatre éperons à la fois, les conduisit en peu de momens à l'extrémité d'une route qui se partageoit en deux. S'apercevant que ces deux routes étoient également marquées par de nouvelles traces de chevaux, ils s'en remirent à leur bonne ou mauvaise fortune sur le choix de celle qui pouvoit les approcher d'Angélique. Renaud descendu de cheval, suivit l'une, & Ferragus prenant l'autre à toutes jambes, se retrouva bientôt sur le bord de la même rivière où le matin il avoit perdu son casque; alors, ne pouvant plus espérer de rejoindre Angélique, il fit de nouveaux efforts pour re-

trouver ce casque précieux qu'il crut s'être enfoncé dans le sable. Il coupe donc une longue & forte branche qu'il dépouille de ses feuilles & de ses rameaux; il la traîne au fond du lit de la rivière; il enfonce le sable avec sa pointe; & tandis qu'il continue des efforts inutiles, il voit un Chevalier d'une mine fière & menaçante, sortir du fond de la rivière, tout-armé, se montrant jusqu'à moitié-corps au-dessus de l'eau; le casque seul manquoit à son armure, le tenoit dans sa main droite, & Ferragus le reconnut pour être celui qu'il cherchoit vainement : Traître à ta foi, vrai fils de Maure, lui cria cette espèce de spectre, pourquoi fais-tu de vains efforts pour retrouver ce casque que tu m'aurois dû rendre il y a long-tems? Refsouviens-toi, Sarrafin, du frère d'Angélique qui tomba sous tes coups, & reconnois l'Argail. Ne me promis-tu pas, après t'être couvert la tête de ce casque, de venir le replonger dans cette rivière? As-tu rempli tes sermens? & n'est-ce pas au seul hasard que je le dois aujourd'hui? Rougis & sois en proie à la confusion & aux remords de ceux qui manquent de foi. Mais si tu veux un casque d'une trempe aussi fine que celui-ci, tu peux le conquérir avec plus d'honneur: le fier Roland, le Paladin Renaud en portent qui peut-être le surpassent en-

core : l'un fut enlevé , par les armes , au superbe Almont ; l'autre couvrit le front victorieux de Mambrin , renonce donc pour toujours à celui-ci.

Ferragus outré de colère & le cœur brisé de remords, avoit rougi, pâli tour-à-tour, en reconnoissant l'Argail, & combien ses reproches étoient justes ; la honte & les regrets lui fermèrent la bouche, lorsque l'Argail cessa de parler ; mais il jura sur le champ par la vie de sa mère Lanfouse, que jamais un autre casque ne lui couvriroit la tête que celui que Roland, dans Apremont, avoit arraché de celle du fier Almont après l'avoir fait tomber sous ses coups ; il tint mieux ce dernier serment que le premier ; la tête baissée, & la honte & les regrets dans l'âme, il s'éloigna de la rivière, & fut parcourir les lieux où son courage lui faisoit espérer de trouver, combattre & vaincre le célèbre Roland ; mais des aventures nouvelles arrivoient au bon Renaud, que des chemins différens avoient déjà bien éloigné.

Renaud n'avoit pas été loin sans appercevoir son bon & superbe cheval bondir près de lui ; mais lui trouvant alors un air presque féroce : Arrête, arrête, s'écria-t-il, mon cher Bayard ! il est trop fâcheux pour ton maître d'être privé de toi. Bayard, ce cheval qui parut toujours sensible

à la voix & aux caresses de Renaud, semble sourd à ses cris, & redouble de vitesse pour s'éloigner de lui. Renaud le suit plein de dépit & de colère : mais la fuite de Bayard ne doit pas nous empêcher de nous occuper aussi de celle de la belle Angélique.

Elle fuyoit au-travers d'une forêt obscure, préférant toujours les lieux les plus sauvages & les plus solitaires ; les branches agitées des hêtres & des ormeaux, le léger bruit du zéphir sifflant dans l'épais feuillage, suffisoient pour augmenter sa peur ; jusqu'aux ombres légères que les rayons interceptés du soleil formoient sur les collines ou dans les valons, tout lui paroissoit être Renaud prêt à la joindre.

C'est ainsi qu'un jeune faon ou le chevreuil encore allaité par sa mère, fuient le bosquet qui les a vus naître, en voyant au-travers d'un buisson leur malheureuse mère se débattre encore entre les griffes tranchantes du cruel Léopard, & bramer les flancs entrouverts sous ses dents meurtrières. Jusqu'à la moindre racine, jusqu'au baliveau naissant qui le touche dans sa course rapide, tout fait croire au timide animal qu'il est déjà dans la gueule sanglante de la bête cruelle qu'il s'efforce de fuir.

Après avoir couru pendant tout le premier jour, toute la nuit suivante, & même la meilleure

leure partie du second jour, Angélique ne sachant plus où porter ses pas, s'arrête enfin dans un bosquet touffu, doucement agité par le zéphir, & dont les jeunes arbres sont arrosés par deux clairs ruisseaux qui viennent y confondre leurs ondes, & former un murmure agréable en fuyant au-travers de petits cailloux variés ensemble par leurs couleurs; c'est là que se croyant prodigieusement éloignée de Renaud, abattue par cette longue course & par la chaleur brûlante de l'Été, un lit de fleurs qui laisse à peine entrevoir un gazon touffu, l'invite à descendre, & à se livrer aux douceurs du repos. Elle descend donc sur ces fleurs; elle débride son palefroi, qui prêt à tomber de faim & de lassitude, cherche à réparer ses forces dans l'herbe fraîche qui couvre les bords de ces ruisseaux.

Elle apperçoit près d'elle un beau buisson, se recourbant en dôme, & formé par des rosiers & des aubepines, couverts de fleurs: ce buisson, que l'art semble avoir dirigé, se trouve situé sur le bord d'un des ruisseaux, se peint & semble se reproduire dans son onde. La Nature seule avoit ménagé un petit espace au milieu de ce buisson, que des chênes élevés couvroient déjà de leur tête touffue. Cet espace, une seconde fois ombragé par les rameaux élevés,

est intérieurement tapissé d'une mousse fine & d'une herbe molle & épaisse. C'est-là qu'Angélique se livre aux douceurs du sommeil; mais, peu de tems après, il est troublé par le bruit d'un cheval qui s'approche des ruisseaux. Inquiette, elle se lève doucement; & bientôt elle apperçoit que c'est un Chevalier armé, qui s'est arrêté sur la rive. Ignorant si c'est pour elle quelqu'un à redouter, son cœur palpite de crainte. En attendant qu'elle soit un peu éclaircie, elle écarte quelques feuilles pour observer ce Chevalier, sans oser seulement frapper l'air par un léger soupir. Bientôt ce Chevalier descend sur la rive fleurie, repose tristement la tête sur son bras, & tombe aussi-tôt dans une si profonde rêverie, qu'un rocher n'est pas plus immobile qu'il paroît l'être. C'est dans cet état qu'il passe plus d'une heure, la tête & les yeux baissés sur l'herbe; il commence enfin à mêler quelques plaintes à ses profonds soupirs; & ces plaintes sont si douces & si touchantes, que la roche dure en eût été émue; des ruisseaux de larmes coulent sur ses joues, & sa poitrine oppressée paroît embrasée des feux intérieurs d'un volcan: Inutiles regrets, s'écrie-t-il, qui glacez mon cœur, & qui le consumez tour-à-tour; hélas! un autre plus heureux que moi, ne doit-il pas avoir déjà cueilli ces fruits & ces fleurs de

L'amour que je n'ai jamais si vivement désirés ; mais puisque je ne peux plus espérer d'être arrivé à tems, pourquoi mon foible cœur s'obstine-t-il à se laisser percer de regrets pour celle qui fait le bonheur d'un autre ! La jeune vierge est semblable à la naissante rose qui brille & se repose sur la branche épineuse dont elle est nourrie : tant que le troupeau ni son Berger n'en approchent pas , le zéphir agréable, les pleurs de l'aurore, l'eau qui baigne le pied du rosier, la terre même qui le porte ; tout contribue à lui conserver son éclat & sa fraîcheur ; la jeunesse brillante de l'un & de l'autre sexe l'admire & la désire ; l'une veut en parer son sein, l'autre veut la placer dans sa coëffure ; mais bientôt elle perd tous ses avantages, lorsqu'on l'enlève de la branche verte & pliante dont les petits dards n'ont pu la défendre. La jeune fille, semblable à cette fleur, doit donc bien se garder de se laisser enlever la rose qu'elle a reçue de la nature : un seul amant qu'elle a la foiblesse de rendre heureux, lui fait perdre le cœur de tous les autres. Heureuse encore de rester aimée par celui qui lui ravit tous les trésors de son sein. O fortune cruelle ! d'autres peut-être triomphent & jouissent de ces rares trésors, tandis que je reste dans une misère humiliante, sans espoir de les partager. Ah ! plutôt perdons

mille fois la vie, que de ne pas rompre une chaîne aussi honteuse & aussi cruelle.

Je m'attends bien qu'on est impatient de savoir quel est ce guerrier qui proféra tant de plaintes amères; qu'on apprenne donc de ma bouche que c'étoit Sacripant, Roi de Circassie, l'un des plus aimables amans d'Angélique, & qui, depuis long-tems amoureux d'elle, avoit toujours paru le plus galant & le plus soumis; elle le reconnut aussitôt. Ce Prince étant accouru des premières barrières du jour, jusques dans ces contrées occidentales, avoit toujours suivi depuis le Royaume du Cathay les traces de celle qu'il adoroit; il avoit souvent appris en frémissant, que le Paladin Roland l'avoit sous sa garde, que rien n'avoit pu l'arracher à sa valeur, & c'étoit en France qu'il avoit appris que Charles s'étoit emparé d'Angélique pour la rendre le prix de la valeur & des services de ses neveux.

Sacripant ayant vu les restes de la déroute de son armée, s'étoit remis sur les traces d'Angélique qu'il favoit s'être échappée, & c'étoit le cœur percé des nouveaux périls qu'elle alloit courir que ce malheureux & fidèle amant faisoit de nouveaux efforts pour la rejoindre, & pouffoit des plaintes capables d'exciter la pitié des êtres les plus insensibles & d'arrêter même le soleil dans son cours.

C H A N T I.

Tandis que le Roi de Circassie continue à se plaindre, son heureux sort voulut qu'Angélique qui l'écoutoit en fût émue, & cet heureux instant fut plus favorable à son amour que mille autres de ses plaintes ne l'avoient été jusqu'alors.

Angélique avoit été très-attentive à ses propos, & surtout à ses soupçons; & quoiqu'elle eût toujours opposé la dureté d'une colonne de marbre à ses premiers soupirs, quoiqu'elle n'eût jamais laissé naître d'espérance dans son cœur, comme celle qui ne trouvoit rien de digne de lui plaire dans l'univers, l'adroite Angélique trouva qu'il pouvoit être utile de feindre & de ménager Sacripant. Se trouvant seule, sans guide & sans appui, dans le milieu d'une vaste forêt, & dans un pays qu'elle ne connoissoit point, elle pensa qu'il pourroit la prendre sous sa garde; & en effet, quel est le mortel assez obstiné pour ne pas demander du secours, lorsque submergé dans l'eau, il se voit près de sa perte? Si ce Prince se fût éloigné d'elle, Angélique ne pouvoit plus espérer de trouver un aussi bon guide, un défenseur tel que celui dont elle avoit si souvent éprouvé la soumission & la fidélité.

Angélique se croit permis d'employer un peu d'art, & quoique intérieurement résolue de ne

mettre jamais une fin heureuse à ses peines, elle sent la nécessité de seindre, & de lui donner quelque espérance, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus besoin de son secours.

Tout-à-coup, telle que Diane & plus agréable que Cythérée, elle sort de ce buisson, rayonnante de beautés & de grâces, en disant: Que les Dieux te conservent, & défendent notre réputation à tous les deux! Et toi sur-tout, ne te laisses pas emporter jusqu'à l'injustice d'avoir mauvaise opinion de moi! Une mère tendre, qui pleure la mort d'un fils qu'elle n'a pas vu revenir du combat avec ses compagnons, n'a pas une joie plus vive en le voyant reparoître & courir dans ses bras, que le Roi Sarrafin en eût, en voyant subitement cette belle Reine, dont l'air alors étoit prévenant, & qui portoit le feu le plus doux dans ses yeux.

Sacripant court à la déesse de son âme, à la souveraine maîtresse de son cœur; elle le reçoit les bras ouverts, & celle qui, dans le palais du Cathay, avoit toujours paru si froide & si sévère, Angélique même l'embrasse.... L'un sent renaître l'espérance la plus vive pour son amour, l'autre espère, par le secours de ce guerrier, revoir bientôt les lieux qui l'ont vu naître.

Elle lui rend compte promptement de tous

les événemens qui l'ont fait trembler, depuis le jour où elle l'avoit envoyé demander du secours à Nabates, Roi de Séricant. Elle lui raconte, en frémissant combien de fois Roland l'a défendue de la mort, du déshonneur, & de mille accidens fâcheux. Elle finit en l'assurant que par le secours de ce brave Paladin, cette fleur précieuse, dont sa mère & la nature avoient paré ses charmes, s'étoit toujours conservée dans son intacte pureté.

Je ne dis pas que cela ne pût être vrai. Mais, en vérité, cela pouvoit-il être croyable pour un homme bien maître de sa raison?.... A l'égard de Sacripant, la sienne étoit alors entraînée jusqu'aux plus grandes erreurs. Amour ! Amour ! C'est ainsi que tu ne nous laisses voir qu'à travers ton bandeau, tu nous déguises les faits qui frappent nos yeux, & tu ne nous inspires de confiance que pour ceux que ton art séduisant nous présente.

Parbleu, (dit aussi-tôt le vif Sacripant en lui-même,) si l'imbécille Roland a perdu par sa faute des momens si doux, il aura tout le tems de s'en repentir ; car jamais son heureuse fortune ne pouvoit lui donner si beau jeu ; mais je ne serai pas assez sot pour l'imiter, & pour laisser échapper un bien présent, dont le souvenir me causeroit un repentir mortel : je vais

cueillir cette charmante fleur, tandis que la rosée du matin la rend si fraîche & si délicieuse. Eh ! ne sçais-je pas que bien qu'une jeune beauté se montre dédaigneuse, & verse même quelques larmes, elle ne peut haïr en son cœur une si douce violence ? une légère défense, & l'air même d'un dépit feint, n'arrêteront point mes transports & mes desirs.

Comme il prononçoit ces mots, & que même il se préparoit, emporté par son amour, à l'exécution de ce projet, un bruit d'armes & de chevaux se fait entendre dans le bosquet voisin. Sacripant, furieux d'être interrompu dans un moment si désiré, reprend au plus vite son casque, saute à la bride de son cheval, sur lequel il s'élance, & brandit de colère sa lance qu'il met aussi-tôt en arrêt ; il voit s'approcher un cavalier d'une mine haute & fière : son écharpe, ses ornemens sont blancs comme neige ; un panache de plumes élevées, de la même couleur, servent de cimier à son casque. Sacripant le regarde avec des yeux courroucés, & dès qu'il est à quelques longueurs de lance, il le défie au combat, croyant fermement qu'il va le punir & lui faire vider les arçons. L'autre, sans être ému de ses menaces orgueilleuses, se met promptement en défense ; leurs chevaux, frappés en même tems par les éperons, fon-

dent l'un sur l'autre avec l'impétuosité de la tempête, & se heurtent de la tête. Deux fiers lions, & deux taureaux furieux qui s'attaquent de front en baissant leurs cornes, ne se donnent point un assaut aussi furieux que celui de ces deux Chevaliers : leurs écus furent percés des deux côtés par leurs lances : il fut heureux que la trempe & l'excellence de leurs hauberts, pût leur sauver la vie.

Cette course impétueuse pensa devenir également mortelle pour ces deux chevaux, qui s'étant frappés tête pour tête, ainsi que deux béliers, étoient également tombés de la violence du coup ; mais celui du Chevalier s'étoit relevé au premier coup d'éperon, & celui du Roi Sarasin étoit mort entre ses jambes, & le couvroit de la moitié de son corps.

Ce Chevalier, voyant son ennemi dans cet état, ne se soucia pas de renouveler le combat ; & croyant en avoir assez fait pour sa gloire, il s'éloigna dans la forêt assez légèrement, pour avoir couru déjà plus d'un mille, avant que Sacripant eût pu réussir à se dégager.

Ainsi qu'un Laboureur, étourdi par le coup de tonnerre qui vient de foudroyer ses bœufs attelés à sa charrue, semble tristement contempler sa perte & le pin antique qu'il voyoit de

si loin, dépouillé tout-à-coup de ses rameaux; de même Sacripant reste à pied, ayant Angélique pour témoin de sa cruelle défaite; il gémit, il soupire, bien moins pour la douleur de son bras & de son pied, qu'il s'étoit cruellement foulés, que pour la honte d'être réduit en cet état devant elle. Il pâlit & rougit tour-à-tour, tandis qu'Angélique elle-même emploie ses belles mains & tous ses efforts pour le dégager; pour moi, je crois qu'il fût resté muet pour toujours, si sa belle n'eût pas eu la puissance de lui rendre la voix & de le consoler.

Suspendez vos regrets, Seigneur, lui dit-elle, cet accident est uniquement arrivé par la faiblesse de votre cheval, qui, sans doute, avoit bien plus besoin de reprendre des forces & de la nourriture, que de cette joute; je ne vois pas d'ailleurs que ce Chevalier puisse en tirer aucun avantage; puisque loin de poursuivre sa victoire, il paroît s'être éloigné dans le dessein d'éviter un second combat avec vous. Pendant qu'elle console ainsi Sacripant, ils apperçoivent une espèce de courier portant un cor & une petite valise; il avoit l'air bien fatigué, & il faisoit galoper avec peine son roussin, qui paroissoit encore plus las. Dès que ce courier fut à la portée de Sacripant, il lui demanda s'il n'avoit pas vu passer un Chevalier armé d'un écu blanc,

& portant un panache pareil sur son casque. Je ne l'ai que trop vu, répondit Sacripant; c'est lui qui vient de me porter par terre; mais du moins que je puisse savoir par toi quel est ce Chevalier. Je ne demande pas mieux que de vous satisfaire, lui dit-il; apprenez donc que si vous avez mesuré la terre, vous le devez à la haute valeur d'une jeune fille aussi belle qu'elle est redoutable.

Je ne vous cacherai pas même un nom qu'elle a déjà rendu si célèbre; c'est la belle & illustre Bradamante, qui vient de vous ravir l'honneur & la victoire. A ces mots, ce courrier s'éloigne de toute la vitesse de son rouffin, & laisse Sacripant plus confondu, plus humilié, qu'il ne l'avoit encore été.

Sacripant, accablé de cet événement, & d'avoir été abattu si facilement par une jeune Demoiselle, monte sans dire un seul mot sur le cheval d'Angélique, la prend doucement en croupe, s'éloigne, & cherche un lieu plus tranquille. A peine avoient-ils fait deux milles, qu'un nouveau bruit fait retentir la forêt: ils apperçoivent un fier & puissant cheval, qui, franchissant les ravins & brisant les arbres qui s'opposent à son passage, leur paroît couvert d'un riche harnois garni d'or.

Si j'en crois mes yeux, qui percent à peine

à-travers les arbres & le brouillard épais, dit Angélique, Bayard est ce cheval, qui fait un si grand fracas. Oui, je suis sûre que c'est Bayard; & j'admire qu'il semble connoître le besoin où nous sommes de son secours, étant montés deux sur un foible cheval.

Sacripant descendant aussi-tôt de dessus le palefroi d'Angélique, s'approche du fier coursier, dont il tâche de saisir la bride: mais le fougueux animal, tournant promptement sa large croupe, lui lance une ruade qu'il fut très-heureux d'éviter, & telle qu'elle eût pu réduire une montagne de métal en poudre. Cependant Bayard s'approche d'Angélique, avec un air aussi doux que peut l'avoir un chien fidele qui caresse son maître, après avoir passé plusieurs jours sans le voir.

Bayard se souvenoit qu'elle l'avoit souvent caressé; que même elle lui portoit à manger dans Albraque, dans le tems que Renaud en étoit si vivement aimé, & que le cruel se refusoit à son amour.

Elle prend une de ses rênes de la main gauche, tandis qu'elle lui caresse avec l'autre le poitrail & le col. Ce bel animal, doué d'une intelligence singulière, semble alors se soumettre entièrement; Sacripant saisit ce moment pour s'élancer sur lui, le ferre fortement dans ses

jarrets; & Angélique, quittant la croupe de son palefroi, se remet aussi-tôt en selle.

Mais tournant les yeux vers un lieu d'où s'élève un bruit d'armes, Sacripant reconnoît le fils d'Aimon. Ce héros aime Angélique plus que sa vie; mais elle le fuit avec plus d'horreur que la timide grue ne fuit le faucon: il fut un tems cependant qu'elle l'adoroit; mais l'un & l'autre avoient changé de sentiment. Cet effet singulier fut celui des eaux de deux différentes fontaines: toutes les deux, voisines l'une de l'autre, coulent dans la forêt des Ardennes; l'une remplit le cœur d'amoureux desirs; celui qui boit de l'autre, reste sans amour, & son âme est glacée. Renaud avoit bu de la première; son cœur étoit embrâsé par l'amour & les desirs: Angélique avoit fait usage de la seconde; & son cœur glacé pour Renaud, n'étoit plus capable que de le détester & le fuir.

Cette eau, qui contenoit sans doute quelque froid venin, trouble Angélique, rend ses regards sombres & farouches; & le visage triste & la voix tremblante, elle conjure Sacripant de ne pas hasarder d'attendre Renaud, & le presse de fuir avec elle.

Suis-je donc, dit le Sarasin, en assez peu d'estime auprès de vous, pour que vous me croyez incapable de vous défendre? Vous ou-

bliez donc quelle fut la bataille d'Albraque ; & que pour vous sauver, je combattis seul, & nu, pendant toute une nuit, contre Agrican & presque toute son armée.

Angélique ne répond rien, incertaine de ce qu'elle doit faire : mais déjà Renaud est trop prêt, pour pouvoir l'éviter. Le Paladin François s'avançoit en menaçant le Circassien ; il avoit reconnu son cheval : celle qu'il adoroit avoit déjà rallumé dans son cœur tous les feux de l'amour, & tous ceux de la colère. Mais ce qui se passa bientôt entre ces deux superbes guerriers, doit être réservé pour le chant suivant.

Fin du premier Chant.



CHANT II.

AMOUR, injuste Amour, que tes plaisirs sont étranges & cruels ! Barbare ! deux cœurs désunis font-ils donc un spectacle agréable pour toi ? Tu fais le lien & les charmes de la nature ; mais rarement les desirs que tu nous inspires font-ils mutuels. Pourquoi me retirer d'une route fleurie & facile, pour m'entraîner sur des précipices ? Tu glaces mon cœur pour celle dont j'eusse fait le bonheur, & tu m'enchaînes dans le dur esclavage de celle qui me dédaigne. Tu permets qu'Angélique charme les yeux de Renaud, & tu rends l'aspect de cet aimable Paladin odieux à cette belle..... L'un & l'autre éprouvèrent le contraire autrefois ! Angélique adoroit Renaud, lorsqu'il étoit insensible pour elle ; & le malheureux Paladin languit & brûle d'amour pour elle aujourd'hui, tandis que la cruelle préfère la mort à son amour !

Dès que Renaud est assez près de Sacripant pour en être entendu, plein de fureur il lui crie : Vil larron, descends promptement de dessus mon cheval ; préviens la punition que te prépare un homme qui ne souffre pas qu'on

s'empare avec tant d'impudence de ce qu'il possède ! Je prétends bien aussi t'enlever cette belle ; car il seroit coupable de laisser une aussi charmante créature , & le plus beau de tous les destriers , en des mains aussi viles que les tiennes. Le Roi de Circassie , furieux d'être insulté de cette force : Tu mens & tu mens effrontément , s'écrie-t-il , en osant me donner le nom de larron , qu'on dit te convenir bien plus qu'à moi. Il est vrai que rien n'égale la beauté de cette dame , & la perfection de ce destrier ; mais viens , & nous allons éprouver qui de nous fera le plus digne de posséder l'un & l'autre.

Comme on voit deux chiens vigoureux , devenus féroces par la jalousie ou par la haine , s'approcher en grinçant des dents , la fureur dans les yeux , & le poil hérissé sur le dos , se frapper du poitrail , se déchirer avec leurs dents aiguës , & ne pas sentir leurs blessures , occupés seulement d'en faire de nouvelles ; c'est ainsi que le Roi de Circassie & Renaud s'attaquent avec leurs épées meurtrières ; l'un combat à pied , l'autre combat à cheval ; mais vous auriez tort de croire que le Roi Sarasin en puisse tirer aucun avantage. Un jeune Page sans expérience n'eût pas plus mal gouverné le bon Bayard que le Roi de Circassie : le fidèle cheval aime trop son maître pour lui nuire , & résiste aux aides comme

à la main de Sacripant; celui-ci ne peut porter que des coups inutiles; Bayard recule, quand il veut le porter en avant; quelquefois courbant sa tête, & son dos prenant la figure d'un arc, par des ruades rapides & élevées, il est prêt à tout moment à désarçonner son cavalier. Sacripant, voyant qu'il ne peut le maîtriser, prend son temps, s'élève sur les arçons, & se jette légèrement à terre; c'est alors que, délivré de la furie de Bayard, on voit commencer un combat plus régulier & plus terrible entre ces deux braves Chevaliers: les épées de l'un & de l'autre s'élevoient & se baissoient tour-à-tour, avec autant de promptitude que les pesants marteaux de Vulcain, lorsque dans ses cavernes enfumées, il forge les foudres de Jupiter. Leur adresse à faire des feintes, à parer les coups, est égale entr'eux; l'un s'élève, l'autre s'incline; ils tournent sur un pied ferme qui ne recule jamais; également adroits pour assurer leurs coups ou pour les éviter: cependant Renaud s'abandonnant à la fin sur le Circassien, & relevant son épée presque sur son dos, la rabat avec une force si terrible, que Flamberge, sa bonne épée, partage en deux le bouclier de Sacripant, quoiqu'il soit fait des os d'un gros poisson, & qu'il soit doublé d'une épaisse lame d'acier de la plus fine trempe. La forêt gémit & résonne au loin,

de la force de ce coup , qui réduit cet écu en divers fragmens, comme s'il eût été de glace. Le bras du Sarasin reste désarmé & long-tems engourdi par ce coup furieux ; Angélique remarque l'effet de ce coup terrible , & prévoit ceux qui peuvent lui succéder : son beau visage pâlit ; elle est semblable au criminel qui voit préparer les instrumens de son supplice , lorsqu'elle craint de devenir la proie du victorieux Renaud , de ce même Renaud , qu'elle hait avec tant de violence , apres l'avoir si tendrement aimé !

Soudain elle n'hésite plus ; & tournant la bride de son cheval , elle le fait voler & fuir avec plus de rapidité que jamais , & malgré les cailloux roulans qui couvrent une descente rapide , elle s'enfonce dans un vallon obscur , voyant déjà que Renaud la poursuivant est prêt à la joindre. C'est au fond de ce valon , qu'Angélique rencontre un vieux Hermite dont la barbe blanche tombe jusqu'à la ceinture , & dont l'aspect lui paroît vénérable & annoncer la piété.

Cet Hermite qui paroissoit atténué par le jeûne & par les années , cheminoit lentement , monté sur un mauvais âne , & jamais personne n'annonça par sa mine une conscience plus sévère & plus scrupuleuse : cet Hermite cependant avoit encore des yeux ; ils furent frappés par

la blancheur du teint & la délicatesse des traits d'Angélique; & quelque décrépît qu'il pût être, il sentit encore une légère émotion en la voyant s'approcher de lui. Angélique éperdue de frayeur, commence par lui demander la vie, & le conjure après de le conduire à quelque port de mer où elle puisse s'embarquer, & quitter la France, pour ne plus entendre même le nom odieux de Renaud.

Le vieux Frère étoit un peu Négromant; il rassure Angélique, il lui promet de la tirer de péril. Bientôt il ouvre une petite valise; il en tire un livre, & la première page n'est pas plutôt achevée, qu'un esprit obéissant à ses conjurations, paroît sous la forme d'un valet & lui demande ses ordres; il les reçoit, & forcé par le pouvoir qui le captive, il se porte dans le bois où les deux Chevaliers se battent toujours, & se jette hardiment entre eux deux.

Dites-moi, je vous prie, par courtoisie, leur dit-il, ce qui peut arriver à présent de mieux à celui qui fera tomber son ennemi sous ses coups: le sujet de votre combat ne subsiste plus, puisque dans ce moment le Paladin Roland, sans aucune opposition, sans qu'il lui en coûte une seule maille de ses armes, emmène tranquillement à Paris la beauté pour laquelle vous combattez vainement: à moins d'un mille d'ici,

j'ai trouvé Roland riant & plaifantant avec Angélique, & de votre combat & du fujet de votre querelle. L'un & l'autre s'en vont gaïement vers Paris ; & vous feriez bien mieux de courir promptement après eux ; car fi Roland la tient enfin dans cette ville , vous pouvez être sûrs de ne la revoir jamais.

A ce difcours, vous euffiez vu les deux guerriers rivaux, confondus, ftupéfaits, & convenir tous les deux tacitement qu'ils venoient de donner à leur rival un juſte fujet de ſe moquer d'eux ; Renaud auſſitôt ſe rapprochant de Bayard, pouſſe un ſoupir que lui font exhaler la honte & la fureur : il fait le ferment terrible, s'il peut rejoindre Roland, de lui arracher le cœur. Auſſitôt il s'élançe ſur Bayard, le preſſe des éperons, & laiſſe à pied dans le bois le Roi de Circaſſie.

Le léger & fort cheval animé par ſon maître, franchit les ravins & les précipices, brife de ſon poitrail tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, & rien ne peut ſuſpendre d'un moment la rapidité de ſa courſe.

Seigneur, je ne veux pas qu'il vous paroiffe trop étrange que Renaud trouve Bayard obéiſſant alors, après l'avoir laiſſé pluſieurs jours ſans qu'il puiſſe parvenir à toucher ſeulement ſa bride ; ce bel animal avoit un entendement plus qu'hu-

main: ce n'étoit point par malice, que fuyant en apparence son maître, il s'en étoit fait suivre; c'étoit pour l'attirer sur les traces d'Angélique, & lui faire retrouver celle qu'il adoroit: il l'aperçut au moment où cette Princesse s'échappoit du pavillon; & Renaud étant alors pied à terre pour combattre un Chevalier Maure, Bayard se sentant libre, avoit suivi les traces d'Angélique, désirant pouvoir la faire retrouver à son Maître. C'est ainsi que l'attirant à sa poursuite au milieu de la forêt, sans toutefois s'en laisser approcher, de peur que l'ayant remonté, il ne l'eût forcé de prendre une route contraire à son dessein, il venoit déjà de la lui faire retrouver deux fois; l'une, lorsqu'il combattit Ferragus, & l'autre fois le Roi de Circassie. Bayard, trompé comme Renaud, par les paroles du Farfadet qui lui traçoit la route qu'Angélique avoit prise, s'étoit enfin soumis à servir son maître, comme à l'ordinaire; & Renaud animé par la colère & par l'amour, le faisoit voler vers Paris, mais trop lentement, selon ses desirs, quoique la course de Bayard surpassât la vitesse des vents. Renaud plein d'impatience d'être aux mains avec Roland, ne donna que quelques momens de la nuit suivante au repos, tant il avoit été séduit par les propos trompeurs de l'Esprit que le vieux Magicien avoit envoyé. Dès le lende-

main matin, il apperçut enfin la grande cité sous les murs de laquelle Charles avoit rassemblé tous les débris de son armée; c'est-là que l'Empereur prévoyant qu'il seroit bientôt attaqué de tous côtés, faisoit réparer les anciennes fortifications, en faisoit élever de nouvelles, & les entouroit de larges & profonds fossés. Le desir même de tenir la campagne contre ses ennemis, lui faisoit saisir tous les moyens de se procurer de nouveaux secours. Il espéra d'en recevoir un assez puissant de l'Angleterre, pour se voir en état de former un nouveau camp; & dès que Renaud l'eût rejoint, il le choisit pour l'envoyer dans le pays, si long-tems nommé la Grande-Bretagne, & qui portoit déjà le nom d'Angleterre. Cette commission déplut beaucoup à Renaud; mais, pressé de moment en moment par l'Empereur, il n'eut pas même le temps de demeurer un seul jour, à remplir l'objet de ses desirs, dont le plus vif étoit de retrouver celle pour laquelle il avoit abandonné son combat. Obéissant donc à Charles, il repart avec la même célérité. Il vole vers Calais; & dès qu'il y arrive, il ne perd pas un moment pour s'embarquer.

Le desir ardent qu'il avoit de retourner en France, lui fit ordonner, malgré les représentations des Matelots, de mettre à la voile, quoi-

que la mer fût irritée, & que le ciel semblât le menacer d'une violente tempête. Alors, comme si les vents & les ondes se fussent courroucés de ce qu'il sembloit les braver, la mer s'élève autour du navire avec une telle fureur, que les flots baignent les plus hauts huniers. Les anciens Matelots carguent toutes les grandes voiles, & pensent déjà qu'il faut rentrer dans le port; mais la fureur des vents ne le permet plus, les menace d'un prochain naufrage, & emporte au loin le vaisseau: bientôt cette fureur redouble; & les mariniers ne pouvant plus combattre l'effort de plusieurs vents contraires qui frappent de différens côtés les bords & les flancs du vaisseau; épuisés ils s'abandonnent à leur sort, & se laissent emporter dans la haute & pleine mer.

J'observe ici, que j'ourdis une grande toile avec une quantité de différens fils qui doivent se répondre tous pour former le tissu de mon ouvrage; je me trouve forcé d'abandonner Renaud au milieu de l'affreuse tempête qui l'attaque de tous côtés, pour parler de sa brave & bien-aimée sœur, Bradamante.

Je parlerai donc de cette belle & vaillante guerrière que nous avons déjà vue renverser Sacripant sur la poussière; de cette digne sœur de Renaud qui, comme lui, devoit le jour au Duc Aimon & à la vertueuse Béatrix. Charles

& tous les Chevaliers François avoient pour elle la plus haute estime, & ne pouvoient comparer sa valeur qu'à celle de son frère.

Un hasard heureux & peut-être ménagé par l'Amour, l'avoit mise à portée d'être vue par un illustre & jeune Chevalier de l'armée d'Agramant; ce Chevalier s'appelloit Roger comme son père & devoit le jour à la malheureuse fille d'Agolant; il ne put voir Bradamante sans lui donner son cœur & lui consacrer tous les jours de sa vie; & la belle fille d'Aimon n'ayant pas dans son sang l'âpreté de celui d'une lionne ou d'une ourse, n'avoit pu se défendre contre les charmes & les vertus d'un si parfait Chevalier, qu'elle n'avoit vu qu'une seule fois. Occupée de le revoir, elle en cherchoit les occasions, & parcouroit seule les campagnes & les forêts, mais aussi tranquille & aussi rassurée par ses propres forces & par son courage que si les plus nombreux escadrons l'eussent suivie. Le jour même qu'elle venoit d'obliger Sacripant à baiser si durement la face de notre antique & commune mère, après avoir traversé le reste de la forêt & une colline cultivée, elle étoit arrivée sur les bords d'une belle & claire fontaine.

Cette fontaine arrosoit & traversoit une grande & vaste prairie; des arbres antiques & élevés couronnoient les bords qu'ils ombrageoient, &

les voyageurs étoient arrêtés par le doux murmure des eaux pour s'y rafraîchir & goûter le repos; un coteau bien cultivé la défendoit de la grande chaleur du jour. Bradamante jettant les yeux de tous côtés pour admirer les beautés de ce séjour riant & agréable, apperçut sur ces bords fleuris, à l'ombre d'un petit bois, un Chevalier qui lui parut enseveli dans une sombre rêverie; son écu & son casque détachés pendoient au même hêtre; il avoit lié son cheval, & ce Chevalier, les yeux humides de pleurs, se livroit à la douleur la plus profonde.

La curiosité très-commune qui nous porte à nous informer des affaires des autres, lia bientôt la conversation entre Bradamante & le Chevalier affligé; elle s'informe du sujet d'une douleur si vive, & à laquelle elle paroît s'intéresser; le Chevalier de son côté, qui croit voir en elle le guerrier le plus redoutable dans les combats, est très-sensible à la courtoisie prévenante qu'il a pour lui: Hélas, Seigneur! lui dit-il, en commençant le récit de ses infortunes; je conduisois quelques troupes à pied & quelques escadrons au champ de bataille où l'Empereur Charles attendoit le Roi Marfile, & j'avois sous ma garde une jeune & belle demoiselle que j'adorois, lorsque j'aperçus un Chevalier armé qui mettoit le frein à un grand cheval ailé sur lequel il s'éleva

dans l'air : aussitôt que ce traître laron (soit que
 ce soit un mortel coupable , soit que ce soit
 un monstre vomé par les enfers) ; aussitôt, dis-je,
 qu'il eut vu ma belle & chère maîtresse, tel
 qu'un faucon qui descend du sein de la nue,
 il fondit sur elle, la saisit dans ses bras, & l'en-
 leva malgré sa foible résistance, avant même
 que je me fusse aperçu de son coupable des-
 sein ; & ce ne fut que du haut des airs, que
 j'entendis les cris de celle qui m'est si chère.
 De même que le cruel milan surprenant une
 poule occupée par le grand nombre de ses petits,
 enlève celui qui n'est pas couvert de ses ailes,
 & s'élève avec sa proie, tandis que la mère
 désolée & se reprochant son oubli, rappelle en
 vain son malheureux poussin par ses cris aigus :
 ainsi ne pouvant poursuivre le barbare dans
 les airs ; renfermé dans un valon étroit que des
 roches hérissées entourent ; monté sur un cheval
 rendu qui n'eût pu franchir des routes escarpées ;
 désespéré, ne désirant plus que la mort, &
 abandonnant tout autre soin & jusqu'aux troupes
 que je commandois, je leur laissai suivre leur
 route, & seul & sans guide, je pris le chemin
 que me montrait l'Amour en faisant tous mes
 efforts pour retrouver quelques traces du cruel
 ravisseur qui venoit de m'enlever tout le bien,
 tout l'espoir de ma vie.

Après avoir marché pendant six jours en des lieux déserts où nulle trace d'homme n'avoit jamais été imprimée, où des précipices affreux étoient ouverts sous mes pas, & où des roches tremblantes & suspendues menaçoient ma tête, j'arrivai dans un valon entouré de hautes montagnes qui sembloient s'être fracassées pour former des antres profonds : je découvris enfin au milieu de ce valon un pic élevé dont le sommet portoit un fort & redoutable château resplendissant d'une vive lumière : plus j'approchois de ce château, plus sa lumière me paroissoit brillante sans que je pusse imaginer de quelle matière ses murs étoient construits : j'ai sçu depuis, que forcés par les enchantemens du plus savant Magicien, les Démons avoient bâti ces murs d'un acier poli trempé dans les ondes du Stix ; cet acier trop dur pour que la rouille pût le ronger, ni même le ternir, servoit de retraite à l'Enchanteur qui de-là parcouroit les entours de sa demeure, & qui sans être ému par les cris des malheureux & par les malédictions des peuples, exerçoit impunément ses rapines ; dès-lors je perdis l'espérance de recouvrer jamais celle qu'il m'avoit ravie. Hélas ! que pouvois-je faire, que de regarder avec désespoir cette roche affreuse qui renfermoit l'objet de mon amour ! Semblable au renard qui

frémit en reconnoissant la voix de ses petits qui crient dans l'air où l'aigle vorace les a transportés, je voyois que les seules ailes d'un oiseau pouvoient s'élever au sommet de cette roche escarpée.

Pendant que j'étois arrêté si tristement en ce lieu, deux Chevaliers pleins d'espérance & d'audace, arrivèrent conduits par un nain, l'un étoit Gradasse, Roi de Séricane; l'autre se nommoit Roger, jeune Chevalier déjà très-estimé dans la Cour Africaine, & qu'Agramant avoit amené d'Afrique avec lui.

Tous les deux, me dit le nain, se préparent à combattre le maître de ce château, qui se servant d'un quadrupède ailé, se bat d'une bien étrange manière. Ah! Seigneurs, leur criai-je aussi-tôt; si, selon ma ferme espérance, vous triomphez de ce cruel ravisseur, rendez-moi, de grâce, la beauté qu'il m'a si perfidement enlevée!

Je leur racontai comment elle m'avoit été ravie; & mes larmes leur confirmèrent la vérité de mon récit. C'est alors que les voyant déjà descendre avec peine vers le bas de la roche, & se préparer à combattre, je pris le parti prudent de n'en être le spectateur que de loin: élevant cependant des vœux au ciel, pour qu'ils les rendit victorieux.

Une petite plaine de deux jets de pierre de diamètre, entouroit cette roche inaccessible; & le sort ayant décidé lequel des deux se présenteroit au combat, dès que ces deux guerriers y furent arrivés, Gradasse fut le premier qui fit retentir les rochers, & jusqu'à la cime de la roche, du son violent & aigu de son cor. Soudain les portes du château s'ouvrirent; & le Chevalier armé parut monté sur son cheval ailé.

Semblable à la grue, dont la pesanteur s'oppose à la force de ses aîles dans les premiers momens de son essor, & qui semble s'élever avec peine & ne peut se livrer que peu-à-peu à toute la rapidité de son vol; le Négromant ne parut s'élever que lentement; mais l'instant d'après il se perdit dans la nue au-dessus de la portée de l'aigle le plus audacieux. Dès qu'il se vit maître de son coursier, il fondit comme le faucon, quand il veut frapper & lier une colombe: Gradasse fut atteint du coup de sa lance, avant même d'avoir pu le prévoir. Elle fut brisée sur ses armes; & Gradasse put à peine lui porter un coup qui ne frappa que l'air, tandis que la violence de celui qu'il reçut, fit ployer jusqu'à terre les reins vigoureux de sa bonne jument l'Alphane. L'enchanteur étoit déjà remonté jusqu'aux cieux, d'où fondant avec la même impétuosité, il frappa Roger, attentif

alors à regarder Gradasse. Roger plie les reins de la force du coup , qui fait reculer son cheval ; & se retournant pour combattre son ennemi , il le voit déjà planer au plus haut des airs. C'est ainsi que le Magicien frappe tour-à-tour impunément l'un & l'autre des Chevaliers. Il les éblouit par l'impétuosité de son vol ; aucun de leurs coups ne peut l'atteindre.

A dire vrai , son combat merveilleux n'est pas trop vraisemblable , & paroît tenir beaucoup plus de la fable que de la vérité. Cependant vous pouvez m'en croire ; & j'en fus témoin presque jusqu'à la fin du jour. Ce fut alors que le maudit Magicien découvrant un large bouclier qu'il portoit à son bras , enveloppé d'une épaisse étoffe de soie , il en sortit une splendeur d'un effet si terrible , que dès qu'elle eut frappé les yeux des deux guerriers , ils tombèrent à terre privés de tous leurs sens , & demeurèrent sans défense. Moi-même , ébloui quoique éloigné , je subis le même sort ; & lorsque je repris connoissance , je ne vis plus ni l'Enchanteur ni les Chevaliers ni le nain ; une nuit obscure couvroit déjà le vallon. Je connus bien alors que le Magicien , après s'être amusé de leurs vains efforts , avoit terminé ce combat en découvrant son bouclier magique , & en les privant de leur sens & de leur liberté. Moi , malheureux , je perdis toute

espérance de recouvrer la beauté que j'a-dore.

C'est ainsi que ce Chevalier, qui jusqu'ici nous a paru plus affligé que vaillant, finit son récit. C'étoit en effet le plus lâche & le plus vicieux des mortels : ce Pinabel, fils d'Anselme Comte de Hauterive, loin de démentir la perfidie & l'indigne réputation de la maison de Mayence, enchérissoit encore sur les trahisons dont elle étoit capable, & sur la vicieuse crapule qui la déshonorait.

Bradamante émue, attentive au nom de Roger, la première fois que ce nom si chéri frappa son oreille, avoit laissé briller la joie la plus vive dans ses yeux ; mais troublée, consternée à la fin par le sort qu'avoit éprouvé son amant, ses questions multipliées ne servirent qu'à la confirmer dans la certitude de son malheur. Chevalier, lui dit-elle alors fièrement, ne vous laissez point abattre ; ce jour peut devenir plus heureux que vous ne le pensez, si vous voulez me conduire jusqu'à la vue du château qui renferme celle que vous regrettez.

Après avoir perdu, répondit Pinabel, celle qui m'attachoit à la vie, qui pourroit me retenir & m'empêcher de franchir encore une fois ces monts escarpés ? Mais je vous prévins des périls que vous allez courir en tra-

versant tant de précipices ; & si vous y succombez , songez que ce ne sera pas ma faute.

Ils reprenoient ensemble le chemin du château , lorsqu'ils furent joints par ce même courrier , qui confondit le bon Sacripant , en lui apprenant le nom de celle qui l'avoit renversé sur la poussière.

Le Messager se hâta de lui dire que le Languedoc & la Provence se préparant à se défendre des Africains , avoient arboré déjà les drapeaux de la guerre sur leurs remparts ; que tous les habitans de ces belles provinces & ceux des rivages d'Aiguemorte étoient en armes , & que Marseille allarmée de ne point voir celle qui devoit la défendre , l'avoit dépêché près d'elle pour la presser de ne pas les priver plus long-tems de son secours : l'Empereur qui ne pouvoit voir sans un plaisir mêlé d'admiration sa nièce Bradamante armée de toutes pièces , & qui connoissoit d'ailleurs sa candeur , son attachement à son service , & sa haute valeur , avoit donné à cette guerrière le commandement de cette antique & belle cité , située entre le War & le Rhône sur le bord de la mer : il venoit de lui dépêcher ce courrier qui n'avoit pu la joindre que dans ce moment. Surprise & peut-être consternée par le message , Bradamante reste quelque tems incertaine entre le devoir qui l'appelle

pelle à la défense de Marseille, & l'amour qui l'arrête & la presse de délivrer son amant : forcée par le sentiment qui l'entraîne, elle promet au courier d'aller secourir Marseille, s'excuse de le suivre, & cependant continue sa route avec Pinabel dont le lâche cœur ne put apprendre sans un secret effroi, que Bradamante, de l'illustre maison de Clermont, étoit un guerrier dangereux pour tous ceux du nom de Mayence.

Une haine antique séparoit depuis longtems ces deux maisons qui s'étoient livré plusieurs combats sanglans; & le perfide Comte trama bientôt dans son lâche cœur les moyens de faire tomber Bradamante, sans qu'elle s'en doutât, dans quelque danger mortel, où l'abandonnant, il reprendroit ensuite une autre route.

Tandis que la haine, la crainte & le doute de ne pouvoir réussir dans cet infâme projet, occupoit & troubloit toutes ses idées, il s'écarta de son chemin, & tous les deux arrivèrent dans un bois au milieu duquel s'élevoit une roche escarpée qui sortoit en pic du sommet d'une roche stérile. Voyant que Bradamante le suivoit de près, & désirant s'en éloigner pour toujours, il lui fit entendre qu'il falloit aller chercher un autre asyle que celui de cette montagne; qu'il croyoit qu'il trouveroit dans la vallée opposée un riche château; qu'ils y seroient

bien reçus, & que cependant pour s'assurer par lui-même si le sommet de la montagne n'étoit point habité, il alloit y monter. A ces mots, il marche en avant, & cherchant toujours à se séparer de la guerrière, il monte en effet jusqu'au sommet de la montagne, & cherchant quelque route détournée, pour disparoître à ses yeux, le hasard lui fit trouver sur ce sommet une profonde caverne creusée dans le roc, & qui paroissoit avoir plus de trente brasses de profondeur. Il regarde dans le fond; il apperçoit que le terrain s'y élargit, & qu'une ouverture donne entrée dans une vaste caverne où il entrevoit une lueur comme pourroit être celle d'un flambeau; cependant Bradamante craignant de perdre ses traces, avoit toujours les yeux sur lui, & le rejoignit l'instant d'après sur les bords de la caverne: ce fut alors que le traître voyant l'impossibilité de s'en séparer, conçut promptement un autre dessein; il la fit monter jusqu'à l'entrée de la caverne où le rocher sembloit être percé à pic comme un puits, & lui dit qu'il venoit d'appercevoir au fond une belle & jeune Demoiselle dont la riche parure annonçoit une haute naissance; que par ses larmes & son affliction elle lui avoit paru renfermée en ce lieu, & demander un prompt secours; que dans le dessein de le lui donner, lorsqu'il se

préparoit à descendre, un brigand en fureur l'avoit arrachée avec violence, & l'avoit fait disparoître à ses yeux.

Bradamante, pleine de candeur & de courage, ajouta foi facilement au mensonge du noir & traître Mayençois. Animée à secourir elle-même la Demoiselle, elle cherche les moyens de faciliter la périlleuse descente qui peut l'y conduire, & voyant un grand ormeau chargé de branches très-élevées, elle abat la plus longue & la plus forte avec son épée, & allonge cette branche dans l'ouverture de la caverne. Elle prie Pinabel de la tenir par le gros bout, & lui recommande de le soutenir fortement, tandis que s'attachant des deux mains aux rameaux de la branche, elle arrivera par ce moyen assez facilement jusqu'au fond de la caverne.

Le traître sourit, en la voyant ainsi suspendue; & lui demande alors d'un air moqueur: Savez-vous bien sauter! Et sans attendre sa réponse, il ouvre les mains avec une joie perfide; tandis que Bradamante se précipite au fond avec la branche: Que tous les tiens, s'écrie-t-il, ne font-ils ici, pour y périr avec toi, & pour que ma main pût d'un même coup en éteindre la race!

Cependant l'affreux dessein de Pinabel ne fut pas accompli. Les rameaux retardèrent la rapi-

dité de la chute de la branche, dont le sommet, en touchant le fond, se brisa, recevant presque toute l'impulsion du coup; & Bradamante sans péril pour sa vie, & seulement un peu étourdie de sa chute, fut réservée à d'autres aventures dont nous entreprendrons le récit au Chant suivant.

Ce troisième chant très-intéressant pour toute l'Italie, lorsque l'*Orlando Furioso* parut, ne l'est pas moins aujourd'hui pour la France. Comment ne nous intéresserions-nous pas vivement à tout ce qui rappelle la gloire des ayeux de cette illustre maison d'Est, si souvent alliée à l'auguste sang de nos Rois; lorsque nous lui devons une Princesse respectable qui réunit en elle le sang d'Est & celui d'Orléans? Et pourrions-nous ne pas aimer à célébrer ces mêmes ayeux maternels d'une Princesse adorée, aujourd'hui l'ornement de ce Palais Royal qui vit naître dans Aglaé d'Orléans, Duchesse de Modène la plus charmante Princesse de l'Univers? *Note du Traducteur.*

Fin du second Chant.



C H A N T I I I.

QUEL pouvoir animera mes chants, & les rendra dignes d'un si noble objet? Qui me prêtera des aîles pour m'élever à la dignité d'une si grande entreprise? Mais comment mon ame ne s'enflammeroit-elle pas d'un nouveau feu? C'est au grand Prince mon bienfaiteur que je consacre ce troisième Chant : ce sont ses illustres ayeux que je vais chanter.

Toi, dont la flamme féconde éclaire l'univers; Soleil, vis-tu jamais dans ta course de race plus illustre, & qui, fertile en héros également grands dans la paix & dans la guerre, conserve depuis si long-tems son éclat? Si j'en crois l'esprit prophétique qui s'empare de moi, les cieux cesseroient de tourner autour des pôles, avant que cet éclat se ternisse.

Muses, que ne me prêtez-vous la lyre d'Apollon; que ne me donnez-vous un stile d'or, pour graver sur les marbres antiques, les héros que je veux peindre? Essayons toutefois, avec les foibles instrumens qui sont dans mes mains, à faire l'esquisse d'un ouvrage que mes soins parviendront peut-être un jour à rendre plus parfait:

mais retournons à ce lâche, dont le cœur ne pouvoit être rassuré, quoiqu'il fût couvert des meilleures armes. Parlons de ce Pinabel, de ce perfide Mayençois qui se flattoit bien d'avoir fait périr Bradamante..... La croyant privée du jour au fond de ce précipice affreux, il se hâte de remonter à cheval. Son âme, accoutumée au crime, joint sans remords le vol à l'assassinat : il ne perd pas cette occasion d'enlever le courfier de la guerrière, & de l'emmener avec lui. Abandonnons ce traître avec horreur, en attendant qu'il trouve son supplice & la punition de son forfait. Qu'un tendre intérêt nous rappelle à celle qu'il avoit trahie, & qui sembloit devoir être morte & ensevelie dans les roches de cet antre, où, en effet, elle avoit couru les plus grands dangers ; cependant revenue de son effroi, elle entr'ouve les yeux & apperçoit une porte, par laquelle elle entre dans une seconde caverne infiniment plus vaste & plus élevée que la première.

Cette caverne quarrée & spacieuse avoit l'air d'un temple souterrain. Des colonnes du plus bel albâtre & d'une noble architecture, paroient & soutenoient sa voûte : un simple autel s'élevait au milieu ; une lampe, dont la lumière étoit réfléchie par l'albâtre, portoit au loin une douce clarté.

Bradamante, émue d'une sainte horreur dans ce lieu qui semble être sacré, s'approche de l'autel; & tombant à genoux, elle élève ses vœux au Dieu conservateur de ses jours, dont elle invoque la puissance. Une petite porte qui crie légèrement en tournant sur ses gonds, s'ouvre. Il en sort une femme, les pieds nuds, sans ceinture & échevelée, qui l'appelle aussitôt par son nom, & lui dit : Brave & généreuse Bradamante, apprends que c'est un pouvoir divin qui te conduit en ce lieu. L'esprit de Merlin dont tu devois venir honorer la cendre par cet étrange chemin, m'avoit déjà prédit ton arrivée, & le sort que les décrets éternels te destinent.

Cette grotte fameuse & terrible, continue-t-elle, fut l'ouvrage du sage enchanteur Merlin; & c'est près d'ici, dans ce tombeau, que sa cendre repose. Vous avez sans doute entendu dire comment cet homme si sage cessa de l'être. Épris d'un fol amour pour l'artificieuse dame du Lac, qui tenoit de lui tout son pouvoir; Merlin, par une fatale complaisance pour elle, se coucha vivant dans ce tombeau, sans pouvoir vaincre les enchantemens de l'ingrate, qui l'y retint pour toujours. Son esprit vole autour de sa cendre, & ne l'abandonnera qu'au jour fatal où les pâles humains, réveillés par le son éclatant de la trompette, se releveront de leurs tombeaux.

C'est alors que le Juge éternel après avoir distingué l'impur corbeau, de la blanche & chaste colombe, Merlin subira son dernier arrêt. Mais jusqu'à ce moment, son esprit prophétique ne se sépare point de ses os glacés. Il répond aux questions de ceux qui peuvent approcher de sa tombe, d'où bientôt vous entendrez sortir sa voix. J'étois venue, il y a déjà quelque tems, pour le consulter; mais ce sage qui ne me trompa jamais, m'ayant avertie de votre arrivée, j'ai voulu jouir du plaisir de vous voir.

Bradamante, fort étonnée de ce discours, de ces événemens étranges, & des objets qui frappent sa vue, ne sçait alors si elle dort, ou si ce n'est pas une illusion; confuse, mais modeste, elle baisse les yeux, & la pudeur colorant son beau front: Hélas! que suis-je donc, dit-elle, pour qu'un si grand Prophète daigne s'occuper & parler de moi! Cependant, satisfaite en secret, elle n'hésite pas à suivre la Magicienne qui la conduit au tombeau de Merlin. Ce tombeau étoit construit d'une pierre dure & resplendissante comme un feu brillant. La lumière rougeâtre, qui s'élançoit au loin de cette pierre, suffisoit pour éclairer ce lieu terrible où jamais le Soleil n'avoit pénétré; soit que cette lumière fût l'effet d'une espèce de marbre phosphorique de sa nature, soit qu'elle vînt plutôt de plusieurs

talismans constellés qui la couvroient, elle suffisoit pour faire admirer les riches ornemens dont la tombe de Merlin étoit entourée.

A peine Bradamante eut-elle passé le seuil de ce lieu sacré, que l'esprit de l'Enchanteur s'élevant du fond du tombeau, la salua d'une voix forte & distincte : » Que la fortune favorise tes desseins, ô chaste & noble fille, d'où doivent sortir un jour des héros la gloire de l'Italie, & qui rempliront le monde entier de leur renommée ! L'antique sang de Priam, coulant dans ton sein des deux côtés, produira l'ornement & la tige de la plus illustre race que le Soleil éclaire entre l'Indus, le Nil, le Tage & le Danube ; & que même il puisse découvrir entre l'Ourse Boréale & le Pôle Austral.

» Ta postérité, parvenue aux plus grands honneurs, ne comptera parmi tes enfans que des Ducs, des Marquis & des Empereurs.

De grands Capitaines, des Chevaliers renommés sortiront aussi de cette illustre race, pour défendre l'Église, & pour rendre à l'Italie son antique splendeur. Plusieurs, tels qu'Auguste & le sage Numa, parvenant au trône par leurs vertus héroïques, feront renaître parmi leurs sujets le bonheur pur de l'âge d'or. Pour que ces grandes destinées puissent s'accomplir, il faut que le mariage de Roger, écrit déjà dans

les cieux & dans ton cœur, s'accomplisse & fasse ton bonheur. Que rien n'arrête donc plus ton généreux dessein de voler à sa délivrance, & que le traître qui l'a ravi pour le retenir dans ses chaînes, tombe sous tes coups !

Merlin se tut à ces mots, & laissa Melisse la maîtresse de faire paroître tour-à-tour sous les yeux de Bradamante, ceux qui devoient descendre d'elle. Melisse s'y préparoit, & déjà de nombreux esprits s'étoient rendus à ses évocations sous mille formes différentes. C'est alors que rentrant avec Bradamante dans la première caverne, elle trace un large cercle autour de la guerrière, lui commande de n'en point sortir, & pour achever de la mettre à couvert de ces esprits malins, elle élève au-dessus d'elle un pavillon correspondant en grandeur avec le cercle : après avoir tourné trois fois autour d'elle, les esprits devoient rentrer dans le riche caveau où reposoit Merlin ; & ce fut en vain qu'ils firent tous leurs efforts pour passer ce cercle plus impénétrable pour eux, que si de vastes fossés & des murs élevés l'eussent entouré.

Une seule nuit ne suffit pas, lui dit Melisse, pour te faire connoître les héros de ta race étendue dans toute l'Europe ; il me faudroit trop de tems pour te raconter leurs exploits glorieux. Je me contenterai donc d'en choisir quelques-

uns , à mesure qu'ils se présenteront devant toi.

Vois ce premier qui te ressemble par son air de noblesse & par sa beauté : ce sera le chef de ta race en Italie. Digne fils de Roger , il vengera le sang de son illustre père , en exterminant les traîtres qui l'auront si lâchement répandu ; il subjuguera le Royaume de Lombardie ; Didier , Tyran de ce pays , tombera sous ses coups ; c'est ainsi qu'il deviendra Souverain d'Est & de Calaon. Ubert son fils le suit ; & c'est dans l'Hespérie , & contre les Maures qui la ravagent , qu'il va porter ses armes triomphantes ; & plus d'une fois il sera le bouclier & le défenseur de la sainte Eglise attaquée par les Infidèles. Voyez ensuite ce grand Capitaine Albert s'élever de nouveaux trophées , son fils Ugon soumettre Milan , & fouler aux pieds ses antiques coulevres. Azzon les suit , & succède à son frère sur le trône des Insubriens ; & les sages conseils d'Albert , & les mesures qu'il prend , parviennent à chasser de l'Italie Bérenger & son fils , qui la menaçoient de l'envahir. La belle Alde sa fille , paroîtra digne à l'Empereur Othon d'occuper le trône des Césars avec lui.

Voyez , Bradamante ! continua Melisse avec un nouveau transport , cet autre Ugon , digne de son valeureux père. Voyez-le foulant aux

pieds le Romain orgueilleux qui, sans avoir la vertu du premier Brutus, n'est plus qu'un rebelle coupable, en osant assiéger Othon III & le Vicaire de Jésus-Christ. Regardez avec complaisance ce Foulques abandonner généreusement à son frère tous ses Etats dans le riche & riant climat de l'Italie, pour aller au-delà des fleuves & des monts qui défendent la Germanie, s'emparer d'un vaste & riche Duché. Sa mère a fait couler dans ses veines l'illustre sang de la maison de Saxe; & c'est par lui qu'il coule encore dans cette branche qui s'éteignoit sans lui.

Celui que vous voyez approcher le front paré d'une branche d'olivier qui l'entoure, c'est Azzon, second du nom. Il fera régner la douce paix dans ses Etats. Ses deux fils Bertolde & Albert sont destinés à se couvrir d'une gloire différente; Bertolde, tel que le Dieu Mars, combat Henri II; délivre & abreuve les champs de Parme du sang tudesque; Albert le seconde: Bertolde obtient, par ses vertus & son amour, la glorieuse alliance & la main de la sage & belle Mathilde. C'est par cet illustre mariage que, devenu neveu d'Henri premier, il hérite de presque la moitié de l'Italie; & que le brave Renaud son fils arrête l'orgueil & les armes du fier Frédéric Barberousse qui prétendoit envahir le patrimoine de Saint Pierre.

Tu distingueras facilement dans cette foule de grands Princes qui se présentent à la fois , un troisième Azzon qui possédera le beau territoire de Vérone , & dont l'Empereur Henri IV. & le souverain Pontife Honoré , reconnoîtront les signalés services par le riche Marquisat d'Ancône. Une foule de leurs descendans , Lyon , Faloniers & Bravel , défenseurs de l'étendard sacré , se signaleront par leurs services utiles à l'Eglise : un Obison , un Foulques , de nouveaux Azzons , de nouveaux Hugues , deux Henris , dont l'un soumettant l'Ombrie deviendra Duc de Spolette.

Mais fixes tes regards , ô généreuse fille , sur cet Azzon cinquième du nom ! Par lui les Italiens respirent ; leur sang , leurs larmes ne coulent plus ; le barbare Ezelin , ce monstre plus détestable , plus cruel que Néron & Caligula , plus sanguinaire dans ses proscriptions que Sylla , Marius & le Triumvir Antoine ; Ezelin avoit ravagé l'Ausonie , & c'est ce même Azzon dont le bras victorieux achève d'abattre le pouvoir de l'usurpateur Frédéric.

Le prix des victoires de ce héros , c'est de régner avec la paix & la félicité publique , dans ce pays fertile & sur les bords fleuris de ce profond & vaste fleuve qui vit couler les larmes qu'Apollon donnoit à ce fils téméraire précipité

par Jupiter dans ses eaux enrichies par des pleurs changées en ambre électrique : ce fleuve nourrit & porta long-tems sur ses ondes argentées le fidèle Roi Cignus , si constant à chercher son ami ; c'est par le don de ce pays , que le Saint-Siège récompensera les utiles & glorieux services d'Azzon.

Quelle race féconde en héros , s'écrie Mélisse ! Aldobrandin , frère de ce brave Azzon , n'exécute pas des exploits moins éclatans ; le besoin d'argent pour soutenir une guerre qu'il regarde comme sacrée , lui fait donner en ôtage un de ses frères cadets aux riches Florentins. Il se sert des trésors qu'ils ne lui refusent plus , pour lever des troupes ; il marche à leur tête contre Othon IV & son parti Gibelin qui commence à ravager les champs de Parme , du Pisantin & de l'Ombrie. Il triomphe ; sa victoire est suivie par la juste punition des Comtes de Cellano. Le Saint-Père , remis en possession de ses Etats , pleure sur ce héros que la Parque moissonne à la fleur de ses jours , & dont le tombeau est couvert par le Clergé Romain ainsi que par ses guerriers , de palmes immortelles. Son jeune frère Azzon , Souverain d'Ancône après lui , réunit aussi sous ses loix les pays que la mer , l'Apennin , l'Isaure & le Tronto renferment. Toutes les vertus d'Aldobrandin semblent être

passées dans son cœur : trésors plus précieux encore que les riches dons souvent prodigués aux grands Princes par la fortune. Renaud son fils , plein du même courage , eût peut-être égalé sa renommée ; mais la mort , jalouse de la gloire de cette illustre race , l'enlève au commencement de sa carrière.

Obison, son fils , devient son successeur presque dans l'adolescence. Loin que le souverain pouvoir altère la force & la pureté des mœurs qu'il a reçues de son père , si justement regretté , apprenez , Bradamante , & que l'univers apprenne avec vous , que ses solides vertus , sa justice toujours tempérée par la bonté ; que sa bienfaisance ; que ses grands desseins , soutenus par sa prévoyante & sage économie , l'élèvent de si bonne heure au rang des Souverains honorés du nom de justes , & de l'amour & des vœux de leurs sujets , que la fière & superbe Modène , & la riante & belle cité de Reggio , viennent d'elles-mêmes se ranger sous ses loix. Heureux les plus grands Peuples favorisés du Ciel , qui reconnoîtront un jour cet Obison dans leur maître * !

Le fils de ce dernier , si long-tems aimé , si sincèrement regretté , c'est cet Azzon VI , qui

* O François!.... *Note du Traducteur.*

porte avec gloire l'étendard sacré de la croix dans la Palestine. Il devient Duc d'Urbin ; & Charles d'Anjou , Roi de Sicile , le choisit pour son gendre.

Un groupe glorieux se présente ensemble à tes regards ! C'est Aldobrandin , Obifon , Nicolas le Boiteux , & Albert. Sans entrer dans un plus long détail de leurs vertus & de leurs victoires , je dirai seulement qu'ils joignirent Fayence au riche Duché dont l'ancienne Adria sa capitale imposa son nom à ce grand Golfe honoré du nom de mer Adriatique : de même que l'on vit dans la Grèce les simples roses donner leur nom à de vastes contrées , ainsi cette Ville maritime située entre les bouches périlleuses du Pô , tire son nom du desir qu'ont les habitans occupés à la pêche , que l'Aquilon furieux , soulevant les flots au-dessus des lagunes qui les entourent , les enrichisse , en y déposant en abondance les habitans effrayés des eaux élevées par la tempête.

Voyez , continua la sage Enchanteresse , voyez ce jeune Nicolas qui brave & confond les vains efforts de Tida contre ses Etats ; les jeux de son enfance sont d'être couvert d'armes pesantes baignées par sa sueur , & de manœuvrer sous leur poids ; & c'est du travail de ce premier tems de sa vie qu'il s'élève comme une fleur
entre

entre les guerriers. Plein de sagesse, il pénètre aisément les projets de ses sujets rebelles : Othon III, devenu le tyran de Parme & de Reggio, s'en apperçoit trop tard, & paye enfin sa négligence par la perte de ses Etats & de sa vie.

Le souverain Arbitre de l'univers voit dans vos ayeux des Princes selon son cœur, & ne s'écartant jamais des voies de la justice, il les comble de gloire & de puissance, & ne prescrit de fin à votre illustre race que celle même de l'univers.

Il est réservé par le Ciel à Lionel & au célèbre Borso d'être les premiers qui régneront dans Ferrare : né pacifique, Borso saura donner des entraves à la fureur de Mars, & ne s'occupera alors que du bonheur de ses heureux sujets.

Un nouvel Hercule sorti de votre race paroît, & quoiqu'affoibli par un pied brûlé qui le rend boiteux, il fait reculer à son aspect redoutable des voisins jaloux de sa gloire & de l'avoir vu rendre lui seul le courage à leurs troupes effrayées.

La Pouille, la Calabre & la Lucanie seront témoins de l'honneur dont il se couvre, soit dans la paix, soit dans la guerre : témoin du combat particulier dont cet Hercule sortira vainqueur, le Roi Alphonse n'hésitera pas à le

mettre au rang des plus grands Capitaines ; & le trône que trente ans plutôt Hercule devoit occuper, deviendra le prix à la fin de tant de travaux & de vertus sublimes.

Jamais Souverain ne répandit de si grands bienfaits sur ses peuples , que le brave & bien-faisant Hercule : par lui Ferrare voit les marais fangeux qui l'entourent se dessécher & se couvrir de riches moissons ; par lui des fortifications redoutables s'élèvent & la rendent respectable , tandis que son intérieur s'embellit par les Temples , les édifices publics, les palais, les places qu'il y fait élever pour la décoration & l'avantage de cette superbe Cité ; par lui, le redoutable Lion de Saint-Marc qui paroïssoit les menacer, replie ses aîles, & se retire dans ses lagunes. La douce paix règne dans les plaines riantes qui l'entourent, tandis que les armées françoises portent le fer & la désolation dans une grande partie de l'Italie. Heureux Prince ! non, tous les bienfaits dont tu combles tes sujets ne font rien encore en comparaison du grand présent que tu leur fais : ô Ferrarois , ce sont Alphonse le Juste, Hyppolite le Bienfaisant, qu'il vous présente en ses enfans, en deux frères qui surpassent encore, par leur union, celle des fils de Tindare, de ces deux descendans d'Hercule qui se privoient de la lumière tour-à-tour,

pour en faire jouir un frère tendrement aimé : Alphonse, Hyppolite eussent plus fait encore l'un pour l'autre ; la vie ne leur eût rien coûté pour sauver celle d'un frère.

Cette union si durable affermit la foi , la sûreté publique , plus que si le bras de Vulcain ceignoit cette Cité par une double ceinture d'acier.

La sagesse , la douceur du gouvernement d'Alphonse, ses connoissances étendues porteront tous les charmes du règne d'Astrée dans cet heureux climat, malgré l'inégalité des saisons. Mais que la prudence de ce grand Prince, que la haute valeur de son père, lui deviendront bientôt nécessaires ! lorsque d'un côté, Venise jalouse fera de nouveaux efforts contre lui, & lorsque, d'une autre part, une mère injuste, que dis-je ? une marâtre plus cruelle pour lui que la coupable Médée & la malheureuse Progné ne le furent jadis pour leurs enfans, armera ses troupes contre lui.

Alphonse ne sortira plus de Ferrare à la tête de ses braves & fidèles sujets, soit pendant les ténèbres de la nuit ou la lumière du jour, qu'il ne revienne vainqueur de ses ennemis : les terres arrosées par le Pô, le Santerne & le Zaniolo, seront souvent baignées de leur sang, & surtout de celui des peuples de la Romagne qui

l'abandonnant lâchement auront osé tourner leurs armes contre lui ; les Espagnols même, devenus soldats mercenaires d'un Pontife injuste, seront les victimes de sa juste fureur ; ils seront sacrifiés tous aux mânes du Gouverneur & de la garnison de la Bastia qu'ils auront cruellement égorgés : aucun d'eux ne reverra Rome pour apprendre le destin de ses compagnons.

C'est ce même Alphonse qui se couvrira de gloire à la tête de ses Chevaliers, en déterminant la victoire dans cette sanglante & célèbre journée où la France triomphera des armées combinées de Jules second & des Espagnols ; journée terrible où l'on verra les chevaux des vainqueurs nageant dans le sang des vaincus, où les bras & la force manqueront à ces vainqueurs pour donner la sépulture au nombre incroyable de guerriers tombés sous le fer tranchant du Dieu Mars.

Un objet plus doux succède à cette image effrayante, ô chère & valeureuse Bradamante : fixez vos regards sur ce grand, ce libéral & sublime Hyppolite qui paroît à vos yeux la tête ceinte & couronnée par la pourpre romaine ; Hyppolite ! Toi, que dans tous les idiômes de la terre la prose & les vers devroient célébrer ; que ne peux-tu, comme Auguste, trouver un Virgile pour chanter dignement ta

gloire & tes vertus ! ô splendeur de ta race ,
comme le soleil l'est de l'univers entier !
Quel astre eût pu paroître plus brillant que toi ,
ce jour où l'on te vit sortir l'air pensif à la tête
d'un très-petit nombre de gens armés , & re-
venir bientôt d'un air radieux , déjà maître de
quinze galères enchaînées qui étoient le prix
de ta victoire ? Ceux qui l'entourent en ce
moment sont les deux Sigismonds & les cinq
fils d'Alphonse ; la mer ni les chaînes des monts
les plus élevés , ne pourront mettre des bornes
à leur renommée. Hercule second aura la gloire
d'épouser la fille de ce grand & sage Louis XII
qui mérita l'auguste nom de Père de son Peuple ;
cet autre , marchant sur les traces glorieuses de
son oncle , se nomme Hyppolite comme lui ;
François est le troisième des cinq ; les deux
autres portent le nom d'Alphonse.

Généreuse guerrière , je vous en ai déjà pré-
venue , il faudroit que le Soleil fît plusieurs
fois place à la nuit sombre , si je voulois vous
apprendre les exploits de tous ceux de votre
illustre race , & je crois qu'il est tems main-
tenant que je donne la liberté à cette troupe
d'esprits que j'avois évoqués pour vous en
donner une idée. A ces mots , elle ferme son
livre , & ces ombres fugitives se précipi-
tent aussi-tôt dans la grotte qui renferme le

tombeau de Merlin, & disparoissent à leurs yeux.

Dès qu'il fut libre à Bradamante de faire une question à la sage Mélisse, elle ne put s'empêcher de lui demander quels étoient ces deux enfans d'Alphonse qu'elle avoit vu paroître les yeux baissés & le front humilié, entre Hyppolite & Alphonse, & qui, peu d'instans après, avoient paru s'en éloigner : Mélisse, sans lui répondre, & versant quelques larmes : Ah ! malheureux ! s'écria-t-elle, dans quel abîme des conseils pervers ne vous ont-ils pas entraînés ? Hyppolite ! Alphonse ! ah ! ne démentez pas votre bonté généreuse ! Songez que ce sont vos frères, & que la pitié borne les effets de votre justice ! Ne m'en demandez pas davantage, ajouta-t-elle à Bradamante ; non, je ne veux point troubler le bonheur pur dont vous venez de jouir en voyant quelle sera la destinée brillante des Princes qui naîtront de votre illustre sang. Demain, dès que l'aube du jour donnera sa première lueur, nous prendrons ensemble le plus court chemin qui conduit à ce château d'acier resplendissant où Roger est captif. Je ne vous quitterai point, que vous ne soyez sortie de cette forêt sauvage ; & je vous enseignerai si bien le chemin, que vous ne pourrez plus vous égarer.

Bradamante demeura le reste de cette nuit dans la caverne , s'entretenant avec Merlin qui la pressa plus que jamais de voler au secours de Roger. Bientôt Mélisse entrevoyant les premiers rayons du jour , la conduisit par des sentiers obscurs & difficiles , ménagés entre les crevasses de la roche dure , & elles arrivèrent enfin dans un lieu sauvage que des montagnes inaccessibles sembloient environner de toutes parts.

Alors sans prendre aucun repos , gravissant les rochers & traversant les torrens rapides , elles furent adoucir l'ennui d'une si pénible route , en parlant ensemble de ce qui leur étoit le plus cher & le plus agréable ; c'est alors que Mélisse apprit à Bradamante que l'adresse étoit aussi nécessaire que la valeur pour réussir dans ce projet.

L'audace de Mars , lui dit Mélisse , la valeur de Pallas , les troupes innombrables qu'Agramant & Charles ont rassemblées en ce moment , vous seroient inutiles pour attaquer de vive force cet habile & puissant Enchanteur : non-seulement son château d'acier qui se perd dans les nues , ce cheval ailé qui les traverse à son gré , s'opposeroient à vos vains efforts ; mais sachez qu'il possède un bouclier d'où s'élancent des rayons si perçans & si dangereux , que dès que les yeux

en sont frappés, la lumière leur est ravie, tous les sens sont suspendus, & l'on tombe dans un état approchant de la mort. Ne pensez pas qu'il pût vous suffire de fermer les yeux pour éviter ces funestes rayons ; comment pourriez-vous alors porter des coups & parer ceux d'un ennemi si redoutable ? Mais heureusement je peux vous enseigner un moyen de le vaincre, & ce moyen est l'unique que vous puissiez employer.

Agramant, possesseur d'un anneau constellé qui fut autrefois volé dans l'écrin d'une Reine de l'Inde, vient de confier ce précieux anneau dont le pouvoir est de détruire & de rendre inutiles les plus funestes enchantemens, à l'un de ses sujets nommé Brunel, l'homme de l'Univers le plus fin ; le plus rusé, & le larron le plus adroit ; & ce Brunel déjà n'est pas loin d'ici. Agramant sachant que de tous les Guerriers aucun ne peut se rendre aussi utile à la gloire de ses armes que le brave Roger, a mis tout son espoir dans l'adresse singulière de Brunel, qui lui a répondu sur sa tête de venir à bout de cette entreprise, malgré le pouvoir de l'Enchanteur : mais, belle Bradamante, comme je desire que vous ne deviez qu'à vous seule la gloire & le bonheur de délivrer votre amant, je vais vous enseigner le moyen sûr d'y réussir :

c'est en suivant pendant trois jours les bords de la mer que vous arriverez dans une hôtellerie où le Sarasin Brunel se trouvera peu de momens après vous.

Vous connoîtrez sans peine cet adroit larron à sa taille au-dessous de quatre pieds, à sa grosse & difforme tête couverte d'une espèce de laine noire & crépue : son regard louche, son teint livide, son nez écrasé, ses sourcils épais qui rejoignent sa barbe touffue, tout vous fera reconnoître ce Brunel que vous trouverez d'ailleurs couvert d'habits courts & étroits, tels qu'en portent les couriers.

Il vous sera facile d'entrer en propos avec lui, sur-tout en vous annonçant, comme un Chevalier qui se prépare à combattre l'Enchanteur ; sur-tout que ce rusé coquin ne puisse jamais soupçonner que vous ayez la plus légère connoissance de l'anneau qu'Agramant a remis dans ses mains. Je ne doute pas qu'il ne s'offre de vous conduire au château de l'Enchanteur ; vous l'accepterez : mais vous aurez soin de marcher toujours derrière lui : & dès que vous appercevrez le dôme brillant du château d'acier, ne balancez point à lui donner la mort, sans qu'une foible & fausse pitié vous touche en faveur de ce scélérat. Mais, de grace, prenez bien garde qu'il ne puisse rien pénétrer de votre in-

tention ; car en mettant ce précieux anneau dans sa bouche , il disparoîtroit sur le champ à vos yeux.

C'est en s'entretenant ainsi d'une si grande entreprise , que la sage Mélisse & la belle Bradamante arrivèrent près de Bordeaux , sur les bords de la mer , dans cette partie de son rivage où le riche & vaste fleuve de la Garonne va lui porter le tribut de ses eaux. Elles ne purent se séparer l'une de l'autre , sans verser des larmes ; & Bradamante alors s'occupant uniquement du projet de délivrer son amant , se hâta d'arriver à l'hôtellerie annoncée par Mélisse , & où Brunel l'avoit précédée de quelques momens.

Bradamante , l'idée pleine du Sarasin , le reconnoît sans peine. Elle l'aborde , lui fait de légères questions auxquelles il répond par mille mensonges adroits. La Guerrière , de son côté , lui cache avec soin sa patrie , son sexe , sa religion & le sang dont elle est. Toujours en défiance contre ce fripon rusé , elle est beaucoup plus attentive à ses mains , qu'à ses louches & équivoques regards. Elle fait trop avec quelle adresse il est capable de faire les larcins les plus subtils. Mais tandis qu'ils causent ensemble , en s'observant mutuellement , une rumeur soudaine , des cris s'élèvent de toutes parts dans cette

hôtellerie. Vous en apprendrez le sujet ; mais ce ne sera que dans le chant suivant, car il est tems que ma voix se repose.

Fin du troisième Chant.



CHANT IV.

QUOIQ'UNE trop profonde dissimulation présente un caractère odieux & contraire à la candeur d'une belle âme, il n'est cependant que trop d'occasions où l'on est forcé de l'employer, pour éviter les périls, & même la mort, dont une fourberie adroite nous menace. Hélas ! nous ne sommes pas assez heureux pour n'avoir à traiter qu'avec de vrais amis dans cette vie dont les jours sont plus nébuleux que sereins, & souvent troublés par les assauts de la noire envie ; ce n'est qu'après les plus longues épreuves, qu'on peut espérer d'avoir un véritable ami ; de pouvoir lui montrer son âme toute entière, sans qu'aucun soupçon puisse altérer cette douce confiance : que pouvoit, que devoit faire alors la belle & prudente amante de Roger qui se trouvoit aux prises avec le scélérat le plus cauteleux, le plus clairvoyant & le plus dissimulé, tel que Brunel venoit d'être peint par la sage Mélisse ?

Elle employa donc contre ce traître les mêmes armes dont il se servoit avec tant d'adresse ; elle tenoit, comme je l'ai déjà dit, ses yeux atta-

chés sur ses mains subtiles, lorsque cette grande rumeur s'éleva : O Reine du Ciel, ô glorieuse & divine Mère, s'écria Bradamante, d'où cette rumeur soudaine peut-elle naître !.... Elle en connut bientôt la cause. L'hôte, enfans, domestiques, tous les yeux élevés vers le haut des airs, comme s'ils eussent contemplé quelque effrayante comète ou quelque grande éclipse, lui firent bientôt observer un phénomène, un prodige presque incroyable ; elle aperçut distinctement un cheval ailé, monté par un cavalier couvert de riches armes, qui fendoit les airs avec un vol rapide. Les ailes de cet étrange coursier étoient très-étendues, & couvertes de plumes variées dans leurs couleurs. L'acier poli des armes du cavalier les rendoit étincelantes ; il paroissoit diriger son vol vers le couchant, & bientôt la cime des montagnes le fit disparaître.

C'est un Enchanteur, dit l'hôte, & il disoit la vérité ; c'est un savant Magicien qui prend assez souvent cette même route. Tantôt on le voit élever son vol jusques aux étoiles ; tantôt, rasant la terre avec rapidité, il enlève toutes les belles personnes qu'il trouve sur sa route : tellement que les jeunes filles de ces cantons qui se croient pourvues de quelque beauté, (& il en est bien peu qui ne le croient,) n'osent plus s'exposer à la clarté du jour.

Ce brigand dangereux , continua l'hôte , possède un admirable château d'acier , élevé dans les nues , sur le sommet des Pyrénées. Plusieurs Chevaliers ont déjà montré leur courage , en allant l'attaquer ; mais aucun d'eux n'est revenu de cette téméraire entreprise , dans laquelle il est bien à craindre qu'ils n'aient perdu la vie ou la liberté.

Bradamante jouissoit d'une satisfaction secrète en écoutant ce récit. Elle espéroit s'emparer bientôt de l'anneau , & détruire le pouvoir du Magicien & son château. Alors s'adressant à l'hôte : Ne pourriez-vous pas , lui dit elle , me trouver quelqu'un qui connût la route de la demeure de cet Enchanteur , & qui voulût m'y conduire ? Oh ! vraiment , dit aussi-tôt Brunel en l'interrompant , ce secours ne vous manquera pas ; j'ai cette route par écrit ; je m'offre de vous y conduire ; & peut-être ma présence , ajouta-t-il , ne vous sera-t-elle pas inutile. Il pensoit alors à son anneau ; mais il étoit trop rusé pour en dire davantage : de son côté , Bradamante eut l'air de la reconnoissance , en l'acceptant pour guide , & pensant en elle-même qu'elle seroit bientôt la maîtresse de ce précieux anneau.

Elle s'observa toujours sur ce qu'elle devoit dire , & sur ce qu'elle avoit à cacher à Brunel.

L'hôte avoit un assez bon cheval , propre à voyager & même à combattre ; elle en fit l'emplette , & le lendemain , les premiers rayons du Soleil annonçant un beau jour , elle prit sa route par une étroite vallée , ayant soin de faire marcher toujours le Sarasin Brunel devant elle.

De collines en collines & de bois en bois , ils parvinrent enfin jusqu'au sommet des Pyrénées , d'où , lorsque l'air n'est point obscurci par les brouillards , l'on découvre pleinement la France , l'Espagne & les deux mers , comme sur le haut de l'Apennin , du chemin qui conduit à Camaldoli , on découvre la mer de Toscane & le grand Golfe Adriatique : c'est de ce sommet qu'ils descendirent par un rude & fatigant chemin jusques dans une profonde vallée.

Du milieu de cette vallée s'élevoit une montagne isolée d'une roche dure & absolument escarpée , dont la cime paroissoit environnée d'un mur d'acier ; Brunel lui dit alors : Ce roc surpasse en hauteur tout ce qui l'environne ; c'est-là que l'Enchanteur tient tant de prisonniers renfermés ; il faudroit avoir des aîles pour y pouvoir monter ; car nul sentier , nul degré ne se présente sur les quatre faces également escarpées de ce rocher ; & il est aisé de voir que le secours d'un cheval ailé devient absolument nécessaire au maître de ce château ,

pour pouvoir en faire ses prisons & sa demeure.

Bradamante , suffisamment instruite , connut qu'il étoit tems de se rendre maîtresse de la vie de Brunel & de s'emparer de son anneau ; mais elle ne put se résoudre à donner la mort à cet homme sans défense & à rougir son bras d'un sang aussi vil : Brunel , qui ne se doutoit de rien , fut tout-à-coup saisi par la guerrière , & fortement attaché par elle au tronc d'un sapin élevé ; à l'instant , elle lui arrache le précieux anneau qu'il portoit à l'un de ses doigts.

Les cris , les gémissemens du perfide Sarasin ne purent l'émouvoir. Elle descendit doucement de cette âpre montagne , jusqu'à la planimétrie d'où la tour du château s'élevoit ; alors , pour attirer le Magicien au combat , elle eut recours au son du cor , auquel elle joignit de grands cris , & les défis les plus pressans , pour l'obliger à combattre.

L'Enchanteur , ayant entendu l'un & l'autre , ne fut pas long-tems à paroître , monté sur son cheval ailé. La guerrière qui l'observe , est frappée d'une surprise mêlée de joie , de voir que cet homme , toujours peint sous l'aspect du guerrier le plus redoutable , ne porte ni lance , ni masse , ni les armes meurtrières destinées pour les combats.

Il avoit seulement à son bras gauche , un bouclier couvert d'une épaisse étoffe de soie rouge ; & de sa main droite , il tenoit un livre ouvert. C'est en lisant qu'il faisoit paroître des merveilles étranges ; & tandis qu'en effet il étoit assez loin du guerrier qui croyoit l'attaquer , celui-ci le voyoit courir sur lui , le frapper d'une lance , ou des coups redoublés de son épée.

Pour le cheval ailé , il étoit tel de sa nature sans nulle espèce d'enchantement : une jument l'avoit conçu dans ses flancs ; un griffon en étoit le père. Semblable au griffon , il en avoit la tête d'aigle ; ses pattes de devant armées de ferres tranchantes , & ses aîles couvertes de plumes : le reste du corps étoit semblable à celui de la mère. Ce composé bisarre étoit bien défini par le nom d'hypogriffe. L'on tient qu'il existe de ces sortes de monstres ailés dans les monts Ryphées & tout au fond des mers Glaciales.

C'est de ces pays du nord que l'Enchanteur avoit eu l'art de le tirer ; & par ses soins & son industrie , il étoit parvenu dans un mois à l'accoutumer au frein , à se laisser monter & à voler par-tout où il vouloit le conduire. Cet hypogriffe étoit donc un être réel , & rien ne tenoit en lui de l'illusion des enchantemens.

A l'égard de l'Enchanteur , tout étoit illusion en lui : il eût fait paroître le jaune pâle pour

la plus brillante pourpre ; mais cet artifice ne pouvoit rien sur les yeux de Bradamante, éclairés par le pouvoir de l'anneau. Cependant la guerrière s'agite, porte de côté & d'autre des coups au vent, avec l'activité & l'animosité d'un combat violent, ainsi que Mélisse l'avoit conseillée de faire.

Après avoir feint de combattre long-tems à cheval, elle se jette à terre, comme voulant porter des coups plus assurés ; ce qui détermine l'Enchanteur à se servir de son dernier charme, & à découvrir l'écu fatal, ne doutant point qu'il ne fît tomber à terre son ennemi privé de tout sentiment : il auroit pu sans doute commencer à triompher par un moyen aussi facile ; mais il se plaisoit à voir les combattans manier la lance ou la hache avec plus ou moins d'adresse : il s'amusoit de leurs vains efforts, comme un vieux chat s'amuse de la foible défense d'une souris, jusqu'à ce que, las de ce jeu, il lui donne le coup mortel de ses dents meurtrières : cette image avoit pu convenir à l'Enchanteur & à ceux qui l'avoient combattu jusqu'alors ; mais il n'en étoit pas de même de Bradamante : en possession de l'anneau, attentive à tous les mouvemens de son ennemi, & pour qu'il ne pût rien soupçonner, dès qu'elle lui voit découvrir son écu, elle ferme aussi-tôt les yeux,

& se laisse tomber par terre, comme étant privée de tout sentiment; non que la splendeur élançée de l'écu lui fût aussi fatale qu'aux guerriers qui l'avoient précédée, mais espérant par sa chute engager l'Enchanteur à descendre & à s'approcher d'elle.

Son espérance ne fut point trompée. Dès qu'il la vit tomber, il fit abaisser le vol de son courfier jusqu'à terre. Il descendit promptement, il attacha l'écu qu'il recouvrit au pommeau de la selle, il y posa même le livre qu'il tenoit ouvert, & s'approcha pour s'emparer d'elle. La guerrière qui le guettoit, comme un loup caché dans un buisson épais attend le jeune chevreuil dont il veut faire sa proie, dès qu'elle le voit à sa portée, se lève, le ferre avec force, le jette par terre; & de la même chaîne que l'Enchanteur lui destinoit, elle le lie étroitement, sans que ce vieillard sans vigueur puisse opposer aucune défense aux forces de cette jeune & robuste guerrière.

Bradamante, prête à lui couper la tête, levoit déjà son redoutable bras; mais elle suspendit son coup en voyant l'air abattu du vieillard consterné; elle regarda comme une vengeance trop indigne d'elle la mort d'un foible vieillard, couvert de cheveux blancs & des rides de la décrépitude.

Jeune homme, arrache-moi la vie, s'écriait-il plein de colère & de désespoir ! Mais Bradamante étoit bien éloignée de l'écouter, & d'abuser d'une victoire si facile. Curieuse cependant de savoir le nom de cet Enchanteur, & dans quel dessein il s'étoit formé par son art cette demeure inattaquable, elle l'interrogea sur ces faits pour en être éclaircie. Hélas ! dit le vieux Magicien, en versant un torrent de larmes ; ce n'est ni pour cacher des larcins, ni pour aucun dessein coupable, que j'élevai cette roche & que je bâtis ce château. Ce ne fut au contraire que pour garantir les jours d'un jeune Chevalier, l'objet de mon plus tendre amour ; ayant appris, par mon art, que bientôt il se feroit Chrétien, & qu'il devoit périr quelque tems après par la plus noire des trahisons.

Le soleil, d'un pôle à l'autre, ne voit rien d'aussi beau, d'aussi parfait que ce jeune Chevalier : Roger est son nom. Ce fut moi, malheureux Atlant, qui l'élevai dès le berceau. L'honneur, le desir d'acquérir de la gloire l'ont arraché de mes bras, pour voler à la Cour d'Agramant, & pour suivre ce Prince dans son entreprise contre la France ; & moi, plus passionné pour Roger que le père le plus tendre, je cherche tous les moyens de le tirer de ce

Royaume, pour lui faire éviter le sort cruel qui le menace.

Dans cette vue je bâtis cette roche, & je m'emparai de Roger par le même artifice que j'espérois employer aujourd'hui contre toi : tu verras une grande quantité de Dames & de Chevaliers que j'ai rassemblés dans ce château : pour que mon Roger, forcé de n'en point sortir, y trouve une compagnie aimable qui l'amuse, j'ai soin de rassembler de toutes parts en ce lieu tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie, concerts, parures, jeux variés, chère excellente, tout y prévient leurs desirs. Hélas ! mes soins attentifs réussissoient : c'est toi qui détruis mon bonheur & renverses tous mes projets.

Ah ! si ton âme est aussi belle que ta figure, n'empêche pas le succès du dessein si honnête & si légitime que j'ai conçu : prends cet écu, je te le donne ; prends ce destrier ailé qui fend les airs, & ne prétends rien de plus sur mon château ! Délivres ceux de tes amis que tu voudras choisir ; que dis-je ? ah ! délivres tous mes autres prisonniers, & laisses-moi mon cher Roger ; & si ta cruauté va jusqu'à vouloir me l'arracher pour le conduire en France, arraches-moi donc aussi cette âme malheureuse qui n'habite plus qu'une vieille écorce prête à tomber d'elle-même.

Vieillard, lui répondit Bradamante, n'espères point m'attendrir par tous ces vains propos ; c'est précisément la liberté de Roger que je veux : prétends-tu donc m'offrir comme un don ce beau destrier & ce bouclier ? ne sont-ils pas à moi par ta défaite ; & d'ailleurs seroient-ils un échange que je pusse comparer à Roger ? Crois-tu donc que tu pourrois t'opposer aux décrets divins, en le tenant ici sous ta garde ? tu ne peux être certain du fort qui l'attend, & toutes les ressources de ton art sont insuffisantes pour l'empêcher. Vieillard insensé, réfléchis ! Comment pourrois-tu savoir quel est le péril qui menace une autre tête, quand tu n'as pu prévoir le coup qui t'accable aujourd'hui ? Tu me demandes de t'arracher la vie ? Non, mon âme & mon bras s'y refusent. Mais quand tout l'univers te feroit le même refus, une âme forte & courageuse n'a-t-elle donc pas mille moyens de se délivrer d'une vie qui lui devient importune ? En achevant ces mots, Bradamante aspire bientôt à gagner le haut de la roche ; & l'Enchanteur Atlant enchaîné fut forcé par elle de monter le premier ; car elle ne pouvoit s'empêcher de se défier encore de lui, malgré sa mine pâle & son air humilié.

Bientôt une petite porte, un escalier tournant taillé dans la roche, les conduit jusqu'à

l'entrée du château. L'Enchanteur lève une longue pierre plate, gravée de figures & de caractères étranges, qui forme le seuil de cette porte. Il découvre des vâses, dont il exhale une fumée qui paroît sortir d'un feu caché. Atlant brise ces vâses fumans. Aussi-tôt la tour, le château, sa ceinture d'acier disparaissent. On ne voit plus que le sommet d'une montagne inculte & sauvage. Les prisonniers retenus jusqu'alors, restent épars & libres sur le terrain stérile de ce sommet ; & quelques-uns d'eux, accoutumés aux délices qu'ils goûtoient dans leur belle & vaste prison, regrettent en secret cette vie voluptueuse. Dans le même moment que le château d'Atlant disparaît, la colombe qui s'échappe des ferres de l'épervier ne disparaît pas avec plus de vitesse, que ce rusé Magicien en se déroband au pouvoir de Bradamante.

Gradasse & Sacripant furent les deux premiers guerriers qui frappèrent les yeux. Prasilde, cet aimable & brave Chevalier qui, du fond de l'Orient, avoit suivi le Paladin Renaud, paroît ensuite avec Irolde son ami le plus cher & le plus parfait. La brave & tendre fille d'Aimon voit enfin son amant, & l'heureux Roger reconnoît sa charmante maîtresse. Bradamante voit enfin celui que son cœur adore ; son

amour avoit commencé à ce moment où ne pouvant résister à ses instances, elle avoit délacé son casque sur la fin d'un combat ; ce qui donna le moyen alors à quelque lâche Sarasin de la blesser à la tête. Ce seul instant avoit fait une si forte & si douce impression sur tous les deux, qu'ils s'étoient cherchés sans cesse depuis, soit pendant les ombres de la nuit, ou pendant le jour, jusques dans les lieux les plus sauvages, sans avoir pu se rencontrer que dans ce moment. Roger sent le double plaisir de revoir celle qu'il aime, & de ne pouvoir douter que sa liberté ne soit l'ouvrage de son bras & de son amour. Il se croit avec raison le plus fortuné des amans, comme il sent qu'il en est le plus passionné.

Tous deux descendirent ensemble jusques dans le valon, témoin de la victoire que la jeune guerrière avoit remportée sur l'Enchanteur. Ils y trouvèrent l'hypogriffe ayant encore le fatal bouclier couvert de son étui, qui pendoit à l'arçon de sa selle.

Bradamante s'avance pour saisir sa bride, l'hypogriffe semble attendre qu'elle s'approche de lui ; mais tout à-coup déployant ses aîles, il s'élève en l'air & va se poser à quelque distance sur le penchant d'une colline. Bradamante le suit ; le cheval ailé paroît l'attendre, sembla-

ble à la corneille qui se joue de l'inutile espérance des chiens qui la poursuivent, lorsqu'elle voltige de place en place : l'hypogriffe rend toutes ses courses inutiles, & ne se laisse jamais approcher d'assez près pour être saisi.

Roger, Gradasse, Sacripant, tous les autres Chevaliers, se distribuent dans la plaine & sur la montagne, dans l'espérance que quelqu'un d'eux pourra l'arrêter ; mais l'hypogriffe, après les avoir séparés par tant de courses inutiles, semble ne vouloir se laisser approcher que par le seul Roger ; ce fut un nouvel artifice de l'Enchanteur : Atlant, la douleur mortelle dans l'âme de voir son élève prêt à se trouver en France, n'avoit point encore perdu toute espérance de l'en détourner, & c'étoit le dernier moyen dont il essayoit de se servir. Ce fut donc par son pouvoir que lorsque Roger eut saisi les rênes de l'hypogriffe, il lui fut impossible de se faire suivre par cet indocile animal.

L'intrépide Roger voyant qu'il ne peut le dompter, prend le parti téméraire de descendre de dessus son fidèle Frontin, & ne balance plus à s'élancer sur le coursier ailé, auquel il ose même faire sentir ses éperons qui l'animent d'un nouveau feu. L'hypogriffe semble ne vouloir que galoper pendant quelques instans ; mais tout-à-coup déployant ses grandes ailes, & plus vif

que le faucon que son maître vient de décha-
peronner, en lui montrant une proie, l'hypo-
griffe s'élève dans les airs qu'il fend avec la
rapidité de la foudre. Bradamante éperdue, con-
ternée, en voyant son cher Roger s'élever jus-
qu'aux nues avec tant de péril, ne peut dis-
tinguer pendant quelques momens quel est l'es-
pèce de sentiment qui l'agite : ce qu'elle se sou-
vient d'avoir entendu dire de l'enlèvement de
Ganimède, lui fait craindre un sort pareil pour
un jeune guerrier qui n'a pas moins de charmes
que lui. Elle le suit en fixant sa vue dans les
airs, aussi loin qu'elle peut le voir : elle croit
le voir encore, lorsqu'il est déjà loin de ses
regards ; c'est son âme entière qui suit son amant
dans les airs ; & lorsqu'enfin elle reconnoît qu'elle
s'égare, elle se livre aux gémissemens, & son
cœur brisé ne connoît plus la paix. Ses regards
tombent enfin sur Frontin ; sa vue redouble sa
douleur : mais soudain, & craignant que cet ex-
cellent cheval ne tombe en des mains étrangères,
elle s'en empare, le conduit avec elle, & garde
encore la foible espérance de pouvoir un jour
le rendre à son aimable maître.

Cependant Roger, qui ne connoît point l'art
de conduire ce cheval fougueux, se sert inuti-
lement de la bride pour l'arrêter ; il se voit
porté bien au-dessus des plus hautes montagnes.

Bientôt même à peine peut-il les distinguer des plaines & des lacs qui les environnent: ce ne fut que lorsqu'élevé au plus haut du ciel, où l'Observateur attentif n'eût pu l'appercevoir que comme un point, l'hypogriffe parut diriger son vol vers le Couchant: il fend alors les airs par un vol uni, tel qu'un léger vaisseau nouvellement espalmé coule d'une rapidité égale sur les ondes, lorsqu'il est poussé par un vent frais & favorable. Mais laissons Roger parcourir les airs. Un destin heureux le conduit dans ce périlleux voyage; & revenons au bon & brave Paladin Renaud.

Ce Paladin, pendant deux jours entiers, fut le jouet des vents déchaînés, qui lui firent parcourir de vastes plages depuis le Couchant jusqu'à l'Ourse: ce gros tems dura toute la nuit suivante, & le vaisseau ne fut porté que le jour d'après sur une pointe de l'Ecosse, voisine de cette célèbre forêt Calydonienne, qui retentit si souvent du bruit des armes & des combats livrés sous son ombre par les Chevaliers les plus renommés.

C'est dans cette vaste forêt que les Chevaliers errans les plus fameux de la Grande-Bretagne, des contrées voisines, & même de celles qui sont éloignées, telles que la France, l'Allemagne & la Norwége se rendent souvent pour

signaler leur valeur : celui dont le cœur seroit foible n'y doit point entrer , la mort y menace ses jours lorsqu'il s'expose pour remporter les prix de l'honneur ; c'est là que , par de fréquens combats , Tristan de Léonois , Lancelot du Lac , Artus Galvanes , Gauvin , & tant d'autres Chevaliers qui furent la gloire de la moderne & antique Table Ronde , enrichirent cette forêt de monumens & de trophées qu'on y voit encore ; Renaud prenant ses armes se fit descendre à terre avec le fidèle Bayard , & commanda au patron du vaisseau de l'attendre dans le port de Barwik.

Sans Ecuyer , sans nulle espèce de guide , Renaud voyage dans cette forêt immense , & suivant diverses routes dans l'espérance d'y trouver quelque aventure digne de sa valeur , il arrive sur le soir du premier jour dans une belle Abbaye , où l'on se faisoit un grand honneur de recevoir les Chevaliers & les Dames que le hasard y conduisoit , & dont même une partie des revenus avoit été fondée pour un si noble & si louable emploi.

L'Abbé & les Religieux furent également attentifs à bien recevoir le Paladin ; & lorsque , par un bon & magnifique repas , il eût réparé ses forces , il les pria de lui dire par quel moyen un Chevalier pouvoit signaler son courage &

trouver à faire apprécier le degré d'estime qu'il pouvoit mériter. Ils lui répondirent tous d'une voix que nul lieu du monde n'étoit plus fertile en grandes aventures que cette sombre & vaste forêt; mais que sa solitude ensevelissoit dans l'oubli les grandes actions qu'on pouvoit exécuter; qu'il falloit du moins que ces actes pussent parvenir à la connoissance des hommes; & si vous êtes déterminé, dirent-ils, à donner des preuves de votre haute valeur, il s'en présente une pour vous plus belle, plus glorieuse qu'il ne s'en est jamais offert à tout noble & vertueux Chevalier. La charmante fille de notre Roi, a dans ce moment besoin d'être défendue contre un des Barons de ce pays, nommé Lurcain, qui veut lui ravir & la vie & l'honneur par les accusations qu'il a portées contre elle.

Lurcain, animé peut-être par la haine plutôt que par l'évidence, l'accuse devant le Roi son père d'avoir au milieu de la nuit fait monter un amant dans sa chambre; il certifie même l'avoir vue l'aider elle-même à s'élever jusqu'à son balcon; les loix du Royaume la condamnent au feu, si dans un mois elle ne peut trouver un défenseur qui puisse en combattant Lurcain, lui faire avouer qu'il a fait une calomnie.

La loi sévère de l'Ecosse veut que toute Dame ou Demoiselle de quelque naissance qu'elle puisse

être, qui se trouve atteinte d'avoir eu commerce avec tout autre qu'un mari, subisse la mort; s'il ne se trouve un champion qui persuadé de son innocence puisse la prouver les armes à la main & l'arracher à son supplice.

Le Roi, cruellement affligé d'une pareille accusation (portée contre la belle Genèvre sa fille qu'il adore), a fait publier hautement que s'il se présente un Chevalier qui prenne sa défense & anéantisse l'accusation calomnieuse portée contre elle, il recevra sa main pour peu qu'il soit de noble extraction, avec une dot proportionnée à cette grande alliance; mais si malgré cette offre, il ne se trouve personne avant la fin du mois qui vienne la secourir, la Princesse subira la cruelle & déshonorante mort que la loi prononce contr'elle.

En vérité, Seigneur, continuèrent-ils, une pareille entreprise vous seroit plus glorieuse & plus utile que d'aller errant dans ces bois en chercher d'autres moins intéressantes & moins honorables: une gloire immortelle couronnera votre entreprise; une Princesse plus belle que celles que l'espace immense entre l'Inde & les colonnes d'Hercule pourroit vous offrir, sera le prix de votre victoire; des richesses, un grand Etat dont vous assure la reconnoissance d'un Roi qui vous devra sa fille & la réparation de

son honneur lésé par cette accusation, doivent bien vous déterminer; d'ailleurs les loix sacrées de la Chevalerie ne vous prescrivent-elles pas de soutenir l'honneur des Dames, & surtout de celle-ci, qui, jusqu'à cette accusation soudaine, a toujours paru le plus parfait modele de la pudeur & de la vraie vertu?

Renaud rêva pendant quelques momens; ensuite il répondit d'une voix élevée: Quoi! vous dites donc que votre loi condamne à mort une foible & sensible femme qui tend ses bras à l'amant tendrement aimé & lui laisse cueillir quelques fleurs de celles qu'Amour destine à ses favoris! que de Dieu soit maudit le barbare qui put forger cette injuste loi, & plus maudits soient encore les imbéciles qui se soumettent à la suivre! Ah! périsse mille fois plutôt la cruelle qui porte le désespoir dans le cœur de son amant, que la beauté sensible qui consent à couronner sa foi. Que ce fait soit véritable ou faux, que m'importe?... Que la belle Genève ait rendu son amant heureux, je serois porté dans le cœur à l'en louer; mais que le fait soit prouvé ou douteux, mon cœur & ma raison me portent également à la défendre. Je ne vous demande qu'un guide qui puisse me conduire vis-à-vis de son accusateur; & j'espère trop en Dieu, comme dans mon courage, pour ne pas voir

bientôt cette belle Princesse hors de toute peine.

Je me garderai bien d'affirmer ce que j'ignore ; car je pourrois peut-être me tromper. Mais ce que je soutiendrai hautement, c'est qu'une foiblesse si douce & si naturelle ne peut mériter une pareille punition. Celui qui fit une pareille loi ne put être que le plus injuste ou le plus extravagant de tous les hommes. Elle doit, sans balancer, être révoquée & anéantie par une plus douce & plus juste loi. Eh ! quoi donc, continua le Paladin avec chaleur ; si le plus doux, le plus heureux penchant que nous donne la Nature, appelle également l'un & l'autre sexe aux plus grandes douceurs de l'amour, que le seul préjugé d'un ignorant vulgaire peut seul traiter de criminelles ; si l'homme se livre sans frein à toutes ses passions, & peut même tirer une espèce de gloire du nombre des belles qu'il a rendues sensibles à ses desirs ; un sexe enchanteur, plus tendre & plus foible que le nôtre, méritera-t-il donc d'être puni pour avoir cédé quelquefois la victoire à ce feu séducteur qui brûle également dans le cœur de tous les mortels ? Oui, j'espère bien, avec le secours du père commun de tous les êtres, prouver que cette loi cruelle est aussi injuste qu'inégale, & que c'est un crime affreux d'avoir

d'avoir pu l'exécuter & la conserver encore.

Tous les Moines & leur vénérable Abbé convinrent en applaudissant le Paladin, de la justice de ses raisons, & s'écrièrent tous d'une voix, que les Souverains se rendroient coupables, s'ils balançoient à l'anéantir.

Dès le lendemain, dès que l'horison de notre hémisphère fut paré des couleurs brillantes & vermeilles de l'aurore, Renaud se couvre de ses armes, monte sur Bayard, prend au hasard le premier écuyer qui se présente, marche à grand pas, traverse un bois épais, & brûle d'arriver au lieu choisi pour attaquer ou défendre l'honneur & la vie de la belle Genève. Renaud & son écuyer, pour abrégér la route, avoient quitté le grand chemin qui traversoit la forêt, en formant quelques détours; & suivant une route plus courte, ils étoient prêts à traverser une vallée couverte de bois épais, lorsqu'ils entendirent les cris perçans d'une femme, & qu'ils en apperçurent une qui, de loin, leur paroissoit assez belle, & qui se débatoit entre deux brigands prêts à la poignarder. Cette femme, baignée de larmes, cherchoit à les attendrir, au moment où, le fer en main, ils alloient couvrir la terre de son sang : Renaud, ému par ce spectacle, vole à son se-

cours , en jettant des cris menaçans. Les deux bandits effrayés , tournent promptement le dos , se précipitent & se cachent dans le fond de la vallée , & dans le bois le plus épais.

Le Chevalier , tres - curieux de savoir par quelle raison cette femme étoit prête à subir une si cruelle punition , ordonne à son écuyer de la relever , de la prendre en croupe ; & pour ne point perdre de tems , il reprend promptement le sentier qui doit le conduire au lieu auquel il croit ne pouvoir arriver trop tôt. Chemin faisant , il observe que , malgré la terreur & l'épouvante qui défigure encore ses traits , cette dame est aussi jeune , agréable même , qu'elle est belle. Il lui demande d'un air attendri , quelle étrange fatalité l'avoit exposée à cette mort cruelle ; & la dame , d'un air modeste & d'une voix douce , lui répond ce que je remets à vous dire dans le chant suivant.

Fin du quatrième Chant.



CHANT V.

Doux lien de la nature, attrait divin qui réunis par ta chaîne cachée un sexe à l'autre sexe dans tous les animaux : toi qui fais reposer doucement l'ourse & la lionne dans le même antre, que l'ours & le lion remplissent souvent de carnage & font retentir de leurs affreux rugissemens : toi qui fais vivre en paix la louve vorace avec le loup destructeur & carnassier : toi qui fais bondir la genisse près du fier taureau dont les cornes menaçantes & les brusques & violentes caresses semblent la menacer : ô toi, qui devrois également régner sur tous les êtres sensibles, par quelle horrible fatalité parois-tu ne plus exister dans le cœur de l'homme ? Quelle Furie a pu porter ses serpens dans son cœur & dans celui de la femme ? Ils devroient te servir de temple. Peut-on voir sans indignation ce sexe charmant exposé aux fureurs d'un époux inhumain & barbare ? Quoi, ce lit nuptial préparé pour la félicité parfaite, par l'Hymen & par l'Amour, est souvent baigné des pleurs d'une épouse malheureuse, & quelquefois même souillé par son sang ! Homme féroce ! frémis, & re-

connois que ta fureur offense également la divinité , la justice & la nature ! Peux-tu frapper ce beau visage où l'Amour s'est peint pour ton bonheur ? Mais n'es-tu pas plus détestable encore que les esprits impurs sortis des noirs abîmes , lorsque ta main cruelle porte le poison dans le sein , ou que s'armant d'un poignard , elle entrouvre les flancs de ta foible & malheureuse compagne ?

Les deux barbares que Renaud avoit fait fuir & cacher dans le fond des vallons , en délivrant la jeune dame qu'il venoit de dérober à leurs coups , avoient sans doute une âme aussi criminelle ; Renaud l'ayant rassurée par un air de courtoisie & par celui d'un véritable intérêt , la jeune dame reprit enfin ses esprits , & soupirant encore , elle commença son histoire :

Vous allez entendre , lui dit-elle , le récit d'une noirceur & d'une cruauté dont les Villes de Thèbes , d'Argos & de Micènes n'ont point donné d'exemples aussi funestes ; si le soleil semble obscurci par les nuages , & ne laisser tomber qu'à regret ses rayons sur ce pays froid & sauvage , c'est qu'il veut éviter l'aspect d'une nation aussi féroce.

Que l'homme s'arme & détruise l'ennemi qui veut l'opprimer , il n'agit ni contre l'ordre , ni contre la loi naturelle ; mais poursuivre , donner

la mort à celui qui ne cherche qu'à nous servir, qu'à faire notre bonheur ; c'est une atrocité dont les monstres les plus féroces sont incapables.

Je ne peux vous instruire du motif de ces deux scélérats prêts à m'arracher la vie, sans vous raconter les premiers détails de ma malheureuse histoire.

Attachée au service de la Princesse Genève, fille de notre Roi, dès ma tendre jeunesse, son amitié pour moi pouvoit faire mon bonheur, & même exciter l'envie ; mais le cruel Amour ne le troubla que trop tôt en me faisant sentir tout le poids de ses chaînes ; le Duc d'Albanie, par les transports d'un amour dont mon jeune cœur ne pouvoit se défier encore, réussit à le séduire. Je l'aimois trop pour chercher à connoître le fond de son âme ; & puisqu'il faut bien que je l'avoue, celui dont mon cœur avoit reçu l'image fut bientôt aussi reçu dans mon lit : emportée par une passion qui ne me permettoit plus de raisonner, je ne réfléchis pas même que la chambre que j'avois choisie, comme la plus secrète, pour le recevoir, étoit celle que Genève s'étoit particulièrement réservée, qu'elle occupoit quelquefois, & dans laquelle elle déposoit en sûreté ce qu'elle avoit de plus précieux : cette chambre avoit un grand balcon,

& les jours que la Princesse ne l'occupoit pas, j'y volois ; une échelle de corde que je jettois à mon amant lui donnoit la facilité d'y monter ; & comme l'inconstance du chaud & du froid déterminoit Genève à changer souvent de lit , & que d'ailleurs ce balcon donnoit sur un terrain inculte , à moitié couvert des débris de quelques masures , j'avois toute facilité de voir souvent l'amant que j'adorois. Ces jeux , ces plaisirs secrets d'un amour heureux durèrent pendant plusieurs mois. Aveugle que j'étois ! ces tendres jeux avoient augmenté ma passion au point que je ne voyois que l'amour dans les yeux de mon amant , quoique j'eusse pu dès-lors y découvrir la feinte & la trahison. Ce cruel maître , ce tyran de mon âme toute entière , ne craignit bientôt plus de paroître ouvertement amoureux de la belle Genève ; que fais-je même s'il ne l'avoit pas aimée avant moi , ou si cet amour ne s'étoit accru que par degrés ? Mais se sentant absolument le maître de toutes mes pensées , de toutes mes volontés , il poussa son audace barbare jusqu'à me confier ce nouvel amour , & jusqu'à me conjurer de l'aider de mes secours auprès de Genève : il me disoit bien , à la vérité , que son amour n'étoit que feint pour Genève ; que je remplissois son cœur tout entier ; que la seule ambition d'obtenir la

main de la fille de son Roi , de parvenir aux plus grandes dignités , de vivre après en pleine liberté sous ma loi , de me rendre également riche , puissante & heureuse , étoit la seule cause de cette feinte ; plus foible , plus aveuglée que jamais , je n'osai lui faire de reproche ; je le crus , je sentis même un secret plaisir à lui obéir , & j'eus la lâche complaisance de me prêter à ses desseins.

Ce fut de la meilleure foi du monde , que je saisis la première occasion favorable pour parler de ce perfide amant à la Princesse. Je le peignis à ses yeux. . . . Eh ! quel devoit être le portrait d'un amant adoré dont l'image embellie par une passion violente , étoit sans cesse présente dans mon âme ! Mes soins ne purent réussir. Rien ne pouvoit toucher en sa faveur une jeune Princesse prévenue déjà par un autre amour. Un Chevalier aimable étoit venu depuis quelque tems dans la Cour d'Ecosse avec son frère , & s'étoit acquis la plus brillante renommée , à laquelle même aucun Chevalier de la Grande-Bretagne n'eût osé prétendre ; il devint bientôt si cher à notre Roi , que par les grâces qu'il accumula sur sa tête , il le rendit égal aux plus grands Seigneurs de ses États.

Il fut cher à ce Prince , il le devint encore plus à Genève ; ce Chevalier , nommé Ario-

dant, toucha ce jeune cœur, dès qu'il l'eût persuadée par cette sincérité qui caractérise une âme noble & vertueuse, qu'il cachoit dans son sein pour elle une flamme plus vive & plus durable que les feux dont brûla Troie, & ceux que le Vésuve & l'Etna renferment dans leurs vastes flancs.

L'amour sincère qui remplissoit le cœur de Genève, lui fit rejeter avec dédain tout ce que je dis en faveur du Duc; & lorsque revenant à la charge, je voulois inspirer quelque pitié pour lui, Genève sembloit se plaire à le couvrir de ridicules, & n'en parloit qu'avec le ton de l'antipathie ou du froid mépris.

Je conseillois souvent à cet amant malheureux d'abandonner une si vaine entreprise, & de ne plus rien espérer d'une âme occupée par un autre amour; & c'est dans cette vue que je lui donnai des preuves qu'Ariodant étoit si tendrement aimé, que rien ne pouvoit plus éteindre l'ardeur d'une aussi vive flamme.

Polineffe (c'est ainsi que se nommoit le Duc d'Albanie) s'étant enfin convaincu par lui-même que son amour étoit inutile & rejeté, ne put souffrir qu'un autre lui fût préféré, & son orgueil superbe changea bientôt en haine ce qu'il avoit de sentimens pour elle.

Il s'occupa dès-lors à faire naître entre Ario-

Dant & Genève de si cruels débats & une telle inimitié, que rien ne put ensuite les réunir; le traître porta plus loin sa vengeance, & conçut dès-lors en secret le noir projet de répandre sur la réputation de la belle Genève une infamie assez forte pour qu'elle ne pût jamais s'en relever.

Ma chère Dalinde, me dit-il un jour (car c'est ainsi que l'on me nomme) il me vient une idée: l'amour que je sentoís pour Genève est à présent comme un arbre coupé jusqu'à la racine; mais de même que cette souche pousse encore quelques nouveaux rameaux, il renaît malgré moi de cette passion détruite ces légers sentimens qui ne font l'ouvrage que des desirs; ces desirs m'importunent encore; je voudrois achever de m'en délivrer, quand ce ne devoit être que par une illusion qui pût séduire & tromper mes sens: j'imagine un moyen facile de me satisfaire. Ne peux-tu pas, lorsque Genève quitte ses habits pour s'aller coucher, te revêtir de ces mêmes habits, relever & arranger tes cheveux comme elle, prendre enfin son air, sa ressemblance, le plus qu'il te sera possible, paroître en cet état sur le balcon, & me jeter l'échelle de cordes? alors mon imagination ardente cherchant d'elle-même à se tromper par l'apparence, jouira de son illusion, & calmera

mes vains desirs, comme s'ils étoient satisfaits : ainsi le fourbe réussit à me séduire : je ne trouvais pas que ce fût un grand mal pour moi de me prêter à ce que je ne regardois que comme une folie ; n'en prévoyant pas alors les suites funestes, je fis tout ce qu'il m'avoit prescrit ; je me revêtis des habits de la Princesse, je l'aidai moi-même à monter sur le balcon, je le reçus dans mes bras, & je ne reconnus toute mon imprudence que lorsqu'elle fut suivie des plus affreux malheurs.

Polineffe, quoique d'abord ami d'Ariodant étoit en froid avec lui depuis qu'il l'avoit reconnu pour être son rival ; cependant il fut alors le trouver : Je m'étonne, lui dit-il, que quoique je vous aie donné des marques de mon estime & de mon amitié dans cette Cour, vous n'ayez plus avec moi que l'air de la froideur ; je m'étonne encore plus, que vous sembliez ignorer que j'adore la Princesse, & que prêt à l'obtenir du Roi son père, elle est sensible à mon amour : pourquoi donc semblez-vous vous obstiner à lui plaire, quoiqu'elle dédaigne votre amour ? à Dieu ne plaise que j'en fisse autant, si j'étois à votre place, & que vous fussiez à la mienne ! Eh ! grands Dieux, répondit Ariodant, je suis surpris de ce que vous me dites encore plus que vous ne pouvez l'être vous-même : eh,

n'a-t-elle donc pas reçu mes vœux avant que vous ayez pu la connoître ! L'amour qui nous unit ensemble peut-il être plus vif & plus pur ? Ne désirons-nous pas également qu'un heureux hymen nous lie, & ne suis-je pas bien certain qu'elle n'eut jamais aucun penchant pour vous ?

Oh ! que dites-vous là, dit le Duc, jusqu'à quelle erreur un fol amour a-t-il pu vous conduire ? Vous croyez donc en être aimé. Vraiment je dois avoir la même confiance ; & c'est aux preuves qu'il nous faut recourir. Ouvrez-moi donc votre âme toute entière ; moi de mon côté, je n'aurai rien de secret pour vous. Voyons qui de nous deux est vraiment l'amant favorisé, & que l'autre lui cède de bonne grâce toutes ses vaines prétentions ; mais, ajouta-t-il, si nous prenons un parti si sage, il faut que, par un serment sacré, nous nous engagions à ne jamais rien dire de ce que nous nous ferons déclaré l'un à l'autre.

Ariodant avoit trop bonne opinion de Genève, pour ne pas accepter cette proposition ; & les sermens ayant été prêtés de part & d'autre : Sachez, dit-il à Polineffe, que les discours, les lettres même de la Princesse, m'ont assuré que sa main ne seroit jamais qu'à moi, & qu'elle renonceroit à l'hymen pour toujours, si le Roi son père s'opposoit à cette union ; mais qu'elle

espéroit que, sensible à mes services, & son amitié pour moi paroissant augmenter de jour en jour, il finiroit par couronner nos vœux. Tels sont les termes où j'en suis avec elle : content de mon sort, bien sûr qu'aucun autre ne réussiroit à toucher son cœur, je fais captiver mes desirs; je craindrois trop de l'offenser en les laissant paroître, & d'ailleurs ce seroit bien en vain que j'espérerois obtenir la plus légère faveur; sa vertu, quoique douce, n'en est pas moins sévère.

Après qu'Ariodant eût avec autant de modestie que de pudeur, rendu compte de ses espérances à Polineffe, le traître qui s'étoit bien proposé de le brouiller à jamais avec la belle Genève, prit la parole & lui dit: Je vois que vous êtes bien loin d'être traité comme je le suis, & bientôt vous ne pourrez douter que je ne sois le seul parfaitement heureux : feignant de vous aimer en secret, elle vous méprise, elle vous amuse par des propos trompeurs & de vaines espérances, & quelquefois même votre amour & votre crédulité font le sujet de ses plaisanteries avec moi. Le secret que nous nous sommes juré, me rassure contre le danger de dire ce que je voudrois vous taire; mais je vois qu'il est tems de vous tirer d'erreur, & de vous tout découvrir. Sachez donc qu'il ne s'écoule pas un

mois, que quatre, six, dix fois même, je ne passe délicieusement la nuit entre ses bras, & que je ne la voie sensible & partager tous mes desirs. Croyez-donc à présent que les vaines paroles qu'elle vous donne, égalent les caresses & les faveurs qu'elle me prodigue? Croyez-m'en, cédez à l'amant favorisé, & ne perdez plus des soins que vous pouvez mieux employer ailleurs.

Non, je ne peux te croire, s'écria vivement Ariodant : vas, lâche imposteur, tu ne formes ce tissu de mensonges, que pour me faire renoncer à celle que j'adore : mais oseras-tu soutenir les blasphèmes que tu viens de proférer contre la vertu : non-seulement mon bras va te prouver que tu n'es pas moins traître que menteur. . . . Réfléchis plutôt, répliqua froidement Polineffe, qu'il seroit absurde de remettre au sort d'un combat la preuve d'une vérité dont il m'est facile de montrer l'évidence à tes yeux. Ces derniers mots atterrèrent le malheureux Ariodant : un froid mortel courut dans ses veines; quelque doute qu'il conservoit encore, fut le seul lien qui le retint à la vie; le cœur percé, le visage pâle, l'amertume dans l'âme, la voix tremblante : Eh bien, dit-il, quand pourras-tu donc me faire voir qu'on te prodigue des faveurs que l'amour m'a toutes refusées; non, non, n'espère pas que je le croie que mes yeux n'en aient été les témoins.

Dès qu'il en fera tems, repartit Polineffe, j'aurai soin de t'en avertir. A ces mots, ils se séparèrent.

A peine se passa-t-il deux jours, que j'avertis Polineffe que la nuit suivante j'aurois la liberté de le voir. Ce perfide voyant qu'il étoit tems de se servir du piège qu'il avoit préparé, & courant à son rival : Si tu veux, dit-il, venir la nuit prochaine te cacher dans ces masures ruinées qui sont précisément vis-à-vis du balcon de la Princesse, tu m'y verras monter. Ariodant y consentit ; mais ayant un secret soupçon que son rival ne vouloit peut-être l'attirer la nuit dans cet endroit écarté, sous le prétexte de lui faire voir ce qu'il croyoit encore impossible, que pour l'assassiner, il prit le parti de se rendre le soir à ces masures, mais de s'y rendre en force, pour se défendre s'il étoit attaqué : il avertit l'un de ses frères nommé Lurcain, l'un des Chevaliers de ce tems le plus redoutable par sa force & par sa valeur ; il le pria de se couvrir de ses armes, & ne lui confiant qu'une partie de son secret, il le conduisit avec lui, le plaça cinquante pas derrière la masure dans laquelle il alloit se cacher, & lui fit promettre qu'il ne sortiroit point de cette place, à moins qu'il ne l'appelât à son secours : Jure-moi donc, si tu m'aimes, mon cher frère, d'accomplir

exactement ce que je te demande , lui dit-il. Vas , lui répondit Lurcain , ne t'inquiète de rien , je te le promets.

Ariodant s'avancant alors jusqu'à la dernière mafure d'où fes yeux découvroient de près le balcon , s'y cacha foigneufement. Il n'y fut pas long-tems fans voir paroître le traître qui brûloit du coupable defir de déshonorer Genève ; & dès qu'il fut fous le balcon , il me donna le fignal ordinaire , à moi malheureufe qui ne pouvoit rien prévoir de cette affreufe trahifon !

Je m'avançai bientôt , couverte d'une robe blanche & or que Genève avoit portée ce jour-là même , & mes cheveux étoient enveloppés d'un riche tiffu pourpre & or qu'elle feule pouvoit porter ; je répondis au fignal , & je me présentai fur ce balcon en faillie de façon qu'il étoit facile de me voir de tous les côtés.

Pendant ce tems-là , Lurcain craignant pour les jours de fon frère , n'avoit pu s'empêcher de s'avancer doucement vers les mafures les plus proches du balcon. Il pouvoit tout observer de fa retraite (felon le trop commun penchant qui porte à la curiosité ,) quoiqu'il fût encore de dix pas plus éloigné que fon frère.

Ignorant tout ce qui fe paffoit alors , je parus fur ce balcon , parée des atours ordinaires de la Princeffe , comme j'y étois déjà venue

deux ou trois fois ; ayant d'ailleurs beaucoup de ressemblance avec elle, par la taille, & même par la forme du visage, les rayons tremblans de la lune qui fortoit alors d'un nuage, ajoutèrent encore à l'illusion qui pouvoit facilement me faire prendre pour elle ; les mafures d'ailleurs étant à quelque distance du balcon, Ariodant & son frère voyoient assez clairement tout ce qui se passoit, mais sans pouvoir exactement rien distinguer : ce fut alors que Polineffe s'étant approché, je lui jettai l'échelle, & l'aidai moi-même à passer sur le balcon où je le reçus dans mes bras, lui prodiguant plus que jamais les plus tendres caresses ; nos baisers purent être apperçus ; le léger frémissement de nos lèvres pouvoit même s'entendre, & le traître Polineffe occupé d'augmenter l'erreur d'Ariodant encore plus que de celle qu'il trahissoit jusques dans ses bras, n'avoit jamais été si vif, si caressant qu'il parut l'être alors. O malheureux Ariodant ! tu le voyois, & quel plus cruel spectacle pouvoit frapper tes yeux !

Cet amant infortuné ne doutant plus de son malheur, ne pense qu'à mettre fin à ses cruelles peines, par la mort la plus prompte : il tire son épée, il en appuie le pommeau sur la terre, & il est prêt à s'élancer dessus pour se percer, lorsqu'il se trouve arrêté dans les bras de son frère :
heureusement

heureusement Lurcain ayant vu monter le Duc d'Albanie sur le balcon, mais sans avoir pu le reconnoître, s'étoit rapproché doucement de son frère, & s'étant aperçu du transport furieux qui l'agitoit, il étoit arrivé à tems pour lui sauver la vie. Ah ! frère malheureux, frère insensé, s'écria-t-il ; quoi, peux-tu donc courir à la mort pour une femme ? en est-il une qui ne soit aussi légère que la neige emportée par le vent ? Poursuis plutôt sa mort, elle la mérite, & que la tienne, si tu la perds, te soit du moins honorable. Eh bien ! tu l'aimas tant qu'elle te parut digne de l'être, & que son inconstance, sa perfidie, son manque de pudeur même, te furent inconnus ; tu dois à présent l'en haïr davantage ; réserves donc, ô mon cher frère ! cette cruelle épée que j'ai vu tournée contre ton propre sein, pour le service d'un Prince qui t'aime & qui t'estime.

Ariodant se voyant arrêté par son frère parut lui céder en ce moment, mais la résolution de terminer ses jours ne put sortir de son âme ; il feignit de se rendre à ses raisons, mais ce ne fut que le cœur plein du noir poison qui le devoit, qu'il s'éloigna de ce lieu fatal.

Dès le lendemain matin, à l'insu de son frère, il partit conduit par son seul désespoir, & l'on ignora pendant quelques jours quel étoit

son sort ; différens soupçons sur la cause de cette prompte absence , s'élevèrent dans la Cour d'Ecosse ; le Duc d'Albanie & Lurcain étoient les seuls qui pussent en savoir le sujet : huit jours après son départ , un simple voyageur parut , & demanda à parler à la Princesse Genève ; ce fut par lui qu'elle apprit que la mer avoit enseveli l'amant qu'elle adoroit , non que le hasard ou la tempête l'eussent fait submerger par les flots , mais , dit ce voyageur , j'ai vu Ariodant de sa pleine volonté courir vers un rocher qui s'avance en faillie sur la mer profonde , & c'est de cette roche qu'il s'est précipité.

Avant cet acte de désespoir , continua-t-il les larmes aux yeux , Ariodant m'ayant rencontré sur la route : Viens , dit-il , & sois témoin de l'accomplissement du sort qui se prépare pour moi : vas trouver la Princesse Genève , dis-lui.... oui , dis-lui que l'unique cause de ce que tu vas me voir faire , c'est d'avoir trop vu.... Heureux , hélas ! si mes yeux n'eussent jamais été ouverts à la lumière !... Nous étions en ce moment sur le cap de Capobasso qui s'avance dans la mer d'Irlande , & c'est-là que je le vis courir vers cette roche , s'élancer dans la mer , & disparaître sous les flots : détournant alors les yeux de ce funeste spectacle , je suis accouru pour accomplir sa dernière volonté

en vous faisant part de cette fatale nouvelle.

Genèvre, à moitié morte en l'écoutant, reste plongée dans le plus affreux désespoir ; elle se jette sur son lit, fidèle & solitaire témoin de ses gémissemens & de ses larmes ; elle déchire ses vêtemens , meurtrit son beau sein qui se couvre des débris de ses cheveux arrachés ; elle appelle la mort , en se répétant sans cesse ces dernières paroles d'Ariodant , lorsqu'il dit que la cause de son sort funeste étoit d'avoir trop vu.

Le bruit se répandit bientôt qu'un cruel désespoir étoit cause de la fin funeste d'Ariodant , le Roi parut en être sensiblement touché ; il n'y eut aucun Chevalier , aucune Dame qui lui refusât ses regrets ; mais aucun d'eux ne put sentir la douleur extrême qui perça le cœur de Lurcain ; elle fut telle , qu'à l'exemple de son frère , il manqua d'attenter à sa vie ; il se rappelloit à chaque instant que Genèvre étoit l'unique cause de la mort d'Ariodant , & que l'acte odieux & coupable qu'il avoit vu faire à cette Princesse , avoit porté son âme à ce désespoir mortel : cette idée excitant enfin sa colère & sa fureur , & ne lui laissant voir qu'une juste vengeance , il ne craignit plus de braver le ressentiment du Roi , la haine de la Cour , & se pré-

sentant à ce Prince la rage & la douleur peintes dans les yeux, ce fut en présence de toute cette Cour qu'il osa lui dire : Sachez, Seigneur, que le désespoir a troublé la tête de mon frère, l'a forcé de courir à la mort, & que l'unique cause de cet événement affreux, c'est votre coupable fille ; il l'adoroit, il l'a vue lui manquer de foi, mettre le comble à son propre déshonneur, & il n'a pu survivre à l'horreur d'être convaincu du crime de celle qu'il avoit si tendrement aimée.

Je ne vous cache plus qu'ils s'aimoient depuis long-tems : mais l'amour pur & respectueux de mon malheureux frère attendoit que ses services l'élevassent au point de pouvoir vous demander sa main. Ah ! Seigneur, pouvoit-il voir sans mourir que les fleurs de ce jeune & bel arbre qu'il n'avoit osé que desirer en secret, fussent profanées & cueillies par une autre main ?

Ne voilant plus rien alors de tout ce qu'il avoit cru voir, il raconta comment il avoit apperçu Genève venir sur le balcon, jeter l'échelle, & recevoir dans ses bras un homme qu'il n'avoit pu reconnoître, parce qu'il étoit déguisé sous des habits communs & que ses cheveux étoient enveloppés d'un épais rézeau ; alors élevant encore plus la voix, il déclara :

qu'il soutiendrait par les armes l'accusation criminelle qu'il portoit contre Genève.

Vous pouvez juger, Seigneur, continua Dalinde, à quel point ce malheureux père fut atterré en écoutant Lurcain : il voyoit une fille qu'il adoroit, couverte d'infamie ; il se trouvoit forcé par la loi d'ordonner lui-même son supplice, s'il ne se trouvoit pas quelque défenseur qui pût vaincre Lurcain & lui faire avouer sa lâche calomnie ; car je crois, Seigneur, dit-elle, que vous n'ignorez pas que dans ce Royaume toute Dame ou Demoiselle convaincue de s'être abandonnée à des amours illégitimes subit une mort honteuse, si dans le mois qui suit l'accusation portée contre elle, il ne se trouve pas un Chevalier qui la défende, prouve son innocence par les armes & l'arrache au supplice. Le Roi, jusqu'à ce moment, a fait publier en vain que si quelque guerrier pouvoit vaincre Lurcain, & dérober sa fille à la mort & à l'infamie, il la lui donneroit pour épouse ; il n'est point en ce pays de Chevalier qui ne doute de la bonté de la cause qu'il soutiendrait, & d'ailleurs on craint un peu la force & la valeur de Lurcain.

Malheureusement pour Genève, l'aimable & brave Zerbin son frère est absent ; ce jeune Prince plein d'émulation & d'honneur est allé

depuis plusieurs mois pour acquérir de la gloire en des pays que l'on ignore; s'il étoit à portée d'apprendre quel est le sort affreux qui menace sa sœur, il voleroit à son secours.

Le Roi desirant favoir encore par une autre voie que le sort des armes, si sa fille est véritablement coupable, ou faussement accusée, a déjà fait arrêter une partie des femmes à son service qu'il croit avoir été à portée de pénétrer ses secrets; je l'ai prévu, & voyant le péril extrême que je courois, j'ai demandé du secours au Duc d'Albanie; m'étant donc échappée de la Cour dès la même nuit, & l'ayant été trouver, j'ai fait connoître le péril qui nous menaçoit tous les deux, si j'étois arrêtée; il m'a louée d'avoir eu cette sage prévoyance, m'a dit de ne rien craindre, & que pour me mettre en toute sûreté, il alloit charger deux hommes affidés de me conduire dans une forteresse dont il est le maître. Ah! Seigneur, quelle horreur! c'est alors que j'ai connu si le traître m'aimoit, ou même s'il m'avoit jamais aimée; c'est alors que j'ai reçu le prix fatal de tout l'amour, de toutes les complaisances que j'avois pour lui. Hélas! c'est alors que je n'ai que trop appris qu'il ne suffit pas d'aimer éperduement pour être sûre d'être aimée.

Cet ingrat, ce perfide, ce cruel amant a pu

douter de moi. Ah Dieux ! il a pu craindre que je révélasse ses ruses coupables ; il a feint , il m'a fait croire qu'en effet il étoit prudent de m'éloigner & de me tenir cachée jusqu'à ce que la fureur du Roi fut calmée ; & sous l'apparence de m'envoyer mettre ma tête à couvert dans sa forteresse , le monstre m'envoyoit à la mort.

C'est alors qu'ordonnant en secret à mes guides de m'arracher la vie dès qu'ils se seroient enfoncés dans les sombres détours de la forêt , ce fatal arrêt eût terminé mes jours , si , touché par mes cris , vous eussiez différé d'un moment d'accourir à mon secours. Barbare Amour, est-ce donc là le prix que tu destines aux cœurs infortunés qui s'abandonnent à toi ! C'est ainsi que , marchant toujours à grands pas , l'infortunée Dalinde raconta son histoire au Paladin François.

Renaud fut enchanté d'apprendre par le fidèle récit de Dalinde que la belle Genève étoit innocente , & quoique coupable ou non , il eût bien pris le parti de la défendre , il fut très-aise de joindre aux bonnes raisons & au sentiment qui l'avoit déjà déterminé , la secrète satisfaction d'avoir une aussi juste cause à soutenir.

Renaud redoubla donc de vitesse pour arriver

à la ville de Saint-André où la Cour d'Ecosse étoit alors , & où le combat décisif sur le sort de Genève devoit se donner ; il arrive enfin près de cette ville , & questionne sur ce qui s'y passe de plus nouveau un Ecuyer qu'il rencontre près des murs de la cité ; il apprend par lui que le jour précédent un Chevalier couvert d'armes obscures , le casque en tête & la visière toujours fermée , étoit arrivé pour défendre Genève , & que ce Chevalier qui n'étoit connu de personne , ne l'étoit pas même de l'Ecuyer qui l'avoit suivi , cet Ecuyer jurant n'avoir aucune connoissance de lui.

Renaud rassurant Dalinde qui trembloit de peur d'être reconnue dans cette Ville , s'approche de la porte qu'il trouve fermée : il en demande la raison ; on lui répond que tous les habitans en étant sortis pour se porter dans une grande prairie & pour être spectateur d'un célèbre combat qui peut-être étoit déjà commencé , les Gardes avoient cru prudent de fermer les portes de la Ville ; le Seigneur de Montauban s'étant fait ouvrir cette porte , cache promptement Dalinde dans une hôtellerie , & pressant les flancs de Bayard , il traverse la Cité comme un éclair ; il arrive sur le champ de bataille , où déjà Lurcain , outré de fureur contre Genève , étoit aux mains avec son défenseur , qui ne montrait pas moins que lui de

force & de valeur pour la défendre. L'orgueilleux & traître Duc d'Albanie , en sa qualité de Connétable , faisoit la fonction de Juge du camp , ayant sous ses ordres six hommes armés qui gardoient la lice entourée de fortes barrières , où les deux champions combattoient avec une égale animosité. Le cruel sembloit jouir alors du fruit de ses crimes , en voyant les jours & l'honneur de la belle Genève dans le plus grand péril.

Le fier Renaud fend la foule qui se précipite de tous côtés pour fuir le choc impétueux de Bayard : tous les Spectateurs admirent l'air noble & redoutable du Paladin ; il s'avance aussi-tôt près du trône où le Roi d'Ecosse est assis , & chacun prête une oreille attentive.

Grand Roi , s'écria Renaud , faites promptement cesser cette cruelle bataille , où nécessairement l'innocence succomberoit sous vos yeux. L'un croit fermement avoir raison , quoiqu'il soit dans l'erreur ; il n'a point menti , lorsqu'il n'a dit que ce qui lui paroissoit évident : l'autre s'expose à la mort , sans être sûr si la querelle qu'il soutient est juste ou mauvaise : la seule pitié , la noblesse & la bonté de son cœur , le seul desir de sauver une si rare beauté de la mort , lui met en ce moment les armes à la main & lui fait exposer sa vie ; c'est à moi , Sire , à découvrir & à punir la perfidie ; mais , au nom de Dieu , faites cesser ce combat ,

avant que je vous rende compte de ce qui me reste à vous dire.

La contenance noble & imposante de Renaud , ainsi que ce qu'il vient de dire avec tant d'assurance , persuadent le Roi d'Ecosse ; il fait sur le champ séparer les combattans qui s'approchent de son trône , avec tous les Seigneurs & les Chevaliers de cette Cour , qui les entourent. C'est alors que Renaud raconte l'horrible calomnie , l'infâme trahison de Polineffe contre la belle Princesse Genève ; non-seulement il accuse hautement ce traître , mais il propose de soutenir sur le champ son accusation par les armes : Polineffe pâlit ; sa noire conscience est troublée , mais son orgueil se réveille ; il a l'audace de donner un démenti à Renaud : l'un & l'autre étoient armés ; la lice étoit prête , tout concouroit alors pour que ce combat ne pût être d'un seul moment différé.

Dieux ! quels souhaits ardens ! quels vœux le Roi , toute sa Cour & les peuples attendris élevoient au ciel alors pour voir triompher l'innocence de Genève , & pour voir punir la scélératesse du cruel Polineffe , dont il sembloit que la Divinité elle-même , par un miracle de sa providence , venoit de dévoiler les noirs complots.

Ce fut l'âme frappée par la terreur , ayant la vue basse & l'air consterné , que Polineffe attendit le dernier signal & mit sa lance en arrêt ; Renaud ,

animé par une juste indignation, déploie alors toute sa force, & voulant punir ce traître par un seul coup, il dirige le fer de sa lance contre sa poitrine, le lui passe au travers du corps, & le jette à dix pas de son cheval sur la poussière, avec le tronçon de sa lance dans le milieu de sa cuirasse; Renaud saute aussi-tôt à terre, court sur lui; arrache son casque, & l'empêche de se relever; le traître obligé de crier merci, avoue d'une voix mourante, mais qui fut entendue par le Roi & par tous les Spectateurs, l'horrible suite de noirceurs & de mensonges qui l'avoient conduit à la mort.

La voix & la vie l'abandonnèrent en même temps. Le Roi qui voit sa fille justifiée, & son honneur réparé, sent une joie plus vive que celle qu'il auroit pu sentir en recouvrant sa couronne s'il l'avoit perdue; il comble d'honneurs & de louanges le brave & noble Paladin, auquel il est redevable de son bonheur; le Paladin alors délasse son casque, & le Roi reconnoissant ce charmant & illustre Renaud qu'il a déjà vu triomphant, il lève les mains au Ciel & le remercie de ses bienfaits.

Cependant personne ne connoissoit encore le guerrier couvert de son casque & de sa visière relevée, dont le cœur généreux avoit entrepris la défense de Genève; & ce Chevalier attentif

observoit alors le grand événement qui terminoit cette mémorable journée.

Le roi d'Ecosse lui fit les plus vives instances pour qu'il déclarât son nom, ou que du moins il laissât voir ses traits : il se croyoit obligé de reconnoître un acte si généreux & la bonne intention qu'il avoit eue; ce ne fut qu'après de longues prières que ce guerrier ôtant à la fin son casque, laissa tomber ses beaux cheveux : son visage agréable, son air noble & guerrier furent à l'instant reconnus, & j'aurai du plaisir à vous dire son nom dans le Chant suivant, si toutefois cette histoire vous amuse & si vous vous plaisez à l'écouter.

Fin du cinquième Chant



C H A N T V I.

MALHEUREUX l'homme pervers qui ne craint pas de commettre un crime, dans l'espérance que ce crime restera caché : quand même le silence de tous les autres hommes le favoriseroit, la Terre où son action criminelle paroîtroit ensevelie, s'ébranleroit autour de lui pour la lui reprocher ; le Ciel même permet quelquefois que son crime l'aveugle assez pour que, sans qu'aucun autre moyen s'en mêle, ce soit lui même qui serve à le manifester : Polinessé avoit cru couvrir à jamais l'horreur de ses premiers crimes par la mort de Dalinde ; c'est ainsi que celui-ci, joint aux premiers, avança le moment de les découvrir ; ils eussent peut-être long-temps différé à l'être, peut-être même eussent-ils été cachés pour toujours, s'il n'eût pas lui-même avancé sa punition par la précaution criminelle que sa tête égarée lui fit prendre pour l'éviter. C'est ainsi que ce dernier crime servit à découvrir tous les autres, & lui fit perdre en même temps ses biens, sa vie & l'honneur apparent qui lui restoit encore.

J'ai déjà dit que le Chevalier étranger, pressé d'ôter son casque, avoit pénétré de joie ceux qui

l'avoient sur le champ reconnu ; c'étoit l'aimable & brave Ariodant, que tout l'Ecosse avoit honoré de ses larmes ; c'étoit cet Ariodant que la tendre & fidelle Genève, que son frère, que le Roi, que toute la Cour avoient cru perdu pour toujours : cependant le Voyageur avoit bien cru dire la vérité, lorsqu'il rapporta ce qui s'étoit passé sous ses yeux ; il l'avoit bien réellement vu submergé par les flots dans lesquels il s'étoit volontairement précipité ; mais Ariodant avoit éprouvé malgré lui-même un sentiment intérieur inspiré par la nature ; elle nous porte à nous défendre des atteintes d'une mort présente, quoique nous l'ayons désirée, quoique nous l'ayons provoquée à nous délivrer d'une vie importune ; à peine Ariodant fut-il submergé que ses bras nerveux le défendirent, en fendant & s'élevant sur les eaux prêtes à l'étouffer ; il avoit promptement regagné le rivage, où rejetant la fatale résolution de mourir, & tout baigné des flots de la mer, il s'enferma dans un hermitage ; c'est là qu'il se retira jusqu'à ce qu'il eût appris quel effet le bruit de sa mort auroit fait sur le cœur de Genève ; il sut bientôt que cette fatale nouvelle avoit pensé lui coûter la vie, & que depuis ce temps elle la passoit dans les larmes : il apprit aussi que Lurcain l'avoit accusée devant le Roi son père, & son premier mouvement fut d'être embrasé par la plus vive

colère contre ce frère dont cet acte lui parut trop féroce & trop cruel, quoiqu'il ne l'eût fait que par attachement pour lui.

Étant informé depuis qu'aucun Chevalier ne se présentoit pour combattre Lurcain dont la probité & la candeur étoient aussi connues que la valeur éclatante; les uns craignant de soutenir une mauvaise querelle, les autres peut-être redoutant en secret un aussi brave Chevalier, Ariodant toujours passionné pour la belle Genève ne consulta bientôt plus que son cœur & prit le parti de combattre son propre frère pour la défendre.

Non, s'écria-t-il, tant qu'il me restera un souffle de vie, Genève ne périra pas pour l'amour de moi; ma mort seroit trop cruelle, trop coupable même, si la sienne la précédoit; hélas ! n'est-elle pas toujours la souveraine maîtresse, la divinité que j'adore, & qui m'est plus chère que la lumière du jour ? Non, je ne peux prendre d'autre parti, (soit que sa défense soit juste, ou ne le soit pas,) que de lui sauver la vie, ou de mourir pour elle : si ma mort ne peut empêcher la sienne, du moins aura-t-elle encore le tems de connoître lequel méritoit la préférence en son cœur, ou de moi malheureux qui serai mort pour la défendre, ou de son Polineste qui n'est pas même ému par le

devoir de la secourir : oui , ma mort me vengera d'un même coup d'un barbare frère dont l'entreprise me fait horreur ; c'est dans ce même moment où , croyant avoir vengé son malheureux frère , le cruel verra que sa main même vient de lui donner la mort.

Ariodant exécute sur le champ son projet ; il se couvre d'armes nouvelles , il monte un nouveau cheval : sa cotte d'armes & son écu d'une couleur noire sont l'emblème de l'état de son âme ; il arrête pour le suivre un Ecuyer auquel il est absolument inconnu : c'est dans cet état , comme on l'a dit , qu'il se présente au combat contre son propre frère.

J'ai déjà raconté la fuite de ce combat , comment Ariodant fut reconnu , & quels furent les transports de joie du Roi d'Ecosse en voyant sa fille justifiée : son second mouvement fut de penser qu'il ne pouvoit exister un plus parfait amant que celui qui se croyant mortellement offensé , avoit combattu contre son propre frère pour défendre l'honneur & la vie de celle qu'il aimoit ; sa propre inclination , les vœux de toute la Cour , les prières du noble Paladin Renaud , tout déterminâ le Roi d'Ecosse à donner Ariodant pour époux à la belle Genève ; & la mort du coupable Duc d'Albanie laissant cette dignité & cette belle Principauté vacante ,

Ariodant

Ariodant en fut possesseur & la reçut pour dot : Renaud prouva facilement l'innocence de Dalinde, il obtint sa grâce ; elle n'en profita que pour consacrer le reste de ses jours à la retraite.

Mais c'en est assez de cette histoire ; il est bien tems de retourner à l'aimable & brave Roger, que nous avons laissé sur son indocile cheval ailé parcourant le vague des airs.

Quoique ce Chevalier eût un courage intrépide, j'ai peine à croire que son cœur ne fût pas ému par ce vol rapide. Il avoit déjà vu l'Europe disparoître derrière lui : un grand espace avoit été déjà franchi par l'hypogriffe au-delà des colonnes d'Hercule : ce cheval surpassoit par la rapidité de son vol, la flèche qui va frapper en sifflant l'oiseau le plus léger, & je crois même l'impétuosité de la foudre, lorsqu'elle fait retentir l'air & la terre par ses éclats, & qu'elle la frappe avec ses obliques & terribles traits.

L'hypogriffe, après avoir parcouru cet espace immense par un vol en droite ligne, parut enfin vouloir laisser reposer ses aîles. Il plane alors sur une belle Isle à peu près semblable à celle où la Nymphé Aréthuse, après s'être ouvert un chemin caché sous le sein des mers, reparoit au jour pour être rejointe par son

amant : Roger, dans tous les pays découverts tour à tour à ses yeux , & dans le monde entier, n'eût pu rien voir d'aussi beau que cette Ile. Des plaines riches & cultivées , des côteaui en pente douce , des fontaines limpides , des rivages ombragés , des prés couverts de fleurs , sembloient être ornés par des temples de verdure & couronnés par des bosquets où les palmiers , les orangers couverts de fruits & de fleurs élevoient leur tête touffue , étendoient leurs rameaux vainqueurs des rayons les plus perçans du soleil d'Eté , & servoient d'asyle aux rossignols qui les faisoient retentir de leurs chants.

Entre des arbuistes couverts de roses vermeilles , & les lys brillans par leur blancheur qui s'élevoient au-dessus de l'herbe verte & touffue , & dont le soufflé agréable du zéphir entretenoit la fraîcheur , les lièvres , les lapins , le cerf à la tête élevée & superbe , païssoient en paix l'herbe fleurie ; le daim , le jeune chevreuil bondissoient en se jouant dans ces lieux champêtres.

Ce fut alors que l'hypogriffe rasant la terre , comme en voltigeant sur sa surface , permit à Roger de sauter légèrement sur le gazon émaillé ; mais il ne se défaisit point des rênes , & pour le contraindre à ne plus reprendre son vol , il l'attacha fortement aux maîtresses branches d'un

beau myrthe qui s'élevoit entre un pin & un laurier ; près de ce lieu , couloient les eaux pures d'une fontaine dont les cèdres odoriférans & les palmiers fertiles couronnoient les bords ; ce fut alors que déposant son pesant bouclier , ôtant son casque & ses gantelets , Roger respira le vent frais dont la cime des arbres étoit doucement agitée , & tournant sa tête du côté de la mer ou du côté des collines , il sembloit vouloir respirer tout l'air pur qui partoît de ces différentes parties.

Il rafraîchit ses lèvres en buvant l'onde de cette fontaine ; il y plonge ses mains & les agite pour calmer le feu qui semble circuler dans ses veines & pour y reporter la fraîcheur : on ne doit point s'étonner que ce héros fût alors cruellement échauffé ; il n'avoit été rien moins que sédentaire dans une même place ; le poids d'une pesante cuirasse & de tant d'autres armes doit être bien lourd à supporter à tout mortel qui , sans les quitter , vient de parcourir trois milliers de milles aussi rapidement.

Peu de momens après qu'il eut commencé à goûter quelque repos , il s'aperçut que l'hypogriffe qu'il avoit laissé se reposer aussi sous des arbres touffus , paroissant épouvanté par quelque bruit ou quelqu'autre chose , faisoit tous ses efforts pour se débrider & s'envoler ; ses

secouffes ayant violemment ébranlé ce myrthe, un grand nombre de ses belles feuilles vertes étoient déjà tombées ; mais le cheval ailé n'avoit pu cependant se dégager du lien qui le retenoit attaché.

De même que la moëlle qui remplit le cœur des rameaux de plusieurs arbres, s'échauffe à l'approche des ardeurs du feu & laisse en se desséchant échapper l'air qu'elle renferme avec un sourd murmure, l'écorce de ce myrthe rendit d'abord un son triste & confus, qui se renforçant peu-à-peu devint à la fin celui d'une voix foible & plaintive qui surprit le jeune guerrier, en lui disant ces tristes mots :

Si la sensibilité, si la courtoisie & la bonté de ton âme répondent à la beauté de ta figure, délivres-moi promptement de cet animal importun qui me tourmente : c'en est bien assez des peines mortelles que je souffre, sans que des maux étrangers viennent encore les augmenter. Roger, aux premiers accens de cette voix, tourne promptement ses yeux sur le myrthe ; il y vole ; il demeure plus étonné que jamais lorsqu'il voit clairement que cette voix sort de son écorce : il délie promptement l'hypogriffe, & les joues colorées par la surprise & les regrets, il s'écrie :

Esprit humain, ou toi, Déesse de ces bois

pardonne-moi de grâce une faute involontaire ; pouvois-je imaginer que cette rude écorce pût cacher un être sensible ? aurois-je pu voir agiter avec violence ces rameaux verts, & laisser aux insultes de ce cheval un si beau myrthe ? Mais, qui que tu sois, ô toi qui conserve la voix, le sentiment & la raison sous cette forme étrange, puisse le Ciel écarter les orages de ton agréable tête ! Puisse-t-il, par ses douces influences, réparer le mal que tu viens de souffrir ! pour moi, je te jure par la beauté plus souveraine de mon cœur que moi-même, je ferai tout au monde pour te devenir utile & pour t'engager à te louer de moi.

Dès que Roger eut fini ces mots, le myrthe parut s'agiter & frémir depuis son faite jusques dans ses racines : Roger vit alors son écorce se couvrir de cette espèce de moiteur qu'offre à l'œil celle d'une branche verte que l'ardeur du feu pénètre, & c'est ainsi que l'instant d'après le myrthe commença ce qu'il avoit à lui dire :

Tu me forces, par ce sentiment d'attendrissement & de courtoisie, à te découvrir en même tems quel je fus autrefois & par quelle fatalité je fus changé en myrthe sur cet agréable & dangereux rivage. Mon nom fut Astolphe, cousin de Roland & de Renaud dont la renommée a rempli la terre. J'étois moi-même compté

parmi les plus célèbres Paladins François ; je devois régner sur l'Angleterre, après Othon mon père ; plus d'une jeune beauté combla de ses faveurs ma jeunesse trop vive, trop imprudente, & la cause des malheurs présens que j'éprouve ; je revenois de ces Isles éloignées que la mer des Indes entoure de ses eaux, avec Renaud & plusieurs célèbres Chevaliers que Roland venoit de délivrer ainsi que moi des prisons obscures où nous avions languï pendant quelque tems : nous voguions le long de ces côtes occidentales ravagées souvent par le vent du nord ; fatigués par la mer, poussés peut-être par notre mauvais destin, nous abordâmes sur une plage où la puissante Alcine possède un superbe château situé sur le bord de la mer : elle en étoit sortie alors pour s'amuser seule à pêcher ; c'est-là que, sans filets, elle attiroit à ses pieds tous les poissons qu'elle s'amusoit à prendre. Le dauphin y venoit en roulant, les thons, les veaux marins, les mulets, les barbes les ouies relevées & la gueule entr'ouverte accouroient de toutes parts auprès d'elle, & jusqu'aux monstrueuses baleines relevant leurs vastes dos au-dessus des ondes, paroissoient prêtes à obéir à sa voix.

Une de ces baleines entr'autres, la plus grosse peut-être que les mers du nord eussent

nourrie, montrait un dos si vaste & tellement immobile alors, que nous fûmes trompés au point de croire que c'étoit la planimétrie d'une petite Isle.

Cette Alcine a pour sœur la Fée Morgane ; il est incertain si le même moment leur a donné la naissance ; mais leur pouvoir est égal, & celui d'Alcine rendoit tous les habitans de la mer obéissans à sa voix.

Elle me fixa ; ses premiers regards ne me furent que trop favorables : elle forma sur le champ le fatal dessein de me séparer de mes compagnons ; elle nous aborda d'un air gracieux & poli, nous pria de venir loger dans son château, & nous dit que lorsque nous voudrions prendre l'amusement de la pêche avec elle, elle nous feroit prendre des poissons, soit couverts d'écailles, soit de peaux molles, ou même hérissés d'un poil rude, plus variés entr'eux & plus nombreux que les étoiles du firmament.

Voici le tems, ajouta-t-elle, où la plus belle sirène de cette mer, se rend régulièrement tous les jours sur ce prochain rivage. Elle fait appaiser les flots irrités par les charmes de sa voix, & si vous voulez la voir & l'entendre, nous le pouvons facilement en allant jusqu'à l'autre bord de cette isle. En disant cela, Alcine

nous montrait cette baleine que nous avions prise pour une petite île ; moi , qui suis de mon naturel assez téméraire , je n'hésitai pas à monter sur le dos de ce monstrueux poisson.

Ce fut en vain que Renaud & Dudon me répétèrent des signes pour m'en empêcher : Alcine , en souriant , s'étoit emparée de moi , & laissant ces deux Chevaliers , elle me suivit , & sur le champ , la baleine , obéissante à ses ordres , donne un coup de queue , s'éloigne d'abord , & déployant ses grandes nageoires , elle fend rapidement l'onde amère. Je m'aperçus alors de mon étourderie ; je m'en repentis , mais déjà le rivage étoit trop loin pour y remédier.

Renaud se jetta vainement à la nage pour venir à mon secours ; il s'en fallut peu qu'il ne fût submergé par un orage qui s'éleva subitement ; un nuage noir & épais couvrit la mer. J'ignore même ce qu'il devint : pour moi , je fus rassuré par Alcine , qui me fit passer la nuit entière au milieu de la mer irritée. Toujours porté par le même monstre , nous arrivâmes enfin dans cette île , dont Alcine possède la plus grande partie , usurpée sur l'une de ses sœurs , à laquelle son père l'avoit donnée comme à la seule fille légitime qu'il eût eue ; Alcine & Morgane étant nées toutes deux ensemble d'un in-

teste, à ce que m'a dit quelqu'un parfaitement bien informé de toute cette intrigue.

Ces deux sœurs jumelles ont un cœur perfide & capable des plus grands crimes ; sans principes & sans mœurs, elles se livrent à la vie la plus vicieuse & la plus méprisable ; elles détestent leur sœur, dont l'âme est le sanctuaire de toutes les vertus, elles se sont conjurées contre elle. Plus d'une fois elles ont assemblé des troupes pour la dépouiller des Etats qu'elle a conservés, & dont elles ont enlevé déjà plusieurs châteaux : il ne resteroit même plus rien à la vertueuse Logistille leur sœur, si son habitation n'étoit pas défendue & séparée par un golfe & une chaîne de montagnes, de même que l'Angleterre & l'Ecosse sont séparées par une grande rivière, cependant Alcine & Morgane ne peuvent être satisfaites jusqu'à ce qu'elles se soient emparées du peu qui reste à cette sœur.

Rien n'est plus vif que la haine qui remplit le cœur corrompu des deux sœurs contre Logistille, dont les vertus & la bienfaisance les condamnent & les font rougir : mais, pour en revenir à l'événement cruel qui m'a fait devenir une arbre, tel que je le suis aujourd'hui, vous saurez qu'Alcine embellit les premiers jours de notre connoissance par toutes les caresses, par toutes les délices du plus tendre & du plus

violent amour : elle étoit belle ; je croyois qu'elle m'aimoit, & je m'enflammai de bonne foi pour elle : ma passion augmenta de jour en jour : souvent en admirant tous les charmes d'Alcine, je fixois mes yeux sur son visage ; mille beautés nouvelles sembloient éclore pour moi sur ce corps charmant, où je croyois que tout ce qui peut enchanter les sens & l'œil d'un mortel étoit réuni, je n'avois d'idées, je ne formois de projets que ceux qu'Alcine m'inspiroit : elle sembloit être le centre d'où ils naissoient & dans lequel ils finissoient tous par se confondre.

Il est vrai qu'alors j'étois aimé bien tendrement : Alcine avoit abandonné tous ses autres amans pour ne s'occuper que de moi ; nuit & jour à ses côtés, je paroissais avoir pris un empire absolu sur elle ; ne voyant, n'écoutant que son amant, Alcine sembloit n'avoir plus d'autre volonté que mes desirs.... Ah ! malheureux que je suis, pourquoi r'ouvrir une plaie si fraîche & si cruelle ! pourquoi me rappeler le bonheur si complet que j'ai perdu, lorsqu'il ne me reste plus qu'un affreux désespoir !.... Hélas ! c'est dans le moment même où je me croyois le plus parfaitement heureux, où j'aurois juré qu'Alcine brûloit du même amour ; c'est dans ce temps d'aveuglement, que l'infidelle &

légère Alcine m'ôtoit son cœur & s'occupoit déjà d'une passion nouvelle.

Je ne connus que trop tard la légèreté d'un caractère aussi prompt à changer qu'à s'enflammer. A peine deux mois étoient-ils écoulés que mon règne étoit déjà passé : son nouvel amant avoit pris ma place ; j'étois l'objet de ses dédains, de ses mépris même : j'avois perdu tous mes droits sur son cœur, & je n'ai que trop su depuis que mille & mille de ses amans avoient été traités d'une manière semblable ; & que dans la crainte qu'ils n'allassent divulguer les excès de sa vie voluptueuse & sans aucun frein, elle peuploit ce terrain fertile, de malheureux amans changés en oliviers, en pins, en cèdres, en palmiers, d'autres prenoient la forme d'une fontaine ; d'autres celle d'une bête farouche, selon ce qui se présentoit à son idée ; & toi, charmant Paladin, qu'un événement étrange a conduit dans cette île, de combien d'amans d'Alcine ne vas-tu pas bientôt causer la métamorphose : Alcine ne pourra te voir sans t'adorer, tu lui deviendras préférable au reste de tous les mortels ; mais sois sûr de ne pouvoir changer son caractère, & de te voir, comme nous un jour, arbre, fontaine ou rocher.

J'ai voulu du moins t'en prévenir, non que j'espère de te faire éviter le péril de l'aimer,

mais comme il peut te devenir utile d'être instruit d'une partie des mœurs d'Alcine & des moyens dont elle se sert pour séduire de nouveaux amans & pour s'en débarrasser, & que les traits & la portée de l'esprit sont différens entre tous les mortels, tu sauras peut-être surmonter un péril dans lequel mille & mille autres ont succombé.

Roger qui savoit depuis long-temps qu'Astolphe étoit cousin de sa chère Bradamante, fut vivement affligé de voir qu'il n'étoit plus qu'un arbre stérile qui ne rappelloit en rien les traits de cet aimable Paladin; il eût bien désiré, en faveur de celle qu'il aimoit, lui porter du secours & changer son sort malheureux, mais il sentoît avec douleur qu'il n'avoit d'autre pouvoir que celui de tâcher de le consoler; il s'en acquitta de son mieux, & le pria de lui bien enseigner le chemin du palais de Logistille, pour qu'il évitât de suivre celui du château d'Alcine, les deux chemins se croisant quelquefois dans leurs détours. L'arbre lui dit de prendre à quelque distance celui qu'il trouveroit à sa droite: quoiqu'il fût rude & rempli de rochers, & qu'il parût ne conduire qu'au sommet d'une montagne stérile & sauvage: il l'avertit aussi qu'il n'espérât pas suivre ce chemin-là sans obstacles; qu'il trouveroit bientôt différentes troupes de

monstres qui s'opposeroient à son passage, & que d'ailleurs Alcine avoit fait bâtir un mur élevé & creuser des fossés profonds, pour retenir tous ceux qui se trouvoient être sur les terres de sa domination. Roger remercia le myrthe, & se croyant suffisamment instruit, il se mit en chemin en lui disant adieu.

Il arrive près de l'hypogriffe, le prend par les rênes, veut s'en faire suivre, mais l'indocile animal, comme le moment d'auparavant, lui fait éprouver la même résistance. Roger inquiet pensoit à tous les moyens qu'il pouvoit employer pour arriver au palais de Logistille & pour éviter de tomber sous le pouvoir dangereux d'Alcine : il fut d'abord tenté de remonter sur le cheval aillé, & de le provoquer à quelque vol nouveau, mais réfléchissant à quel point ce cheval indomptable étoit difficile à se laisser guider, il craignit de faire une faute plus grande encore que la première, & prit son parti de s'ouvrir un chemin par la force, s'il ne pouvoit faire autrement : il étoit bien loin de pouvoir exécuter le dessein qu'il se proposoit intérieurement de suivre ; & longeant les bords de la mer, il n'eut pas fait deux milles qu'il découvrit la belle & superbe cité d'Alcine.

Cette ville & ses environs éloignés paroissent être ceints d'une muraille d'or qui renferme un

vasle terrein , & qui s'élève jusqu'aux cieux. Je fais bien que quelques-uns pensent contre mon opinion , que ce beau mur n'est point d'un or véritable , & n'est l'ouvrage que d'une trompeuse alchymie ; mais peu m'importe ; & j'aime à croire qu'il est véritablement d'or , puisqu'il en a tout l'éclat.

Dès que Roger s'approcha de ce riche mur , qui véritablement n'a pas son pareil dans le monde entier , il voulut quitter le vaste & beau chemin qui traversoit la plaine & conduisoit aux portes de cette belle cité ; il choisit donc & prend le sentier à main droite qui mène à la montagne ; mais il est bientôt arrêté dans son chemin par une vile & nombreuse canaille qui s'oppose à son passage.

On n'a jamais vu rien d'aussi ridicule , d'aussi extraordinaire que cette troupe de figures formées en dépit du bon sens *. Les uns portoient la stature humaine depuis le col jusqu'aux pieds ,

* Il est très-singulier qu'il existe présentement en Sicile un magnifique palais dont l'intérieur & les entours sont peuplés de figures semblables , d'une belle & riche sculpture en marbre blanc de Paros. Il semble que le Prince maître de cette singulière collection , que l'on dit être un Seigneur très-aimable & très-éclairé , ait voulu rendre cette espèce d'hommage à l'imagination du divin Arioste. *Note du Traducteur.*

mais ils avoient tous ou la tête d'un vieux singe ou celle d'un chat ; d'autres portoient les pieds & les oreilles d'un Satyre ; d'autres encore paroissoient sous la forme des Centaures légers, toujours prêts à se livrer à la course ; les jeunes gens nuds bleissoient les yeux par leur impudence , & la vieilleffe chauve & extravagante paroissoit n'avoir pas le sens commun : quelques-uns étoient à moitié couverts des peaux velues de plusieurs bêtes étranges ; l'un couroit à toute bride sur un courfier sans frein , l'autre se promenoit avec lenteur & d'un air stupide sur âne ou sur un bœuf ; quelques-uns d'eux plus agiles fautoient & se tenoient sur la croupe des Centaures , d'autres se faisoient porter par une aigle , une autruche ou une grue : dans cette folle & vile troupe , les uns portoient à leur bouche un cor retentissant , les autres la coupe des vendanges , d'autres enfin paroissoient armés ou d'un crochet ou d'une longue broche de fer ; les autres , pour des desseins cachés , s'étoient munis d'une échelle de corde ou d'une lime sourde : l'un étoit mâle , & l'autre étoit femelle , & quelques androgines se trouvoient aussi dans ce nombre.

Celui qui paroissoit être le Capitaine de cette troupe avoit un ventre large & gonflé , une énorme tête bien épaisse & bien grasse ; il étoit assis sur une grosse tortue qu'il conduisoit len-

tement de-çà, de-là, sans tenir de route certaine, le vilain étant yvre mort, & sa suite étant occupée sans cesse, soit à essuyer son front trempé par la sueur, soit à l'éventer.

L'un de ces monstres, qui tenoit assez de la forme humaine, quoiqu'il eût les pieds, le ventre, le col, les oreilles & le museau d'un gros mâtin, s'avisa d'aboyer vivement contre Roger, & de le vouloir faire prendre à droite, pour qu'il rentrât dans le chemin de la belle cité; mais Roger lui répondit qu'il n'en feroit rien, tant qu'il pourroit manier son épée, dont il lui faisoit briller la pointe aigüe très-près de ses longues mâchoires: le monstre furieux veut lui porter un coup de lance, mais Roger le prévient d'un coup d'estoc, & la pointe de son épée sort d'une palme au-delà de son large dos. Alors Roger n'écoutant plus que sa colère, tombe à grands coups sur cette vile canaille qui n'avoit ni bouclier ni casque, ni cuirasse à opposer au tranchant de son épée: l'un tombe fendu jusqu'aux dents, l'autre jusqu'à la ceinture; mais cette troupe est si nombreuse &, malgré ses coups, le ferre de si près, qu'il ne peut presque pas se remuer, & que pour l'éloigner il auroit eu besoin d'avoir encore plus de bras que Briarée.

Si Roger se fût alors avisé de découvrir l'écu
que

que, comme je l'ai déjà dit, l'Enchanteur Atlant avoit laissé pendre à l'arçon de la selle, il auroit facilement vaincu cette monstrueuse troupe, en la faisant tomber à ses pieds privée de la vue & de tous ses sens; mais soit qu'il n'estimât pas cette façon de la subjuguier, & qu'il ne voulût le devoir qu'à son courage, il continuoit de combattre, bien résolu de mourir plutôt que de se laisser prendre par cette troupe misérable; c'est dans ce dernier moment d'embarras, qu'il vit sortir de ce mur brillant qu'à sa splendeur j'imagine être d'or, deux jeunes beautés dont le maintien & les riches habillemens n'annonçoient rien que de très noble, & dont on jugeoit bien que l'enfance, loin d'avoir été nourrie sous les rustiques toits des bergers, avoit jouit de bonne heure de toutes les délices qui se joignent à la molle éducation des riches palais.

L'une & l'autre montoient de superbes licornes dont la blancheur effaçoit celle de l'hermine; l'une & l'autre étoit si belle, leurs habits avoient un air si galant & si singulier, que si la beauté même paroïssoit sous la forme d'une nymphe, elle ne pourroit en choisir une plus agréable, & les yeux humains n'ont jamais admiré des attraits aussi touchans.

Toutes deux entrent dans cette prairie, où Ro-

ger combat contre cette vilaine troupe qui l'op-
presse, & qui s'évanouit de tous côtés à leur
aspect, elles s'avancent, elles tendent leurs mains
blanches & délicates au jeune guerrier, dont l'in-
carnat brillant des roses colore les joues; touché
de leur secours, il leur rend grâce, & déjà
n'ayant plus rien à leur refuser, il les suit &
reprend avec elles le chemin de la porte d'or
de la Cité.

Le frontispice qui s'avance en saillie sur cette
belle & vaste porte est orné des plus rares
pierreries & de perles orientales; le portail
repose sur quatre grosses colonnes d'un pur dia-
mant; car, que ces diamans soient fins ou fac-
tices, qu'importe si leur éclat peut tromper l'œil,
& s'il ne peut rien voir de plus agréable & de
plus beau.

Sur le seuil & dans l'intervalle de ces riches
colonnes, on voyoit une troupe charmante de
jeunes filles qui se jouoient & folâtroient en-
semble de l'air le plus voluptueux, couvertes
d'une légère gaze verte & de guirlandes de
fleurs, le front couronné de même; de yeux
sévères les eussent peut-être trouvées encore
plus belles, si la pudeur eût achevé de parer
leurs traits charmans: elles s'empresèrent toutes
à faire les plus vives & les plus douces avances
à Roger, & ce fut, entouré par elles, qu'il entra

dans ce lieu de délices, comparable à l'Empirée.

On peut bien nommer ainsi ce séjour, où je crois que l'Amour avoit pris naissance, où les jeux & la danse sembloient porter la vie & le plaisir, où les heures s'écouloient, sans se faire compter, en des fêtes toujours nouvelles; l'idée des dégoûts, de la pauvreté & sur-tout celle de la vieillesse, ne peuvent naître dans l'âme des habitans de ces lieux enchantés; ils n'ont que celle de l'abondance & de la gaité; l'urne du bonheur semble se répandre & ne se renouveler que pour eux.

Les jeunes gens & les jeunes filles le front ferein, la joie, l'amour peints dans les yeux ont un air aussi riant, aussi fleuri que les beaux jours du mois d'Avril: l'un aux bords d'une source pure chante, & sa voix n'élève que d'amoureux sons; les autres jouent sur la pente d'un coteau, ou sous l'ombre agréable des arbres: ils forment des danses vives & légères; d'autres plus heureux encore, cherchent & trouvent l'ombre & le silence favorable des bois touffus, avec un objet aussi tendrement aimé que fidèle.

Sur la cime des cèdres, des lauriers, des hêtres, & sur la tête hérissée des sapins, voltigent les tendres & légers amours chantant leurs

innombrables victoires ; les uns s'amuse à montrer leur adresse en frappant un cœur de leurs flèches dorées ; un autre semble vouloir les attirer dans ses filets ; l'eau d'un ruisseau argenté sert de trempe à leurs flèches nouvelles , & les jaspes épars dans le lit de ce même ruisseau leur servent pour en aiguïser la pointe. Un superbe coursier alezan fut alors offert à Roger ; son har-nois brilloit de toutes parts du feu des diamans. Le coursier ailé qui ne vouloit obéir qu'aux vieux Enchanteur Maure fut remis à la conduite d'un jeune garçon qui suivoit les pas du Paladin.

Les deux jeunes Nymphes , auxquelles Roger avoit l'obligation de l'avoir délivré du ridicule & très-embarrassant combat qu'il avoit été forcé de livrer , lui dirent alors : Seigneur , la renommée de vos exploits éclatans , nous encourage à vous demander votre secours ; nous sommes près d'une chaussée élevée qui partage en deux cette vaste plaine : une affreuse & cruelle géante , nommée Eriphile , défend le pont de cette chaussée , sachant également vaincre ou tromper ceux qui desirent le passer ; ses dents sont longues & terribles , sa morsure est venimeuse ; ses mains , armées de griffes tranchantes , déchirent comme celles d'un ours ; non-seulement elle se plaît à fermer un chemin qui seroit libre sans elle , elle parcourt encore & porte

souvent le ravage & la désolation dans ces beaux jardins que vous voyez s'étendre de toutes parts. La troupe assassine des monstres qui vous ont attaqué si lâchement, est en grande partie sortie de ses horribles flancs ; & l'autre partie , aussi vile , aussi méchante qu'elle , est soumise à ses ordres.

Roger s'empressa de leur répondre : Ah ! croyez que j'entreprendrois plus volontiers encore cent combats pour votre service , que le seul que vous me demandez. Disposez à votre gré de mon bras. Croyez que ce n'est point pour conquérir des biens ou des richesses , que je suis couvert de ces armes , ce n'est que pour secourir les malheureux , & sur-tout les dames , qui peuvent avoir besoin de mon secours.

Elles rendirent mille grâces au Paladin de ces offres si dignes de l'élévation de son courage ; & c'est en parlant ainsi , qu'ils s'avancèrent & découvrirent la rivière & le pont ; ils apperçurent bientôt la fière & redoutable Eriphile : elle avoit couvert son corps énorme d'armes dorées , semées de quelques saphirs , mais ce n'est que dans le chant suivant que je vous raconterai comment le brave Roger s'exposa pour la combattre.

Fin du sixième Chant.

CHANT VII.

Celui qui va voyager loin de sa patrie, voit souvent bien des choses dont il n'eût pas soupçonné l'existence ; il revient les raconter avec confiance. Hélas ! on ne le croit guères, il se voit regarder comme un hableur, qui ne craint pas d'altérer la vérité ; car le vulgaire, en garde contre tout ce qui l'étonne, ne veut presque jamais rien croire que ce qui lui paroît évident au doigt & à l'œil. Voilà précisément ce que je vais éprouver, & l'expérience me dit qu'on ne croira pas un mot de ce que je chante : mais, après tout, que m'importe ? dois-je donc me piquer d'instruire des imbécilles ou des ignorans ? Or donc, c'est à vous gens instruits, gens éclairés, c'est à vous seuls, qui ne m'accuserez pas de mensonge que j'aime à parler ; c'est de vous seuls que je m'occupe, & qui me rendrez cher le fruit de mon travail : vous vous rappelez, sans doute, que nous en sommes restés au moment où Roger voyoit déjà la rivière, le pont, & la géante Eriphile prête à défendre ce passage.

Elle étoit armée des métaux de la meilleure

trempe , & de ces différentes couleurs dont brillent le rubis vermeil , la jaune chrysolite , la verte émeraude & la jacinthe au jaune rougeâtre & changeant. Elle étoit montée , oh ! vraiment , ce n'étoit pas sur un cheval ! c'étoit sur un loup : oui , c'étoit sur un loup , dont le harnois étoit d'une richesse extraordinaire , qu'elle traversa promptement la rivière. Non , je ne crois pas que la Pouille ait jamais nourri de loup de la force de celui-là ; il étoit plus haut & plus gras qu'un bœuf ; il est vrai que ses lèvres n'étoient jamais baignées de cette écume blanche qui naît du frottement du mors ; car ce loup n'en portoit point ; & je ne fais pas comment elle pouvoit le conduire : la cotte d'armes d'Eriphile étoit de cette couleur obscure , & tirant sur le violet , telle que celle que portent les Evêques & les Prélats , quand ils vont à la Cour. Le milieu de son bouclier & le cimier de son casque , avoient pour ornement un gros crapaud bien gonflé de venin.

Les deux Nymphes firent remarquer à Roger , que la géante à la tête du pont se préparoit déjà pour lui barrer le chemin , l'insulter & le provoquer au combat de la lance : selon son ancien usage , elle cria fortement à Roger de se retirer ; & la réponse du Paladin fut un défi menaçant.

La Géante également audacieuse & prompte, se rassemble bien ferme dans les arçons ; met sa lance en arrêt , donne des deux à son loup , & fait trembler la terre par l'impétuosité de sa course , mais elle n'alla pas loin , sans que cette furieuse rencontre ne l'étendît sur le pré : l'adroit Roger portant le fer de sa lance au bas de son casque , l'avoit enlevée de la selle avec une si bravesse force , qu'il l'avoit fait voler plus de six grande en arrière.

Arrachant alors sa propre épée , il la tire , & se prépare à lui couper la tête ; rien n'étoit si facile ; la géante étendue sur l'herbe étoit privée de tout sentiment ; mais les deux Nymphes lui crièrent : Ah , Seigneur ! contentez-vous de cette victoire , sans la rendre plus cruelle & sans l'ensanglanter. L'aimable & courtois Paladin laissa tomber aussitôt l'épée d'Eriphile. Mais passons le pont à présent , & poursuivons notre chemin. Ce fut au milieu d'un joli bouquet de bois touffu qu'ils entrèrent dans une petite route d'abord un peu raboteuse , fort étroite , & qui alloit en montant ; mais dès qu'ils furent arrivés sur la hauteur , ils se trouvèrent dans une belle & spacieuse prairie où s'élevoit le plus superbe , le plus agréable palais que les yeux pussent admirer.

La belle Alcine s'avance au-delà des portes.

& vient au-devant de Roger d'un air noble & galant. Toute sa Cour entoure le Paladin, & lui rend les mêmes honneurs qu'elle eût adressés à quelque habitant de l'Olympe. Le château d'Alcine étoit moins admirable encore par sa magnificence que par l'espèce de ceux & de celles qui l'habitoient; on observoit entre eux cette ressemblance que donne l'égalité des agrémens de la figure, & ceux d'une jeunesse vive, brillante, embellie par les grâces, l'amour & la gaité. Mais au milieu de cette troupe charmante s'élevoit & brilloit la belle Alcine, comme l'astre du jour auprès de ceux de la nuit.

Alcine étoit telle qu'Apelle & Phydias eussent pu feindre une beauté parfaite : ses cheveux blonds tomboient en formant d'agréables anneaux; leur couleur douce répandoit un lustre brillant sur sa tête; les roses & les lys formoient un mélange agréable sur ses joues & contrastoient avec un front bien formé, plus blanc que l'ivoire nouvellement poli : deux sourcils noirs dessinés par l'amour surmontoient des yeux plus noirs encore; ses yeux quelquefois paroissoient immobiles, lorsque la tendresse de leurs regards sembloit se fixer sur un objet aimé : c'est dans ces yeux que les amours sembloient remplir leurs carquois des traits inévitables qu'ils lançoient

dans tous les cœurs : la jalousie d'une rivale même n'eût pu rien reprocher à la perfection d'un nez égal à tous ses autres traits : deux fillons en partoient pour s'unir à sa bouche d'un vermillon plus vif encore que celui du cinabre natif : c'est en s'ouvrant agréablement, lorsque de douces paroles sortoient de ses lèvres, qu'elle laissoit voir deux rangs de perles choisies ; souvent cette bouche s'embellissoit encore par un sourire propre à brûler & à captiver tous les cœurs, sourire plus agréable aux yeux, que les rayons doux & brillans qui pourroient s'élancer de l'Olympe ; son col arrondi par les Grâces, effaçoit la blancheur de la neige ; sa gorge de lait qu'elles avoient formée d'après la leur, montrait cette douce agitation des flots qu'on voit se soulever légèrement en baignant le rivage, lorsque le Zéphyr semble les combattre & les en repousser. Si des voiles, impénétrables aux yeux d'Argus même, privent les regards avides de se porter sur bien d'autres charmes, l'imagination frappée par ceux que l'on voit, doit suffire pour s'en former l'idée la plus vive : ses deux bras, de la proportion la plus élégante avec sa taille, sont terminés par deux petites mains charmantes dont la blancheur & l'uni ne laissent appercevoir ni les ressorts cachés ni les veines : deux petits pieds, d'une

forme charmante , terminent & portent la plus parfaite de toutes les belles , & les grâces naturelles qui ne peuvent s'acquérir ni se cacher , animoient & paroient tous ses moindres mouvemens.

Comment le jeune Paladin ne se fût-il pas laissé captiver ? La voix , le sourire , les chants , la démarche d'Alcine , le doux accord que son âme enflammée trouvoit dans ses regards aussi tendres qu'expressifs , c'étoit autant de nœuds qui devoient ferrer sa chaîne. Tout ce qu'il avoit appris du myrthe ne lui parut plus être qu'une affreuse calomnie ; comment eût-il pu soupçonner que le mensonge & la trahison se voilassent par le sourire & l'air ingénu de la candeur ? Il ne douta plus alors que le coupable Astolphe n'eût mérité son sort & peut-être une punition encore plus sévère ; il regarda tous ses propos comme dictés par un esprit que la colère & les regrets avoient rempli d'envie & de vengeance. Hélas ! certe belle & vertueuse Bradamante étoit déjà bien loin de son cœur & de son souvenir : les charmes ou plutôt les enchantemens d'Alcine l'en avoient déjà bannie.

Si quelque chose peut le faire excuser de se montrer si léger & si coupable , c'est de savoir que son âme entière étoit forcée de céder à la force de ce pouvoir magique. Ils se mirent à

table , & bientôt les lyres & les harpes harmonieuses émurent l'air par les plus agréables sons. Tout ce qui fut chanté respiroit l'amour & ses plaisirs ; les charmes de la poésie s'unissoient à des récits agréables qui n'exprimoient que les triomphes & les délices de l'amour. La magnificence de la table d'Alcine eût effacé celle d'un successeur de Ninus ; la voluptueuse & tendre Cléopâtre n'eût pu préparer pour Antoine un festin pareil à celui d'Alcine pour son cher Paladin ; je doute même que le jeune Ganimède imagine rien d'aussi somptueux & d'aussi galant pour les banquets de Jupiter.

Dès que les tables furent levées , toute cette Cour jeune & brillante se réunit en cercle pour jouer à l'un de ces jeux inventés par l'amour timide & discret. La règle de ce jeu , c'est de se demander mutuellement à l'oreille une partie des secrets de son cœur. Elle est favorable aux amans qui veulent découvrir sans risque leurs plus secrètes pensées à l'objet aimé. Dans la position où la belle Alcine & Roger se trouvoient ensemble , on croira sans peine que leur secret fut le même. Ce fut le désir & la résolution de passer la nuit ensemble.

Ce secret , si tendrement confié , fit terminer bien promptement le jeu ; une multitude de pages avec des flambeaux de cire parfumée ,

vinrent bien plutôt qu'à l'ordinaire , porter une plus vive lumière dans le salon , & se présenter pour conduire cette belle compagnie dans les appartemens qu'elle occupoit pendant la nuit. Une chambre fraîche , riche & parfumée , celle qui passoit pour être la plus agréable du château , reçut Roger. Les vins de nuit , & les pâtes sucrées les plus exquises furent présentés dans ces derniers momens qui précédèrent la retraite générale. Le Paladin , en se mettant au lit , fut enveloppé par des draps qui sembloient avoir été tissus par Arachné : mais loin de s'endormir , son oreille attentive s'occupoit du moindre bruit qui pouvoit annoncer Alcine ; le plus léger mouvement le faisoit se relever vivement sur son lit ; souvent même il croyoit entendre , & le silence profond qui régnoit , le faisoit soupirer , en reconnoissant son erreur. Quelquefois même sautant légèrement de son lit , il ouvroit doucement sa porte ; il cherchoit , il écoutoit vainement ; & plein de dépit & d'impatience , il maudissoit ces heures si longues qui retardoient un moment si désiré : il se disoit même quelquefois alors : Ah ! voici le moment où ma chère Alcine se lève pour venir dans mes bras. Il comptoit alors tous les pas qu'elle avoit à faire , tous les instans qu'elle avoit besoin d'employer. C'est dans ces douces & vaines agi-

tations de l'amour heureux qui desiré, qu'il charmoit l'ennui d'une longue attente; mais quelquefois il s'y méloit une cruelle crainte, qu'un bonheur qu'il sembloit tenir ne lui fût enlevé par quelque obstacle insurmontable.

Alcine à la fin, bannissant toute crainte par le silence profond & le repos qui régnoient dans son palais, se parfume des odeurs les plus délicieuses de l'Orient. Elle sort doucement de sa chambre. Un corridor secret la conduit à celle de son amant, dont le cœur, agité par l'espoir & par la crainte, ne pouvoit déjà plus se calmer.

Le bon Roger, ce successeur d'Astolphe, voit enfin paroître l'étoile riante de sa félicité. Un soufre embrasé coule alors dans ses veines. Ses yeux voyent enfin cet objet de délices & de charmes qui s'avance vers lui. Il s'élance de son lit; & toute vêtue qu'Alcine soit encore, il la reçoit & la serre entre ses bras. Heureusement elle n'avoit fait que s'entourer d'une espèce de manteau léger qu'un amour badin, témoin de cet heureux moment, fit tomber. Le voile léger qui la couvroit encore, ne dérobait pas plus aux regards de Roger tout ce qu'Alcine avoit de charmes, que la lame du cristal le plus pur ne cacheroit tous les agréables contours des lys & des roses.

Le lierre ne serre point si étroitement l'arbre qui le soutient & le nourrit, que les bras de ces heureux amans ne s'enlacèrent ensemble. La fleur que les fables de l'Inde & les plaines de Sabée produisent, n'a point de parfums aussi doux que les soupirs que semblent respirer leurs lèvres brûlantes. Un silence expressif règne en ce moment, il semble que leurs langues embarrassées ne puissent plus exprimer leur bonheur.

Tout ce qui se passa pendant cette heureuse nuit resta secret dans le château, ou du moins il parut l'être; car souvent la médifance trouveroit à mordre, si la crainte & le respect ne la retenoient; mais tous les habitans du palais, soumis par le pouvoir comme par le desir de plaire à la belle Alcine, ne s'écartèrent jamais du silence & des soins respectueux qu'ils croyoient devoir à son amant.

Il n'est aucune espèce de plaisir qui ne comblât les vœux de ces deux amans. Quelquefois, changeant d'habits deux ou trois fois le même jour, suivant les jeux auxquels ils se plaisoient à s'exercer, la joute, la lutte, la comédie, la danse & le bain, faisoient couler leurs heures. Quelquefois même, assis à l'ombre des buissons sur les bords d'une fontaine, ils s'amusoient à lire les charmantes fables milésiennes des anciens; d'autres fois ils poursuivoient, sur les

côteaux & dans les vallons ombragés, le lièvre timide ; ou, se confiant à la sagacité comme au nez d'un chien d'arrêt, ils battoient les buissons, dont les faïsans, lourds dans leur premier vol, frapportoient à grand bruit les rameaux de leurs aïles pour s'envoler. La grive avoit peine à s'échapper des lacets ou des gluaux qu'ils lui tendoient dans les genièvres. Les poissons, souvent troublés dans leurs amours secrets, ne pouvoient éviter la subtilité de leurs filets, & leur adresse à les lancer.

C'est ainsi que Roger se livroit tout entier à la vie la plus molle & la plus voluptueuse, tandis que Charlemagne étoit aux mains avec Agramant. Je ne pourrois me résoudre, pour le plaisir de poursuivre son histoire avec Alcine, à laisser un grand Empereur en oubli ; il me feroit plus pénible encore d'oublier cette aimable & valeureuse Bradamante, tandis qu'elle passe ses jours dans les larmes, par la perte d'un amant aimé ; & que, nuit & jour, elle porte ses pas incertains dans tous les lieux où la conduit la plus légère espérance de le retrouver.

Je vous dirai donc que pendant les premiers jours, elle chercha vainement dans les vallées ténébreuses, sur les monts arides, dans les campagnes & dans les cités, cet amant si cher

à son cœur ; elle vint enfin à le chercher jusqu'au milieu de l'armée des Sarafins ; elle en demandoit des nouvelles , même aux gens qui ne lui pouvoient rien apprendre. Elle parcourroit les quartiers , les tentes de l'armée ennemie. Elle pouvoit en effet se trouver sans danger au milieu de leurs troupes à cheval ou à pied ; l'anneau qu'elle tenoit de Mélisse la rendant invincible , dès qu'elle le portoit entre ses lèvres. Bradamante ne pouvoit craindre pour la mort de Roger ; la perte de ce héros eût dû retentir depuis la source de l'Hydaspe jusqu'aux derniers rivages du Couchant ; elle ne pouvoit imaginer quelle route il avoit pu prendre , soit sur la terre , soit dans le vague des airs ; & cependant cette fidelle amante le cherchoit toujours , n'ayant pour toute compagnie que sa douleur & ses regrets.

Elle crut enfin que son unique ressource étoit de retourner à la caverne qui renfermoit le tombeau de Merlin , & d'émouvoir par ses cris jusqu'aux marbres froids de cette tombe , pour obtenir une réponse qui la rassurât sur la vie de Roger , & qui pût lui indiquer le meilleur moyen de le rejoindre : elle reprit dans cette intention le chemin de ces vastes forêts , voisines de Poitiers , qui , dans leur centre obscur & sauvage , dérobent à tous les yeux le tombeau du sage

Merlin ; mais cette bonne & savante Enchanteresse qui l'avoit déjà instruite sur sa naissance & sur sa postérité dans la grotte , ne l'avoit point perdue de vue.

La bonne & sage Mélisse continuoit ses plus tendres soins pour celle dont il devoit naître des hommes si supérieurs & semblables à des demi-Dieux ; les sorts qu'elle avoit jettés lui avoit fait voir Roger délivré des chaînes d'Atlant , perdu presque sur le champ dans les airs , & transporté dans le fond des Indes. Mélisse l'avoit bien vu sur ce cheval indocile qu'il ne pouvoit conduire , & parcourir un intervalle immense par un chemin aussi périlleux que non usité.

Elle voyoit avec douleur que ce brave Paladin passoit alors une vie molle & voluptueuse dans les plaisirs & l'oïseté , sans penser à sa belle maîtresse , à son Souverain , à son honneur même : elle ne pouvoit supporter que celui qui devoit être un héros , perdît les plus beaux jours de sa vie dans cette honteuse inertie , & qu'à la fin de sa carrière , sa réputation éteinte dès sa jeunesse restât déshonorée dans la mémoire des hommes.

L'habile & savante Mélisse , qui s'intéressoit toujours si vivement au sort de Roger , vit dès-lors qu'elle ne pouvoit le tirer de cet état

que par des moyens un peu rigoureux, mais qui deviennent chers à la vraie vertu : semblable au Médecin qui se sert cruellement en apparence du fer & du feu pour guérir une plaie envenimée. Elle prévît bien que Roger, semblable au malade grièvement blessé, finiroit par avoir la plus vive reconnoissance pour elle : Mélisse n'étoit point aveuglée dans son amitié pour Roger, comme ce vieux Atlant, uniquement occupé du desir de conserver ses jours, & qui paroissoit desirer que Roger vécût plutôt sans honneur & sans renommée, que de lui voir acquérir l'admiration & les louanges de l'univers aux dépens d'une seule année de vie ; c'étoit ce vieil Enchanteur dont l'art avoit dirigé le vol de l'hypogriffe vers l'île dangereuse d'Alcine ; c'est-là qu'il espéroit lui faire oublier l'amour & le devoir de porter les armes : sa science profonde avoit même si bien prévenu la légèreté naturelle d'Alcine, qu'elle n'eût pas pu rompre une chaîne si forte, quand même Roger auroit atteint à la vieillesse & aux longs jours de Nestor.

L'adroite Mélisse, à laquelle rien n'est inconnu, prend sur le champ la route qui peut lui faire rejoindre Bradamante ; elle paroît tout-à-coup à ses yeux, & l'espérance la plus vive bannit déjà la crainte de l'âme de la jeune guer-

rière : Mélisse ne lui cache rien , & lui apprend que son amant est près d'Alcine. Bradamante est tellement saisie de douleur & d'effroi , lorsqu'elle fait Roger si loin d'elle , & sur-tout quand elle le croit infidèle à son amour , qu'elle est prête à perdre l'usage de ses sens : mais la bienfaisante Enchanteresse la calme , bannit sa terreur , & lui jure qu'avant que peu de jours soient écoulés , elle saura lui ramener ce Paladin.

Donne-moi , lui dit-elle , ma chère fille , cet anneau que tu portes à ton doigt , & dont la puissance détruit les plus forts enchantemens ; je ne doute point qu'en le portant dans le séjour fatal où la coupable Alcine tient Roger dans ses chaînes , je ne réussisse à la vaincre , à lui ravir son amant & à le remener à tes genoux : je compte partir dès la première heure du soir , & me trouver dans l'Inde à la naissance de l'Aurore. Elle lui rend compte ensuite des moyens qu'elle espère employer pour tirer Roger de cette vie efféminée , & pour le ramener en France.

Bradamante n'hésita pas à tirer l'anneau de son doigt ; elle eût donné son cœur , sa vie même , pour que Mélisse pût secourir son amant : elle lui présente l'anneau , lui recommande son cher Roger , la conjure de le faire ressouvenir d'elle. Elle se sépare alors de Mélisse , en pre-

nant le chemin de la Provence ; & pour exécuter son projet , Mélisse fait paroître bientôt un grand palefroi dont un pied est d'un bayeerise foncé , & dont tout le reste du corps est noir comme l'ébène. Pour moi , j'avoue que je crois que c'étoit un de ces farfadets ou l'un des esprits infernaux soumis à ses ordres. Mélisse sans ceinture , les jambes nues , les cheveux épars & horriblement mêlés , ôte l'anneau de son doigt : craignant qu'il ne nuise à ses propres enchantemens , elle le met dans sa bouche , saute sur son cheval , & s'en fait porter avec une telle rapidité , qu'elle se trouve dès le lendemain matin dans l'île d'Alcine.

C'est alors que se transformant aussi tôt , sa taille croît de plus d'une palme , & ses membres grossissent en proportion de la stature du vieux Atlant. Son menton se couvre d'une longue barbe , son front & sa peau se sillonnent de rides profondes ; elle se rend en entier semblable à l'Enchanteur par qui Roger fut nourri.

Son visage , son maintien , le son de sa voix imitent si parfaitement le véritable Atlant , qu'elle prend soin de se cacher jusqu'à ce qu'elle puisse trouver Roger éloigné de l'Enchanteresse ; & ce ne fut pas sans y trouver beaucoup de difficulté , l'amoureuse Alcine , ni de nuit , ni de jour , ne pouvant passer une heure sans le voir.

Le trouvant seul à la fin , comme elle le désiroit , un matin que Roger se promenoit & prenoit le frais le long d'un ruisseau qui tomboit de la colline pour aller former un petit lac dont ces lieux agréables étoient embellis , elle l'apperçoit avec une contenance efféminée , couvert d'une riche tunique qu'Alcine avoit tissue d'or & de soie de ses propres mains.

Un riche collier de pierreries tomboit en flottant sur son sein , ses bras autrefois si nerveux étoient entourés de riches brasselets. Alcine lui perçant les oreilles avec un fil d'or aigu , les avoit ornées de deux grosses perles , plus belles encore que celles que produisent la mer des Indes & celle d'Arabie.

Les cheveux de Roger étoient humides encore des parfums les plus précieux & les plus exquis ; son air & jusqu'à ses moindres gestes , tout respiroit la mollesse de ces foibles amans , qui , tels que ceux de Valencia , semblent n'être nés que pour être les esclaves de la beauté ; il n'avoit plus que le nom de ce fier & brave Paladin Roger , tant les enchantemens d'Alcine avoient changé son ancienne existence.

Méliste , sous la forme d'Atlant qu'elle avoit alors , se présente tout-à-coup à Roger ; l'air de l'Enchanteur étoit triste & sévère : il regardoit le Paladin avec ces yeux menaçans où se pei-

gnoit la colère, qui l'avoient si souvent fait trembler dans son enfance : Est-ce donc là, lui dit-il, le fruit de mes leçons ? Quel prix reçois-je des soins que j'ai pris pour toi ? T'ai-je donc nourri de la moëlle des ours & des lions, t'ai-je appris à dompter d'horribles dragons, à te servir de tes jeunes bras, comme Hercule, pour étouffer des serpens ; t'ai-je inspiré le courage d'arracher les griffes tranchantes des panthères & des tigres, & les défenses des sangliers, pour n'avoir pu faire de toi, par cette espèce d'éducation, que le foible Adonis ou l'Atis énervé d'Alcine ?

Est-ce donc en vain que l'observation des astres de la nuit, des fibres palpitantes des animaux, les points de ta naissance que j'ai rassemblés, les augures, les songes & les différens sorts que mes études m'ont appris à jetter, se rapportoient tous à m'apprendre, lorsque tu n'étois encore qu'à la mammelle, que tu devois, à l'âge où je te vois, surpasser les exploits des plus grands héros ? Est-ce en agissant ainsi, que tu peux égaler un Alexandre, un Jules, un Scipion ? Qui pouvoit, hélas ! jamais croire que tu fusses devenu le vil esclave d'Alcine, & que tu pusses te plaire à parer ton col & tes bras de la chaîne méprisable dont elle se sert pour te soumettre à ses volontés ? Ah ! si tu

n'es pas ému par le desir des louanges que tu dois mériter, & par les actes éclatans auxquels le Ciel t'appelle, du moins n'avilis pas la noble race qui doit naître de toi, n'éteins point dans sa source la plus glorieuse postérité que le Ciel te destine, & qu'il veut rendre parmi les mortels plus brillante encore que le soleil dans sa course; empêcheras-tu donc que ces grandes âmes déjà conçues dans les desseins éternels ne viennent animer dans tes fils, tes neveux & tes successeurs, les héros qui sauront rendre à l'Italie son ancienne gloire & sa puissance? parmi tes illustres neveux qui doivent forcer ta faiblesse présente à ne les anéantir, ni à ne les déshonorer, & qui feront fleurir l'arbre éternel & fécond de ton illustre race, il en est deux sur-tout qui doivent changer ton cœur & te déterminer; apprends qu'Hyppolite & son frère n'auront point eu de semblables parmi les mortels, & qu'il ne leur manquera nulle de ces vertus qui peuvent élever l'homme au plus haut degré de la renommée & de la gloire. Quoi? ne te souviens-tu pas que j'avois coutume de te parler encore plus souvent de ces deux illustres frères que de tous les autres qui devoient honorer ta race? Hélas! pour moi, je me rappelle toute la sensibilité que tu montrais en pensant que ces deux héros naîtroient de toi.

Qu'a donc cette trompeuse Alcine que tu choisis pour ta souveraine , que n'aient pas comme elle mille autres courtisannes ? en fut-il jamais une qui se prostituât aussi souvent à de nouveaux amans ? Mais il faut , ô Roger ! que tu connoisses enfin quelle est cette abominable Alcine , & que ses ruses coupables & ses enchantemens te soient découverts : tiens , prends cet anneau , passe le dans ton doigt , retourne auprès d'elle , & tu pourras juger alors quels sont les charmes qui t'enchaînent.

A ces mots , Roger confus , incertain , fixe les yeux sur la terre , ne fait que répondre , & garde un morne silence. Mélisse saisit ce moment , elle passe elle-même l'anneau dans son doigt. Sur le champ le Paladin se reconnoît : quel coup de foudre pour lui , Consterné par la honte qui de toutes parts l'environne , n'osant soutenir des regards qui lui paroissent autant de reproches , il désireroit que la terre l'ensevelît & le dérobat à tous les yeux.

Mélisse voyant Roger tel qu'elle le désire , quitta la forme d'Atlant qui lui devient inutile ; elle reprend la sienne ; c'est alors qu'elle lui rend compte des motifs qui l'ont pressée de venir à son secours ; c'est alors qu'elle lui peint la douleur & les regrets de cette charmante Guerrière ; qu'elle lui dit que c'est à sa prière qu'elle est accourue

pour le délivrer des enchantemens d'Alcine ; & que pour lui en imposer davantage , elle a pris d'abord la forme d'Atlant , mais que le voyant absolument redevenu maître de sa raison , elle a cru devoir reprendre la sienne pour l'éclairer sur tout ce qui le touche , & pour ne lui rien cacher,

Celle qui t'aime d'un si pur amour , lui dit-elle , celle que ses vertus rendent si digne d'être aimée uniquement , cette charmante Guerrière à laquelle... (& tu ne peux pas l'oublier ,) à laquelle tu dois déjà ta liberté , t'envoie cet anneau dont le pouvoir détruit tous les enchantemens ; elle m'eût chargée de son propre cœur , si ce cœur eût eu la même vertu pour t'être utile & pour te rendre à toi-même.

Méliste poursuivit en lui parlant du parfait amour que Bradamante lui avoit voué pour sa vie ; quelque vive , quelque expressive que puisse être l'amitié , celle de Méliste n'exagéra pas en lui peignant la haute valeur de cette Guerrière ; & continuant le récit de son message avec autant d'esprit que d'adresse , elle fit naître dans le cœur de Roger la plus juste aversion contre Alcine , & contre le sentiment coupable qui l'avoit portée à se servir des noirs moyens que lui donnoit son art , pour le séduire avec autant de perfidie.

L'amour dont il avoit brûlé quelque temps

pour elle , n'ayant eu d'autre cause que le pouvoir de ses enchantemens , l'anneau qu'il portoit venoit de les détruire. Roger passa facilement de ces sentimens forcés , à la haine la plus réelle ; le charme étant rompu , il ne vit plus que ses vices dans toute leur laideur , & de tout ce qui l'avoit séduit il ne lui resta plus qu'un dégoût mortel pour elle ; c'est ainsi qu'un enfant qui vient de cueillir un beau fruit bien mûr , le cache quelque-fois , & l'oublie pendant plusieurs jours de suite ; s'il le retrouve par hasard après ce temps , il s'étonne de le voir pourri & désagréable à l'œil comme au goût , il cesse bientôt d'aimer ce qui faisoit l'objet de ses desirs , & plein de dégoût , il le méprise & le rejette.

De même le jeune Paladin , portant cet anneau destructeur des enchantemens , fut aussi surpris qu'indigné : la première fois qu'il revit l'abominable Alcine , au lieu de trouver cette charmante créature , dont quelqu'idée lui restoit encore , il n'aperçut plus en elle que la plus vieille & la plus difforme de toutes les femmes.

A peine avoit-elle six palmes de hauteur ; son visage livide & plombé étoit sillonné par des rides ; il ne lui restoit que quelques cheveux blancs , & la dernière de ses dents étoit depuis long-temps tombée ; elle étoit , en effet , plus vieille qu'Hécube & que la Sybille de Cumes ; mais un art dont

notre age doit bien regretter la perte, pouvoit quand elle le vouloit, la faire paroître charmante & parée de tous les agrémens de la jeunesse; si, par cet art, elle avoit déjà séduit un si grand nombre d'amans avant Roger, l'anneau de celui-ci découvrit toutes les années qu'elle avoit cachées, & il ne vit plus en elle qu'un monstre dont les artifices l'avoient cruellement trompé.

Cependant il suivit exactement les avis de Mélisse; il eut son air ordinaire avec elle, ce fut même comme en badinant qu'il se couvrit de pied en cap de ses armes qu'il avoit si long-tems négligées. Je veux voir, dit-il en souriant, si je pourrois encore agir sous leur poids, & si je ne suis pas beaucoup grossi depuis que je les ai quittées. Il ne négligea pas de ceindre Balisarde à son côté; c'étoit le nom de sa redoutable épée. Quand à ce terrible bouclier d'Atlant, qui jettoit une lumière si vive & si dangereuse que non-seulement elle éblouissoit les yeux, mais qu'elle privoit de tous leurs sens, & jettoit dans une espèce d'état de mort, ceux qui en étoient frappés, il le prit, & le mit à son col, mais bien soigneusement enveloppé du voile épais de soie qui le couvroit.

Roger descendit quelques momens après à l'écurie, & fit seller & brider un superbe courfier plus noir que l'ébène. Il savoit de Mélisse à quel point ce courfier étoit léger, & que son nom étoit

Rabican ; c'étoit le même que la baleine avoit porté dans l'île d'Alcine avec le malheureux Astolphe son maître , lorsque ce chevalier y étoit arrivé seul , après avoir été long-tems le jouet des flots irrités.

Il auroit pu prendre également l'hypogriffe qu'il avoit trouvé près de Rabican : mais la prudente Mélisse venoit de lui dire expressément : Souvenez-vous à quel point ce fier animal est indocile au frein ; je me propose bien de venir à bout de le dompter , & je le ferai dresser de façon qu'il deviendra d'un excellent usage.

C'étoit en présence d'Alcine même que Mélisse , invisible alors , donnoit tous ces sages avis à Roger , en lui parlant à l'oreille ; & ce fut en trompant ainsi la scélérate & libertine vieille , qu'il réussit à sortir de son palais , & à s'approcher d'une porte qu'il savoit être celle d'une route qui conduisoit au palais de Logistille.

Le brave Paladin fut attaqué presque subitement , lorsqu'il voulut passer cette porte , par les gardes que Mélisse y avoit posées ; mais levant sur eux son bras redoutable , il les eut bientôt massacrés , ou mis en fuite. Alors courant vers le pont , il le traverse sans résistance , & s'éloigne , d'une course rapide , bien loin du château d'Alcine , avant qu'elle pût être avertie de sa fuite. C'est

dans le chant suivant que je rendrai compte du chemin qu'il prit, & des événemens qui lui arrivèrent, avant de découvrir le palais de Logistille.

Fin du septième Chant.



CHANT VIII.

O H ! que nous connoissons peu le nombre d'Enchanteurs & d'Enchanteresses qui sont parmi nous ! changeant à tous momens de forme & de langage , ils trompent souvent l'homme le plus sage ; ils séduisent la beauté simple & ingénue : ils n'ont pas besoin d'évoquer les ombres & les esprits malfaisans , ni d'observer le cours des astres ; il leur suffit , pour s'affujettir les cœurs , d'une dissimulation profonde , de détours adroits & des ruses coupables. Heureux celui qui posséderoit l'anneau d'Angélique , ou qui seroit doué de la raison éclairée & de la pénétration suffisante pour connoître à fonds ceux dont l'ame corrompue n'appuie leur conduite que sur la feinte ! tel qui paroîtroit aux autres avoir un cœur simple & droit , guidé par l'honneur , ne seroit plus pour lui qu'un monstre méprisable & dangereux : le jeune Paladin fut donc heureux d'avoir entre les mains l'anneau qui lui découvrit la vérité.

Roger , comme je l'ai déjà dit , en dissimulant son dessein , étoit arrivé bien armé sur le bon & léger Rabican , à cette porte où se trouvant attaqué par sa garde , il n'avoit pas laissé son épée

oisive à son côté : bientôt , laissant cette garde détruite ou défaite , il passe le pont , suit la route du bois ; mais il ne court pas loin , sans rencontrer un des serviteurs affidés d'Alcine : cet homme étoit un espèce de Chasseur , il portoit un faucon sur le poing , & s'en servoit avec succès pour prendre le gibier de la plaine , ou celui qui se cachoit en abondance dans les roseaux d'un étang voisin. Ce Chasseur étoit suivi par un chien fidèle , & montoit un roussin assez mal équipé ; il imagina que Roger s'enfuyoit , en le voyant courir avec tant de vitesse. Il vient hardiment à la rencontre du Paladin , & lui demande avec une voix impérieuse , pourquoi sa course est si rapide , en s'éloignant du château d'Alcine. Roger dédaigne de lui répondre. Le Chasseur ne doutant plus qu'il ne veuille s'échapper , prend la résolution de l'arrêter , & présentant son bras gauche d'un air menaçant : Que diras-tu , si je t'arrête en ce moment , cria-t-il à Roger , & si mon faucon me suffit pour terminer ta course ? A ces mots , il lâche & lance son oiseau , dont la course de Rabcican égaloit à peine la rapidité. Le Chasseur saute de son roussin qu'il débride ; & cet animal , les mâchoires ouvertes & lançant des ruades de tous côtés , part & court avec la vitesse d'une flèche. Le Chasseur , de son côté , le suit , & sa course est aussi vive que si le vent ou le feu le portoient.

Le chien ne fut pas plus tardif à suivre Rabican aussi vivement qu'un léopard poursuit un lièvre. Roger n'aimant pas à fuir, s'arrête vis-à-vis du Chasseur qui le poursuit, & qu'il ne voit armé que d'une simple baguette, propre à faire obéir son chien. Le Paladin dédaigne de tirer son épée, pour se débarrasser de lui. L'insolent Chasseur en abuse, & le frappe de toutes ses forces de sa baguette, tandis que son chien mord le pied gauche de Roger, & que le roussin débridé lui lance des ruades violentes & répétées du côté droit. Le faucon, de son côté, voltige sur sa tête & sur celle de Rabican; il les tourmente, les égratigne tous deux avec ses ferres; & Rabican effrayé commence à ne plus obéir à la main de son maître. Roger à la fin, impatient & furieux, tire Bali-farde pour se dégager de cette ridicule espèce de combat. Il menace en vain le Chasseur & les animaux, du taillant & de la pointe de son épée: cette maudite engeance, loin de paroître épouvantée, n'en devient que plus importune, & lui rompt le chemin de tous côtés. Cependant Roger pense qu'outre l'espèce de déshonneur de ne pouvoir la foumettre, elle le met en danger d'être arrêté dans sa fuite; & déjà les vallons retentissoient du bruit des trompettes, des tambours & des cloches, dont le son appelloit les troupes qu'Alcine envoyoit à sa poursuite. Il lui paroît d'ailleurs

honteux de se servir de son épée contre un valet sans armes, & son chien. Il se résout enfin, pour s'en défaire, à découvrir le bouclier d'Atlant. Il ôte donc une partie de l'Etui vermeil qui l'enveloppe; le charme opère, comme il a déjà fait tant de fois. Le Chasseur, le roussin, le chien tombent sur la poussière; & déjà les ailes traînantes du faucon ne pouvant plus le soutenir, l'oiseau tombe à côté d'eux. Roger, libre enfin, les laisse engourdi par le sommeil, & poursuit sa route.

Pendant ce tems, Alcine est éperdue de douleur, en connoissant, par la défaite de la garde, que Roger la fuit & s'échappe. Elle se désespère, s'accuse d'un imprudent oubli; elle fait assembler toutes ses troupes, tous ses vassaux, pour poursuivre son amant: une partie d'entr'eux vole sur la route qu'on croit qu'il a prise; l'autre s'embarque en diligence, pour le suivre sur les eaux. Alcine monte sur un vaisseau léger, & se met à la tête de cette seconde troupe, & le nombre de ceux qui servent la vengeance d'Alcine est si grand, qu'il ne reste personne à la garde de sa ville & de son château.

Rien de plus favorable ne pouvoit arriver pour Méliſſe, qui desiroit vivement délivrer tous les malheureux qu'avoit faits la détestable Alcine. Elle eut donc toute facilité pour détruire, ou brûler toutes les images, les talismans, les carac-

tères , & tous les maléfices que la méchante Magicienne avoit accumulés. Elle court dans la campagne , elle accélère ses pas ; & bientôt cette multitude d'anciens amans d'Alcine , changés en fontaines , en arbres , en rochers , en bêtes féroces , reprennent leur première forme & leur liberté. Les Chevaliers qui lui devoient leur délivrance , suivirent tous les traces de Roger. Ils se rendirent chez la sage Fée Logistille , & de-là retournèrent dans leur pays , en se distribuant dans les Indes , dans la Grèce , la Perse , & même jusques dans la Scythie , pénétrés d'une reconnoissance éternelle pour leur bienfaisante libératrice.

Astolphe , cet aimable Prince d'Angleterre , avoit été le premier de tous , dont Mélisse s'étoit occupée. Parent de Bradamante , les ardentés prières de Roger intéressoient Mélisse en sa faveur. Ce Paladin même venoit de lui confier son anneau , pour que les secours qu'elle donneroit au Prince d'Angleterre fussent plus efficaces & plus prompts. Mélisse ne se contenta pas de lui rendre sa première forme. Elle lui fit retrouver toutes ses armes , & sur-tout cette précieuse lance d'or , dont le pouvoir est de renverser tous les Chevaliers qu'elle touche : cette lance , qui jadis étoit celle de l'Argail , étoit tombée entre les mains d'Astolphe. Elle avoit fait plusieurs fois en France triompher ces deux Paladins. Mélisse ayant retrouvé toutes

ces armes éparſes dans le palais d'Alcine, les rendit au Prince d'Angleterre, & le faiſant monter en croupe derrière elle ſur le cheval ailé du vieux Enchanteur Sarafin, elle conduiſit Aſtolphe chez Logiſtille, où tous deux ils précédèrent d'une heure l'arrivée de Roger.

Franchiſſant les précipices, les buiſſons épineux, les routes ſauvages, ſolitaires, & couvertes de roches aiguës, Roger accablé de fatigue, étoit arrivé vers le milieu du jour dans une grande plaine de ſable ſituée entre la mer & des montagnes inacceſſibles; cette plaine étoit nue, ſtérile, déſerte & brûlée du ſoleil; ſes rayons, réfléchis par les rochers de la montagne, joignoient à leur activité celle des autres rayons qui tomboient perpendiculairement ſur le ſable nud. L'air étoit embrâſé; le verre même, devenu liquide, eût pu couler ſur le ſable; nul oiſeau ne faiſoit entendre ſa voix, ils s'étoient tous cachés ſous des ombrages touffus: la ſeule cigale, au centre d'un épais abri, faiſoit retentir l'air & la terre de ſon ennuyeux cri.

Le bon Roger ne put voir ſans douleur le long & fatigant eſpace qui lui reſtoit à parcourir; le chaud, la ſoiſ & la fatigue l'accabloient en même temps. Je regrette d'être obligé de le laiſſer dans cette poſition ſi pénible; mais je ne dois pas vous occuper toujours du même objet, & je retourne

Promptement en Ecoſſe , pour y rejoindre le Paladin Renaud.

Renaud étoit très-aimé , très-confidéré à la Cour d'Ecoſſe. Le Roi , la Princeſſe ſa fille & les Seigneurs Ecoſſois , auroient fait tout au monde pour lui prouver leur reconnoiſſance : le meſſage dont l'Empereur avoit chargé le Paladin eut un plein ſuccès , & les ſecours que Charles demandoit à l'Angleterre & à l'Ecoſſe , furent promis ; le vieux Roi de ce dernier royaume lui dit qu'il expoſeroit toutes ſes forces pour le ſecours de la France , que dans peu de jours elles ſeroient rafſemblées ; que tous ſes regrets étoient que la vieilleſſe l'empêchât de les commander en perſonne ; il ajouta même que malgré ſon grand âge , il eût paſſé la mer à leur tête , s'il n'avoit eſpéré que le Prince ſon fils abſent depuis quelques mois , & plus en état de ſoutenir les fatigues de la guerre , arriveroit à tems pour commander ce ſecours : ce Prince fit préparer ſes troupes , leur équipage & les bâtimens de transport néceſſaires pour les porter en France ; il voulut même aller juſqu'à Warwick avec Renaud pour lui faire honneur , lorſque ce Paladin partit pour l'Angleterre.

Le vent le plus favorable ayant enflé les voiles , Renaud prend congé d'eux , s'embarque ; il arrive bientôt à la vue de la vaſte embouchure où les eaux de la mer recevant & repouſſant tour à tour

celles de la Tamise , se mêlent avec elles , & présentent quand le flux remonte, un chemin sûr aux Navigateurs aidés par le vent & par l'effort des rames , pour arriver promptement dans la belle cité de Londres.

Renaud portoit au Prince de Galles non-seulement des lettres de Charlemagne , il en portoit aussi du Roi Othon qui se trouvoit assiégé dans Paris avec cet Empereur : Othon lui mandoit de rassembler toute l'infanterie & la cavalerie qu'il pourroit tirer de ses Etats , & de faire passer promptement des troupes à Calais pour marcher au secours de la France : le Prince de Galles , qui pendant l'absence d'Othon étoit resté Régent du Royaume , rendit les plus grands honneurs au fils d'Aymon , & fixa le jour du départ de tous les gens de guerre qu'il venoit de rassembler dans cette Isle.

Mais, Seigneur ! je crois devoir imiter un habile joueur d'instrumens qui fait souvent parler une corde long-tems muette , ou même qui la change pour varier ses sons, passant tour-à-tour d'un ton grave au ton le plus éclatant. Pendant que j'étois attentif à vous parler de Renaud , je me suis souvenu de cette charmante Angélique que j'ai laissée fuyant ce Paladin de toutes ses forces , & dans le moment où elle venoit de rencontrer un vieux Hermite : je vais donc suivre son histoire. Je vous

ai dit qu'elle demandoit en grace à cet Hermite de lui procurer le moyen de gagner le bord de la mer, son aversion pour Renaud, la peur qu'elle en avoit, ne lui permettant pas de se croire en sûreté tant qu'elle seroit en France & même en Europe; mais le vieil Hermite, qui, malgré ses ans la trouvoit charmante, se plaisoit trop à la voir, pour ne pas chercher à l'amuser & à l'arrêter près de lui. Cette rare beauté fait fondre les glaces de son âme, & ranime déjà ses sens engourdis; mais voyant qu'il ne peut long tems l'arrêter, & qu'elle commence à s'éloigner de lui, le vieux Moine accable de coup son âne pesant & tardif, il suit Angélique quelquefois au trot, mais plus souvent au pas, & fait tous ses efforts pour la rejoindre: furieux enfin de ce que la belle s'éloigne toujours de plus en plus, & de ce que bientôt il en perdra jusqu'à la trace, le vieux Frère, forcier de son métier, plus qu'Hermite, a recours aux antres infernaux, & sur le champ une troupe de démons hideux de toute espèce, en sort à ses ordres: il en choisit un dans cette bande, il l'instruit de ses desseins, & le fait entrer dans le corps du courfier qui déroboit Angélique à ses yeux, & qui sembloit emporter son cœur avec elle.

De même qu'un chien bien dressé pour la chasse des lièvres ou des renards, connoît leurs refui-

tes, & lorsqu'il les voit courir d'un côté, quitte souvent leurs traces pour aller les attendre d'un autre, où bientôt il les voit arriver presque quelques dans sa gueule & se livrer à ses dents meurtrières ; ainsi le vieux scélérat d'Hermite n'est plus en peine de trouver le chemin qui lui fera rejoindre cette belle quelque part où son cheval puisse la porter.

Je me doute bien du dessein qu'il avoit, & je pourrai bien vous le confier dans la fuite : pour Angélique, qui ne pouvoit en rien soupçonner, elle continuoit à voyager sans inquiétude, faisant plus ou moins de chemin tous les jours. Le malin démon se tenoit tapi dans les flancs de son cheval, comme le feu couve quelquefois long temps sans paroître, jusqu'à ce qu'il se déclare par un incendie si violent, qu'à peine rien peut-il en échapper.

Après qu'Angélique eut joint la mer qui baigne les rivages de la Gascogne, elle en suivit les bords en conduisant son cheval assez près de l'onde, pour que le sable qui en étoit baigné légèrement en fût plus affermi. Tout-à-coup le démon entraîne son cheval dans la mer assez avant pour qu'il soit bientôt à la nage. Effrayée, éperdue, elle ne sait quelle parti prendre, & ne pense qu'à s'attacher fortement à la selle ; plus elle s'efforçoit de tirer les rênes pour tour-

ner le cheval rétif vers la terre , plus il la portoit en avant dans la mer ; Angélique relevoit sa robe , haussait ses pieds pour être moins mouillée ; sa coëffure en désordre laissoit flotter ses beaux cheveux ; un zéphir léger les agitoit mollement ; car il sembloit que l'Aquilon alors tranquille s'accordât avec le calme de la mer en faveur de cette rare beauté.

C'est en vain que baignant de pleurs ses joues & son beau sein , elle tournoit ses regards vers la terre ; le rivage sembloit toujours s'éloigner d'elle & diminuer d'étendue à ses yeux ; le cheval alors nageant sur la droite , fait un grand tour , & la porte sur des écueils de roches , entr'ouverts par des grottes obscures & qui tenoient à la terre , au moment où l'air commence à s'obscurcir par les ombres de la nuit.

Lorsqu'Angélique se vit seule en ce désert dont le seul aspect imprimoit la peur , sur-tout au moment où l'absence du soleil laisse l'air & la terre dans l'obscurité , elle s'arrêta sans faire le moindre mouvement , tant elle étoit saisie ; & quiconque l'auroit vue dans cet état , eût été peut-être incertain si s'étoit un être animé , ou quelque roche taillée en statue ; stupide , immobile sur l'arène , les cheveux épars & mêlés , les mains jointes , les lèvres tremblantes , elle élève ses yeux languissans vers le ciel ; elle ne peut

s'empêcher d'accuser le grand arbitre des destinées d'avoir condamné la sienne à l'épreuve des plus grands malheurs ; elle ne sort de cet état d'accablement , que pour abandonner enfin sa bouche à la plainte , & ses yeux à verser un torrent de pleurs.

Cruelle Fortune , s'écria-t-elle , n'épuiseras-tu donc jamais tes fureurs contre moi ? Que puis-je faire de plus pour les assouvir que de donner ma vie ? Mais tu ne paroïs pas la desirer , puisque tu viens de me tirer du sein des flots , où je devois la perdre. Ne me l'as-tu donc conservée , que pour rendre mes jours plus longs & plus malheureux encore ? Mais imagineras-tu pour moi des infortunes plus cruelles que celles dont tu m'as accablée ! Chassée par toi d'un trône où je n'ai plus d'espérance de remonter , j'ai presque perdu l'honneur ; car bien qu'il soit sans tache , n'est-on pas en droit de dire que ma vie vagabonde ne peut être sans aucun reproche ! Que peut espérer d'heureux dans le monde une femme perdue de réputation ? Ah ! jeunesse , beauté , (s'il est vrai que la nature m'ait fait ce dernier don , (que vous m'êtes aujourd'hui nuisibles ! Non je ne peux rendre grâces au Ciel de ce funeste présent , d'où naissent mes plus cruels malheurs : ce sont ces funestes attrails qui furent cause de la mort de mon frère l'Argail ,

quoiqu'il fût couvert d'armes enchantées. C'est toi qui mis les armes à la main du cruel Roi de Tartarie Agrican, sous les coups duquel mon père Galafron, grand Kan de Cathay, succomba. Barbare ! tu m'as réduite enfin dans le cruel état de changer tous les jours d'asyle ; & puisque tu m'as ravi l'honneur, un trône, & tous ceux qui m'étoient les plus chers, à quels malheurs nouveaux prétends-tu donc encore me réserver ? Tu n'as donc pas trouvé que ta fureur contre moi fût portée assez loin, en me laissant périr dans la mer : eh bien, achève de la déployer : rends-moi la proie de quelque bête venimeuse & carnassière. Que m'importe à présent le genre de mort dont tu me feras périr ? Je te rendrai grâce encore d'avoir enfin terminé ma vie & mes malheurs.

C'est ainsi qu'Angélique exprimoit sa douleur lorsque tout-à-coup le vieil Hermite parut à sa vue. Le méchant vieillard étoit arrivé six jours avant elle, sur une montagne à portée de l'écueil où cette belle désespérée devoit aborder : un des Diables soumis à ses ordres, l'avoit emporté jusques sur une roche élevée, d'où le scélérat observoit le moment de descendre ; & ce fut de cette roche qu'il eut l'air de venir à son secours, avec une mine dévôte & recueillie, telle que devoit être celle des saints Anachorètes Paul & Hilarion.

Angélique ne pouvant s'en défier, sentit quelque consolation à le voir s'approcher d'elle ; & quoique pâle encore comme la mort, sa terreur se calma par degrés : dès qu'il fut à portée : Ah ! mon père, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi dans la cruelle position où je me trouve ! Alors, d'une voix souvent interrompue par ses sanglots, elle lui raconta tout ce que le fourbe savoit aussi bien qu'elle. L'hypocrite Hermite cherche à la rassurer ; ses consolations mêmes portent le caractère d'une apparente piété ; mais cette apparence est bientôt démentie par ses actes indécents & téméraires. Tout en lui parlant, il ose porter ses mains profanes sur ses joues humides, & mêmes jusques sur son beau sein. Bientôt plus entreprenant encore, il fait ses efforts pour l'embrasser ; Angélique surprise, indignée de sa témérité, le repousse d'une main avec force ; & tout ce qui paroît de ses charmes se colore d'une modeste rougeur.

Le traître portoit à son côté, dans un étui, un flacon qu'il ouvre. Il fait jaillir quelques gouttes de la liqueur qu'il renferme dans ces yeux charmans où brille le plus vif flambeau de l'amour. Angélique vaincue par cet enchantement, ferme les yeux, s'endort, & tombe mollement à la renverse sur le sable, en proie, hélas ! à toutes les entreprises du vieux scélérat.

Elle dort ; elle ne peut se défendre , tandis que l'Hermite la tient dans ses bras ; tandis que les mains seches & ridées de cet abominable vieillard parcourent & profanent tous ses charmes ; tandis que les lèvres flétries de ce monstre pressent insollement ses lèvres vermeilles , & les boutons de roses de son beau sein. L'indigne Magicien ose porter encore plus loin ses attentats : mais ses ans , sa foiblesse trompent ses desirs ; plus il fait d'efforts pour ranimer ses sens , plus ils s'affaiblissent , & la vieilleffe ferme pour lui le sanctuaire du temple de l'Amour.

Le vieux Sorcier avoit en ce moment l'air d'un malheureux voyageur qui donne dans un mauvais pas. Monté sur une foible mazette , il a beau l'aider de l'épéron , & lui donner des facades , la méchante bête ne peut pas même relever sa tête , s'abat , & l'entraîne dans sa chute ; de même le Magicien , dont le pouvoir ne peut vaincre celui de la nature , tombe , & s'endort à côté d'Angélique.

Rarement la fortune se contente-t-elle de nous faire éprouver un premier malheur , sans nous en préparer d'autres. Angélique , loin d'être à la fin de ses peines , étoit alors au moment d'éprouver un sort funeste. Mais avant que je vous raconte l'événement terrible dont elle est menacée , il faut que j'interrompe un peu le fil

de ma narration, & que je vous transporte au fond de l'Occident, où je vous ferai voir dans la mer d'Irlande une île assez dépeuplée qui porte le nom d'Ebude. Prothée avoit désolé cette île par sa vengeance, & ses habitans avoient été détruits en grande partie par une orque énorme & par les monstres qui forment le troupeau de ce Dieu marin.

Les Chroniques anciennes vraies ou fausses, rapportent que cette île avoit autrefois pour Roi le père d'une fille de la beauté la plus parfaite. Elle venoit souvent se promener avec ses compagnes sur les bords de la mer. Prothée s'enflamma pour elle; les eaux qui l'entouroient devinrent ardentes autour de lui. Prothée épia, trouva l'instant favorable de la rencontrer seule, & se livrant à ses transports, la jeune Princesse ne put y résister, & porta dans son sein un gage de ce violent amour. Cet événement enflamma le père le plus sévère d'une colère si violente, que ni les excuses de sa fille ni la pitié pour son propre sang ne purent l'attendrir. La malheureuse mère, l'enfant innocent qu'elle portoit dans son sein, furent livrés à la mort par l'ordre de ce barbare père. Prothée, ce puissant & sage conducteur des monstrueux troupes de Neptune, éprouva la plus vive douleur de cette mort cruelle. Plein de fureur, & malgré les

loix ordinaires de la nature , il envoya sa grande orque , les phoques , les hypopotames & les autres monstres amphibies pour détruire jusqu'au dernier être vivant dans cette île.

Ce qui resta d'habitans , abandonnant la campagne , se retira dans les murs de la Ville principale ; les monstres marins en entourèrent les dehors , & les assiégés se trouvant sans ressource , recoururent à l'oracle pour savoir comment ils pourroient mettre fin à leurs malheurs. L'oracle leur répondit , que le seul moyen de calmer la fureur de Prothée étoit de trouver une jeune fille aussi belle que celle qu'il regrettoit , & de l'exposer sur le rivage de la mer.

Si celle-là ne suffit pas pour le satisfaire , s'il continue d'exercer la même vengeance , ajouta l'oracle , il faut absolument en exposer tour à tour de nouvelles , jusqu'à ce que sa colère paroisse apaisée par leurs charmes ,

C'est ainsi que commença dans cette île la coutume d'offrir chaque jour une nouvelle fille à Prothée ; mais la première & toutes les autres subirent la mort par les dents meurtrières de l'orque séparée par le Dieu marin du reste de son troupeau , pour la laisser en garde près du port & du rivage d'Ebude. Que cette histoire de Prothée fût vraie ou fausse , je ne suis pas assez assuré

des faits pour l'affirmer : je peux dire seulement que cette loi barbare étoit exécutée ; que l'orque se nourrissoit tous les jours des plus jolies filles que les Ebudiens pouvoient trouver , & qu'il n'en étoit pas une un peu passable qui ne frémit de la honte de se voir exposer toute nue , & de la mort cruelle qu'elle ne pouvoit éviter.

O misérables qu'étoient toutes celles qu'un malheureux destin conduisoit sur ce funeste rivage , où les habitans étoient toujours prêts à saisir une étrangère qu'il pussent offrir en holocauste. Le nombre de leurs jeunes filles étoit tellement diminué , les vents leur en amenoient si rarement pour devenir leur proie , qu'ils vogoient souvent de côtes en côtes pour en trouver , & s'en emparer. C'est ainsi que se dispersant sur toutes sortes de bâtimens légers , les Ebudiens , par force ouverte , par vol , par différentes supercheries , & même à prix d'argent , étoient parvenus à remplir leurs prisons d'un grand nombre de jeunes beautés enlevées de plusieurs contrées différentes.

L'une de leurs fustes voguant sur les bords du rivage solitaire où la malheureuse Angélique dormoit encore étendue sur le sable , quelques Matelots descendirent à terre pour couper du bois , & remplir leurs outres d'une eau nouvelle. Qui pourroit exprimer quelle fut leur joie , lorsqu'ils

lorsqu'ils apperçurent cette fleur de toute beauté couchée près du saint Hermite qui la tenoit encore dans ses bras ?

O trop chère & trop charmante proie pour cette race vile & barbare ! O Destin fatal dont le pouvoir a trop de force sur les événemens de la vie humaine ! oses-tu, peux-tu bien abandonner pour pâture à la dent cruelle d'un monstre, cette beauté céleste qui fit accourir de la descente du Caucase le grand Monarque Agrican, pour venir chercher la mort dans les plaines orientales de l'Inde ; cette même beauté, pour laquelle Sacripant exposa son Royaume & son honneur ; cette beauté si divine & si touchante qui pensa ternir la réputation & la gloire de l'indomptable Roland, & troubler sa haute intelligence ; cette même Angélique, cette beauté fatale à tout l'Orient dont les différens Souverains s'étoient armés les uns contre les autres pour en faire la conquête ? hélas ! sans secours, seule & désespérée, cette charmante Angélique devient la proie de ces cruels Insulaires !

Toujours engourdie par un sommeil profond, elle est enchaînée par les Ebudiens ; & ce n'est que lorsqu'elle est portée dans le vaisseau avec l'Enchanteur Hermite, qu'elle revient à elle pour gémir sur ses nouveaux malheurs. La voile

enflée par le vent , porte légèrement le navire à cette île funeste où la plus forte prison la renferme jusqu'au dernier jour qui doit luire pour elle. Cependant les Ebudiens, frappés de sa beauté céleste, ne peuvent s'empêcher d'en être émus ; cherchant à différer au moins sa perte, ils lui conservent la vie, tant qu'il leur reste une autre victime ; mais enfin le jour fatal arrive, & c'est en la suivant les yeux baignés de larmes, qu'ils la voient conduire sur la rive, pour être exposée à la fureur du monstre marin.

Qui pourroit donner l'idée des plaintes, des angoisses mortelles, des cris, des reproches même qu'elle osoit adresser au Ciel qui cependant sembloit alors s'ouvrir pour elle à la pitié ? Comment le dur & froid rocher sur lequel ce corps divin fut attaché sans aucun voile ne se fendit-il pas de pitié, lorsqu'il la sentit dans l'attente d'une mort aussi cruelle ? Ce ne sera pas moi qui pourrai le dire ; non, mon cœur est trop vivement frappé par la douleur ; je sens que je suis forcé d'interrompre mes chants funèbres, pour en essayer de nouveaux, jusqu'à ce que mon imagination éteinte & consternée se ranime. La tigresse qui se voit enlever ses petits, eût senti calmer sa fureur ; le serpent affreux qui répand son venin sur les sables brû-

lans de l'Afrique , eût été ému par la pitié , en voyant Angélique attachée sur cet affreux rocher. O Dieux ! si ce cruel spectacle eût frappé les yeux de Roland qui , dans ce moment même , voloit vers Paris pour la chercher ; si les deux fiers Paladins dont un Démon envoyé par l'Hermite avoit interrompu le combat , eussent pu voir l'état déplorable de celle qu'ils adoroient ; quels efforts surnaturels n'eussent-ils pas faits pour la secourir ? Mais , hélas ! qui pouvoit le leur apprendre ; & si loin d'elle , quel pouvoir eût pu les faire arriver à tems pour la délivrer ?

Dans ce moment même , Paris entouré par l'armée innombrable du célèbre fils de Trojan , étoit dans le plus grand péril ; les ennemis eussent pu s'en emparer , si le ciel favorable ne se fût ouvert aux vœux des Chrétiens , en éteignant par un violent orage un incendie prêt à réduire cette ville en cendres ; jour fatal qui pouvoit faire tomber la France & le Saint Empire Romain sous le joug des Africains.

Le souverain Créateur de l'univers , ému par les ardentes prières du vieux Charlemagne , avoit fait éteindre , par une pluie violente & subite , ce feu destructeur qui n'eût pu l'être par aucun secours humain ; & Charles , plein de confiance en la miséricorde divine , vit son espérance

remplie , & ne put douter qu'il devoit son salut à ce pouvoir divin.

Roland alors tourmenté par ses idées impétueuses , se tournoit de tous côtés sur son lit , sans pouvoir s'arrêter dans aucune place , & se livrer au sommeil ; son âme étoit émue , comme les rayons du soleil ou ceux de l'astre de la nuit paroissent l'être , lorsqu'ils sont réfléchis par la surface agitée d'une eau pure qui la rend vacillante de toutes parts.

Le souvenir d'Angélique revenoit à tous momens , ou plutôt ne sortoit pas de son âme enflammée : il étoit encore plus agité par sa passion , n'en ayant pu recevoir aucune nouvelle depuis la déroute de l'armée françoise près de Bordeaux , & depuis qu'elle étoit arrivée du Cathay sous sa garde.

L'affliction de Roland redoubloit , lorsqu'il réfléchissoit à la foiblesse de sa conduite : Est-il possible , se disoit-il , que j'aie montré tant de lâcheté ! Quoi ! moi qui pouvois jouir du bonheur d'être nuit & jour avec toi , ô ma chère Angélique , (puisque tu me le permettois alors ;) comment ai-je pu te laisser remettre entre les mains du vieux Duc Naymes , sans m'opposer à cette mortelle injure ! Charles avoit-il donc quelques raisons suffisantes pour me faire une pareille offense ; & quand même il en auroit eu ,

qui pouvoit me contraindre par la force à t'abandonner ? Avant qu'on eût pu réussir à t'enlever de mes bras par les armes , je me ferois plutôt laissé arracher le cœur. Mais ni Charles , ni toute sa puissance n'auroient pu m'y contraindre : du moins je t'aurois mise dans quelque forteresse assurée , ou dans le centre de Paris. Je ne t'ai perdue , malheureux que je suis ! que pour avoir eu la foiblesse de te laisser entre les mains du Duc de Bavière ; que pour ne t'avoir pas gardée , en ayant le pouvoir. Ah ! lâche insensé Roland que je suis , je le devois , je le pouvois , & je ne l'ai pas fait.

Hélas ! si jeune & si belle , ô ma chère Angélique , toi qui m'es plus chère que ma propre vie , où portes-tu maintenant tes pas sans moi ? Que je crains pour toi le sort d'une timide & jeune brebis qui demeure égarée dans les bois pendant une nuit obscure ! Souvent pour appeller le Pasteur à son secours , elle va bêlant de tous côtés : le loup ravissant entend , suit ses plaintes , accourt , & le Pasteur trop éloigné pleure bientôt en vain sa perte.

Où vas-tu donc , ô ma seule espérance ? où portes-tu tes pas en ce moment ? vas-tu seule , hélas ! errante sans aucun appui ? des loups cruels & coupables ne t'ont-ils pas peut-être déjà ravie , ne te trouvant plus sous la garde

de ton fidèle Roland ? Oh ! Dieux, j'en frémis ! ah ! cette divine fleur, dont les charmes m'eussent rendu plus heureux que les Dieux mêmes ; cette fleur, que ma complaisance & mon respect pour toi me firent conserver si pure & toujours intacte ! hélas ! la force & la violence ne l'ont-ils pas cueillie ? Ah ! malheureux , si cette charmante fleur qui fut en ma puissance est profanée , que puis-je désirer , si ce n'est de mourir ? Dieux puissans ! accablez-moi plutôt de tous les autres malheurs ! épargnez-moi le plus cruel de tous ! Ah ! si je l'éprouve , si ce que je crains se trouve vrai , mes propres mains déchireront mon sein & arracheront mon âme désespérée ! C'est ainsi que , baigné de pleurs , l'affligé Paladin Roland soupiroit & se parloit à lui-même.

Pendant que tous les êtres respirans , fatigués des agitations diverses d'un long jour , goûtoient un repos réparateur pour leurs nerfs épuisés , les uns sur la plume , les autres dans le creux d'un rocher , d'autres enfin entre les herbes ou sur les rameaux des myrthes & des hêtres ; le seul Roland , sans cesse agité par de cruelles pensées , peut à peine abaisser ses paupières ; cependant à la fin un léger & court sommeil semble calmer quelques momens sa douleur , mais ce n'est que pour l'augmenter encore par un songe.

Roland se crut porté sur un verd rivage émaillé des fleurs les plus odoriférantes ; il croit admirer l'ivoire & ce vermillon naissant que l'Amour avoit peint de sa propre main ; il croit voir ces yeux charmans & radieux où l'Amour a caché les filets qui tiennent son âme captive ; on doit penser que je parle de celle qui régnoit sur son cœur : il étoit alors pénétré du plaisir le plus vif que puisse sentir un heureux amant ; mais tout-à-coup une tempête affreuse s'élève ; elle brise les fleurs , elle abat les arbres : on ne voit point d'ouragans aussi furieux que lorsque le violent Aquilon , le brûlant Auster & le vent froid de l'Orient combattent ensemble ; il sembloit à Roland qu'il parcouroit en vain un désert pour trouver un abri. En ce moment , & sans savoir comment , il lui semble qu'il perd Angélique qui disparoît dans un brouillard épais ; il fait retentir de toutes parts les campagnes & les bois de ce nom si cher , en s'écriant : Malheureux que je suis , qui peut avoir changé si-tôt la douceur que je goûtois à la voir en un poison amer ? Il se tait , il écoute ; il entend sa belle maîtresse qui se plaint , qui lui demande de voler à son secours pour la défendre : il se porte avec impétuosité vers le lieu d'où partent les cris ; il court de tous côtés , se fatigue en vain , & sa douleur mortelle re-

double du peu d'espérance qu'il a de la rejoindre ; mais quelle est l'horreur qui le saisit , lorsqu'il entend éclater ailleurs une autre voix qui lui crie : N'espère plus jouir sur la terre de celle qui t'est chère ! A cet horrible cri , Roland se réveille & se trouve baigné de larmes.

Le brave Comte d'Angers ne réfléchit pas alors à quel point les images légères d'un songe sont trompeuses , & surtout lorsque les desirs ou la crainte ont frappé vivement notre imagination : il ne doute déjà plus qu'Angélique ne courre les plus grands périls ; il sort en fureur de son lit ; il s'arme de toutes pièces ; il selle & bride lui-même , sans le secours d'un Ecuyer , son bon & fidèle cheval Bride-d'or : cependant , craignant que son départ subit ne fasse tort à sa gloire , il n'arme point son bras de ce bouclier portant l'empreinte des armes écartelées d'argent & de gueule , qu'il a rendu si respectable à tout l'univers : il prend un bouclier noir , semblable à l'état de son âme , sans aucune devise , & couvert du reste des armes noires du Sarasin Amofan , qu'autrefois il avoit fait tomber sous ses coups : il part au milieu de la nuit , sans que l'empereur , son oncle , le sache , & même sans avertir son cher Brandimart ; mais à peine le soleil ayant ses beaux cheveux d'or épars , consent-il à suivre l'aurore déjà sortie du séjour qu'habite le vieux Titon , que Charles est informé de son départ.

L'empereur est enflammé de dépit & de colère , en apprenant l'éloignement de son neveu , dans le moment où son bras lui seroit le plus nécessaire ; il s'en plaint hautement & avec la plus grande amertume ; il va même , dans son vif ressentiment , jusqu'à la menace de l'en faire repentir. Brandimart , que Roland aimoit plus que lui-même , soit qu'il fût blessé des menaces de Charles contre son ami , soit qu'il espérât réussir à retrouver & ramener Roland , partit aussi sur la fin du même jour , sans oser en avertir sa chère Fleur-de-lys , de peur qu'elle ne s'opposât à son dessein. Cette Fleur-de-lys , étoit une Princesse charmante que Brandimart adoroit ; douée de tout ce qui peut attacher un amant , elle joignoit la douceur & la prudence à tous les autres charmes. L'un & l'autre ne se quittoient presque jamais , & Brandimart même comptoit bien en partant ne s'éloigner que pour un seul jour , mais bien des événemens rendirent cette absence plus longue.

Fleur-de-lys attendit tout au moins son cher Brandimart , mais ne pouvant résister plus long-tems à son inquiétude , elle partit sans guide , sans Ecuyer , pour le chercher ; nous dirons dans la suite quels furent les pays qu'elle parcourut , & comment ces deux amans se rejoignirent ; mais il m'est bien plus intéressant à cette heure de m'occuper du fils d'Aglant.

Roland, après avoir quitté les glorieuses armes & devises d'Almont, s'étoit rendu la nuit à l'une des portes de Paris; il se fit connoître du seul Capitaine de garde; il fit baïsser le pont & prit la route la plus courté pour se rendre au camp des ennemis : ce qui suivit son départ vous sera fidèlement raconté dans l'autre chant.

Fin du huitième Chant.



C H A N T I X.

Q U E peut-on apprendre d'un cœur que le cruel & perfide Amour s'est assujetti ? ce fier , ce fidèle Paladin Roland oublie dans un instant tout ce qu'il doit à l'Empereur , son seigneur & son oncle. Ce guerrier si sage , & que l'on vit empressé à remplir tous ses devoirs & à défendre la Religion attaquée , abandonne maintenant son service , & son oncle assiégé dans la Capitale , pour se livrer à tous les transports d'un fol amour Mais , vraiment , je me crois bien contraint à l'excuser moi-même ; je crois même que je dois me réjouir d'avoir un si noble compagnon de ma faiblesse ; il faut bien que je l'avoue Ah ! que je me sens tiède & languissant pour le bien & pour la raison , & que je me sens encore vif & entreprenant pour le plaisir & pour la folie !

Celui qui , couvert d'armes noires , abandonne sans nul souci ses meilleurs amis , se rend en diligence au camp où les Sarasins d'Afrique & d'Espagne doivent se trouver pour aller joindre l'armée d'Agramant : ce camp étoit presque détendu , ayant été battu par la pluie & l'orage. Des trou-

pes éparfes & ne formant que de petits pelotons qui se mettoient à couvert sous des arbres , ou sous quelques restes de toits , étoient presque toutes livrées au sommeil : les unes étendues sur la terre mouillée , les autres relevant leur tête sur leur main , laissoient au Paladin la facilité d'en massacrer un grand nombre ; mais le généreux Roland auroit cru profaner Durandal en la tirant , & dédaigna de tuer des gens qui dormoient : il court de tous côtés pour tacher de découvrir quelques traces d'Angélique ; il en fait le portrait à ceux qu'il trouve éveillés , & les prie de lui indiquer la route qu'elle peut avoir suivie : le jour commençant alors à paroître , il parcourt tout le camp des Maures ; il le pouvoit en toute sûreté ; il étoit couvert d'armes & d'ornemens arabesques ; il parloit parfaitement la langue africaine , & l'on auroit pu croire que Tripoli l'avoit vu naître : il demeura trois jours dans ce camp à faire de vaines recherches ; elle n'eurent pas un meilleur succès dans l'Auvergne , la Gascogne , & le reste de la France ; cependant il visita jusqu'au dernier bourg , depuis la Provence jusqu'à la Bretagne , & depuis la Picardie jusqu'à l'extrémité de l'Espagne.

Ce fut entre la fin d'Octobre & de Novembre que Roland entreprit cette recherche qu'il n'abandonna pas pendant l'hyver , & même dans la

nouvelle saison de l'année suivante : ce long & pénible voyage fut donc entrepris dans ce temps froid & nébuleux qui dépouille les arbres de leur verdure , qui rend leur cime & leurs branches seches , au lieu de servir d'ornement à la terre , & lorsque les oiseaux se rassemblent en grandes bandes , soit pour se mettre à couvert des rigueurs de l'hyver , soit pour passer dans d'autres climats.

Étant un jour arrivé sur le bord d'un fleuve qui sépare la Normandie de la Bretagne , & qui porte ordinairement d'un cours tranquille ses eaux dans la mer voisine , ce fleuve se trouva gonflé , couvert d'écume & débordé de ses rives par les neiges fondues , & par les pluies qui descendoient en torrens des montagnes ; la rapidité de son cours avoit entraîné le seul pont sur lequel on pouvoit le traverser : le Paladin , qui n'avoit ni les nageoires d'un poisson ni les ailes d'un oiseau , cherchoit de tous côtés quelque moyen pour traverser ce fleuve , lorsqu'il aperçut une barque gouvernée par une espèce de damoiselle , qui , sur les signes qu'ils se firent , fit approcher sa barque du rivage ; cependant elle eut soin de ne pas approcher la proue d'assez près pour qu'on pût monter sur la barque contre sa volonté. Roland la supplie de le laisser entrer avec elle & de le passer à l'autre rive. La demoiselle lui répond aussi-tôt que nul Chevalier n'entrera dans la bar-

que , s'il ne lui promet d'entreprendre à sa prière le plus juste & le plus noble des combats. Si vous voulez Chevalier , lui dit-elle , que je vous passe à l'autre rive , promettez-moi qu'avant la fin du mois prochain , vous irez vous joindre à l'armée que le Roi d'Irlande rassemble pour aller détruire l'isle d'Ebude , la plus cruelle de toutes celles que ces mers entourent de leurs eaux ; vous savez qu'au-delà de l'Irlande , il se trouve plusieurs autres isles. Celle d'Ebude & ses habitans , autorisés par une loi barbare , sont tous des pirates cruels qui vont de rivages en rivages enlever toutes les jeunes filles dont ils peuvent s'emparer , pour en faire tous les jours la pâture d'un monstre marin qui vient les chercher sur le rivage de leur isle : les Corsaires & quelques marchands mêmes leur en livrent , en faisant bien payer les plus belles ; & chaque jour ils en exposent une à la gueule vorace du monstre qui vient s'en repaître. Vous imaginerez , sans peine , continua-t-elle , combien de jeunes beautés ont déjà péri sous ses dents cruelles ; si vous êtes donc ému par la pitié , si vous n'êtes pas rebelle à l'amour qu'on doit porter à la beauté , vous sentirez du plaisir à vous trouver au nombre de ceux qui s'arment pour une si juste entreprise.

Il n'en falloit pas tant au Paladin pour le déterminer , lui qui ne pouvoit entendre parler d'un

acte injuste ou cruel , sans se sentir naître le desir de le punir ; il jura de toute son âme d'être le premier à venger un pareil forfait : l'amour même lui fit penser , & lui fit craindre que sa chère Angélique , dont , malgré tant de courses & de peines , il n'avoit aucune nouvelle , pouvoit être devenue la proie de ces cruels Insulaires. Cette seule idée le trouble , & lui fit oublier si-tôt son premier dessein , qu'il prit sur le champ celui de ne pas perdre un moment pour se rendre à cette isle cruelle , & pour que le soleil prochain le vit s'embarquer pour y voler : il se trouvoit alors fort près de Saint-Malo ; il y court ; il y trouve un vaisseau ; il fait déployer les voiles , & dès la même nuit , dépassant le mont Saint-Michel , il laissa bientôt à sa gauche Breace & Landriglier ; il rase le long rivage de la Bretagne , & dirige le gouvernail vers les côtes blanches , qui firent donner par les Anciens le nom d'Albion à l'Angleterre ; mais le vent , d'abord favorable , étant changé tout-à-coup , celui du Nord & celui du Couchant soufflèrent avec tant de violence qu'il fut obligé de faire carguer toutes les voiles : abandonné à l'effort de cette violente tempête , qui le reportoit en arrière , il perdit en un jour le chemin qu'il avoit fait en quatre.

Tenant alors la pleine mer en bon Navigateur , qui craint que son vaisseau n'échoue & ne se brise à

terre comme un verre fragile , il fut pendant quatre jours le jouet des vents irrités , jusqu'au moment où leur fougue étant apaisée , le navire entre paisiblement dans le beau fleuve de l'Escaut qui baigne les murs d'Anvers.

Dès que le vaisseau fut en sûreté dans le port , Roland descendit à terre & fut bientôt abordé par un vieillard à cheveux blancs & d'une mine vénérable , qui s'adressant à lui , comme au chef de la troupe , le pria , de la part d'une demoiselle , de vouloir bien venir lui parler ; il l'assura qu'il la trouveroit également aimable & polie , & que s'il le désiroit elle se rendroit elle-même à son vaisseau pour traiter avec lui. Il ajouta qu'aucun Chevalier jusqu'alors n'avoit pu lui refuser ni cette grâce , ni leurs conseils , dans la position cruelle où elle se trouvoit alors. Roland , toujours plein de courtoisie pour les dames , n'hésita pas à suivre le vieillard.

Le Paladin fut conduit par lui dans un palais : dès qu'il fut au haut de l'escalier , il trouva cette belle personne en longs habits de deuil ; les salles , les chambres de ce palais portoient ce même signe de tristesse : la Dame , après l'avoir prié de s'asseoir & l'avoir comblé d'honneurs & de politesses , lui tint le discours suivant d'une voix triste , la douleur peinte dans les yeux :

Seigneur , lui dit-elle , je suis fille du Comte
de

de Hollande, à laquelle je fus toujours si chère, quoique j'eusse deux frères, que jamais je ne lui dis ni ne lui demandai rien qui me fit essuyer un refus : heureuse & contente en cet état, je n'en désirois pas d'autre, lorsque le Duc de Zélande parut dans notre cour, en passant pour aller en Biscaye combattre contre les Maures.

Toutes les fleurs de la jeunesse brilloient sur son beau visage, je n'y fus que trop sensible : il captiva bientôt mon cœur ; cette conquête lui coûta peu de soins ; mon cœur étant prévenu, je lui croyois toutes les vertus que je lui désirois, & trompée par les apparences, je crus facilement en l'aimant aussi éperdument, qu'il m'aimoit de même, & que son cœur étoit sincère. Les quarante jours qu'un vent contraire à la navigation, mais favorable à mes vœux secrets, le retinrent parmi nous, ne me parurent être qu'un moment, tant ils s'écoulèrent avec rapidité.

Nous eûmes donc le temps de nous parler, & même de convenir ensemble qu'à son retour il viendrait solennellement m'épouser, & je lui fis la même promesse.

Le Duc Birene, (c'est ainsi que se nommoit mon amant,) ne se fut pas plutôt éloigné de nous que le Roi de Frise, des Etats duquel ceux de mon père ne sont séparés que par un bras de mer, désirant me donner pour femme au jeune

Arbante son fils unique, députa les plus grands Seigneurs de son pays pour me demander en mariage; moi, qui ne pouvois manquer à la foi que j'avois jurée, & qui n'aurois pu jamais obtenir cet effort d'un cœur déjà soumis par l'amour, je pris d'avance les mesures nécessaires pour faire échouer cette négociation, & je dis à mon père que je préférerois la mort, à me séparer de lui pour devenir la femme du Prince de Frise; ce tendre père, qui n'avoit d'autre volonté que la mienne, loin de m'affliger par aucune contrainte, ne pensa qu'à faire cesser mes plaintes & qu'à me consoler: la négociation fut rompue, & le superbe Roi de Frise en eut un tel dépit que la haine & la rage s'emparèrent de son âme: il entra sur le champ en armes dans la Hollande, & nous fit une guerre si cruelle que tous mes proches périrent & presque tous de sa barbare main.

Non-seulement ce Prince est doué d'une force presque sans égale, mais il est si ingénieux à faire le mal, que la force, le courage & l'intelligence la plus vive même ne peuvent lui résister: il est possesseur d'une arme fatale dont nos ayeux n'eurent aucune connoissance; c'est sur un fer creux, long de deux brasses, dans lequel on met une poudre qui chasse une balle avec impétuosité, lorsque le feu touche un petit soupirail posé près de la base qui ferme cette espèce de canne creuse;

de même que le sang s'élançe sous la main du Chirurgien qui de la pointe d'un petit fer aigu perce la veine qui le contient , de même aussi la balle fortant avec un bruit égal au tonnerre & pareil au bruit enflammé de la foudre , perce , brûle , abat , fracasse tout ce qu'elle touche ; c'est par ce moyen qu'il a mis deux fois notre armée en déroute , & qu'il a tué mes deux frères : le premier eut son haubert fracassé , & la balle lui traversa le cœur ; le second fuyoit devant ses coups imprévus , comme impossibles à parer ; le traître le frappa de fort loin entre les deux épaules , & la balle lui passa au travers de la poitrine sans être arrêtée.

Mon père , hélas ! se défendant un jour dans le seul château qui lui fût demeuré , au moment qu'il portoit ses ordres de côtés & d'autres , reçut le coup fatal au milieu du front , de la main de ce traître qui l'épioit , & l'avoit miré depuis long-tems.

Etant restée seule héritière du Comté de Hollande , après la mort de mon père & de mes frères , le Roi de Frise , qui désiroit vivement s'emparer de mes Etats , me fit offrir la paix aux mêmes conditions que j'avois déjà refusées , & fit publier , en présence de tous mes Sujets , les propositions qu'il me faisoit , si je voulois épouser son fils.

La haine que je portois aux Destructeurs de

ma famille & de mes États ; la promesse solennelle que j'avois faite à Birène à son retour d'Espagne, me pressa de répondre avec courage, que je souffrirois plutôt ma ruine entière, & la mort la plus cruelle, que d'épouser le fils du meurtrier de ma famille. Mes Sujets, effrayés du parti que je prenois, & qui bientôt alloit entraîner leur perte, me pressèrent vainement d'épouser Arbante ; alors une grande partie d'entr'eux se révolta, fit un traité coupable avec le Roi de Frise ; & mes infidèles Sujets se rendant maîtres de la forteresse que j'habitois, la remirent entre les mains du Roi, avec leur malheureuse Souveraine.

Ce Prince parut d'abord me traiter avec beaucoup d'égards ; il promit de ne point attenter à mes jours ; mais en m'offrant de me remettre en possession de mes États, il persista toujours à me demander ma main pour son fils. Outrée de la persécution que j'éprouvois, j'eusse désiré plutôt de perdre la vie, que de ne pas sortir de ses mains. Mais après tous les maux que j'avois soufferts, il m'eût été bien dur de n'en tirer aucune vengeance. Je pris le parti de dissimuler, & j'eus l'air bientôt de désirer qu'il oubliât mes premiers refus, & de devenir sa belle-fille ; ce fut alors que parmi ceux que j'avois vu servir mon père, & dont l'attachement m'étoit connu, je fis choix de deux frères, dont je connoissois l'esprit & le courage ;

tous deux avoient été élevés jeunes enfans auprès de moi ; j'étois sûre qu'ils me sacrifieroient leurs biens , leur patrie & leur propre vie.

Je leur communiquai mes projets ; & tous les deux jurèrent de les seconder : l'un d'eux fut en Flandres se munir d'un vaisseau léger ; l'autre resta près de moi. Les gens du pays & les étrangers s'attendoient à voir bientôt célébrer mes noces , lorsqu'on apprit que le Duc Birène rassembloit une armée dans la Biscaye , à la tête de laquelle il se proposoit de venir en Hollande. Je lui avois envoyé un courrier dans cette Province d'Espagne , dès le jour de la première bataille où mon frère avoit perdu la vie ; & pendant qu'il travailloit à se procurer des troupes , le Roi de Frise avoit eu le tems de rassembler les siennes. Birène l'ignoroit encore , & continuoit à se pourvoir de soldats & de vaisseaux. Le Roi de Frise étant bien averti des projets de Birène , s'en rapporta pour lors à son fils du soin de conclure son mariage. Il monte sur ses vaisseaux ; il vole au-devant de Birène. Bientôt il le joint , le combat , brûle ou coule à fond ses vaisseaux , & le fait lui-même prisonnier. J'ignorois encore sa défaite , lorsqu'Arbante pressant plus que jamais ses noces avec moi , ce jour fatal arrive ; il m'épouse , & le soleil se couche à peine , qu'il veut user de tous ses droits. J'avois fait cacher derrière les rideaux

de mon lit, le serviteur fidèle qui m'avoit juré de servir ma vengeance : il ne fit pas le moindre bruit lorsqu'il vit arriver le nouvel époux, & lui donna le tems de se coucher. Alors, se servant d'une petite hache avec un bras vigoureux, il lui fendit la tête; & moi, sautant à bas du lit armée d'un poignard, je le lui plongeai dans la gorge. Ce jeune Prince odieux tomba sous nos coups, comme le bœuf sous le coup de la massue : nous nous embarrassâmes peu du ressentiment du cruel Cymosque, de ce barbare Roi de Frise, meurtrier de mon père & de mes deux frères, devenu mon tyran en me forçant d'épouser son fils, ne commettant tous ces crimes que pour s'emparer de mes États; & projetant peut-être de les consommer tous, en me donnant la mort.

Le silence de la nuit, l'ignorance de la mort d'Arbante me donna la facilité de prendre ce que j'avois de plus précieux : mon compagnon me descendit par une fenêtre du palais qui donnoit sur la mer; & son frère, qui m'attendoit, me reçut dans sa barque. Aussi-tôt, faisant force de voiles & de rames, nous nous sauvâmes par le secours divin.

Il est douteux que Cymosque fut plus ému par la douleur que lui dût causer la mort de son fils, qu'il ne le fut par la rage dont son cœur fut embrasé contre moi. Triomphant, chargé de dépouil-

les, maître de la liberté de Birène , il croyoit arriver à tems pour illustrer la fête des noces de son fils ; il ne trouva que le deuil le plus funeste.

Les larmes ne peuvent rappeler les morts du tombeau , & la haine portée à l'excès ne peut s'apaiser que par la vengeance. Paroissant oublier pour un tems sa douleur , il ne s'occupa plus que du desir & du projet de me faire tomber une seconde fois entre ses mains. Tous ceux qu'il crut m'être attachés , ou seulement amis des deux frères qui m'avoient prêté leur secours , furent mis à mort par son ordre. Son premier mouvement fut aussi d'ôter la vie à Birène , croyant bien que c'étoit le coup le plus mortel qu'il pût me porter ; mais il réfléchit que tant qu'il le retiendrait vivant , il auroit un moyen de plus de me faire tomber dans ses pièges. Il assura même Birène qu'il lui conserveroit la vie : mais il y mit la condition cruelle que le Duc de Zélande trouveroit le moyen par la force ou par la ruse , par ses parens ou par ses amis , de me livrer entre ses mains avant la fin d'une année , sans quoi sa mort étoit assurée ; & que ce ne seroit que par la mienne , qu'il pourroit sauver sa vie.

Hélas ! Seigneur , continua la belle affligée ; j'ai fait jusqu'ici tout ce que j'ai pu , hors de me livrer moi-même à Cymosque , pour remettre

le Duc de Zélande en liberté: j'ai vendu six beaux châteaux que j'avois en Flandres: je me suis servi de l'argent que j'en ai tiré, pour faire corrompre les gardes de Birène par des personnes adroites, & pour armer contre Cymosque les Anglois & les Allemands. Soit que ceux dont je me suis servi n'aient pas fait leur devoir, soit qu'ils aient été arrêtés par l'impossibilité de l'exécution, ils ne m'ont donné que des promesses, & je n'en ai reçu nul secours. Peut-être même ont-ils gardé les trésors que je leur ai prodigués, sans les employer à mon service. Cependant le terme fatal approche, où ni la force ni tous les trésors possibles ne pourront empêcher celui qui doit être mon époux de subir la mort la plus ignominieuse.

Mon père, mes frères, mes Etats, hélas! j'ai tout perdu pour l'amour de Birène; le peu de bien qui me restoit, je l'ai sacrifié sans peine dans la vaine espérance de le délivrer de sa prison: je ne sçais plus, grands Dieux! quel parti prendre, & je vois que le seul qui me reste pour sauver la vie de ce que j'aime est de courir livrer la mienne dans les mains barbares de mon plus cruel ennemi, s'il ne me reste plus d'autre ressource que de sacrifier ma propre vie. Non, je ne balancerai pas; je sens qu'il me fera cher de mourir pour lui: une seule

chose m'inquiète; comment puis-je être sûre que le plus traître de tous les hommes tiendra le pacte qui me coûtera si cher? qui peut m'assurer que ce tyran sera fidèle à sa parole, & ne me trompera pas encore, lorsqu'il me tiendra dans son pouvoir: je crains de plus que n'ayant assouvi sur moi qu'une partie de sa rage, le cruel ne la porte jusqu'à sacrifier mon amant, & que Birène ne puisse pleurer la mort de celle qui donne ses jours pour sauver les siens.

Vous pouvez à présent, Seigneur, (continue-t-elle de dire à Roland,) comprendre la raison qui me porte à consulter tous les Chevaliers qui passent à portée de moi; j'espère qu'à la fin l'un d'eux m'apprendra quelque moyen sûr de traiter avec Cymosque; c'est en vain que je les supplie de m'accompagner, quand j'irai me livrer moi-même à ce barbare, pour être les témoins & les garans de la promesse de délivrer Birène, & pour qu'après m'avoir arraché la vie, il ne cherche pas à me donner une seconde mort dans la fienne; je leur demande de faire exécuter ce sanglant traité, de faire délivrer Birène, dès que j'aurai perdu la vie: hélas! la mort me sera douce, lorsque je la subirai pour sauver mon époux. Mais, Seigneur, Cymosque est si traître qu'aucun d'eux n'ose m'assurer que lorsque je lui ferai conduite, il ne s'em-

pare de moi, fans me rendre Birène, & qu'étant prise une fois, il ne nous arrache à tous deux la vie, fans craindre le ressentiment des plus braves Chevaliers ; car, en effet, que peut redouter un barbare qui possède une arme à laquelle aucune autre arme défensive ne peut résister, & de laquelle il renouvelle les effets & la force, quand il le veut, dans un seul moment ?

O vous, Seigneur, dont les vertus répondent, fans doute, à votre noble figure ! vous, dont l'aspect imposant & fier donnent l'idée de celui d'Hercule ! si vous m'accordez de venir avec moi, je ne crains plus rien : courons trouver le barbare Roi de Frise ; s'il ose manquer à sa parole, votre bras saura me tirer de ses mains ; s'il la tient, ma mort sauvera celle de mon époux.

C'est ainsi que la Princesse de Hollande termina son discours, que ses soupirs & ses pleurs avoient souvent interrompu. Roland, dont la belle âme n'étoit jamais tardive à faire un acte généreux, lui répondit, en peu de mots, je vais vous suivre ; je vous donne ma foi de vous secourir ; je ferai encore plus pour vous que ce que je promets. La nature avoit sçu disposer le Paladin aux actions les plus héroïques, mais elle ne l'avoit pas fait grand parleur.

L'intention de Roland n'étoit certainement pas qu'elle allât se livrer à son ennemi mortel pour délivrer Birène : il comptoit bien sur son bras, & sur sa Durandal, pour les sauver tous les deux : sur le champ, il prend la route du port, il trouve le vent favorable, & sans dire un mot, il presse son départ, ayant le desir de terminer promptement cette affaire, pour voler à l'isle du monstre marin, qu'il avoit toujours en tête.

Le Pilote dirige & fait voguer le vaisseau vers les isles de Zélande : & les côtoyant ou les dépassant les unes après les autres, il arrive le troisieme jour & met pied à terre en Hollande; il se garda bien de permettre que la Princesse sortît du vaisseau; il ne voulut point qu'elle parût avant la mort de son ennemi.

Le Paladin, bien couvert de ses armes, descend seul sur le rivage; il est monté sur un grand cheval danois (cap de Maure) nourri dans les prés gras & touffus de la Flandre : ce cheval étoit robuste, mais un peu trop pesant à la course; il avoit malheureusement laissé dans un port de Bretagne, Bride-d'or, que Bayard seul pouvoit surpasser.

Roland descendu dans le port de Dordrecht trouve les portes & les remparts gardés par un grand nombre de troupes, selon la précau-

tion ordinaire que l'on prend pour conserver & tenir en respect une ville nouvellement conquise; les Frisons avoient de plus l'inquiétude d'avoir appris qu'un cousin de Birène avoit rassemblé des troupes en Zélande pour les venir attaquer.

Roland prie un chef de bande d'aller dire au Roi de Frise qu'un Chevalier errant vient d'aborder & desiré s'éprouver avec lui la lance & l'épée à la main; mais qu'auparavant il voudroit faire un traité: dites-lui que s'il sort vainqueur du combat que je lui propose, je lui remettrai entre les mains celle qui l'a privé de son fils, & que si je remporte la victoire, je prétends qu'il me remette Birène, & lui accorde sa liberté.

Le Capitaine court en diligence près du Roi de Frise, & lui rend un fidèle compte de la commission dont il est chargé. Le scélérat de Cymosque dont l'âme est inaccessible à la vertu, forme aussi-tôt un projet que lui dictent la fraude, le mensonge & la trahison: il voit que si ce qu'on lui propose est vrai, rien ne pourra sauver celle qu'il poursuit, dès qu'il aura su s'emparer de son Chevalier; il prend alors le coupable & lâche parti d'envoyer trente hommes armés faire un long détour, afin de gagner les derrières du terrain où le Chevalier peut

se présenter, l'envelopper, & l'attaquer ensuite.

Le traître Cymosque ayant donné le tems à ces trente hommes de se rendre dans cette embuscade, sort de son château à la tête d'une troupe égale : sa trahison lui fait imiter l'habileté d'un Chasseur qui fait entourer les bêtes de la forêt dans l'enceinte d'un gros buisson, & le Pêcheur de Volane qui circonscrit avec ses longs filets un grand espace de mer où les poissons se sont rassemblés.

Ayant donc bien pris toutes les mesures pour que le Chevalier ne puisse s'échapper & pour l'avoir vivant en sa puissance, ne pouvant croire qu'il puisse se tirer de ce piège & ne voulant pas le tuer, Cymosque néglige de porter avec lui cette foudre terrestre, si meurtrière & si fatale en ses barbares mains.

Ce traître s'occupant vivement du désir de se rendre maître de son ennemi, après avoir soumis son Chevalier sous sa puissance, se promet d'imiter l'Oiseleur rusé qui conserve en vie les premiers oiseaux dont il s'empare, pour que leurs petits cris & que le battement de leurs ailes attirent & fassent tomber après un plus grand nombre d'oiseaux dans ses filets. Ce raisonnement étoit assez bon ; mais le fier Roland étoit un terrible oiseau pour le pouvoir prendre

par cette espèce de ruse , & son bras eût bientôt rompu ce cercle où Cymofque croyoit pouvoir l'arrêter.

Roland en fureur , lorsqu'il s'apperçoit de cette lâche trahison , fond la lance en arrêt sur le plus épais de cette troupe : sa lance perce de droit fil le premier de part en part ; le second , le troisième , le quatrième , le cinquième , le sixième sont percés de même ; malheureusement la lance ne se trouve pas assez longue pour en percer davantage , mais le fer qui sort entre les épaules du dernier suffit encore pour donner la mort au septième : un excellent Archer n'en use point autrement , lorsqu'il guette sur les bords d'un canal ou d'un marais les grenouilles rassemblées sur sa surface ; il fait diriger sa flèche , de façon que prenant ces grenouilles de différentes manières , sa flèche en est couverte en entier depuis son fer jusqu'à ses barbes.

La trop pesante lance de Roland se brisant alors dans sa main , la redoutable Durandal vit le jour , & cette épée tranchante qui ne porta jamais un coup en vain , coupe , brise ou perce Cavaliers , Fantassins ; le bleu , le blanc , le verd , le noir & le jaune prennent une égale teinte sous ses coups qui font jaillir le sang vermeil qui les ensanglante ; le traître Cymofque se repent bien alors de n'avoir pas apporté cette

redoutable canne creuse & le feu dont il avoit un si grand besoin. Il crie à haute voix, avec des menaces même, qu'on les lui apporte; mais qui pourroit l'entendre?

Tous ces lâches fuyent de tous côtés pour se mettre à couvert; nul soldat de la Cité n'ose venir à son secours, & le Roi Frison qui voit ses gens fuir de toutes parts, se met en fuite lui-même, court à la porte, veut en faire lever le pont; mais il n'est plus tems. Roland l'a suivi de trop près. Cymosque tourne les épaules, laisse le Paladin maître du pont, & devance tous les autres fuyards comme étant le mieux monté. Roland ne s'arrête pas à faire tomber cette vile canaille sous ses coups; c'est au traître qu'il en veut; il le poursuit, mais son cheval est trop pesant pour atteindre le léger coursier auquel la terreur de Cymosque donnoit des ailes.

Le Roi de Frise parvient par quelques détours à se dérober à la vue du Paladin; mais il n'est pas long-tems sans reparoître avec une nouvelle arme dont il se croit sûr; il porte son tuyau de fer creux, & le feu qui doit en faire partir la foudre; le lâche se poste dans un détour pour l'attendre à son passage, comme le Chasseur accompagné de ses chiens vigoureux, le poitrail & les flancs couverts d'un cuir épais,

attend avec un fort épieu le fougueux sanglier dont le bruit annonce l'approche & la descente de la montagne voisine. Le féroce animal brise tout ce qu'il frappe de son front terrible ; les arbres tombent fracassés ou coupés par ses défenses tranchantes ; les rochers déracinés roulent sur les flancs de la montagne ; le bruit affreux qu'il excite feroit croire que toute la forêt tombe en ruine & que les entrailles du mont sont entr'ouvertes.

C'est ainsi que Cymosque attend dans son poste l'audacieux Comte d'Angers ; dès qu'il l'apperçoit, il souffle son feu, l'approche du fer & le feu s'en élance aussi-tôt : ce feu brille comme un éclair près de la main de Cymosque ; il part dans l'air de son autre extrémité comme le tonnerre ; les murs tremblent, le terrain frémit sous les pieds , & tout l'air retentit du bruit affreux qui s'étend au loin ; le trait ardent dont le coup perce & brise tout ce qu'il rencontre , part avec un sifflement aigu ; mais il trompe la fureur de l'assassin , soit qu'il se soit trop pressé , soit que l'ardent desir de frapper Roland l'ait égaré , soit que le frémissement de son lâche cœur ait fait trembler sa main , soit peut-être que la bonté du Ciel garantisse le défenseur de sa gloire d'une mort si prompte ; la balle meurtrière ne frappe que le cheval de Roland qui tombe ,

tombe, de la violence du coup, étendu mort sur la terre.

Le Paladin est renversé avec son cheval ; mais à peine a-t-il touché la terre, que, plus fier & plus vif qu'Anthée, il semble qu'en la touchant ses forces soient redoublées.

Celui-là seul qui voit tomber la foudre que Jupiter lance sur la terre, accompagnée des éclats terribles qui font retentir les nues ; celui qui voit pénétrer le trait de feu sous la voûte qui tient renfermés le charbon, le soufre & le salpêtre réunis ensemble, ne peut imaginer un effet plus terrible en voyant aussi-tôt les airs tout en feu, les murs arrachés & dispersés, les roches, les marbres en pièces voler en éclats jusqu'aux nues, que celui de voir le terrible Roland se relevant de terre les yeux enflammés d'une fureur insoutenable à la vue & peut-être même à celle du Dieu Mars.

Le Roi de Frise tourne le dos, & fuit à toute bride ; mais le Paladin le suit avec la vitesse d'une flèche : ce que ce Héros n'avoit pu faire sur un cheval pesant, il l'exécute facilement avec ses pieds légers ; il le poursuit avec rapidité ; il le joint, après n'avoir parcouru qu'un court chemin : son bras terrible s'élève ; Durandal frappe le traître Cymosque sur le cimier de son casque, partage jusqu'au col sa tête cou-

pable, & le fait rouler à terre en rendant le dernier soupir.

Dans ce moment, une nouvelle rumeur s'élève dans la Cité, & le bruit des armes se fait entendre; le cousin de Birène qui conduisoit une armée à son secours, trouve les portes ouvertes & les troupes en désordre par la terreur que leur imprime Roland; il entre & parcourt toute la Cité sans trouver aucun obstacle: le peuple fuit; il ignore quel est & que prétend ce nouvel ennemi: on reconnoît enfin à l'habillement que ce sont des Zélandois; le Gouverneur de Dordrecht leur présente un drapeau blanc, & le Commandant de l'armée Zélandoise offre à celui de la Cité son secours contre les Frisons qui ont si long-tems retenu leur Souverain comme prisonnier. Les Hollandois conservoient le plus vif ressentiment contre les habitans de la Frise; indépendamment de quelques anciennes querelles, ils avoient à venger la mort récente de leur Roi, & l'injustice, les rapines & la cruauté que Cymosque avoit exercées contre eux: l'accord des Hollandois & des Zélandois, cimenté par l'autorité de Roland, décida du sort des Frisons: tous ceux qui ne périrent pas sous le glaive furent couverts de chaînes.

Les portes de la prison de Birène tombèrent: Roland le reçut dans ses bras; ce fut alors que

Birène apprit toute la reconnoissance qu'il lui devoit : ce Paladin y mit le comble en le conduisant lui-même à son vaisseau près de la belle Olympe qui , conduite par son brave défenseur , descendit alors en souveraine sur la terre qu'il remettoit sous ses loix.

Olympe n'eût jamais osé penser que son brave défenseur pût exécuter tant d'exploits pour elle ; son seul espoir étoit qu'en lui laissant sacrifier sa vie , il assurât la liberté de son époux : quels honneurs ne lui rendit-elle pas ? quelles acclamations ! quels vœux un peuple malheureux & fidèle à ses maîtres n'éleva-t-il pas au Ciel pour son libérateur ? A l'égard des caresses qu'Olympe & Birène se firent l'un à l'autre , vous sentez bien , sans doute , qu'elles seroient aussi longues à vous raconter , que les actions de grâces qu'ils rendirent à Roland : les Hollandois prêtèrent avec ardeur leur serment de fidélité à la belle Olympe , en la plaçant sur le trône de ses pères , & le nœud sacré du mariage unit les deux amans. Olympe voulut remettre à son époux le souverain pouvoir sur tous ses États ; mais bientôt de nouveaux soins occupant Birène , il confia le commandement de la Hollande à son cousin , & fit consentir sa nouvelle épouse à venir visiter avec lui ses États de Zélande.

Birène eut soin de répandre de ces fortes de bruits sourds & secrets qui sont bientôt divulgués, qu'il se proposoit de faire une entreprise sur la Frise, & qu'il fondeoit son espérance de la soumettre sur le bonheur qu'il avoit de trouver la fille de Cymosque parmi les Frisons réduits en esclavage, & sur le dessein qu'il avoit de donner la main de cette jeune & belle Princesse au cousin que son attachement avoit fait accourir à son secours, & dont l'âge répondoit à celui de cette future épouse.

Roland s'embarqua pour voler à l'île d'Ebude, le même jour qu'Olympe & Birène partirent pour la Hollande : son cœur noble & généreux ne lui permit d'accepter aucun autre présent que cette arme redoutable que je vous ai dit qui ressembloit à la foudre ; son intention étoit bien éloignée de vouloir l'employer pour sa défense ; rien ne lui paroissoit plus lâche que de se servir d'une arme qui donnoit un aussi puissant avantage ; son dessein secret étoit de jeter l'arme, la poudre & les balles dont il s'étoit emparé, dans un lieu si caché, qu'aucun mortel ne pût en avoir aucune connoissance. Ce fut dans ce sentiment que, dès qu'il se vit dans la haute mer hors de la portée où l'œil peut appercevoir aucun rivage, il la prit & dit avec indignation : Pour qu'un lâche Chevalier ne puisse plus se

Servir de ton secours contre la vraie valeur ; pour que la foiblesse de corps & de courage ne réussissent pas à triompher de la force & de la générosité d'un vrai Chevalier ; arme maudite , invention affreuse forgée par Béalzébut même , dans les horribles antres du Tartare ; toi , qui peux détruire l'univers , retourne aux enfers d'où les Furies t'ont fait sortir. A ces mots , il jette l'arme infernale dans le fond de la mer , & les voiles enflées par un vent favorable le font voguer avec rapidité vers l'île cruelle.

Il se garda bien d'aborder en Irlande , de peur de retarder son voyage. Celle qu'il adoroit , toujours présente à ses yeux , l'appelloit dans l'île d'Ebude , quelque légère que fût l'espérance qu'il avoit de l'y trouver. Mais laissons cet amoureux & fier Paladin voguer sous la conduite de ce malin petit Archer que l'on peint tout nud , & dont les flèches l'ont si cruellement blessé.

Je vous invite tous à retourner avec moi dans cette grande & belle île d'Hollande , je crois qu'il vous déplairoit , tout autant qu'à moi , de ne pas assister aux belles noces qui doivent s'y faire.

Ces noces , quoique somptueuses , devoient être encore surpassées par celles qui se renouvelèrent en Zélande ; cependant je n'ose plus vous proposer d'assister à celles-là , parce qu'il

pourroit peut-être arriver bien des incidens qu'il les troubleroient ; vous en apprendrez les détails si vous le voulez ; mais ce ne peut-être qu'en ayant la patience de m'écouter dans le chant suivant.

Fin du neuvième Chant.



CHANT X.

IL n'est point d'amans tendres & fidèles ; il n'en est même aucun dont la constance se soit élevée au-dessus de ses malheurs , qui ne doivent céder à la belle Olympe la palme du parfait amour. Où trouveroit-on dans les histoires anciennes ou modernes une amante plus malheureuse , plus constante & plus dévouée à s'oublier sans cesse pour ce qu'elle aime ? Que pouvoit-elle faire de plus pour Birène ? Lui restoit-il encore rien à lui sacrifier ? Qu'auroit-il pu lire dans son cœur , s'il eût été ouvert , que tout ce qu'elle venoit de lui prouver par tous les actes de sa vie ? Olympe n'étoit-elle donc pas digne que Birène l'aimât uniquement ? Les charmes de cette beauté , qui mit l'Europe & l'Asie en armes , auroient ils pu le rendre infidèle ? ne lui devoit-il pas en retour tous les sentimens de son âme ? Hélas ! si je vous dis que l'inconstant Birène n'a payé son amour que par la plus noire & la plus lâche ingratitude , pourrez-vous me croire ? ou du moins pourrez-vous m'écouter sans baisser les yeux , sans que vos lèvres murmurent , sans être pénétrés d'une juste indignation ?

O vous, jeunes beautés ! qui frémirez en apprenant à quel point Birène fut ingrat & coupable, frémissez aussi sur vous-même, & sur les périls que vous courez, lorsque vous êtes trop crédules aux discours & aux sermens que les amans emploient avec tant d'art pour vous séduire : sans craindre un Dieu vengeur du parjure, les vents légers semblent emporter leurs sermens ; les premiers feux d'un amour naissant, l'ardente soif du plaisir animent leurs prières & leurs propos séducteurs ; mais soyez moins promptes à les écouter, & que l'exemple d'Olympe vous fasse trembler. Gardez-vous surtout de cette belle jeunesse brillante & légère ; si l'amour paroît naître promptement dans son cœur, souvent il s'y éteint plus rapidement encore ; semblable au feu brillant de la paille allumée, le leur n'est pas plus durable : le jeune homme ressemble au Chasseur qui suit sa proie de montagnes en montagnes bravant le soleil du midi, la fatigue & les halliers épineux ; à peine daigne-t-il jeter les yeux sur cette même proie l'instant d'après sa prise ; ce n'est que tant qu'elle a fui, qu'il s'est montré si ardent à la poursuivre.

Et voilà comme ils sont tous ces jeunes gens, tant que vous leur paroissez froides & réservées, ils vous adorent, ils vous révèrent ; ils vous

jurent une constance à toute épreuve ; hélas ! dès qu'ils peuvent remporter la victoire , ils deviennent avantageux ; ils vous maîtrisent , & leur conduite vous fait naître bientôt le désespoir de ne les pouvoir fixer ; mais ne vais je pas trop loin ? oh ! ne croyez pas que , malgré ces dangers , je vous défende d'aimer , & je sens que j'aurois plus de tort qu'un autre à vouloir vous en empêcher ; je fais trop que vous seriez tristes & languissantes comme une jeune vigne , dont les rameaux abattus rampent dans un jardin , & n'ont ni l'arbre ni le pâlis dont elles auroient besoin pour élever & soutenir leurs pampres. Oui , oui , vous pouvez cueillir des fleurs , jouir même des traits délicieux de l'amour ; mais prenez garde qu'ils ne soient pas encore trop âcres & trop verts , je ne vous conseille pourtant pas d'avoir la duperie de les choisir trop murs & prêts à tomber d'eux-mêmes.

Je vous ai donc dit ci-dessus que parmi les prisonniers Frisons on avoit trouvé la fille du Tyran Cymosque , & Birene donnoit à entendre qu'il la destinoit à son cousin ; mais , à dire la vérité , le traître de Birene étoit trop friand de pareils morceaux , & dans son âme infidelle , il se seroit cru le plus grand des imbécilles , s'il avoit laissé jouir un autre d'un plaisir qu'il tenoit presque dans sa main.

La jeune & jolie Princesse ne passoit pas quatorze ans; elle étoit belle & fraîche comme le bouton de rose qui croît peu-à-peu, prêt à sortir & à briller au-dessus d'une haie. Birene non-seulement se sentit un goût bien vif pour elle, mais bientôt son cœur fut embrasé de feux aussi violens que le feroient ceux d'une moisson bien mûre & bien sèche où quelque main ennemie auroit porté la flamme.

Les larmes qu'elle répandit sur son père eurent sur l'amour qu'il avoit eu jusqu'alors pour Olympe le même effet qu'auroit de l'eau froide sur de l'eau bouillante; le feu qui coula dans ses veines pour la jeune Princesse Frisonne éteignit absolument celui qui lui restoit encore pour Olympe; la satiété, le dégoût même succédèrent à cette indifférence; & son ardeur s'augmentant à mesure pour sa jeune prisonnière, il crut qu'il mourroit d'une trop longue attente. Ce fut donc avec l'espérance d'avancer le jour qu'il croyoit devoir combler ses desirs, qu'il feignit de se ranimer pour Olympe, il eut l'air d'être plus empressé que jamais pour elle; elle l'aimoit trop pour le soupçonner, il osa même quelquefois en sa présence faire des caresses un peu trop vives à la jeune enfant, voyant bien qu'elles ne feroient regardées que comme des marques d'un sentiment noble & généreux qui

le portoit à rendre les chaînes de sa prisonnière plus légères. O grand Dieu ! que de voiles , que de nuages obscurs offusquent souvent les yeux & les jugemens des hommes ! les caresses , les desirs secrets , les sentimens apparens de Birene firent honneur à son âme dissimulée , on les crut l'ouvrage de la vertu.

Les Matelots ayant élevé leurs rames , & vu fuir déjà le rivage , le Duc de Zélande & sa compagnie voguèrent vers ses Etats ; perdant bientôt de vue les côtes de Hollande , ils s'approchèrent à main gauche de celle de l'Ecosse , pour ne pas toucher à celles de la Frise ; soudain un vent violent & contraire les éloignant de leur route , les rejetta pendant trois jours en pleine mer , & ce ne fut que sur la fin du troisième , que fatigués du gros tems ils abordèrent & descendirent dans une île inculte & inhabitée. Olympe descendit sans crainte avec un époux qu'elle adoroit & ne soupçonnoit pas ; on leur tendit un pavillon dans un lieu commode , & ce fut sous ses toiles qu'un même lit reçut les deux époux , tandis que tous les autres retournèrent se reposer sur le vaisseau.

La fatigue de la mer , la peur & l'agitation causée par l'orage , le bonheur de se trouver en sûreté , seule & tranquille à côté d'un époux adoré ; nul bruit , nulle idée fâcheuse ne trou-

blant son repos , Olympe fut frappée bientôt du sommeil le plus profond.

Le traître Birène qui voit avancer l'exécution de ses lâches projets , se lève doucement , dès qu'il la fait endormie ; il roule en diligence ses habits les uns dans les autres , sort du pavillon , vole au bord de la mer , réveille ses gens sans faire aucun bruit , ordonne de lever l'ancre , fait cingler vers la haute mer , & quitte sans regret le rivage.

La malheureuse Olympe dort tranquillement jusqu'à l'heure où l'aurore répand une froide bruine , & que l'on entend l'alcyon plaindre encore ses anciens malheurs par son triste cri : Olympe alors étend vainement un de ses bras pour embrasser Birène , elle le retire , ne trouvant personne ; elle essaie de nouveau ; ses bras , ses jambes cherchent inutilement son époux , & la terreur achève de dissiper son sommeil ; ses yeux ne la rassurent pas davantage. Elle quitte ce lit qui devient l'objet le plus cruel pour elle , & sort en diligence du pavillon ; elle court vers la mer , toute échevelée , & déchirant ses joues ; elle commence à prévoir l'excès de son malheur ; elle frappe son sein , arrache ses cheveux , & porte ses regards inquiets sur le rivage éclairé par les foibles rayons de la lune ; elle appelle Birène à grands cris , les seuls antres & les

rochers émus par sa voix répondent à ses plaintes.

Olympe monte sur un grand rocher , que les vagues de la mer avoient rendu creux & courbé sur les flots à force d'en frapper la base ; tant l'amour alors lui donnoit de courage. Hélas ! elle n'apperçoit plus que l'horison & les voiles enflées qui portent au loin le navire & son infidèle époux ; l'air n'étoit pas bien clair, elle crut voir encore pendant long-tems ce cruel vaisseau ; le visage pâle & plus blanc que la neige , elle se laisse enfin tomber ; elle crie , elle répète cent fois le nom de son barbare époux , ses gémissemens inutiles , ses battemens de mains s'entreméloient avec ses cris : Où suis-tu , cruel ? arrête ! ton vaisseau n'a pas toute sa charge , il n'emporte que mon âme malheureuse , crains-tu de venir chercher les restes d'un corps bientôt inanimé ? Se trompant , s'égarant sans cesse dans son désespoir , Olympe continue long-tems à faire des signes inutiles avec ses bras & ses vêtemens , pour qu'on revienne la chercher : les vents qui portoient l'infidèle Birène & son vaisseau dans la pleine mer , emportoient aussi les plaintes & les reproches amers de la malheureuse Olympe. Trois fois son désespoir la pressa de s'élancer dans l'onde ; cessant enfin d'y porter ses inutiles regards , elle

retourna vers le lieu qui l'avoit vu livrée au plus funeste sommeil : elle se jette , la face éplorée , sur les linceuls du lit ; elle lui reproche , dans son égarement , de les avoir reçus deux , & d'avoir laissé Birène s'éloigner d'elle : Ingrat , perfide ! s'écrioit-elle , n'as-tu donc pas pitié de moi ? que puis-je faire ? où dois-je aller ? Qui daignera me secourir ? Nul mortel ne peut ici venir à mon aide : je ne vois pas même la trace d'un seul homme. Qui pourra donc me fermer les yeux ? Qui pourra m'ouvrir un tombeau ? Quelle sépulture puis-je espérer , que le ventre affamé des loups de cette forêt ? Je crois voir sortir déjà de ces bois épais le tigre , l'ours , le lion , & tous les autres monstres armés par la Nature d'ongles tranchans & de dents meurtrières ; mais ils ne peuvent me donner qu'une seule fois la mort , & tu m'en fais souffrir mille. Supposons encore qu'un nocher ému par la pitié , m'arrache aux périls que je cours , & daigne me conduire en Hollande , ses ports , ses forteresses ne sont-elles pas à toi ? Ta politique adroite & frauduleuse n'a-t-elle pas su te rendre le maître de la terre qui m'a vu naître ? Tu m'as ravi mes Etats en abusant de ma foiblesse pour toi ; mes châteaux de Flandres qui seroient à présent mon unique ressource , cruel ! n'en ai-je pas sacrifié le prix pour te rendre la liberté ?

Oserois-je me retirer dans la Frise dont j'ai refusé le trône, refus qui me coûta la vie de mon père, de mes frères, & qui fut cause de l'état où je suis aujourd'hui réduite? ingrat, ne crains point mes reproches de tout ce que j'ai fait pour toi, tu dois les entendre plus cruels encore dans ton perfide cœur; des Pirates vont peut-être m'enlever & me réduire au sort d'une vile esclave. Ah! que plutôt mes membres déchirés soient emportés & dévorés dans les antres des bêtes féroces! A ces mots, Olympe tremble de fureur; sa tête frémit d'une agitation affreuse, telle que celle d'Hécube en voyant le corps sanglant de son fils Polidore; elle s'assoit enfin sur une roche, contemplant les flots d'un œil immobile; c'est dans ce triste état que je la laisse avec vous, car j'ai grande envie de vous parler à présent du brave & charmant Roger.

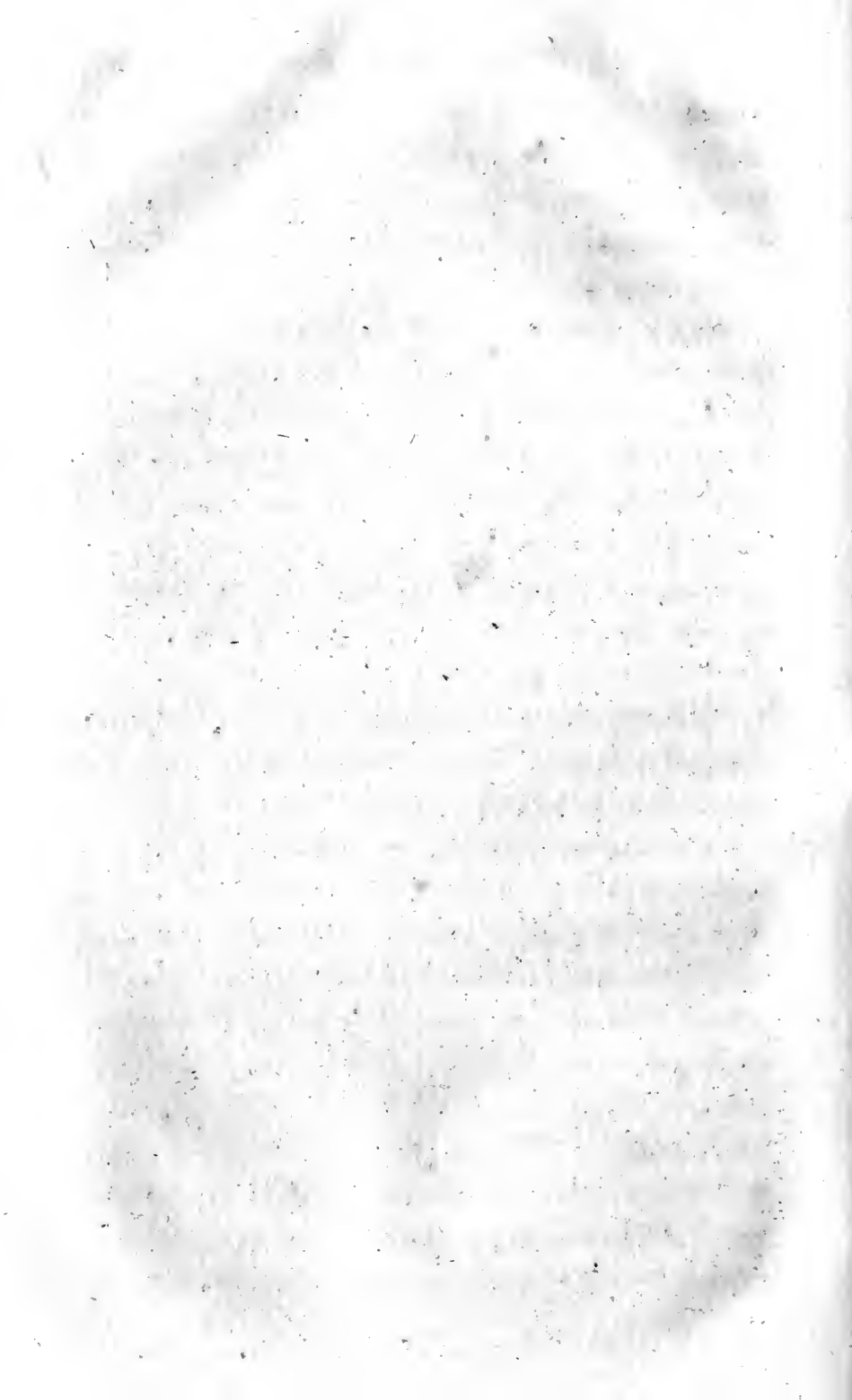
Nous avons laissé Roger traversant cette plaine aride & brûlante de sable où les rayons réfléchis ou tombant à plomb du soleil blanchissoient & calcinoient l'arène par leur action; les armes du guerrier n'étoient pas moins brûlantes alors, que lorsqu'elles étinceloient sous les coups précipités des Forgerons; une soif dévorante étoit prête d'anéantir ses sens, lorsqu'à l'ombre d'une antique tour il aperçut trois Dames, qu'à leurs vêtemens il reconnut pour

être de la Cour d'Alcine ; elles venoient de descendre sur le rivage, & elles étoient couchées mollement sur des tapis d'Alexandrie, entourées de mets délicieux, & de flacons où l'on voyoit briller différentes sortes de vins : une barque amarée au rivage & la voile sans mouvement, faisoit croire qu'elles n'attendoient là qu'un vent favorable pour se rembarquer.

Appercevant Roger couvert de sueur, & l'altération peinte sur ses lèvres & dans ses yeux, elles l'invitent à s'arrêter un moment à l'ombre & à se rafraîchir à leur table ; déjà l'une d'elles s'approche de son cheval & veut tenir l'étrier pour l'aider à descendre ; l'autre remplit une coupe de vin mousseux & le lui présente. Roger les refuse avec politesse, en pensant qu'Alcine le poursuit, & que tous les momens lui sont chers pour s'éloigner d'elle : le salpêtre & le soufre pur qui touchent le feu, ne sont pas plus prompts à s'enflammer, la mer ne s'élève pas soudainement avec plus de furie, quand un tourbillon violent soulève & fait tourner ses flots, que ces trois Dames qui se croyoient belles ne s'enflamment de colère contre Roger, en le voyant suivre sans s'arrêter sa pénible & brûlante route. L'une d'elles, transportée de rage, l'insulta par ces propos outrageans : Non, dit-elle, tu n'es pas un vrai Chevalier ; ces
armes,



Roger les refuse avec politesse, en pensant
qu'Alcine le poursuit.



armes , ce cheval , tu les as sans doute volés ; si l'on te rendoit justice ; une corde finiroit ta vie , ou ton corps mis en quatre quartiers effrayeroit les malfaiteurs tels que toi , larron arrogant , vilain , ingrat.

Roger parut insensible à leurs injures , & sans leur répondre , il poursuivit sa route pendant ce tems ; les trois Dames remontèrent dans leur barque , & côtoyant la même côte qu'il suivoit , l'une d'elles continuoit à le menacer & l'insulter ; mais Roger marchant toujours étoit déjà parvenu sur le bord d'un détroit qui le séparoit encore des États de Logistille ; ce fut alors qu'il apperçut un vieux nocher qui venoit à l'instant de l'autre rive , comme s'il s'y fût placé pour l'attendre , & ce nocher partit aussi-tôt pour le venir recevoir dans sa barque.

Le maintien & la physionomie de ce nocher annonçoient un homme bienfaisant , vertueux , & d'une longue & grande expérience. Roger se voyant enfin sur cette mer tranquille , rendit grâces au Ciel , & s'entretint avec cet honnête vieillard : Que vous êtes heureux & sage , dit le nocher au Paladin , d'avoir su vous tirer des chaînes d'Alcine , avant qu'elle vous ait pu présenter , comme à tant d'autres , le fatal breuvage enchanté ! Que vous avez bien fait de vous retirer vers la sage Logistille , chez

laquelle vous ne trouverez que de ces beautés éternelles, de ces plaisirs purs qui nourrissent le cœur, qui le remplissent, & qui lui paroissent toujours nouveaux. Logistille, continua-t-il, élèvera toujours votre âme par les sentimens que ses leçons & sa présence sauront vous inspirer ; tous les autres plaisirs alors n'auront plus d'attraits pour vous, vous ne ferez plus sensible qu'à celui de la voir & de l'écouter. Tous ceux qui flattent nos sens peuvent-ils en effet être comparés à ce bonheur pur & céleste dont tout mortel que vous êtes, vous prendrez une juste idée en aimant & suivant son exemple & ses leçons ?

C'est ainsi qu'ils s'entretenoient, en continuant à voguer vers l'autre rivage dont ils étoient encore assez éloignés, lorsqu'ils apperçurent une flotte nombreuse appareillée pour combattre, qui faisoit force de voiles pour s'approcher de la côte des États de Logistille : cette flotte avoit été rassemblée à la hâte par Alcine ; elle accouroit pour achever d'envahir le reste des possessions de sa sœur, ou du moins pour recouvrer le bien le plus cher qu'elle avoit perdu : un amour malheureux, l'injure qu'elle avoit reçue l'animoient également à faire les derniers efforts ; elle encourageoit elle-même les matelots & les rameurs qui, par la vivacité

du battement de leurs rames , blanchissoient la mer d'écume , & jusqu'aux flancs , la poupe & la proue des vaisseaux ; le bruit qu'ils excitoient faisoit retentir le rivage , & ce bruit étoit au loin répété par les échos.

Ah ! Roger , s'écria le vieux nocher , découvrez promptement votre écu , ou vous allez perdre la vie ou tomber dans un honteux esclavage. Non - seulement ce fidèle serviteur de Logistille donnoit ce conseil à Roger , mais aussi-tôt s'emparant de l'écu , il se hâta d'ôter l'étui qui le couvroit ; la splendeur foudroyante qui sortit alors de ce bouclier enchanté , fut telle , que tous ceux qui montoient la flotte d'Alcine en ressentirent les redoutables effets , & frappés par l'aveuglement & la perte de tous leurs sens , on les vit tomber de tous côtés , soit des galeries , soit de l'avant & de l'arrière des vaisseaux.

Une sentinelle de Logistille ayant découvert , du haut de la roche où elle étoit postée , la grande armée d'Alcine , sonna l'allarme , & les trompettes la répétant de toutes parts , les troupes de la vertueuse Logistille se portèrent en bon ordre sur la côte ; ses vaisseaux appareillèrent , & bien préparés pour le combat , ils s'avancèrent au-devant de l'ennemi. La barque

de Roger aborda sans peine , & le Paladin se vit en toute sûreté.

Quatre Dames de la Cour de Logistille, qui paroissoient chargées des soins les plus importants , s'avancèrent sur le rivage ; la valeureuse Andronique, la sage Fronésie, la modeste Dicile & la sage Sophrosine se donnent tous les mouvemens nécessaires pour exécuter les ordres de la Fée dont les vaisseaux s'élançant au premier signal contre ceux d'Alcine, les coulèrent à fond , ou les prirent malgré leur résistance ; & non-seulement Alcine ne put rien conquérir de nouveau , mais ce combat lui fit perdre tout ce qu'elle avoit usurpé jusqu'alors sur sa sœur ; à peine quelques-uns de ses vaisseaux purent-ils s'échapper à la flamme qui les poursuivoit ; & par cette déroute générale, la coupable Alcine perdant tout espoir de s'emparer de Roger , fut obligée de s'enfuir presque seule sur une chétive barque.

Tandis qu'Alcine fuyoit, le reste de son armée en déroute achevoit de rendre les armes ou d'être prise & brûlée par l'armée triomphante de Logistille. La vieille Magicienne y fut moins sensible qu'à la perte de son amant : baignée de larmes , détestant la vie, elle s'affligeoit encore de ne pouvoir se donner la mort ; car nulle Fée

de cet ordre ne peut mourir, jusqu'à ce que le Soleil prenne un autre cours, & que tout le systême du Ciel & ses grands mouvemens réguliers changent : si le sort ne l'eût réglé de cette sorte, Alcine eût obtenu de Clotho, de briser le fil de ses jours ; elle eût imité Didon baignant son bûcher de son sang & de ses larmes, ou, comme la fière & voluptueuse Cléopâtre, elle eût fait couler dans ses veines le poison glacé d'un aspic. Mais retournons à ce brave Roger qui s'est couvert de gloire en rompant ses indignes chaînes, & laissons la détestable Alcine abandonnée à son désespoir.

Dès que ce Paladin fut descendu de son vaisseau, l'Eternel reçut ses vœux & les actes de sa reconnoissance ; & tournant le dos à la mer, Roger s'avança d'un pas léger vers le château. L'œil de l'homme n'en vit & n'en verra jamais un qui soit & plus fort & plus beau : les murs en étoient construits d'une matière encore plus belle que le diamant & l'escarboucle ; tout y paroissoit être d'une beauté vraiment céleste, & qui le voyoit prenoit une idée du séjour des Dieux.

Mais de quel prix, mille fois plus grand encore pour l'homme, n'étoient pas les murs de ce château ? Il y voyoit l'intérieur de son âme ; il y découvroit les défauts secrets qu'il avoit

entendu flatter , & les vertus que la calomnie avoit attaquées ; c'est ainsi qu'il apprenoit à se défier de la flatterie , & à mépriser une censure injuste ; c'est ainsi qu'il acquéroit facilement la vraie philosophie qui doit nous guider.

Ces murs resplendissans de lumière encore plus que le soleil dans les plus beaux jours , chassoient au loin l'obscurité. L'art & l'élégance de l'ouvrage dispuoient le prix à la richesse de la matière. L'œil incertain hésitoit à le donner.

Sur des arcs élevés jusques dans le haut des airs , on voyoit des jardins spacieux , & l'on auroit peine dans le terrain le plus favorable d'en tracer d'aussi variés & d'aussi délicieux. Les parapets de ces grands arceaux laissoient appercevoir les arbres fleuris les plus odoriférans , & le printems éternel de ce beau séjour entretenoit la tête touffue des arbres fruitiers également couverte de fruits & de fleurs.

Ce n'est que dans ces beaux jardins qu'on peut jouir de pareils arbres dans toutes les saisons ; ce n'est que dans leurs parterres émaillés , que la rose est toujours vermeille ; que la violette pare & parfume en tous tems les gazons ; que l'amarante se distingue par sa riche couleur de pourpre ; & que le lys & le jasmin y conservent leur blancheur toujours éclatante ; par-tout ailleurs le soleil du matin voit ces

fleurs briller , & le soleil du soir les voit la tête inclinée sur leur tige déjà flétrie ; mais la verdure & l'éclat des fleurs étoient éternelles dans les jardins de Logistille , qui , par son seul savoir & ses soins , réussissoit , sans avoir recours à des moyens surnaturels , à conserver un printemps perpétuel dans ce séjour délicieux.

Logistille fut très-satisfaite de l'hommage qu'elle recevoit de l'aimable Paladin ; elle donna ses ordres pour que toute sa Cour s'empressât à lui plaire , comme à lui rendre les plus grands honneurs. Astolphe étoit arrivé dans ce palais long-tems avant Roger ; ils sentirent la joie la plus vive de se retrouver ensemble ; & peu de tems après arrivèrent aussi tous les Chevaliers que Mélisse avoit délivrés de leur enchantement. Quelques jours s'étant écoulés , Roger & le Duc Astolphe qui n'avoit pas un desir moins ardent que lui de revoir les Royaumes du Couchant , vinrent ensemble trouver la sage Fée avec Mélisse : l'un & l'autre la supplièrent de les honorer de ses derniers conseils , & de les favoriser de ses secours , pour retourner dans les pays d'où ils étoient venus. La Fée leur demanda deux jours pour y penser , & pour les laisser partir ; causant ensuite avec Astolphe & Roger , elle détermina que le cheval ailé retourneroit le premier sur les rivages d'Aqui-

taine; mais elle voulut auparavant faire elle-même une bride & un frein pour l'hypogriffe, qui donnât à Roger la puissance de diriger & de rallentir son vol.

Logistille voulut apprendre elle-même à Roger à se servir de l'hypogriffe, soit qu'il voulût faire élever son vol ou l'abaisser; il apprit de même les moyens de le faire tourner à droite ou à gauche, de le faire planer en l'air, ou de lui faire raser la terre; bientôt il devint un excellent Ecuyer, pour conduire ce cheval ailé comme un destrier ordinaire: pénétré des bontés de Logistille, & son cœur lui restant attaché pour le reste de sa vie, Roger prit congé de cette sage Fée, & s'éleva dans les airs. Je vais continuer à parler de lui; ce ne sera que dans la suite que je vous raconterai comment le Prince Anglois, après avoir éprouvé bien de longues & périlleuses aventures, parvint enfin à rejoindre Charlemagne & la Cour Françoisse, où ce Prince étoit fort aimé.

Roger ne voulut point en s'en allant suivre la même route que l'hypogriffe lui avoit fait tenir malgré lui: cet animal alors indocile l'avoit tenu presque toujours suspendu sur la vaste superficie des mers, & ne lui avoit que très-rarement laissé voir la terre; mais à présent maître de diriger son vol, il prit un autre chemin,

ainsi que les Rois Mages lorsqu'ils voulurent éviter la fureur d'Hérode. L'hypogresse, en quittant le rivage de l'Espagne, l'avoit emporté presque en droite ligne jusqu'au fond des mers de l'Inde dans cette île où la sage Logistille & la coupable Alcine étoient dans une guerre perpétuelle. Roger voulut quitter l'Empire d'Eole, & voir d'autres pays; & c'est ainsi qu'il se plut à imiter la course du Soleil en faisant le tour du monde: volant entre le Cathay & la Mangiane, il dépassa le vaste pays de Czuan-si; le Royaume de Sérican se découvrit à sa droite, tandis qu'il passoit au-dessus des montagnes de l'Immaüs; & descendant alors du Pôle & des pays hyperborées & des monts glacés de la Scythie, jusqu'aux rivages de l'Hircanie, il découvrit le vaste Royaume des Sarmates: dès qu'il fut arrivé aux termes qui séparent l'Asie d'avec l'Europe, la Russie, la Prusse & la Poméranie se découvrirent à ses yeux. Quelque desir ardent que Roger se fût senti renaître de voir sa chère Bradamante, il ne put résister au plaisir de parcourir ainsi la surface de la terre; il ne négligea donc pas de voir encore la Pologne, la Hongrie, ces pays mêmes qui sont voisins du Pôle, & toujours glacés & stériles; passant enfin sur les vastes contrées connues sous

le nom d'Allemagne, il arrêta son vol sur les rivages de l'Angleterre.

Au reste, Seigneur, je serois bien fâché que vous imaginassiez que je veux vous faire croire que le bon Roger eût eu la duperie de faire un si long chemin, sans quitter le dos de l'hypogriffe; je me fais un devoir de vous assurer au contraire que tous les soirs, il avoit soin de descendre dans les meilleures hôtelleries, évitant avec humeur celles qui lui paroissoient être mauvaises. On ne peut donc faire un voyage aussi long, d'une manière plus commode & plus agréable. C'est ainsi que le bon Roger employa ses journées, & près de deux mois, pour voir bien à son aise la vaste superficie de la terre & des mers, jusqu'au moment où, volant toujours, il fit descendre son bon cheval ailé sur les riches bords de la Tamise.

Ses regards furent d'abord frappés de voir dans les vastes prairies voisines de la grande cité de Londres, une quantité prodigieuse de troupes diverses qui s'étoient rassemblées, & qui faisoient retentir l'air du son aigu des trompettes & du bruit des tambours. C'étoit le secours que le bon Renaud, l'honneur des Paladins François, & dont je vous prie de vous ressouvenir, étoit venu demander dans cette grande île,

de la part du grand Empereur Charles son oncle. Roger arriva précisément dans le moment où l'on faisoit la revue de cette grande & belle armée, & pour se mettre bien au fait de tout, il aborda & questionna poliment un Officier qui lui répondit de même. Seigneur, lui dit celui-ci, l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande ont fourni presque toutes les troupes que vous voyez rassemblées. Les îles Orcades & les îles Hébrides ont joint aussi quelques bannières à cette grande armée, & la revue générale qui se fait ce matin étant finie, ces troupes prendront le chemin des bords de la mer, où des vaisseaux les attendent, pour les porter promptement au secours des François assiégés dans leur capitale; ils attendent ce renfort avec l'espérance de vaincre leurs superbes ennemis. Mais afin que vous puissiez mieux connoître les différentes troupes qui composent cette armée, je vais me faire un plaisir de vous en rendre compte.

Cette grande & riche bannière sur laquelle brillent des fleurs-de-lys & des léopards, celle que le Général de l'armée a déployée, & à laquelle tous les autres étendards doivent obéir, c'est celle de Léonel, Duc de Lancastre, neveu de notre Souverain, la fleur des Chevaliers Bretons, également prudent & brave, soit dans les conseils, soit dans les combats.

La première après le gonfalon royal, celle que

vous voyez que le vent agite du côté de la montagne, & qui porte trois aîles d'argent dans un champ de sinople, c'est la bannière du Comte de Warwick ; elle est accompagnée de celle du Duc de Glocester qui porte un massacre de cerf pour armes ; celles du Duc de Clarence & du Duc d'Yorck suivent ensuite ; la première a pour signe un flambeau, la seconde porte un arbre. Celle où vous pouvez remarquer une lance brisée en trois pièces, est celle du puissant Duc de Norfolk. Le Comte de Kent porte la foudre pour emblème dans la sienne, & le Duc de Pembrok, un griffon. Une balance distingue la bannière du Duc de Suffolk, & deux serpens assujettis sous le même joug celle du Comte d'Essex. Une guirlande en champ d'azur pare la bannière du Duc de Northumberland, & le vaisseau qui s'enfonce dans la mer celle du Comte d'Arondel. Une montagne entr'ouverte, un palmier, un pin dont l'eau baigne les racines, sont successivement celles du Marquis de Barkley, des Comtes de la Marche & de Richemont. Cellet des Comtes de Dorset & d'Anten portent un char, l'autre une couronne. Ce faucon que vous voyez les aîles étendues sur son nid, appartient à Raymond, Comte de Devonshire : la bannière jaune & noire est celle du Comte de Vigore ; celle de Derby a pour marque un chien, & la bannière du Comte d'Oxford un ours : le riche

Evêque de Bath a fait broder sur la sienne une croix blanche, & le brave Arimon, Duc de Sommerset, porte une chaise rompue sur un fond cendré.

Les Hommes-d'armes & les Archers à cheval de cette belle armée, sont au nombre de quarante-deux mille : l'Infanterie qui doit les suivre, forme à-peu-près le double de ce nombre : les quatre drapeaux de cette infanterie dont l'un est vert, l'autre cendré, le troisième jaune, & le quatrième liseré de bleu & de blanc, sont ceux de Godefroy, Duc de Buckingham, de Henry, Comte de Salisbury, d'un vieillard nommé Herman, Seigneur de Burgenie, & d'Edouard, Comte de Croisbère ; ce sont ces quatre Chevaliers qui commandent les troupes qui doivent combattre à pied.

Celles que vous voyez à l'orient, sont toutes Angloises : celles du côté du midi sont trente mille Ecoffois commandés par le Prince Zerbin, fils du roi d'Ecosse : remarquez-vous ce terrible lion entre deux licornes, dont une des pattes tient une épée levée ? c'est la bannière royale d'Ecosse : le Prince Zerbin est l'un des mortels le plus beau, le plus brave, le mieux fait ; il semble que la nature ait pris plaisir à le former, & qu'elle ait brisé elle-même le moule qui pouvoit en reproduire un semblable.

Le duc d'Ottonlei porte une barre d'or sur sa

bannière ; celle du Duc de Marr porte un léopard enchaîné ; le fier Alcabrun , chef des terribles montagnards , & qui préfère aux titres de Duc , de Comte & de Marquis , celui de Chef de Clane , fait porter une bannière ornée de plumes , & variée de vives & différentes couleurs. L'aigle qui regarde fixement le soleil est l'emblème de la bannière du Duc de Strafford. Le brave Lurcain , Comte d'Angus , porte pour devise un taureau entre deux dogues ; & le tendre & fidèle Ariodant , Duc d'Albanie , son frère , porte le blanc & l'azur , symboles de la loyauté. Ce dragon qu'un vautour déchire , est l'enseigne du Comte de Bukan. La bannière blanche & noire , est celle du fort Arman , Seigneur de Forbell ; & le flambeau en champ d'azur , celle du Comte d'Erelie.

Deux gros escadrons d'Irlandois , continua-t-il , remplissent la plaine ; l'un est commandé par le Comte de Kildare ; l'autre , composé d'une élite de braves montagnards , obéit au Comte de Desmond ; le premier porte dans son étendard un pin enflammé ; l'autre une bande de gueules en champ d'argent. Non-seulement l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande , rassemblent ce puissant secours pour le service de Charlemagne ; mais la Suède , la Norwège , & jusqu'aux îles éloignées de Thule & d'Islande , font sortir de leurs roches glacées des peuples ennemis de la paix prêts à combattre pour

cet Empereur : ils sont au nombre de seize mille ; & ces farouches soldats , sortis de leurs antiques forêts & de leurs cavernes sombres , sont plus semblables à des ours qu'à des hommes , par le poil long & épais dont tout leur corps , & même leur visage terrible sont couverts. Leur bannière est toute blanche ; & c'est avec le fer de leurs piques hérissées , qui brillent sur leurs bataillons ferrés , qu'ils veulent teindre cette bannière dans le sang de Maures.

C'est ainsi que Roger connut les bannières , & le nom des Seigneurs Bretons , qui partoient pour secourir la France. Ces Chevaliers furent très-émervéillés de son étrange monture : ils formèrent un cercle autour de lui , pour admirer ce cheval ailé ; mais Roger se plaissant à redoubler leur surprise & leur admiration , sauta sur l'hypogriffe ; & chatouillant légèrement ses flancs avec ses éperons , il s'éleva dans un clin d'œil jusqu'aux nues , & les laissa dans un étonnement qui les fit douter s'ils pouvoient en croire leurs yeux. Roger ayant donc examiné suffisamment cette belle & grande armée , dirigea son vol vers l'Irlande.

Il vit donc bientôt cette fabuleuse Hibernie , où l'on croyoit fermement qu'un vieux saint Patrice avoit creusé de sa main un trou profond , plein d'indulgences & de grâces si puissantes , que l'homme dépravé dans ses mœurs

pouvoit aisément s'y laver de toutes les taches de ses péchés. Il passa bientôt après du côté de la petite Bretagne ; & ses regards étonnés apperçurent alors la belle Angélique attachée nue sur un rocher.

Ce rocher, cette île fatale portoit alors le nom de l'Isle des Plaintes ; c'étoit dans cette île, où, comme je l'ai dit dans le chant précédent, habitoit cette Nation si cruelle qui couroit en armes sur différens rivages, pour enlever les plus belles femmes ou filles qu'ils pussent trouver, & les exposer pour être la pâture d'un horrible monstre.

Angélique avoit été enchaînée ce matin même, pour attendre sur ce rocher que l'orque marine vînt à l'ordinaire pour la dévorer. J'ai dit aussi dans le même chant, comment cette rare beauté avoit été surprise par les Ebudiens, lorsqu'endormie par les enchantemens d'un scélérat d'Hermite, elle étoit couchée sur le sable à côté de ce vieux Magicien : ces barbares Insulaires l'avoient donc exposée aux dents meurtrières du monstre. Cette jeune Princesse, toute nue, toute aussi charmante que la nature l'avoit formée, n'avoit pas un seul voile qui pût couvrir les lys & les roses vermeilles placées à propos où leur éclat pouvoit embellir un si beau corps : Roger eût pu dans le premier coup-d'œil, la
prendre

prendre pour une belle statue d'albâtre ou du marbre blanc le plus précieux, s'il n'eût pas apperçu ses larmes qui baignoient les lys & les roses si fraîches de ses joues & des charmantes extrémités de son beau sein, & si ses cheveux blonds n'eussent pas alors été agités par le zéphir : Roger se ressouvint un moment des beaux yeux de Bradamante en fixant ses regards sur ceux d'Angélique ; l'amour & la pitié lui percèrent le cœur du même coup ; il eut peine à retenir ses larmes, & suspendant le battement des ailes de son coursier : O belle des belles qui ne devrois porter que les douces chaînes de l'amour, lui dit-il ! quelles mains cruelles, quelle âme barbare, quel sort affreux ont pu vous couvrir de ces indignes fers qui meurtrissent l'yvoire de vos bras & de vos belles mains ?

Angélique couverte alors d'un rouge vif qui paroît courir sur l'albâtre de tout son beau corps, confuse de ce que rien ne pouvoit en échapper aux yeux de Roger, & que quelques charmans que pussent être les attraits qui parent la beauté, il en est qui doivent ne point paroître à la clarté du jour, Angélique eût au moins couvert son beau visage de sa main, si les chaînes étroites qui l'attachoient au rocher le lui eussent permis ; elle ne put le couvrir que de ses larmes, & baisser sa tête : ce fut par

ce seul signe qu'elle pût d'abord lui répondre : sa langue à la fin moins captivée par la pudeur, commençoit à s'exprimer d'une voix basse & tremblante, lorsqu'un bruit étrange & terrible s'éleva tout-à-coup sur la mer.

Le monstre démesuré commence à paroître ; une partie de son vaste corps surmonte la surface de l'onde, l'autre partie reste cachée. De même qu'un vaisseau porté par le vent du nord sillonne l'onde avec rapidité, pour surgir dans le port ; de même l'orque cruelle s'avance vers sa proie. Angélique à moitié morte de peur, n'espère en nul secours qui puisse la rassurer.

Roger, la lance en arrêt, fondit alors sur le monstre, & le frappa. Cet horrible animal ne peut se comparer à rien de ce que produit la nature ; ce n'est qu'une masse énorme qui s'agite & qui se tourne, & qui n'a d'un animal que la tête & les yeux ; on apperçoit seulement quelques longues défenses semblables à celles d'un sanglier. Roger l'avoit frappé vainement entre les yeux. Le fer & le rocher ne sont pas plus durs que ses écailles impénétrables. Le Chevalier connoissant l'inutilité de ce premier coup, veut en porter un second ; l'orque appercevant sur l'eau, l'ombre des grandes ailes de l'hypogriffe, abandonne sa proie assurée qu'elle voit sur le rivage, & vole pour s'emparer de

Celle qui lui paroît plus grosse, & s'agiter sur la mer. Roger saisit ce tems pour descendre à plusieurs reprises, & lui porter de nouveaux coups. Semblable à l'aigle qui fond du haut des airs sur la biche qu'elle voit errante sur l'herbe, ou plutôt encore sur la couleuvre qu'elle découvre sur un rocher se traînant & cherchant à se dépouiller de son ancienne peau dorée & azurée, elle n'ose l'attaquer du côté qui lui conviendrait le mieux, voulant éviter son dard & son souffle empoisonné; mais elle l'attaque par derrière & la bat de ses aîles, pour qu'elle ne puisse pas retourner sa tête dangereuse : de même Roger avec sa lance & son épée frappe l'orque, & dirige ses coups entre ses deux oreilles sur son dos, ou sur sa queue, n'osant les porter sur la place défendue par ses dents meurtrières.

Si l'orque se retourne contre lui, Roger se détourne légèrement; il s'élève en l'air, il fond de tous côtés sur elle; mais le jaspé le plus dur l'est encore moins que ses écailles que son épée ne peut entamer.

C'est ainsi que dans les mois de la moisson, on voit souvent une de ces grosses mouches importunes s'attacher avec fureur à la poursuite d'un chien de basse-cour; elle lui pique, tantôt les yeux, tantôt les oreilles, & le museau; elle vole en tournant autour de lui, bourdonne, &

cherche à lui faire sans cesse de nouvelles blessures ; le chien furieux fait claquer ses dents aigües de colère ; s'il réussit à l'attraper , son ennemie est sur le champ anéantie : l'orque battoit l'onde de sa queue avec tant de violence , qu'elle faisoit jaillir l'eau jusqu'aux nues. Roger s'en trouvoit quelquefois tellement enveloppé , qu'il savoit à peine alors s'il voloit dans les airs , ou s'il nageoit dans l'eau. Il craignit enfin que les tourbillons qui s'élevoient sans cesse ne mouillassent les aîles de l'hypogriffe au point que l'animal ne pût plus se soutenir , & qu'il ne le mît dans le cas d'avoir à desirer une chaloupe ou un canot : il crut donc en voyant que ses armes étoient inutiles , qu'il devoit en choisir une autre plus sûre , en éblouissant les yeux du monstre par la splendeur du bouclier enchanté qu'il tenoit couvert ; mais de crainte que la beauté qu'il voyoit toujours attachée sur le rocher ne fût également frappée par cette lumière redoutable , il vola près d'elle , & mit à l'un de ses doigts l'anneau dont le pouvoir étoit de surmonter tous les enchantemens. C'étoit ce même anneau que Bradamante avoit enlevé à Brunel pour remettre Roger en liberté , lorsqu'il étoit sous la puissance d'Atlant ; Bradamante , comme je l'ai déjà dit , l'avoit remis depuis à la sage Mélisse pour le délivrer une

seconde fois des enchantemens d'Alcine ; & Mélisse, après s'en être servie pour opérer tant de bien dans l'île de la Magicienne, l'avoit remis à Roger qui, depuis le tems de leur séparation, le portoit toujours à son doigt ; il crut donc le devoir donner à celle qu'il vouloit délivrer, de peur que les éclairs brillans de l'écu ne fussent dangereux pour ces yeux charmans qui déjà l'étoient devenus pour lui : il s'avança sur le rivage où l'orque se portoit alors, couvrant un vaste espace avec son corps monstrueux ; & Roger l'attendant, sçut prendre son tems pour découvrir l'écu qui rendit une lumière si éclatante, qu'on auroit pu croire qu'un second Soleil venoit d'unir ses rayons à ceux du premier.

Ces rayons enchantés portèrent un coup si terrible dans les yeux de l'orque, que leur effet ordinaire fut aussi prompt que violent. Comme on voit quelquefois sur les bords d'un fleuve dont on a troublé les eaux avec de la chaux-vive, tous les poissons agités, pendant quelques instans, perdre tout mouvement, & revenir comme morts & couchés sur le dos, sur la superficie de l'eau ; de même on apperçut bientôt le monstre renversé sur la mer. Roger le frappant, lui porta vainement de nouveaux coups ;

l'écaille épaisse de l'orque fut toujours impénétrable : il ne put lui faire aucune blessure.

Angélique en ce moment l'arrête, & le prie de ne point s'obstiner à porter des coups inutiles : Ah ! Seigneur, lui cria-t-elle en pleurant, accourez plutôt pour me délivrer, avant que ce cruel monstre ne se réveille. Hélas ! poursuivit-elle, emmenez-moi avec vous, fût-ce même au milieu de la mer ; je crains mille fois moins de m'y noyer, que d'être la proie de cette horrible bête.

Roger fut tellement touché par de si justes plaintes, qu'il courut à elle, la délivra du rocher, & la fit monter en croupe derrière lui. L'hypogriffe aussitôt appuyant la pointe de son pied sur la terre, s'élance en l'air & le fend. Bientôt il semble galoper ; il porte le Paladin sur son dos, & la belle Angélique sur sa croupe. L'orque est privée d'un repas trop délicieux pour elle ; & Roger, plein de joie & d'amour, & qui sent cette jeune beauté derrière lui, se retourne souvent, & couvre de ses baisers brûlans ces yeux charmans ranimés par sa délivrance, & ce beau sein qu'il sent encore palpiter.

Il ne pense plus alors à suivre son premier

dessein de faire le tour de l'Espagne. Pressé de passer sur une des terres les plus voisines, il fait arrêter & descendre le cheval ailé sur le cap le plus avancé des terres de la petite Bretagne qui se prolonge elle-même dans la mer. Il se présentoit assez près des rivages un bois épais de chênes, que la plaintive Philomele faisoit retentir de ses chants harmonieux. Dans le milieu de ce bois, une fontaine rouloit une eau pure & transparente, & baignoit l'herbe touffue d'un petit pré: de chaque côté s'élevoit une colline solitaire.

Roger, enflammé par les desirs les plus vifs, retient la bride de l'hypogriffe: il lui fait abaisser les ailes dans ce petit pré. Il descend de cheval, prend Angélique dans ses bras, & la pose doucement sur l'herbe. A peine est-il descendu que mille nouveaux desirs se succèdent; il ne se connoît plus; il sçait seulement que des armes dures & incommodes arrêtent ou du moins retardent son bonheur, il les arrache à la hâte, & les disperse de tous côtés. Jamais il n'eût tant de peine, jamais il ne se trouva si maladroit pour s'en débarrasser; son ardeur pétulante trouble sa tête, égare sa main qui souvent pour délier le nœud d'une attache, en forme deux plus ferrés encore: mais, Seigneur, trouvez

bon que je m'arrête; le chant est peut-être déjà trop long, je crains qu'il ne vous ennuie, & je prends le parti de remettre à raconter la fin de cette histoire dans un moment plus favorable.

Fin du dixième Chant.



CHANT XI.

LE meilleur frein est souvent bien foible pour arrêter un vigoureux cheval au milieu de sa course impétueuse ; mais celui de la raison l'est encore moins pour arrêter un amant qui trouve , qui voit , qui saisit le moment favorable de mettre le comble à ses desirs : l'ours ne montre pas une plus grande avidité pour le miel qui frappe son odorat par un parfum agréable , & dont quelques gouttes ont mouillé déjà ses lèvres. Quel motif , quel effort pouvoit calmer & retenir le jeune & vif Roger , qui tenoit alors dans un bosquet bien solitaire cette charmante Angélique toute nue & sans défense ! Bradamante , cette Bradamante autrefois si tendrement aimée , ne frappe plus son souvenir ; il ne voit , il ne brûle que pour Angélique & ne pas céder en ce moment à ses desirs lui paroïsoit être la plus imbécille de toutes les folies. Peut être le sévère Xénocrate n'eût pas alors été plus modeste & plus sage que lui. La lance , le bouclier , les gantelets , le reste de tant d'armes importunes sont arrachées , & déjà se dispersent autour de Roger ; mais dans ce moment , Angélique baissant les yeux avec em-

barras sur toutes ses beautés qu'elle n'osoit plus espérer de défendre, reconnoît tout-à-coup à son doigt le précieux anneau que Brunel a su lui dérober dans Albraque.

Ce précieux anneau étoit le même qu'elle avoit apporté dans son premier voyage en France, lorsqu'elle s'étoit présentée à la cour de Charles avec son frère, alors armé de cette lance d'or qui depuis étoit tombée entre les mains d'Astolphe; c'est par la puissance de cet anneau, que dans son voyage à la caverne de Merlin, elle avoit rendu les enchantemens de Maugis inutiles, & qu'elle avoit brisé les fers de Roland & de plusieurs Chevaliers célèbres que Dragontine retenoit captifs; ce même anneau pouvant la rendre invisible, l'avoit tirée elle-même d'une tour où la retenoit un méchant vieillard: mille autres preuves constatoient le pouvoir de ce merveilleux anneau; c'est ce qui fit desirer si vivement au superbe Agramant de le posséder, & le subtil Brunel avoit eu l'adresse de le ravir: il sembloit que la fortune d'Angélique étoit attachée à cet anneau, dont la perte fut suivie de celle de son Royaume, & de plusieurs autres infortunes cruelles.

Angélique, surprise & pénétrée de joie de revoir cet anneau dans son doigt, en croit à peine & sa main & ses yeux; elle le tire adroi-

tement de son doigt, le met dans sa bouche, & plus promptement qu'un éclair, elle disparoit aux yeux de l'amoureux Paladin, comme le Soleil s'enveloppe sous le voile d'un épais nuage.

Roger regarde tout autour de lui, il s'agite comme un frénétique, il cherche, mais à l'instant il est frappé par le souvenir de l'anneau, il se voit trompé. Le malheureux Paladin reste confondu, maudit son imprudence, & s'écrie contre l'ingratitude & contre l'horreur du procédé qu'il éprouve pour récompense de son secours : ingrate beauté, s'écrie-t-il, est-ce donc là le prix que tu me donnes ? aimes-tu donc mieux m'arracher cet anneau par surprise que le recevoir de ma main ? Eh ! ne te l'aurois-je pas donné, si tu l'avois désiré ? ce bouclier, ce cheval ailé, moi-même, tout n'étoit-il pas à toi pour en disposer en souveraine ? ah du moins, ne me caches plus ce visage qui m'enchanté. Tu m'entends, cruelle, oui, sans doute, tu m'entends, & tu ne veux pas me répondre. Alors comme un aveugle, il étend les bras, il court, il tourne autour de la fontaine, il embrasse l'air, croyant embrasser celle qu'il cherche en vain : la cruelle étoit déjà loin de lui.

Angélique poursuit sa route ; elle arrive près d'une caverne assez profonde située au bas d'une montagne, où d'abord elle trouve quelques se-

cours contre la faim : un vieux Pasteur habitoit cette sombre demeure ; il y gouvernoit un grand troupeau de jumens qui païssoient dans cette vallée où l'herbe épaisse étoit entretenue dans une fraîcheur perpétuelle par le cours de plusieurs petits ruisseaux. Quelques abris dispersés autour de la caverne mettoient à couvert de l'ardeur du midi celles de ces bêtes qui venoient s'y retirer. Angélique, toujours invisible, se reposa quelques heures dans cet asyle ; & sur le soir, se trouvant rafraîchie & plus tranquille, elle s'enveloppa de quelques draps rouges bien grossiers & bien différens des étoffes fines & variées par les plus vives couleurs qu'elle avoit toujours, portées : mais la rusticité de ces nouveaux habits n'eût jamais empêché de connoître qu'ils couvroient la plus charmante & la plus noble créature de l'univers. On eût, en voyant tous ses charmes, oublié ceux de Philis, de Nérée, d'Amarillis & de la belle & légère Galatée. Vous, Tytire, & vous, Mélibée, vous eussiez été forcés d'avouer qu'aucune de vos Nymphes n'égaloit celle du Cathay.

Angélique choisit parmi ces jumens celle qui lui parut la meilleure ; & ce fut alors qu'elle sentit naître en elle le desir de retourner dans l'Orient.

Roger cependant, après avoir attendu long-

tems en vain , espérant toujours de voir Angélique reparoître , s'aperçut enfin de son erreur , & que cette belle étoit sans doute déjà trop éloignée pour l'entendre. Il retourne vers l'arbre où ce cheval si propre à voyager dans les airs & sur la terre étoit attaché ; mais il eut la douleur de voir qu'il avoit rompu sa bride , & que sans doute il s'étoit envolé ; cette perte , ce malheur nouveau , joint à celui d'avoir été si cruellement trompé par une jeune & simple fille , lui ferra le cœur ; mais il se le sentit bien plus vivement déchiré , quand il pensa qu'il avoit perdu par sa faute cet anneau si précieux pour lui , non-seulement par sa puissance , mais par le don que sa chère Bradamante lui en avoit fait. Pénétré d'une douleur profonde , il reprend à la fin ses armes , jette son bouclier sur son dos , & s'éloignant de la mer , il traverse une prairie , dirige sa marche vers une vallée ; trouvant son vaste terrain occupé par une haute & sombre forêt , il choisit pour la traverser , le chemin qu'il juge le plus fréquenté par les voyageurs.

A peine y marcha-t-il quelque tems qu'il entendit un grand bruit à sa droite : il s'arrête , il écoute ; & bientôt il distingue un bruit terrible d'armes , tel qu'il est dans un combat violent. Il s'avance à travers des buissons vers le lieu d'où ce bruit part : il trouve dans une place étroite ,

deux guerriers qui se livrent un combat trop furieux pour qu'il ne soit pas animé par la vengeance. L'un est un guerrier d'une taille noble & dégagée, l'autre est un fier géant. Tous les deux montrent un courage égal : le Chevalier lui paroît d'une adresse extrême à se garantir des coups de la pesante massue du géant, soit en sautant à quartier, soit en les parant avec son épée ou son bouclier : son cheval paroît étendu mort près de lui sur la place. Roger s'arrête pour être spectateur de ce combat ; un secret sentiment l'intéresse en faveur du Chevalier, qu'il desire de voir vaincre. Cependant il n'ose lui donner aucun secours dans ce combat égal : il croit devoir attendre quel en sera l'événement ; l'instant d'après il voit avec douleur la massue du géant tomber à plomb sur le casque du Chevalier, qui cède à la violence de ce coup, & tombe à terre. Le géant le voyant étendu, sans connoissance, court sur lui, pour lui donner la mort. Il délace son casque, & découvre son visage à Roger. Grand Dieu ! c'est Bradamante même que Roger reconnoît ; c'est Bradamante à laquelle le cruel géant veut arracher la vie. Roger crie à haute voix ; il le défie, & s'élance l'épée nue pour le combattre ; mais le géant qui semble vouloir éviter un nouveau combat, se fait de Bradamante évanouie, & l'emporte entre

ses bras : il la charge bientôt sur ses épaules , & la porte comme un loup enlève un timide agneau , ou comme l'aigle lie & porte dans ses serres une colombe ou quelque autre oiseau.

Roger , qui sent tout le desir & l'importance de secourir celle qu'il aime , vole sur les pas du géant : mais les longues jambes de celui-ci l'éloignent si promptement de Roger , qu'à peine le Paladin peut-il le suivre de l'œil. C'est ainsi que l'un fuyant , & l'autre le poursuivant , ils entrent dans une route étroite , obscure , qui cependant paroît s'élargir , & qui les conduit à la fin du bois dans une grande prairie. Mais il faut que je retourne à Roland qui vient de jeter au fond de la mer l'arme terrible de Cymosque , pour qu'elle ne paroisse jamais.

Le généreux Comte d'Angers fut bien trompé dans son espérance ; l'implacable ennemi du genre humain avoit inventé cette arme traîtresse , en imitant ces traits de la foudre qu'on voit ouvrir la nue pour frapper la terre. Depuis le jour fatal où la mère commune des hommes fut séduite par cet esprit de ténèbres , il n'avoit rien imaginé d'aussi mortel pour nous. Ce fut ce monstre infernal qui fut porter un enchanteur à retirer cette arme de la mer du tems de nos derniers aïeux : ce fut d'abord aux Allemands qu'il en fit un fatal présent ; ce fut lui qui leur inspi-

ra le coupable desir de faire de nouvelles expériences de cette arme, & qui fut aiguïser leur esprit à la rendre plus commode, & plus meurtrière encore.

L'Italie, la France, les habitans des autres Royaumes de l'Europe apprirent tour-à-tour l'art fatal d'en faire usage. Les uns, animant le feu d'une fournaise, firent fondre l'airain, & le faisant couler dans des moules préparés furent leur donner la forme des canons & des mortiers; les autres, n'employant que le fer, en forgèrent des armes portatives de différentes grandeurs; & ces tubes meurtriers furent variés dans leurs noms comme dans leurs formes nouvelles. Les premiers ouvriers leur donnèrent à leur volonté le nom de canons, de fauconneaux, de coulevrines. Le marbre, la roche dure, le fer même ne peut leur résister: & volant en éclats à leur choc, il lui laissent un libre passage. Malheureux soldat, toi qui n'as que ton épée pour attaquer ou te défendre, charge donc aujourd'hui ton épaule d'un pesant mousquet, si tu veux combattre avec des armes égales!

Comment est-il possible que le cœur de l'homme ne se soit pas refusé, n'ait pas rejeté cette affreuse invention? Elle semble détruire ce que la gloire militaire a de plus éclatant, le vrai courage! la force, l'adresse perdent tous leurs avantages,

tages , la foiblesse & la lâcheté peuvent en triompher ; & le soldat timide devient presque l'égal du guerrier le plus redoutable. Arme cruelle ! c'est par tes coups qu'avant la fin de cette guerre meurtrière , l'Italie en deuil & gémissante verra ses plus braves Capitaines & ses enfans rentrer dans le sein de la terre , & disparaître à ses yeux. Non , j'ose l'attester ici ; jamais la fureur , jamais la dépravation de l'esprit humain n'imagina rien d'aussi funeste ; & j'ose aussi croire que la Justice divine poursuivra jusqu'aux enfers les coupables inventeurs de cette arme , dont la perfidie contre leurs frères fut une imitation de celle de Judas même. Mais , suivons notre héros qui vole vers l'île cruelle d'Ebude , où ce qu'un sexe innocent & foible a de plus beau , est toujours la pâture d'un monstre marin.

Le vent contrarioit sans cesse l'impatience de ce Paladin ; tantôt soufflant à droite ou à gauche , il faisoit rouler le vaisseau retardé dans sa marche ; tantôt ne portant sur sa poupe qu'une foible haleine , à peine pouvoit-il voguer : d'autres fois un calme complet le tenoit immobile & suspendu sur les eaux. Quelquefois aussi le vent se ranimoit ; mais il étoit si contraire , que le seul parti qu'on pût prendre alors , étoit de retourner sur ses pas , ou de louvoyer péniblement vers le nord. Sans doute la Providence

divine retardoit ainsi la navigation de Roland , pour que le Roi d'Irlande eût le tems de pouvoir le précéder dans l'île d'Ebude ; & bientôt je vous en dirai la raison. Roland dit à son Pilote : tâches au moins de t'arrêter où tu pourras sur cette île , dût-ce être sur la pointe d'un écueil ; j'y veux descendre seul , & je ne veux y porter avec moi que le plus gros cable , & l'ancre la plus grande & la plus forte de ce Vaisseau ; tu verras quel est l'usage que j'en saurai faire en combattant ce monstre. Roland entrant alors tout seul dans une petite chaloupe , ne garda que Durandal de toutes ses autres armes : muni de l'ancre & du cable , il se mit à ramer lui-même , & c'est à reculons comme l'écrevisse , qu'il passe entre les roches cachées de l'écueil , pour gagner le rivage. Dans ce moment , la belle Aurore , bravant la jalousie du vieux Titon , étaloit sa belle chevelure blonde , & sembloit vouloir attirer sur ses pas le Soleil qui commençoit à se découvrir un peu , mais qui se trouvoit encore caché presque à moitié par l'horison. Roland étoit à peine à la portée d'un jet de pierre du rivage , lorsqu'il crut entendre de foibles plaintes ; & portant ses yeux sur cette rive , il aperçut une femme toute nue attachée au tronc d'un gros arbre , dont les derniers flots venoient baigner les racines. Il ne put la reconnoître de si loin , d'autant

plus que, honteuse de son état, elle tenoit sa tête baissée. Le Paladin fait voler ses deux rames avec force, & s'approche avec le plus ardent desir de la connoître davantage : mais, dans ce même moment, il entend les bords de la mer qui mugissent, la forêt & les antres qui retentissent ; la mer se gonfle, s'ouvre ; un monstre affreux qui semble la couvrir de son vaste corps, offre aux yeux son aspect terrible.

De même qu'une tempête & la masse obscure d'une pluie d'orage fond sur une profonde vallée, l'enveloppe d'une nuit qui s'étend au loin, & paroît avoir fait disparoître le jour ; ainsi le monstre, en nageant, semble s'être emparé de toute la mer : il fait trembler & jaillir les ondes. Mais le courageux Roland le regarde d'un œil tranquille, & rien ne peut faire impression sur sa mine altière ni sur son cœur audacieux.

Suivant avec courage le dessein qu'il avoit formé, il s'avance, met à couvert celle que l'orque veut dévorer. Il tire son épée & tenant fermement l'ancre & le cable dans ses bras nerveux, c'est dans cette posture que l'inébranlable Roland attend cette horrible bête.

L'orque s'avance avec furie ; elle ouvre pour l'engloutir, une gueule si large qu'un homme à cheval y seroit facilement entré : l'intrépide Roland s'élance dans cette horrible gueule avec

son ancre qu'il élève & qu'il dirige de manière qu'un des becs acérés de cette ancre s'enfonçe dans le palais de l'orque, & que l'autre bec lui perce & lui traverse la langue : il s'élance dans cette cruelle gueule ; on ne fait même s'il n'y fit pas entrer jusqu'à sa chaloupe, mais je n'oserois vous l'assurer. L'orque, en cet état pénible, ne peut plus faire usage ni de l'une ni de l'autre de ses énormes mâchoires : c'est ainsi que le mineur industriel se met à couvert des voûtes dangereuses de la terre qu'il vient d'entr'ouvrir ; l'étendue des pattes de l'ancre est assez grande, pour que Roland ne puisse atteindre qu'en s'élançant jusqu'à son bec supérieur : Roland s'étant assuré que le monstre ne peut plus fermer la gueule tire son épée, & porte au hasard dans cet antre obscur des coups terribles du taillant ou de la pointe de sa Durandal ; comme des assiégés ne font plus que de vains efforts contre les assaillans pénétrés déjà dans leurs murs, de même l'orque ne peut se défendre du fier Paladin qu'elle a dans sa gueule : vaincue par la douleur, tantôt elle s'élance au-dessus de l'onde en découvrant ses flancs & son dos écailleux, tantôt elle se plonge au fond de la mer dont elle fait jaillir le sable avec les eaux amères. Le Paladin François, se trouvant alors un peu trop submergé par les eaux, prend le parti de se jeter à la nage ; mais

il laisse toujours l'ancre fixée dans la même place ; il se saisit seulement du gros cable qui la tient attachée , & l'emporte après s'être élançé dans la mer.

C'est ainsi qu'il nage alors en diligence vers le rivage ; il aborde , & dès qu'il sent ses pieds fermes sur le sable humide , il tire le cable & l'ancre qu'il fait être fermement attachée par ses deux pointes dans la gueule du monstre : l'orque est contrainte de suivre le trait du cable , par la force surnaturelle de Roland , par cette force qui surpasse celle que pourroient avoir dix forts cabestans réunis ensemble. Comme le fier taureau sauvage dont un fort lien a saisi les cornes menaçantes , s'agite , saute de côté & d'autre , se lève , se couche , se roule , sans pouvoir s'échapper du nœud qui le retient ; de même l'orque qui commence à perdre déjà beaucoup de son sang & de sa fureur , se débat en tous sens , se roule dans l'onde , mais ne peut se dégager ni résister à la force du cable qui l'attire ; la mer est déjà toute rouge de l'abondance du sang qu'elle a répandu ; l'orque bat inutilement l'onde amère qu'elle entrouvre , en découvrant jusqu'aux abymes de sa profondeur ; elle élève des montagnes d'eau jusqu'aux nues , & couvre les rayons du Soleil par un brouillard noir ; la rumeur qu'elle excite fait

retentir au loin les forêts, les monts & jusqu'aux falaises les plus éloignées.

Le vieux Prothée fort à ce bruit de sa grotte profonde, & s'élève sur la surface des eaux; mais ayant vu Roland entrer & sortir de la gueule de son orque, & tirer sur le rivage ce monstrueux poisson, saisi de frayeur, il abandonne le reste de ses troupeaux épars : le bruit & l'agitation de l'onde s'accroît tellement encore que Neptune lui-même fait bien vite atteler ses dauphins à son char, & s'enfuit tout effrayé dans les mers d'Ethiopie : Mélicerte portant à son cou son enfant Ino tout pleurant, les Néréides, les cheveux épars, Glaucus, les Tritons, & le reste de la cour du Dieu des mers, se sauvent chacun comme ils peuvent, de tous côtés. Cependant le bon & nerveux Roland commençoit à tirer avec moins d'effort l'orque dont les forces étoient épuisées; le monstre expira même avant d'être entraîné jusques sur le rivage. Le peuple de l'île s'étoit avancé de toutes parts pour voir cet étrange combat; mais l'esprit du vulgaire, toujours en proie aux prestiges de la superstition, fit bientôt imaginer aux Ebudiens que ce combat étoit un vrai sacrilège, que ce seroit un nouveau tort fait pour redoubler la colère de Prothée, qui renouvelleroit contre eux l'antique

guerre qu'ils avoient effuyée, & couvriroit l'île de ses troupeaux pour les dévorer.

Ils résolurent entr'eux qu'il falloit prévenir la colère de Prothée, & qu'ils obtiendroient leur pardon, en jettant cet homme audacieux dans la mer pour l'appaiser. De même que de flambeaux s'allumant mutuellement portent bientôt l'embrasement dans toute une contrée, de même la vengeance & le dessein de précipiter Roland dans la mer passa subitement dans tous ces Insulaires; l'un s'arme d'une fronde, l'autre d'un arc, quelques autres d'une lance ou d'une épée; ils descendent sur le rivage & de loin & de près, par derrière & de tous côtés, ils accourent pour l'attaquer. Le Paladin s'étonne d'abord d'une insulte qui prouve une si lâche ingratitude, lui qui croyoit que la défaite de l'orque ne pouvoit que le couvrir de gloire, & mériter leur reconnaissance; Roland, de même qu'un grand ours chassé par des Russes ou des Lithuaniens, continuant tranquillement son chemin, sans être seulement ému par les aboiemens des chiens qu'il méprise, voit sans crainte ce vil peuple attroupe contre lui : mais pouvant les renverser d'un seul soufflé, il les eut bientôt écartés, dès qu'il se fut retourné, tenant sa redoutable Durandal à la main. Ces Insulaires s'étoient imaginés qu'un homme sans cuirasse, & sans armes, ne pouvoit

faire qu'une foible résistance ; ils ignoroient que plus dur que le diamant de la tête jusqu'aux pieds, ce héros étoit invulnérable. Il lui fut bien facile de les punir, comme leur indigne projet le méritoit. Trente de ces vils payfans tombèrent morts des dix premiers coups de sa Durandal, peut-être même j'en diminue le nombre ; ils s'enfuient de toutes parts, & déjà Roland étoit prêt de détacher la dame qu'ils avoient exposée, lorsqu'un nouveau bruit s'éleva de l'autre rivage opposé de cette île.

Pendant que le Paladin avoit tenu les Ebudiens attentifs arrêtés sur ce rivage, les Irlandois trouvant l'autre côté de l'île sans défense, étoient descendus de leurs vaisseaux, & massacroient sans pitié ce peuple coupable ; la justice qu'ils exerçoient contre lui se monroit même assez cruelle pour n'épargner aucun âge, aucun sexe ; les Ebudiens surpris & peu nombreux ne purent faire qu'une très-foible résistance : l'île fut saccagée, les murs furent renversés jusqu'aux fondemens ; les maisons furent embrasées, & tout ce peuple cruel fut mis à mort. Roland qui se soucioit peu de cette rumeur & de ce massacre, s'approcha de celle qui languissoit attachée sur le dur rocher où l'orque devoit en faire sa proie. Il la regarde avec surprise ; il croit la reconnoître ; plus il s'avance, plus il croit voir Olym-

pe. C'étoit, en effet, cette malheureuse Olympe, dont l'amour & la candeur avoient été si lâchement trahis ; c'étoit cette infortunée qui, faisie par les corsaires d'Ebude au moment même où Birène venoit de la trahir, avoit été entraînée par eux dans l'île fatale ; elle reconnut Roland lorsqu'il s'approcha d'elle ; mais elle se voyoit toute nue ; la honte l'empêchoit de lui parler, elle n'osoit pas même attacher ses regards sur les siens.

Roland lui demande quel fatal évènement a pu la conduire dans cette île, elle qu'il avoit laissée depuis si peu de tems au comble de ses vœux entre les bras de son époux. Je ne sçais, lui dit-elle, hélas ! si je dois vous remercier de m'avoir arrachée à la mort, ou m'affliger que votre bras victorieux m'ait conservé ma trop malheureuse vie. J'avoue, Seigneur, que je vous dois de la reconnoissance de m'avoir sauvé d'une mort aussi cruelle, & d'être la pâture de ce monstre énorme & vorace ; mais dois-je vous remercier de me dérober à la mort que je regarde comme le seul terme de mes affreux malheurs ?

Olympe ensuite lui raconta toute la trahison de l'ingrat Birène, & comment ce perfide l'avoit abandonnée, pendant qu'elle étoit plongée

dans un profond sommeil, dans l'île d'où les Corsaires Ebudiens l'avoient enlevée.

Pendant que la belle Olympe parloit au Paladin, elle se retournoit un peu; elle cherchoit à voiler une partie de ses charmes. Elle étoit alors, telle qu'un beau marbre d'une forme élégante qui représente Diane dans une fontaine jettant de l'eau sur le front du malheureux Actéon. Olympe cherche à cacher son beau sein, & mille autres beautés que les yeux de l'amour voient à peine, & trop rarement. Elle paroît moins inquiète de laisser voir les charmans contours du reste de son beau corps & de son dos. Roland desire que son vaisseau puisse approcher promptement, pour y trouver quelques vêtemens propres à couvrir celle qu'il vient de délivrer de ses chaînes. Pendant qu'il s'occupe de ce soin, le jeune Obert, Roi d'Irlande, s'approchoit. Il venoit d'entendre dire que le monstre étoit étendu mort sur le rivage, & qu'un Chevalier avoit eu la force & l'adresse d'enferrer sa gueule avec une ancre assez forte pour le tirer à lui sur la rive, de même que l'on remorque un vaisseau. Obert incertain, & voulant s'assurer de la vérité de ces faits étonnans, accouroit, suivi d'une partie des troupes qui venoient de détruire les Ebudiens.

Le Roi d'Irlande confidère avec attention le bon Paladin Roland teint de sang depuis les pieds jusqu'à la tête ; & quoiqu'il fût alors très-mal-propre , comme étant sorti récemment de la gueule de l'orque , qui l'avoit contenu quelque tems tout entier , Obert le reconnut d'autant mieux , qu'au récit de cet étrange combat , il avoit jugé que le seul Roland avoit pu le livrer , & en sortir vainqueur. Obert d'ailleurs connoissoit anciennement Roland : ce jeune Prince avoit été élevé comme enfant d'honneur à la Cour de France , dont il n'étoit parti que l'année d'auparavant pour prendre la couronne que son père lui avoit laissée par sa mort. Il avoit vu souvent Roland , en avoit reçu des caresses , & jettant promptement son casque , il courut à lui pour l'embrasser. Roland ne fut pas moins enchanté de revoir ce jeune & aimable Roi. Ce ne fut qu'après leurs embrassemens répétés , qu'il lui raconta la trahison horrible que l'ingrat Birène avoit faite à la charmante & jeune personne qu'il venoit de délivrer , & que tout autre homme moins féroce & moins perfide eût mieux traitée. Il lui détailla tout ce qu'Olympe avoit fait pour le Duc de Zélande ; & qu'après avoir perdu toute sa famille & ses Etats pour l'amour de lui , elle avoit voulu sacrifier sa propre vie. Roland donna d'autant

plus de force à ce récit, qu'il parloit comme ayant été témoin de ces événemens. Pendant ce triste récit, les beaux yeux de la belle Olympe étoient baignés de pleurs.

Son visage étoit alors tel que la nature paroît dans les beaux jours du printems, lorsqu'une pluie fine baigne la verdure & les fleurs, & que le soleil paroît & se cache tour-à-tour entre les nuages. De même aussi, comme le rossignol chante alors, & se baigne en se roulant sur le feuillage, l'Amour sembloit se jouer & baigner les plumes de ses aîles dans les pleurs d'Olympe, & jouir des rayons de ses yeux célestes. C'est dans le feu de ces rayons, qu'il sembloit forger ses traits; c'est dans le petit ruisseau que les larmes formoient sur ses joues vermeilles & brillantes de fleurs, qu'il en trempoit la pointe. L'Amour choisit une de ses flèches dorées; & tandis que le jeune Obert immobile, enchanté, n'étoit attentif qu'aux charmes qui captivoient ses yeux, il se sentit percé jusqu'au fond du cœur par un trait dont aucune arme ne put le défendre.

Il ne manquoit à la jeune Olympe aucune des beautés les plus rares & les plus parfaites. Ses yeux, son front, ses joues, ses cheveux, sa bouche, son nez, ses épaules étoient de vrais chefs-d'œuvre par leur forme & par leurs

charmes. Mais les yeux en osant descendre plus bas que son beau sein, lorsqu'un voile importun ne déroboit plus rien à leurs regards, étoient éblouis de mille charmes nouveaux, dont rien dans la nature ne pouvoit donner qu'une imparfaite idée. Ils surpassoient la neige nouvelle par leur blancheur; ils étoient plus doux, plus flexibles que l'ivoire au toucher. Cette gorge de lait, doublement arrondie, étoit séparée par un petit espace semblable au vallon agréable qui se forme entre deux petites collines, où la saison plus douce va bientôt fondre les neiges rassemblées par l'hyver.

Les flancs relevés d'Olympe, ses belles hanches, son ventre plus poli, plus brillant que la glace d'un miroir, paroissoient être l'ouvrage de Phidias & d'une main plus habile encore. Grands Dieux! que pourrois-je dire de plus des autres beautés qu'elle essayoit en vain de cacher! il me suffit de dire que de la tête aux pieds, jamais la nature ne forma rien de plus parfait & de plus beau.

Si dans les vallées du mont Ida, la jeune Olympe eût été vue du Berger Phrygien, peut-être Vénus même n'eût-elle pas remporté la pomme d'or; peut-être n'eût-il pas violé les droits de l'hospitalité. Ah! Ménélas, eût-il dit plutôt,

garde ta chère Hélène, la belle Olympe suffit à mon bonheur.

De même si les Dieux eussent fait naître Olympe dans Crotone, le célèbre Zeuxis n'eût point cherché d'un œil curieux les beautés éparfes sur le corps de différentes jeunes filles grecques, pour les rassembler toutes dans la statue destinée pour le temple de Junon. Il n'eût pas eu besoin d'un autre modèle que le corps charmant de celle qui réunissoit toutes ces beautés différentes ; non , je ne peux croire que Birène l'eût jamais vue sans voile : il n'eût point été assez cruel , assez aveugle , pour l'abandonner dans un affreux désert.

Tous les feux de l'amour qui pénétrèrent alors le cœur du jeune Roi d'Irlande , ne purent être long-tems cachés : il la console avec tendresse ; il la ranime à l'espérance ; il ose lui promettre que les malheurs présens qui l'accablent seront suivis de la plus douce félicité. C'est alors qu'il lui promet avec feu de la conduire en Hollande, de remettre ses Etats sous sa puissance, & de ne pas quitter les armes qu'il n'ait tiré la plus juste & la plus mémorable vengeance du parjure qui l'a si lâchement trahie ; il finit par lui jurer qu'il va sur le champ porter contre lui toutes les forces de

l'Irlande. Obert (peut-être avec regret) fait chercher alors quelques habits de femmes pour la couvrir : l'on n'eut pas de peine à les trouver , tant de jeunes beautés ayant été dépouillées pour être exposées à l'orque , ce monstre insatiable. Olympe s'en couvre promptement ; Obert soupire ; il ne trouvoit aucun vêtement digne de couvrir un si beau corps. Les riches tissus d'or & de soie , tramés par la main industrieuse des Florentins ; ces riches broderies que relève un travail si long , & qui semble exiger l'adresse du Dieu de Lemnos ou de Minerve même , n'eussent point encore paru dignes de couvrir les beautés de ce corps charmant , dont il conservoit une si vive idée , & dont les beautés se retraçoient tour-à-tour à ses yeux.

Roland vit naître & accroître avec grand plaisir l'amour du Roi d'Irlande pour la belle Olympe ; il voyoit en même tems que la trahison de Birène ne resteroit pas impunie ; & que dégagé du soin de secourir plus long-tems Olympe que le hasard seul lui faisoit rencontrer , il pourroit se livrer en entier à la recherche de celle qui l'avoit fait accourir , dans l'espoir de lui donner des secours.

Ce fut en vain qu'il désira de s'informer si sa chère Angélique n'avoit point paru dans cette

île; personne ne pouvoit plus en donner des nouvelles : toute la race coupable des Ebudiens étoit détruite. Le jour suivant, il prit donc le parti de sortir du port; & le Paladin suivit Olympe, le Roi d'Irlande & son armée jusques dans ce Royaume, d'où facilement il pouvoit repasser en France.

A peine Roland s'arrêta-t-il un jour en Irlande; l'amitié ne put l'y retenir plus long-tems, & l'amour ne lui permit pas de différer à voler à la recherche de la souveraine de ses pensées & de son âme. En recommandant Olympe à l'amoureux Roi d'Irlande, il vit bien que ce jeune Prince feroit encore plus pour elle que ce qu'il avoit déjà promis.

En effet, peu de jours après, Obert ayant rassemblé toutes ses forces fit une ligue avec les Rois d'Angleterre & d'Ecosse. Ils marchèrent dans la Hollande qu'ils sournirent : ils s'emparèrent de la Frise; ils firent révolter les Zélandois contre leur odieux Souverain : Obert immola de sa main le perfide Birène dont la punition égala les forfaits; & il éleva sur le trône d'Irlande la belle Olympe qui, de simple Comtesse, devint une grande Reine. Mais retournons au fier Paladin Roland qui, voguant à pleines voiles, rentra bientôt dans le même port

port de France d'où il étoit parti. Il retrouva son cher *Bride-d'or* , & laissant derrière lui les vents & l'onde amère , il monta pour suivre sa route sur cet excellent cheval.

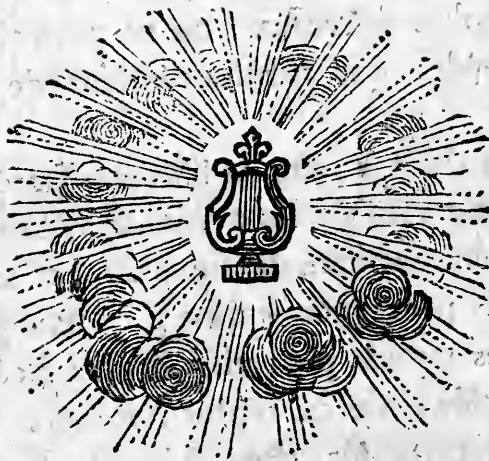
Je crois fermement que pendant le reste de l'hiver Roland fit des exploits dignes d'une éternelle mémoire ; mais ils demeurèrent alors si secrets , que ce n'est pas ma faute si je ne peux vous les raconter. Roland exécutoit promptement tout acte digne de louange ; mais personne ne fut jamais plus modeste à raconter ses triomphes nouveaux : on ne pouvoit jamais les apprendre que par les témoins de ses victoires.

Il passa donc le reste de l'hiver si secrètement , qu'on ne fait rien de ses aventures. Mais lorsque le soleil entrant dans le signe de cet animal si doux qui porte une toison , commencera de lancer des rayons plus vifs & plus féconds , & que le souffle tiède du zéphir ramenera le printemps , on verra les actes éclatans du Paladin s'élever comme l'herbe & les fleurs nouvelles.

De montagnes en plaines , & jusqu'aux rivages éloignés , le Paladin , le cœur ferré par la douleur , voyageoit sans aucun repos , lorsqu'à l'entrée d'un bois des cris plaintifs frappent son oreille : il arme sa main aussi-tôt de sa fidelle

Durandal ; il serre Bride-d'or dans ses éperons ;
il vole du côté d'où ces cris partent : mais je
différerai à vous dire la suite de cette aven-
ture, si vous voulez bien m'écouter encore.

Fin du onzième Chant.



CHANT XII.

CÉRÈS, au retour d'un voyage qu'elle avoit fait chez la Mère des Dieux, arrivoit dans la vallée solitaire où, déjà foudroyé par Jupiter, l'impie Encelade gémit sous le poids du mont Etna qui l'opprime & qui couvre son large dos : Cérès se désespère en ne voyant plus sa fille, & n'en pouvant retrouver aucune trace, elle arrache ses cheveux, se frappe les joues & le sein ; elle se saisit à la fin de deux jeunes pins, les allume au feu des fournaises de Vulcain pour qu'ils ne puissent s'éteindre, & les tenant de chaque main, elle monte sur son char traîné par deux serpens : elle parcourt les forêts, les champs, les monts, les plaines, & tout ce que renferment la mer & la terre : voyant que toutes ses recherches sont inutiles, elle court, & s'enfonce jusques dans les noirs abîmes du Tartare ; s'il eût été possible à Roland d'en faire autant que la Déesse d'Eleusine, il n'eût rien oublié pour chercher la belle Angélique ; il eût parcouru comme elle toutes les parties les plus vastes & les plus secrètes de la terre & des mers : il fût monté jusques sur la

voûte céleste ; il eût pénétré jusqu'aux Enfers : mais il n'avoit point de char ni de dragons à ses ordres ; il étoit réduit à la chercher comme il pouvoit.

L'ayant déjà pour suivie par toute la France , il se préparoit à passer en Italie , en Allemagne , dans la nouvelle & vieille Castille ; il comptoit même porter ses recherches jusques dans la Lybie. En traversant la mer d'Allemagne , son oreille fut frappée par une voix plaintive ; il s'avança promptement , & vit un Chevalier , monté sur un grand cheval , qui marchoit assez vite devant lui , en emportant par force entre ses bras & sur les arçons de sa selle une jeune & triste demoiselle qui se débattoit en jettant de grands cris , & qui l'appelloit à son secours ; plus il regarde cette jeune beauté , plus il croit la reconnoître pour être celle qu'il avoit cherchée en vain nuit & jour dans toute la France ; (mais je ne dis pas que ce fût en effet Angélique qu'il aimoit si tendrement.) Pour lui , ne doutant plus que ce ne fût la déesse de son âme que l'on emportoit toute éplorée , & ému par la plus vive fureur , il crie d'une voix menaçante après ce Chevalier : il l'appelle ; il le menace , & pousse Bride-d'or à toute bride à la poursuite de ce brigand qui ne répond rien : il est trop attentif à conserver une si belle proie ;

& sa course est si vite au travers des halliers que le vent même n'eût pu la suivre : l'un fuit avec célérité, l'autre le poursuit rapidement. La forêt retentit par des cris menaçans, ou par de douloureuses plaintes ; c'est ainsi qu'ils débûsquèrent dans une grande prairie dont le centre étoit occupé par un riche palais : ce beau palais étoit bâti des marbres les plus beaux & les plus variés dans leurs couleurs, sculptés par un habile ciseau. Le Chevalier se jette dans le château par une porte d'or qui se trouve ouverte, tenant toujours la demoiselle entre ses bras. Bride-d'or fait de nouveaux efforts ; Roland arrive à cette porte, il s'y jette, la passe en fureur, & dès qu'il est entré dans le palais, de quelque côté qu'il porte les regards, il n'apperçoit plus ni le Chevalier, ni celle qu'il enlève.

Le Paladin furieux descend de cheval, parcourt tout ce beau palais, court de côté & d'autre ; il ne néglige ni chambres, ni cabinets, mais toutes ses recherches sont vaines ; il voit que tous les lits, ainsi que toutes les tentures de cette belle habitation, sont tissus d'or & de soie ; de riches tapis couvrent tous les parquets ; mais tous ces ornemens ne peuvent plaire à ses yeux ; ils ne sont occupés qu'à chercher sa chère Angélique, & l'indigne brigand qui l'en-

lève : tandis qu'il court en vain de toutes parts, il rencontre Ferragus , Brandimart , le Roi Gradasse , celui de Circassie , & beaucoup d'autres Chevaliers. Ils parcouroient , comme lui , ce vaste palais , & le parcouroient tout aussi vainement , en se plaignant tous également de l'invisible maître de ce château : chacun d'eux l'accusoit de quelque vol ; l'un se plaignoit de la perte de son cheval , l'autre de l'enlèvement de sa maîtresse ; tous ensemble le poursuivoient pour leur avoir fait des vols différens , & trompés par le même enchantement , ils avoient déjà passé plusieurs semaines , & même des mois entiers , dans cette perpétuelle & inutile poursuite.

Roland , après avoir parcouru tout le palais trois ou quatre fois , se dit en lui-même que peut-être perdoit-il son tems , & se fatiguoit-il en vain pour l'y chercher , & que ce brigand pouvoit être sorti par quelque porte pour enlever Angélique un peu plus loin ; dans cette idée , il sort dans la prairie dont le château étoit entouré ; il tourne autour de cette habitation , tenant ses yeux attachés sur la terre , pour voir s'il ne trouvera pas autour de lui l'empreinte de quelques traces nouvelles ; mais il s'entend appeller d'une fenêtre.

Il lève les yeux ; il croit entendre la voix

divine, il croit voir le visage céleste de celle qui trouble si vivement son âme. Il entend la voix suppliante d'Angélique qui lui crie en pleurant : Hélas ! hélas ! viens promptement à mon secours ; viens défendre mon honneur qui m'est plus cher que la vie ! Ah ! mon cher Roland, me le laisseras-tu ravir, presque en ta présence, par le traître brigand qui vient de m'enlever ? Donne-moi plutôt la mort de ta main, que de me laisser en proie à ce malheureux sort ! Ce seul propos fit rentrer le Paladin avec plus de fureur & plus d'impétuosité que jamais. Il vole de chambre en chambre ; sa fatigue, sa fureur sont mêlées de quelque espérance. Dès qu'il s'arrête un moment, il entend la voix d'Angélique. C'est tantôt d'une part, tantôt d'une autre, qu'elle lui paroît être ; il y vole, & ne la trouve point. Mais retournons à Roger que j'ai laissé, comme je vous l'ai dit, suivant, dans une route étroite & touffue, le géant qui venoit d'enlever sa chère Bradamante.

Roger, à la sortie de ce bois, étoit entré dans une grande prairie ; & bientôt il arriva dans le même lieu que Roland. Le géant entre par la même porte, & Roger après, en ne cessant pas de le poursuivre.

Dès que Roger a passé le seuil de cette porte,

& qu'il regarde de tous côtés dans une vaste cour, il ne voit plus le géant ni Bradamante. Il tourne & ses yeux & ses pas de toutes parts ; rien ne lui réussit. Il ne peut s'imaginer où le larron de géant a pu se cacher avec la beauté qu'il enlève. De même que Roland, il parcourt tout le palais, cherche exactement, & sous les escaliers mêmes, tous les lieux propres à servir de retraite ; il prend le même parti de sortir & de courir vers la forêt. Mais il entend aussi, comme Roland, une voix aimée qui l'appelle, & qui le fait rentrer sur le champ dans le palais. Le même fantôme que Roland avoit pris pour Angélique, parut être la fille d'Aimon aux yeux de Roger.

Gradasse, & tous ceux qu'on voyoit errer de tous côtés dans ce palais, n'étoient pas moins trompés ; ils étoient tous arrêtés à le parcourir par l'attrait le plus propre à les attirer & les séduire. Le vieux Enchanteur Atlant de Carène étoit encore l'auteur de ce nouvel enchantement. C'est ainsi qu'il se proposoit d'arrêter son cher Roger, & de détourner de dessus sa tête la cruelle influence qui le menaçoit d'abrégér les beaux jours de sa jeunesse. C'est dans ce nouveau château qu'il espéroit de le retenir, après l'avoir vu délivré de son ancien château d'acier & des enchantemens d'Alcine.

Atlant avoit non-seulement attiré dans ce séjour d'illusion son cher élève ; mais tous les guerriers les plus redoutables dont il pouvoit craindre quelque chose pour ses jours , tomboient tour à tour dans le même piège. Il ne manquoit pas d'ailleurs de leur rendre ce séjour commode , & de les y tenir dans la plus grande abondance.

Retournons maintenant à la véritable Angélique possédant alors cet anneau si précieux qui la rendoit invisible à tous les yeux aveuglés , lorsqu'elle le tenoit dans sa bouche , & qui la garantissoit de tous les enchantemens , quand elle le portoit à son doigt. Cette belle , après avoir trouvé dans la caverne de la montagne , des vivres , des habits , une bonne jument , se proposoit de retourner dans l'Inde , dans son beau Royaume du Cathay. Elle eût été bien aise d'avoir ou Sacripant ou Roland pour l'accompagner ; quoique , à vrai dire , elle n'aimât ni l'un ni l'autre , & qu'elle n'eût pas la moindre idée de favoriser jamais leur passion pour elle. Mais ayant à traverser tant de Cités , tant de Châteaux , avant que d'arriver dans l'Orient , elle eût été bien aise d'avoir un guide , une compagnie ; & tous deux étoient les seuls qui pussent mériter sa confiance. Elle alloit donc pour chercher l'un ou l'autre ; elle avoit déjà

parcouru plus d'une Ville , d'un Bourg , & même plus d'un bois & d'une campagne , lorsqu'un heureux hafard la conduisit au château où Ferragus , Roland , Sacripant , Roger , Gradasse & plusieurs autres , étoient retenus par les enchantemens du vieux Atlant.

Le Magicien ne put l'appercevoir, Angélique avoit alors son anneau dans sa bouche; elle put porter sans trouble ses recherches dans tout le château; elle y trouva bientôt le Comte d'Angers & le Roi de Circassie occupés tous deux à la chercher inutilement dans ce palais. Elle reconnut alors avec quelle adresse le vieux Magicien trompoit l'un & l'autre , en la faisant représenter à leurs yeux par un vain fantôme. Elle hésita long-tems auquel de ces deux guerriers elle donneroit la préférence; elle eut peine à se déterminer entre Sacripant & Roland : celui-ci lui paroïsoit meilleur pour la défendre dans les différens périls qu'elle pouvoit courir; mais elle craignoit qu'un pareil défenseur ne voulût bientôt devenir son maître; elle n'imaginoit pas trop comment elle pourroit le maîtriser elle-même , s'en défaire , & le renvoyer en France , quand elle n'auroit plus besoin de son secours.

Pour le Circassien , quand il l'auroit pu placer dans le ciel même , elle croyoit être sûre

de sa soumission, & de le renvoyer quand bon lui sembleroit; cette seule raison lui parut donc assez forte pour lui donner la préférence, le choisir pour son escorte, & lui montrer une entière confiance. Aussi-tôt elle ôte l'anneau de sa belle bouche, & la puissance de l'anneau dessille les yeux de Sacripant qui la reconnoît.

Elle croyoit bien n'être vue que de lui; mais dans le moment Roland & Ferragus surviennent. Ces guerriers couroient comme à l'ordinaire de tous côtés dans ce palais pour la chercher, rien ne pouvant encore suspendre l'effet des enchantemens d'Atlant; mais l'anneau détruisit à l'instant leur puissance. L'un & l'autre de ces guerriers étoient encore armés de toutes pièces. Accoutumés au poids de leurs armes, ils n'en étoient pas plus embarrassés que de leurs vêtemens ordinaires. Ils les avoient gardés depuis leur entrée dans le château. Ferragus seulement ne portoit point de casque, depuis le vœu qu'il avoit fait de n'en jamais porter d'autre que celui que Roland avoit conquis sur le fier Almont, frère de Trojan; & l'on fait qu'il avoit fait ce vœu, lorsqu'il perdit dans un fleuve celui que l'Argail avoit porté.

Quoique Roland eût été depuis long-tems près de lui, il n'avoit pu penser à remplir ce serment, le charme attaché sur ce palais em-

pêchant tous ceux qui l'habitoient de se reconnoître, ni même jusqu'aux armes que les uns & les autres portoient. Tous leurs chevaux, la selle sur le dos & la bride attachée aux arçons, païssoient l'herbe coupée dans une écurie près de la porte, & ne manquoient ni d'orge ni de paille. Atlant ne put donc empêcher que ces deux guerriers qui venoient de reconnoître Angélique ne montassent promptement à cheval pour courir après ces lèvres vermeilles, cette chevelure blonde, ces beaux yeux noirs qui les enflammoient; car Angélique voyant qu'ils l'avoient apperçue, fuyoit, & pressoit sa jument; très-intriguée de voir ces trois amans rassemblés, eux qu'elle eût volontiers bannis l'un après l'autre de sa présence. Mais dès qu'elle les vit assez éloignés du palais d'Atlant pour que ses enchantemens ne pussent plus leur nuire, elle posa promptement entre ses lèvres de roses l'anneau qui l'avoit déjà si souvent tirée d'embarras; & disparoissant tout-à-coup à leurs yeux, elle les laissa tous trois dans un étonnement porté presque jusqu'à la folie. Quoique son premier dessein eût été de se faire accompagner par Roland ou par Sacripant, pour retourner aux extrémités de l'Orient dans les Etats que Galafron son père avoit possédés, tout-à-coup Angélique changea de résolution;

& ne voulant plus devoir de reconnoissance à l'un ni à l'autre , elle pensa que son puissant anneau lui suffisoit pour se passer d'eux.

Tous les trois parcourent ce bois avec une mine stupidement honteuse d'avoir été trompés. Ils ressembloient en ce moment au chien qui vient de perdre la voie du lièvre ou du renard qu'il poursuit , lorsque l'animal chassé se cache subitement dans quelque fosse étroite , dans une haie touffue ou dans un fossé. Angélique rit en les voyant en cet état : bien à couvert , & ne pouvant être vue , elle observe toutes leurs démarches.

Une seule route étoit ouverte au milieu de ce bois épais. Les trois Chevaliers voyent qu'elle n'en a pu prendre une autre : ils ne doutent plus qu'elle ne les ait précédés. Roland ferre les flancs de Bride-d'or : Ferragus ne s'amuse pas , & le suit de près ; & Sacripant emploie ses éperons de toute sa force. La malicieuse Angélique retient la bride , les laisse passer , & marche fort à son aise derrière eux.

Les trois guerriers étant enfin arrivés dans un endroit de la forêt où la route finissoit en se séparant entre la futaie , ils cherchèrent s'ils ne trouveroient pas quelques traces nouvelles sur les herbes. Le Sarasin Ferragus qui méritoit une couronne parmi les plus fiers & les plus

insolens Maures de son pays, se tourne brusquement alors contre les deux autres, en leur disant : Où prétendez-vous aller ? Retournez promptement sur vos pas, ou prenez un autre chemin, si vous voulez éviter la mort ; il ne me plaît pas que ni dans mes amours, ni dans la recherche que je fais de ma belle, aucun soit assez impudent pour me suivre. Roland surpris de cette insolence dit au Circassien : Eh ! que pourroit donc dire de plus cet arrogant, s'il étoit accompagné des deux plus viles courtisannes qui aient jamais tiré la laine d'une quenouille ? Se tournant alors vers Ferragus : Homme plus brute que les brutes mêmes, lui dit-il, je te ferois bien promptement payer tes insolens propos, si tu portois un casque. Ah ! par Mahomet, dit le Sarasin, cela m'est fort égal : de quoi diable t'embarrasses-tu ? Vas, je ne suis encore que trop fort, quoique sans casque, pour vous corriger tous les deux ensemble.

Ah ! de grâce, dit Roland au Roi de Circassie, prêtez votre casque à cet insensé jusqu'à ce que je l'aie un peu guéri de sa folie ; car en vérité je n'en vis jamais une pareille : mais, répondit Sacripant, qui seroit donc le plus fol de ce fanfaron, ou de moi, si je vous accor-
dois cette plaisante demande ? Prêtez-lui plutôt

le vôtre : ne me croyez-vous donc pas tout aussi bon que vous pour corriger un fol ? Ferragus écoutant tous ces propos , s'écrie : Eh ! quoi donc , imbécilles que vous êtes ! croyez-vous que s'il me plaisoit de porter un casque , les vôtres couvrissent encore votre tête ? vraiment j'aurois bien su vous les enlever malgré vous ; mais pour vous mettre au fait de mes raisons de n'en point avoir , apprenez que j'ai fait un vœu de n'en porter jamais aucun jusqu'à ce que j'aie enlevé celui que porte Roland. Le Comte d'Angers se mit à sourire en lui disant : Tu te crois donc assez brave pour venir à bout , tête nue , de faire à Roland ce qu'il fit dans Aspremont au fils d'Agolant ? Ma foi , je crois que si tu osois le regarder en face , tu tremblerais de la tête aux pieds , & que , loin de lui enlever son casque , tu lui céderais plutôt tout le reste des armes que tu portes. Le fanfaron Maure d'Espagne eut le front de lui répondre : Eh ! ne me suis-je donc pas trouvé déjà souvent aux prises avec Roland ? N'aurois-je donc pas enlevé non-seulement son casque , mais le reste de ses armes , si je l'avois voulu ? Ce que je n'avois pas alors en idée , je l'ai maintenant , & j'espère bien l'effectuer avec facilité.

Le Paladin François perdant à la fin patience , ne put s'empêcher de lui crier : Lâche menteur ,

Maure brutal, en quel pays, en quel tems peux-tu donc te vanter d'avoir eu quelque avantage sur moi? Apprends en frémissant que je suis ce même Roland, que tu pensois être loin de toi; voyons donc si tu pourras m'enlever mon casque, ou si je pourrai t'arracher le reste de tes armes; mais je ne veux pas conserver aucun avantage sur toi. En disant ces mots, il ôte son casque, il le suspend au rameau d'un hêtre, & du même tems il tire Durandal; Ferragus parut ne point perdre courage, il tira son épée, se mit en défense, & de cette épée & de son bouclier élevé, il défendit sa tête découverte.

Alors les deux guerriers commencèrent leur combat en faisant tourner & caracoller leurs chevaux; leurs armes reçurent rarement les coups qu'ils se portoient, & plus souvent les lames de leurs épées se rencontroient opposées l'une & l'autre; l'on n'eût pu jamais rassembler dans tout le monde un couple de guerriers aussi redoutables; égaux entr'eux de force & de valeur, tous les deux étoient presque invulnérables. Je crois, mon cher Seigneur, que vous avez entendu déjà dire que Ferragus étoit Fée dans tout son corps, hors dans cette petite partie par laquelle l'enfant se nourrit & croît dans le ventre de sa mère; & pour éviter une blessure

blessure mortelle, le Sarasin avoit coutume de porter & défendre son nombril par sept plaques l'une sur l'autre forgées avec le plus fin acier ; de même le Prince d'Anglante Roland étoit invulnérable sur tout son corps, hors sous la plante des pieds ; mais il apportoit l'art & les soins à bien mettre à couvert cette partie, & si l'on en croit ce que l'on vit alors, tous les deux portoient plutôt des armes défensives pour ornement que pour parer les coups qui leur étoient portés. Ce combat terrible, presque insoutenable à la vue, devenoit de momens en momens plus cruel encore ; que Ferragus portât des coups d'estoc ou de taille, que Roland portât les siens avec la même force, les mailles de leurs armes, les corcelets, les brassards voloient en éclats, mais ils ne pouvoient se blesser ; Angélique toujours invisible étoit seule témoin de leur combat.

Le Roi de Circassie estimant qu'Angélique ne pouvoit être bien éloignée, & voyant Roland & Ferragus aux prises l'un contre l'autre, avoit saisi ce tems pour suivre la route que cette beauté lui paroissoit avoir dû prendre, après être disparu à leurs yeux : Angélique restoit donc seule à quelque distance des deux combattans ; elle les regarda quelque tems avec admiration ; mais timide comme elle l'étoit,

épouvantée à la fin par l'horreur des coups affreux qu'ils se portoient de part & d'autre, il lui prit fantaisie d'enlever le casque qu'ils se dispuoient pour voir quel parti tous les deux prendroient, lorsqu'ils s'apercevroient que ce casque leur étoit enlevé; cependant elle ne s'en permettoit le larcin, que pour le remettre peu de momens après; son intention étoit bien de le rendre à Roland, mais elle vouloit se faire un jeu de leur surprise; elle détache donc ce casque, elle le cache dans son giron: elle les regarda quelque tems encore; elle prit enfin le parti de s'éloigner, & elle étoit déjà loin, avant que ces deux combattans furieux l'un contre l'autre se fussent aperçus du vol qu'elle avoit fait.

Ferragus fut le premier qui remarqua que le casque étoit disparu. Alors se séparant de lui-même: Ne vois-tu pas, lui dit-il, comment celui qui tout-à-l'heure étoit avec nous, nous a traités comme des dupes & des imbécilles? Quel sera donc entre nous le prix du vainqueur, le beau casque nous étant enlevé par ce larron? Roland s'arrête, regarde la branche, n'y voit plus le casque, & sa colère en augmente. D'accord avec Ferragus, il pense que Sacripant emporte le casque; & tournant la bride, il fait sentir de nouveau les éperons à

Bride-d'or; Ferragus qui le voit abandonner le champ de bataille, le suit en diligence; & tous deux ils arrivent dans un lieu où l'herbe foulée portoit l'empreinte de la nouvelle trace qu'Angélique & le Roi de Circassie avoient laissée en passant.

Roland prit le chemin à droite; ce chemin conduisoit dans une vallée où Sacripant l'avoit devancé; & Ferragus suivit le long de la montagne la même route qu'Angélique avoit prise. Elle étoit arrivée sur les bords d'une belle fontaine ombragée par les arbres, & située dans une partie agréable de la forêt. L'ombre invitoit au repos celui qui passoit, & la pureté de l'eau de la fontaine l'invitoit pareillement à se rafraîchir avec son onde.

Angélique s'arrête sur ses bords, ne pouvant craindre que personne vienne l'y surprendre; & son anneau d'ailleurs la rassure contre toute sorte d'événemens. Dès qu'elle arriva près de la fontaine, sa main suspendit à quelque branche le casque de Roland; ensuite elle chercha le lieu couvert de l'herbe la plus fraîche, pour faire paître sa jument.

Le Chevalier Maure qui suivoit ses traces toutes fraîches, arrive à cette fontaine. Angélique, dès qu'elle l'apperçoit, disparoît aussitôt, & pique sa jument: le casque étoit tombé

sur la terre pendant ce tems, elle en étoit déjà trop éloignée pour oser venir le reprendre, d'autant plus qu'à peine le Sarasin l'avoit-il apperçue, qu'il étoit accouru plein de joie pour s'en emparer. Angélique, comme je l'ai dit, étant donc disparue à ses yeux, il la cherche en vain entre les arbres ; & maudissant, blasphémant contre tous ses faux Prophètes, il retourne vers la fontaine au bord de laquelle le casque de Roland étoit tombé. Il le reconnoît aussi-tôt aux lettres gravées sur son cercle. Elles apprennent comment le bras victorieux de Roland en avoit fait la conquête. Le Sarasin aussi-tôt en couvre sa tête & son col, & la douleur qu'il sentoît de voir sans cesse disparaître Angélique, comme les larves & les images nocturnes ont coutume de disparaître, ne l'empêcha pas de saisir ce casque précieux.

Lorsque Ferragus l'eût lacé sur sa tête, il pensa que tous ses vœux seroient remplis, s'il pouvoit aussi retrouver cette Angélique qui, comme un éclair, paroissoit & dispa-roissoit à ses yeux ; il la chercha long-tems dans la forêt, & voyant que chaque instant lui faisoit perdre l'espoir d'en retrouver quelques traces, il prit son parti de rejoindre l'armée sarasine près de Paris. Il tempéra la douleur de n'avoir pu

remplir ses desirs , par la satisfaction de porter , comme il l'avoit juré , le même casque que Roland avoit conquis sur Almont ; ce qui fut cause que ce Paladin le chercha si long-tems , & jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé près de deux ponts entre lesquels il parvint à lui reprendre ce casque , en lui arrachant la vie.

Angélique , invisible & seule , suit son chemin la tête troublée par une juste affliction ; elle se repent alors de s'être trop pressée , & d'avoir laissé le casque sur le bord de la fontaine. Hélas ! disoit-elle , que n'ai-je pas à me reprocher ? C'est moi-même qui le ravis au Comte d'Angers. Est-ce donc là le prix que méritoient tous les services qu'il m'a rendus ? Ce fut à bonne intention , (& Dieu le fait , quoiqu'elle soit suivie de cette perte ,) que j'espérai par ce moyen terminer ce cruel combat , & c'est aujourd'hui ce Maure brutal qui possède le casque du généreux Roland. C'est ainsi qu'elle marchoit , en pleurant de regret de l'en avoir privé.

Indignée contre elle-même , elle prend la route qui lui paroît être la meilleure pour se rapprocher de l'Orient. Quelquefois elle marche à découvert ; plus souvent encore , elle se rend invisible , selon l'espèce de ceux qu'elle rencontre : elle arrive enfin dans un bois où bien-

tôt elle apperçoit trois hommes étendus & baignés dans leur sang ; deux des trois avoient déjà rendu le dernier soupir , & le plus jeune , blessé dans le milieu de la poitrine , paroissoit toucher à sa dernière heure. Mais je ne dois plus parler à présent d'Angélique ; il me reste trop de choses à raconter , avant de revenir à Ferragus & à Sacripant. Le Comte d'Angers doit occuper tout-entier mes chants ; ne dois-je donc pas peindre tous les maux , toutes les fatigues que ce Paladin essuya dans sa constance à suivre l'objet de ses vains désirs , & d'un amour qui ne put jamais être heureux ?

Roland désirant de n'être point reconnu , se couvrit la tête du premier casque qu'il trouva , sans s'embarrasser s'il étoit d'une foible ou forte trempe ; il savoit qu'il ne pouvoit être blessé : c'est sous ce déguisement qu'il continue la nuit & le jour sa recherche , sans que le soleil ni la pluie puissent l'arrêter.

Ce fut à l'heure qu'Apollon fait sortir de la mer ses chevaux dont le poil a la couleur de la flamme , & que l'Aurore semble répandre sur la voûte céleste des fleurs jaunes ou vermeilles , quand elle prend son voile brillant , & qu'elle fait disparoître les étoiles , que Roland passant assez près de Paris , donna la marque la plus éclatante de son courage ; ce Paladin rencontra

deux gros escadrons de Sarasins. Le vieux Manillard, Roi de Noricie, qui, dans sa jeunesse, avoit passé pour être un brave Chevalier, mais qui n'étoit plus bon alors que pour le Conseil, commandoit l'un de ces escadrons; l'autre étoit sous les ordres du jeune Roi de Trémisen qui passoit pour être la fleur des Sarasins; Alzirdon étoit son nom.

Ces deux troupes avec beaucoup d'autres de l'armée d'Agramant, venoient de passer l'hiver, cantonnées dans plusieurs villes & châteaux autour de Paris, pour en former le siège. Agramant voyant que ce siège tiroit trop en longueur, les faisoit alors rassembler dans le dessein d'emporter Paris par un assaut général; il réunissoit en même tems toutes les autres forces dont les Maures d'Espagne rangés sous la bannière du Roi Marfile formoient une partie considérable; il avoit même tiré plusieurs détachemens à sa solde, de la Gascogne & d'Arles, étant le maître, à quelques châteaux près, de ces vastes Provinces.

Le cours des ruisseaux étoit déjà libre des glaçons de l'hiver, & leurs eaux même commençoient à couler avec une chaleur tempérée; l'herbe nouvelle pointoit déjà dans les prairies, & les buissons se revêtoient d'une nouvelle verdure: ce tems fut celui qu'Agramant choisit

pour rassembler toutes ses forces, & les disposer pour le grand dessein qu'il avoit formé. C'est donc par ses ordres que le Roi de Trémisen & celui de Noricie venoient le joindre, lorsque Roland, ainsi que je viens de le dire, les rencontra, tandis que passant tranquillement son chemin, ce Paladin n'étoit occupé comme à son ordinaire, que de la recherche de celle qui le captivoit dans les chaînes de l'Amour.

Lorsque le Roi de Trémisen aperçut le Comte d'Angers, il fut frappé de son air noble & martial; son aspect lui parut être celui du Dieu Mars, & le regardant comme un Guerrier redoutable, il eut l'audace de vouloir éprouver sa force & sa valeur. Alzirdon étoit jeune & présomptueux; il se sentit porté par son courage à pousser son cheval en avant & à défier Roland à la joute : il eût mieux fait de rester à la tête de sa troupe; car le redoutable Paladin lui perça le cœur de sa lance, & le jetta loin de son cheval, qui n'éprouvant plus la force du frein, s'enfuit épouvanté.

L'air retentit soudain du cri terrible que les deux troupes Sarraïnes jetèrent en voyant tomber le jeune Roi, dont le sang se répandoit en bouillonnant par une large plaie : l'escadron qu'Alzirdon commandoit s'avance en désordre, & frémissant de colère, pour attaquer le Comte

d'Angers ; ils fondent de tous côtés , & leurs flèches & leurs dards volent contre la fleur des Chevaliers. On entendit alors un bruit pareil à celui qui semble descendre des montagnes ou s'élever d'une plaine , lorsqu'un loup sorti d'un antre caché ou qu'un ours descendu d'une montagne , vient de s'emparer d'un jeune porc dont les cris aigus font si perçans. Toutes les troupes Sarrafines se réunissent en criant contre le Comte : son écu , son haubert sont frappés en même tems par mille coups de lances , de flèches & d'épées ; l'un lui porte un coup de masse par derrière , l'autre l'attaque de côté , & les plus courageux en face ; mais le Paladin inaccessible à la peur , méprise cette vile troupe , de même qu'un loup renfermé dans une bergerie craint peu le nombre des agneaux : il avoit tiré cette foudroyante Durandal fatale à tant de Sarafins ; on se lasserait à compter le nombre de ceux qu'elle précipite à terre : toute rouge jusqu'à la poignée , elle s'ouvre une route ensanglantée ; elle suffit à peine à donner la mort à ce nombre infini de Maures dont les casques & les boucliers ne font d'aucune résistance contre ses coups ; ni les vestes piquées de coton , ni les plus épais turbans ne lui résistent ; les cris , les plaintes qui s'élèvent ne l'arrêtent pas ; les bras , les têtes , & jusqu'aux épaules , volent

de toutes parts ; la mort semble errer en volant sur les Sarasins , & se plaire à voir varier ses coups horribles ; elle se dit en elle-même : Durandal dans les mains de Roland , vaut mieux encore que cent des faux dont je suis armée.

Les coups sans cesse redoublés de cette terrible épée mettent enfin les Sarasins en fuite ; ceux qui voyant Roland tout seul , s'étoient le plus pressés , croyant l'égorger facilement , sont les plus diligens à se tirer du péril : personne n'attend son ami dans sa fuite ; l'un à force de jambes , l'autre à force de coups d'éperons , fuit le tranchant de Durandal , sans demander si le chemin est bon ou mauvais.

L'honneur qui nous présente un miroir fidèle , & nous fait appercevoir jusqu'à la moindre tache de notre âme , n'arrêtoit aucun de ces lâches Sarasins ; nul d'entr'eux n'y portoit ses regards , hors un vieillard dont l'âge & le sang tardif dans son cours ne répondoient plus à son courage : celui-ci juge que la mort est préférable au déshonneur d'une fuite honteuse ; c'est le vieux Roi de Noricie qui , la lance en arrêt , ose attaquer Roland ; il brise sa lance au milieu du bouclier de l'invincible Comte d'Angers ; celui-ci porte un coup d'épée en passant à Manillard ; mais heureusement la lame cruelle tourne dans la main de Roland. Manillard n'est

point blessé, & le brave vieillard étourdi seulement du coup, tombe sans perdre la vie sur la poussière.

Roland ne s'arrête point à lui ; c'est sur le reste de ces troupes effrayées qu'il continue à porter ses coups, il taille, il tronque, il fend, il tue. Tous croient le voir le bras levé sur leurs épaules, ils se dispersent devant lui comme les étourneaux laissent un grand espace d'air libre autour du courageux émerillon ; & dans toute cette troupe défaite, on ne voit aucun Maure qui ne tombe, qui ne fuie, ou qui ne se jette la face à terre.

Durandal ne cessa pas de frapper, tant qu'il resta quelque combattant. Roland fut embarrassé s'il continueroit son chemin, soit à droite, soit à gauche, quoique le pays lui fût connu. Son ferme dessein étoit bien de chercher Angélique dans toute la terre ; mais il avoit toujours la crainte de s'éloigner d'elle, au lieu de s'en rapprocher. Il prend enfin ce même chemin qu'on eût dit qu'il aimoit à tenir ; il traverse au hasard les plaines & les forêts ; & comme un homme hors de lui-même, tel qu'il l'étoit, il sort des chemins frayés ; il arrive au pied d'une montagne ; la nuit l'arrête près d'une roche fendue ; il est surpris d'entrevoir une lumière éloignée qui jette une foible lueur dans les crevasses de

ce rocher : il s'approche de plus près, l'idée toujours pleine d'Angélique : il n'est point de retraite obscure qu'il ne croie pouvoir la cacher.

Roland, semblable au chasseur qui, cherchant un timide lièvre, ne laisse pas un buisson, une touffe d'herbe, un genévrier bas & touffu, aucun lieu d'abri qu'il ne le batte, & ne le fouille ; de même Roland ne négligeoit aucune recherche, & tout lui faisoit voir Angélique jusques dans les lieux qui devoient lui donner le moins d'espérance de la trouver.

Le Comte d'Angers se dirigeant sur ce rayon, marche, & se trouve dans un enfoncement où les arbres manquent & laissent voir un étroit soupirail dans les flancs de la montagne qui cachoit une grotte profonde. Il trouve au premier abord des épines & des ronces longues & entrelacées formant une espèce de mur qui cache ce que cette grotte peut avoir de particulier, & très-propre à nuire & même à blesser ceux qui voudroient le découvrir.

Cette grotte eût été pendant le jour invisible ; mais la nuit, la foible lumière la faisoit entrevoir. Roland n'hésite pas sur ce qu'il doit faire : il attache Bride-d'or : il vient, sans faire de bruit, à l'entrée de la caverne : il franchit tous les rameaux qui s'opposent à son passage ; & sans demander qu'on l'annonce, il n'hésite pas

d'entrer. Il descend , par plusieurs degrés , dans cette espèce de tombeau où les êtres vivans qui pouvoient l'habiter paroissoient comme ensevelis.

Il voit alors une caverne spacieuse , taillée avec le tranchant du pic & du ciseau ; elle paroît ne devoir pas être éclairée : cependant son entrée y laissoit pénétrer un peu le jour ; & la lumière qui venoit d'une fenêtre percée dans le roc l'éclairoit suffisamment.

Dans le milieu de la caverne , & près d'un feu , Roland apperçut une jeune personne qui lui parut être agréable & jolie , & n'avoir pas plus de quinze ans. Le Paladin , au second coup-d'œil , convint en lui-même qu'elle étoit assez charmante pour embellir ce séjour si sauvage : cependant les yeux de cette jeune fille étoient pleins de larmes , & témoignioient que son âme étoit pénétrée de douleur. Elle n'avoit pour toute compagnie qu'une vilaine vieille avec laquelle elle paroissoit être en dispute ; mais cette dispute finit au moment où le Paladin descendit dans la grotte. Roland , toujours poli pour toutes les femmes , les salua d'un air prévenant ; & toutes deux se levant aussi-tôt , le saluèrent de même.

Il est vrai que , dans le premier moment , elles parurent effrayées d'entendre la voix de Roland ,

& de voir en même tems entrer un homme armé dont le visage guerrier étoit imposant. Le Paladin leur demande quel peut être l'homme discourtois assez injuste, barbare, atroce même, pour ensevelir dans une pareille caverne une belle dont la figure étoit si douce & si agréable.

La jeune vierge lui répond à peine, étant interrompue par de nouveaux sanglots; sa bouche, en s'ouvrant, semble répandre le corail & des perles: cette bouche charmante est baignée par les larmes qui coulent entre les lys & les roses, & sa voix semble s'arrêter comme éteinte. Mais, Seigneur, qu'il vous plaise d'écouter le chant suivant, si vous voulez en savoir davantage; car, en vérité, je trouve qu'il est bien tems de finir celui-ci.

Fin du douzième Chant.



C H A N T X I I I.

AH ! qu'ils étoient heureux les bons Chevaliers du vieux tems ; ils trouvoient souvent dans les vallons écartés , dans les forêts sauvages , & jusques dans les cavernes obscures , retraites ordinaires des ours , des lions & des serpens , de jeunes beautés dans le printems de leur âge qu'on trouveroit à peine dans les plus beaux palais ! Je vous ai dit que Roland venoit d'en trouver une charmante dans une caverne : il lui demandoit qui pouvoit l'avoir conduite en cette demeure affreuse , & ce fut d'un ton de voix enchanteur , quoique souvent interrompu par les soupirs , qu'elle lui raconta , le plus brièvement qu'elle pût , les malheurs dont elle étoit accablée.

Quoique je sois sûre , Seigneur Chevalier , que ce récit ne fera que redoubler mes peines , cette femme ne pouvant manquer d'en rendre compte au barbare qui me retient ici , je suis bien résolue à ne vous rien taire : eh ! que m'importe d'exposer ma vie ! & quelle satisfaction plus grande puis-je attendre de lui , que celle de le résoudre à me donner la mort !

Je m'appelle Ifabelle ; je suis fille du malheureux Roi de Galice, ou plutôt je ne la suis plus que de l'infortune & de la douleur mortelle. Fatal amour ! hélas ! j'ignore si je dois me plaindre le plus ou des charmes que tu répands dans tes premières faveurs, ou de la barbarie & de la fausseté cachée avec laquelle tu renverfes notre plus douce espérance.

Jeune, riche, modeste, tranquille & belle, tout rendoit mon sort heureux : hélas ! je me vois aujourd'hui pauvre, humiliée, misérable, & destinée peut-être à de nouveaux malheurs : mais je dois vous dire quelle est la cause des premiers ; & si mon récit est inutile pour obtenir votre secours, du moins ne pourra-t-il pas aggraver mes peines.

Il y a près d'un an que le Roi mon père ayant fait publier qu'il ouvriroit des lices pour un tournoi dans Bayonne, le bruit qui s'en répandit aussi-tôt, attira beaucoup de Chevaliers de différens pays. Parmi ceux qui parurent, soit que l'amour dirigeât déjà mes yeux & mon âme, ou que le vrai mérite me forçât à le reconnoître, il me parut que l'aimable Prince Zerbin, fils du Roi d'Ecosse, les effaçoit tous : après l'avoir vu toujours supérieur & brillant dans les tournois, l'amour s'empara de mon âme ; je connus bientôt que j'étois aimée, & je m'applaudissois

m'applaudissois en secret du sentiment qui m'attachoit à l'objet le plus digne de mon amour.

La valeur & la beauté de Zerbin effaçoient celles de tous les autres Chevaliers ; il fut bientôt me déclarer sa passion naissante , & me persuader ; nous trouvâmes facilement des occasions de nourrir cette flamme innocente , & lorsque nous fûmes privés du bonheur de nous voir , nos âmes n'en restèrent pas moins étroitement unies : les fêtes & les joûtes étant finies , mon cher Zerbin fut obligé de retourner en Ecosse ; & si vous connoissez l'amour , vous devez bien croire quelle fut ma tristesse , & combien , nuit & jour , j'étois occupée de lui ; j'étois même bien sûre que notre absence le rendoit aussi malheureux , & tous ses projets se tournèrent alors à se rejoindre pour toujours avec moi : Zerbin trouvant un obstacle insurmontable à me demander en mariage à mon père , parce qu'il étoit chrétien & que j'étois mahométane , prit le parti de m'enlever.

Il y avoit près de ma riche patrie un beau jardin situé dans une campagne entourée d'un côté par la mer & de l'autre par une chaîne de montagnes ; ce lieu lui parut favorable pour m'enlever , & vaincre l'opposition que les Religions différentes mettoient entre nous , & pour assurer notre félicité : il avoit fait cacher une

galère près de Sainte-Marthe; il en avoit donné le commandement au Chevalier Biscayen Odoric, également renommé dans les combats de terre ou de mer, ne pouvant m'enlever lui-même; le Roi son père, accablé par les ans, l'ayant fait marcher en France à la tête de ses troupes, il avoit cru pouvoir confier cette entreprise au brave Odoric dont il connoissoit le tendre attachement pour lui, & qu'il avoit sans cesse comblé de bienfaits.

Odoric arriva donc au tems marqué pour m'enlever; il vint pendant la nuit à ce jardin où j'étois bien aise de me laisser trouver, suivi de matelots armés, propres à combattre comme à naviguer; il avoit fait remonter une rivière voisine à son vaisseau bien armé; ce fut dans le silence de la nuit, qu'il se rendit à ce jardin. Je fus conduite à cette galère fraîchement espalmée, avant qu'aucun bruit pût s'en répandre dans la cité voisine; ceux qui me servoient étant défarmés, furent tués ou mis en fuite; quelques-uns furent enlevés avec moi: ce fut ainsi que je quittai ma patrie, n'étant occupée que de la joie de jouir bientôt du fruit de nos amours avec mon cher Zerbin.

Voguant à pleines voiles, nous étions à la hauteur de la Mongiane, lorsque le tems, serene jusqu'alors, fut troublé par un vent qui s'é-

leva sur la gauche & dont la violence souleva les vagues ; ce vent de Mistral qui nous faisoit dériver, devint, de momens en momens, plus furieux : la plus violente pluie, la grêle se mêloient à ses sifflemens ; ce fut vainement qu'on cargua toutes les voiles & qu'on plia les mâts, nous nous vîmes emportés malgré nous vers des écueils pointus près de la Rochelle ; notre seul recours fut alors à l'être puissant qui lance les tempêtes sur la terre ; les vents continuèrent à nous chasser avec plus de rapidité qu'une flèche. Odoric voyant que le péril étoit si pressant, eut recours au secours douteux de me faire descendre avec lui, suivi de deux de ses gens dans la chaloupe ; mettant alors l'épée à la main pour empêcher que d'autres ne s'y jettassent, il coupa le cable, & nous nous éloignâmes du vaisseau.

Nous fûmes jettés assez heureusement sur la côte ; nous descendîmes promptement à terre, & nous vîmes briser & périr contre les écueils la galère avec tout ce qu'elle contenoit : alors, les mains élevées au ciel, je rendis grâces à la bonté divine qui m'avoit tirée de ce péril, & qui me laissoit l'espérance de revoir mon cher Zerbin ; cette douce idée me consola facilement des bijoux & des autres richesses que la mer avoit englouties. Le rivage où nous descendîmes ne portoit point de marque qu'il fût

habité ; nul chemin ne paroissoit pour nous conduire, nulle auberge pour nous recevoir ; nous n'apperçûmes qu'une haute montagne dont le sommet sombre étoit battu du vent & le pied baigné par la mer. Ce fut en ce lieu que le perfide Amour, toujours déloyal dans ses promesses, toujours prêt à troubler les passions & les projets les plus légitimes, changea toute mon espérance dans la crainte & la plus mortelle douleur. Le traître ami de Zerbin parut tout-à-coup s'embrâser d'un violent amour pour moi, & cet amour éteignit tout sentiment d'amitié dans son âme infidelle.

Soit qu'il m'eût aimée dès le premier moment sans avoir osé me le déclarer, soit que cette ardeur s'allumât dans le tems où ce rivage solitaire sembloit le favoriser, il ne balança point à prendre ses mesures pour satisfaire ses desirs ; mais il crut devoir se débarrasser auparavant d'un des deux hommes qui nous avoient suivis : celui dont il desira l'éloignement, se nommoit Almont, il étoit Ecoissois ; Zerbin l'avoit choisi pour le donner au perfide Odoric, comme étant aussi brave que fidèle ; Odoric lui dit qu'ils se rendroient coupables, s'ils m'exposaient à faire une route difficile à pied, le pria d'aller à la première ville pour me faire venir un cheval : Almont, sans aucune défiance, partit pour se

rendre à la cité que nous savions être au-delà de cette vaste forêt. Il étoit à peine à six milles de distance, qu'Odoric qui mettoit sa confiance entière dans l'homme qui restoit, osa lui confier son infâme dessein.

Cet homme, nommé Corèbe, & natif de Bilbao, avoit passé son enfance avec Odoric dans la même maison; Odoric lui communiqua donc tout ce qu'il avoit dans l'âme, ne doutant point que l'amitié ne fût la plus forte, & qu'elle ne l'empêchât de s'opposer à ses desirs. Cependant Corèbe, plein d'honneur & de loyauté, ne put l'entendre sans indignation, & ne ménageant rien, il l'appella traître, & se montra prêt à s'opposer à sa violence par ses actes comme par ses paroles; leur querelle fut bientôt animée au point de mettre l'épée à la main, & tandis qu'ils se battoient, je pris la fuite vers le plus épais de la forêt; Odoric, plus adroit & plus expert dans les combats, blessa plusieurs fois Corèbe, le laissa comme mort à terre, & me poursuivit vivement. Seroit-il possible que l'amour lui eût prêté ses ailes pour me joindre, & ses prières & ses propos les plus séducteurs pour réussir à me toucher?... Mais la fermeté que je lui montrai de mourir plutôt que de satisfaire ses infâmes desirs; ses prières, ses propos flatteurs,

ses menaces même, lui paroissant être inutiles, il en vint à la force ouverte, malgré mes larmes, mes supplications & tout ce que je pus lui dire sur la fidélité qu'il devoit à Zerbin : toutes mes prières étant inutiles, n'espérant plus trouver de secours qu'en moi-même, me voyant attaquée par lui, comme par un ours, je me défendis courageusement avec les ongles & les dents dont je lui fis porter des marques sanglantes, & je pouffai des cris assez perçans pour pénétrer jusqu'à la voûte céleste.

Je ne peux dire si ce furent mes cris qui pouvoient se faire entendre d'une lieue, ou si ce fut l'ordinaire avidité des Riverains pour courir au rivage, & recueillir les débris des vaisseaux brisés sur les écueils, qui fit accourir sur le sommet de la montagne une assez grosse troupe qui parut marcher vers nous. Le Biscayen abandonnant sa lâche entreprise, prit aussi-tôt la fuite. Il est vrai, Seigneur, continua-t-elle, que cette troupe me portoit alors un grand secours ; mais hélas ! il n'arrive que trop souvent qu'un mal plus cruel encore que celui que nous venons d'éviter, vient achever de nous accabler. Je n'ai pas été assez infortunée pour que ces gens aient osé me faire même violence ; mais en eux ce n'étoit point l'ouvrage de la vertu ; voyant que j'étois belle, ma virginité leur parut

importante à conserver : depuis ce tems , neuf mois se sont écoulés , sans que je sois sortie de cette espèce de sépulcre ; j'ai perdu toute espérance de voir mon cher Zerbin , & , par ce que je leur ai déjà plus d'une fois entendu dire , je vois qu'ils viennent de me vendre à quelque Marchand qui doit me conduire au ferrail d'un Soudan du Levant.

Au moment où la jeune Isabelle finissoit son récit souvent interrompu par ses sanglots , & d'une voix si douce , qu'elle eût attendri jusqu'à l'aspic même ; tandis qu'elle renouvelloit sa douleur par l'aspect de ses malheurs , une vingtaine d'hommes , armés de haches & de forts épieux , entrèrent dans la caverne : un vilain homme , défiguré par un coup qui lui coupoit le nez & la mâchoire , & qui n'avoit qu'un œil , voyant le Comte d'Angers assis auprès de cette belle , se tourna vers ses compagnons , & leur dit : Voyez-vous cet oiseau qui , sans que j'aie tendu de panneau , s'est venu prendre dans mes filets ? Il dit ensuite au Comte : En vérité , je ne vis jamais d'homme plus obligeant que toi d'être venu si à propos ; quelqu'un t'aura dit peut-être , que j'avois besoin de ce bon habit brun & de ces belles armes , & tu n'as pas manqué de venir à tems pour me les livrer.

Roland se levant aussi-tôt , répond avec un

ris amer, à cet homme si masqué par ses anciennes blessures : Je vais te vendre ce que tu desires, mais au prix que nul marchand ne voudroit en recevoir. Sur le champ, il se saisit d'un gros tison brûlant ; il le lance, & frappe le vil brigand au milieu du front, entre le nez & l'œil qui lui restoit ; le tison emporte les paupières & son autre œil, lui brise la tête, & sa vilaine âme va joindre aussi-tôt celles que Caron passe pour les précipiter dans les étangs bouillans du Tartare.

Le milieu de cette caverne étoit occupé par une grande table épaisse de deux palmes ; elle étoit quarrée, très-spacieuse, & servoit à tous ces brigands quand ils prenoient leurs repas : Roland, avec la même aisance & la même adresse qu'un Cavalier Espagnol lance la canne, jette cette table sur la troupe où cette canaille lui paroît être la plus nombreuse ; différens coups mortels frappent ces brigands, ou leur brisent la tête & les os ; presque aucun d'eux ne peut s'en sauver. C'est ainsi que l'on voit une grosse pierre, lancée sur un tas de couleuvres qui se roulent ensemble au soleil après l'hiver, les écraser, ou les estropier presque toutes ; l'une meurt, l'autre perd sa queue ; une autre, ne pouvant plus ramper en avant, se replie en cercles sur elle-même ; une autre enfin, ayant

un fort plus heureux, frise légèrement l'herbe, glisse, s'échappe en sifflant, & court à sa proie. Ce coup cependant n'eut rien de fort extraordinaire, puisqu'il avoit été porté par Roland ; ceux que la table n'avoit pas assommés n'étoient plus qu'au nombre de sept, au rapport de l'Archevêque Turpin. Ils voulurent en vain s'enfuir, mais le Paladin leur ferma le passage. Après les avoir pris sans résistance, il leur lia fortement les mains avec des rameaux de la forêt prochaine ; ensuite les tirant hors de la caverne, il façonna de sa main, avec son épée, les branches d'un vieux cormier bien touffu ; il n'eut besoin ni de crocs, ni de chaînes, pour purger la terre de cette maudite engeance ; la forêt lui fournit tout ce dont il avoit besoin pour les pendre, & pour les laisser en pâture aux corbeaux.

La vieille coquine, amie de ces brigands, ne les vit pas plutôt morts, qu'elle prit la fuite en pleurant, & s'arrachant le reste de ses cheveux ; elle courut au travers des ronces, des roches & des buissons, jusqu'aux bords d'une rivière, où le hasard lui fit rencontrer un Chevalier ; mais je me réserve à vous le nommer dans un autre temps : je retourne donc à la jeune Isabelle, qui supplioit Roland de ne la pas laisser toute seule, lui promettant de le suivre en tous lieux ;

le bon & courtois Paladin la console, & dès que la courrière du jour, parée de roses & de ses voiles de pourpre, commença sa carrière le Paladin partit avec elle en reprenant son chemin ordinaire.

Ils marchèrent plusieurs jours, sans rencontrer d'aventures; enfin ils trouvèrent dans leur chemin un Chevalier, qu'on conduisoit comme prisonnier : j'en parlerai dans la suite. Mais je vais fixer votre attention sur un objet qui ne vous doit pas être moins cher : c'est la fille d'Aimon, que nous avons laissée en proie aux regrets d'avoir perdu son amant.

Cette belle guerrière, en desirant & en attendant le retour de Roger, faisoit son séjour ordinaire à Marseille, d'où faisant sans cesse des courses contre les Sarrafins en Languedoc & dans la Provence, elle remportoit tous les jours des avantages sur eux; elle ne donnoit pas moins de preuves de sa prudence & de sa valeur, & comme Général & comme simple combattant. Voyant s'écouler un tems plus long que celui que Roger avoit marqué pour son retour, elle craignoit pour lui mille accidens fâcheux : un jour, entr'autres, qu'étant toute seule, elle se livroit à la plainte, elle vit paroître tout-à-coup celle qui, par le moyen du précieux anneau, délivra Roger des chaînes d'Alcine. Lorsqu'elle

vit Mélisse retourner seule, sans lui ramener son amant, elle devint pâle, tremblante, & se soutenant à peine. Mais Mélisse la rassura par son visage riant, comme n'ayant que de bonnes nouvelles à lui dire.

Aimable fille, lui dit-elle, ne craignez rien; Roger se porte bien, & Roger vous aime d'un amour fidèle. Mais ce jeune héros a perdu sa liberté; & l'Enchanteur, qui la lui ravit deux fois, le tient encore sous sa puissance. Si vous voulez le délivrer, montez sur le champ à cheval, & suivez-moi; je saurai vous donner les moyens de lui rendre la liberté. Elle lui raconta quelle avoit été l'illusion par laquelle Atlant avoit encore trompé Roger, lorsque ce jeune Paladin avoit cru la voir enlever par un géant, qui, sur le champ, étoit disparu devant lui. C'est par cette même ruse, ajouta-t-elle, qu'Atlant arrête tous ceux que la fortune conduit près de son château. C'est ainsi qu'il leur fait voir ce qui peut les intéresser davantage: les affections de tous n'étant pas les mêmes, chacun d'eux court dans son palais, cherchant sans cesse l'objet dont il s'est servi pour les attirer; il anime même tellement leur desir de le retrouver, que c'est ainsi qu'il les arrête.

Dès que vous approcherez, dit-elle, de cette demeure enchantée, Atlant ne manquera pas de

prendre tous les traits de Roger ; & il le fera paroître à vos yeux , vaincu par des forces supérieures. Le seul moyen alors de le délivrer , c'est de vous tenir à part , sans avoir l'air d'en être émue.

Soyez donc bien sûre que le grand nombre de ceux qui sont tombés dans ses filets ont été séduits par de semblables prestiges. Vous croirez voir Roger qui vous demandera du secours ; vous reconnoîtrez tous ses traits : mais gardez-vous bien de vous laisser tromper par cette ressemblance ; frappez hardiment ; arrachez la vie à ce faux Roger ; & soyez sûre que c'est celui qui vous a fait tant de maux , qui tombera sous vos coups. Il vous paroîtra bien dur sans doute (& je le vois d'avance) de tuer celui qui ressemble si parfaitement à Roger ; n'en croyez donc point vos yeux ; que ses enchantemens ne vous empêchent par de voir le vrai : car je vous l'annonce , si vous venez à changer de sentiment , si vous laissez vivre le Magicien , vous perdrez Roger pour toujours.

Bradamante prend son parti de suivre les conseils de Mélisse , en laquelle elle a toute confiance ; elle s'arme promptement , & la suit. Mélisse la guide , & la conduit à grandes journées , soit à travers champs , ou par le milieu des forêts , & cause avec elle , pour charmer l'ennui d'un si

long voyage. Elle rappelle souvent à Bradamante cette multitude de héros qui doivent naître d'elle & de Roger ; & comme si les décrets éternels étoient sous ses yeux , elle lui montrait tous les événemens des siècles futurs.

O ma chère & prudente conductrice , dit alors la fille d'Aimon à Mélisse , vous m'avez éclairée sur les grands Princes qui doivent naître de ma race ; ne pourriez-vous pas aussi me faire connoître quelques-unes de celles de mon sang , qui seront distinguées par leurs vertus & par leur beauté ?

Mélisse , toujours obligeante & polie , lui répondit : Sachez , ô ma fille , que je vois naître de vous des mères d'Empereurs & de Rois , & de ces femmes fortes & illustres qui feront le plus ferme appui des maisons où l'hymen les aura placées. Leur piété , leur âme élevée , leur prudence & leurs vertus épurées , honoreront autant leurs habits de femmes , que les plus grands guerriers peuvent honorer les armes dont ils se couvrent. Si je vous rapportois le nom de toutes celles qui le mériteroient , je ferois trop longue à mon récit , n'en voyant aucune qui ne soit digne de louange ; j'en choisirai seulement quelques-unes ; & je regrette que vous ne m'en ayez pas parlé dans la caverne de Merlin , où je les aurois fait paroître à vos yeux.

De votre illustre race, il doit naître une Isabelle, la plus magnanime, la plus libérale de toutes les Souveraines ; elle regnera sur les bords du Menzo , & dans cette ville qui tire son nom de la mer d'Ocus. Donuée d'une rare beauté , sa sagesse, sa pudeur égaleront la lumière & la pureté du jour ; elle protégera les arts , elle saura conduire à des succès éclatans les plus grandes opérations ; & les sciences les plus relevées n'auront rien d'obscur pour elle : son époux , digne d'elle, sera de même le protecteur du vrai mérite ; ses exploits sur les bords du Tar , l'expulsion des François du Royaume de Naples & de l'Italie , illustreront ses armes : semblable au prudent Ulysse, par la valeur , il jouira du bonheur de posséder une autre Pénélope. L'éloge que je vous fais d'Isabelle est encore bien borné, Merlin m'en ayant beaucoup plus appris dans sa grotte. J'imiterois la longue navigation de Typhis, si je voulois parcourir tout ce qu'Isabelle fera pour mériter le respect & l'amour de son siècle. Sa sœur Béatrix remplira la destinée annoncée par ce nom : tant qu'elle sera sur la terre , son époux , pendant le cours de sa belle vie , partagera son bonheur ; mais quand il aura le malheur de la perdre , une suite fatale d'infortunes l'accablera : tant que Béatrix verra le jour , Louis le More, Sforce , & les coulevres des

Visconti triompheront ; mais à la mort de Béatrix , leurs Etats désolés seront en proie à leurs ennemis , & le malheureux Duc de Milan mourra dans la captivité : plusieurs autres Princesses de votre sang porteront aussi le nom de Béatrix ; l'une couvrira ses beaux cheveux de la couronne de Hongrie , l'autre méritant une couronne céleste , verra l'Aufonie lui dresser des autels , & l'invoquer comme sainte : je me tairai sur la plupart des autres Princesses de ce nom , pour ne pas trop alonger mes récits , quoiqu'il n'en soit pas une d'elles dont la trompette ne dût célébrer les vertus héroïques : les Blanches , les Lucrèces , les Constances , donneront des Princes à l'Italie , & seront les réparatrices de ses plus illustres maisons.

Non-seulement celles de votre nom l'illustreront , mais votre maison le fera de même par celles que l'hymen y réunira. Merlin me l'a révélé , sans doute dans le dessein que j'eusse le plaisir de vous le dire. Je dois premièrement vous parler de Richarde qui ne se laissera point abattre par la douleur d'être veuve bien jeune encore , & de voir ses enfans dépossédés de leurs Etats ; elle les verra quelques tems errer au milieu de leurs ennemis ; mais sa prudence & son courage réussiront à tout réparer.

Que n'ai-je point à vous dire de la Princesse

Royale de l'antique maison d'Arragon ? elle dont les Grecs & les Latins se feroient fait une gloire de célébrer les vertus sublimes : c'est elle, c'est cette Léonore que la puissance divine semble avoir choisie entre toutes les femmes pour être l'heureuse mère d'Alphonse, d'Hippolyte & d'Isabelle : comme une plante naissante croît & s'élève dans un terrain fertile, de même la beauté, la vertu, le bonheur & la haute réputation augmenteront sans cesse, & feront admirer sa belle-fille Lucrèce Borgia : quoiqu'elle ne soit pas encore née, j'admire d'avance celle vis-à-vis de laquelle les autres femmes seront comme l'étain est à l'argent, le cuivre à l'or, le sombre pavot à la rose, le pâle saule au verd laurier, & le verre peint aux pierreries orientales. Mais parmi toutes ces louanges qui lui seront prodiguées pendant sa vie & après sa mort, la plus belle de toutes sera, ces dons brillans, ces grands principes, ces sentimens qu'elle aura fait passer à ses enfans, également illustres dans l'Eglise & dans les armes : l'éducation qu'ils en auront reçue, restera sans cesse empreinte dans leur âme, ainsi que l'argile neuve se ressent toujours de la première liqueur que le vase a reçue.

Je n'ai garde de vous laisser ignorer le nom de celle qui lui succédera ; c'est cette illustre Renée de France, fille unique de Louis XII, & d'Anne

d'Anne de Bretagne : toutes les vertus qu'on peut admirer n'auront jamais paru aussi sublimes que dans cette Princesse, depuis que les élémens, sortis du cahos, se sont mis en équilibre ensemble, & que le ciel & la terre tournent sur leurs pôles : Alve de Saxe, la Comtesse de Celano, Blanche fille du Roi de Sicile & Princesse de Catalogne, la belle Lippe de Boulogne, doivent aussi vous être connues, & mériteroient sans doute que je leur donnasse des louanges bien plus étendues ; mais ce seroit entrer dans une mer sans limites.

Plus je vous ai fait voir quelle sera la grandeur de votre race future, plus j'ai dû vous animer à tirer Roger de ce fatal palais.

Mélisse se tut à ces mots ; & s'apercevant qu'elle étoit déjà près de l'habitation du vieux & méchant Enchanteur, elle crut ne devoir pas aller plus loin, dans la crainte qu'il ne la découvrit : elle laissa donc Bradamante seule, après avoir renouvelé ses conseils ; & la jeune Guerrière ne marcha pas plus de deux milles, sans voir tout-à-coup Roger attaqué par deux forts géants qui l'entouroient, le frapportoient & paroissent prêts à lui donner la mort.

Dès qu'elle aperçoit celui qu'elle reconnoissoit à tant de marques pour être Roger, Bradamante oublie son premier dessein, & les sages

conseils de Mélisse ; elle a même l'injustice de soupçonner la candeur de cette Fée ; elle imagine que Mélisse veut se venger de quelque injure secrète qu'elle en a reçue , & qu'elle a formé le noir dessein de faire périr Roger en présence de celle qui l'adore. N'est-ce donc pas-là , se disoit-elle en elle-même , n'est ce pas ce Roger que mon cœur & mes yeux me font également connoître ? Pourquoi croire plutôt Mélisse que mes propres yeux , & ce cœur qui me dit toujours si bien s'il est près ou s'il est éloigné de moi ?

Pendant qu'elle fait ces réflexions , elle entend la voix de son cher Roger qui lui demande des secours ; elle voit qu'il est obligé de fuir à toute bride , & que ces deux cruels ennemis le poursuivent avec rapidité. Bradamante n'hésite plus à voler à son secours , par ce même chemin , qui conduisoit au château. Elle entre à leur suite ; & sur le champ , elle cède au même enchantement que Roger : elle le cherche de tous côtés ; la nuit est égale au jour pour ses vaines recherches ; & cet enchantement étoit tel , que ces deux amans se rencontroient , se parloient même à tous momens , sans pouvoir se reconnoître.

Laissons Bradamante soumise à ce prestige , mais n'en ayez aucune inquiétude : je saurai bien , quand il sera tems , l'en tirer avec son cher Roger. Vous savez que la diversité plaît à l'es-

prit comme au goût ; & mon histoire , en se variant , & semblant n'aller que par sauts & par bonds , vous en fera peut-être plus agréable.

Il faut bien que je me serve de différens fils pour tramer le long tissu de ma toile. Qu'il ne vous déplaîse donc pas d'écouter en ce moment , comment les troupes Sarrafines , sorties de leurs quartiers , prirent les armes pour paroître devant Agramant. Ce Prince , menaçant sans cesse l'Empire des Lys , faisoit une revue générale pour connoître le nombre de ses soldats ; il savoit qu'outre le grand nombre de cavaliers qui manquoient à ces troupes , plusieurs d'entre-elles avoient perdu leurs chefs : les Espagnols , les Lybiens , les Ethiopiens , & plusieurs autres nations , n'avoient plus de Commandans ; & pour leur en donner à toutes , une revue générale étoit nécessaire. Le Roi d'Afrique , & celui d'Espagne , avoient fait venir de grandes recrues , pour remplacer ceux que les combats avoient fait périr : il falloit donc incorporer ces nouvelles troupes dans les anciennes , & leur donner des chefs. Mais , Seigneur , sous votre bon plaisir , j'interromps mon chant , & ce ne sera que dans le suivant que je vous parlerai de cette grande revue.

Fin du treizième Chant.

C H A N T X I V.

DANS les grands combats , les sièges & les assauts , que la France avoit essuyés contre les Maures d'Afrique & d'Espagne , un très-grand nombre , de part & d'autre , étoient restés la proie des loups , des corbeaux & des aigles aux serres tranchantes.

Les François paroissoient être les plus maltraités , ayant perdu de vastes pays ; mais les Sarrasins avoient à regretter un plus grand nombre de Princes & de hauts Seigneurs. Leurs victoires leur avoient trop coûté , pour qu'ils pussent en tirer trop d'avantage & de joie. Il est facile , invincible Alphonse , de comparer ces antiques évènements , à cette grande & célèbre bataille de Ravenne , qui coûta tant de larmes , & dont le succès & la gloire furent dûs à votre bras victorieux. Les cohortes françoises s'ébranloient , déjà prêtes à plier , lorsque vous attaquâtes les étendards espagnols , suivi d'une troupe jeune , courageuse & brillante , qui mérita de vous les éperons dorés de la Chevalerie ; vous sûtes briser , enlever leurs drapeaux ; un immortel laurier vous est dû , pour avoir sauvé l'honneur des lys ; & votre

tête altière mérite encore plus une seconde couronne pour avoir conservé les jours du nouveau Fabrice des Romains, cet illustre Colone que vous prîtes, & dont vous fouvâtes la vie, que pour la défaite totale qui baigna de sang les champs de Ravenne, & qui vit les troupes Aragonoises, Castillannes & Navarroises fuyant de toutes parts, après avoir perdu leurs bannières & leurs étendards.

Cette victoire, cependant, fut plus utile qu'elle n'excita de joie. Lorsque nous vîmes étendu mort sur le champ de bataille, ce brave Général François & tant de Seigneurs & de grands Capitaines qu'il commandoit, & qui venoient de traverser les Alpes avec lui, pour voler au secours de leurs alliés, nous reconnûmes bien que nos vies & notre patrie étoient à couvert des tempêtes qu'excite Jupiter irrité; mais comment n'aurions-nous pas gémi sur la perte cruelle qui plongea la France dans les larmes & mit tant d'épouses en deuil? Louis a besoin de nouveaux Capitaines, & de Chefs prudents & sévères qui soutiennent l'honneur de la France, & qui repriment les excès furieux des Soldats. Quels crimes n'ont-ils pas commis? Les Monastères, les Noviciats de toute espèce pillés; on a vu leurs tremblantes habitantes gémir dans les bras du soldat effréné; la mère, l'épouse, la

filles, ont éprouvé leur brutale fureur ; portant leur main sacrilège jusques sur les tabernacles , un simple ciboire d'argent leur a fait profaner le corps précieux du Sauveur.

O misérable Ravenne , qu'a pu ta vaine résistance ? Bresse t'avoit donné l'exemple le meilleur à suivre ; c'est d'après tes malheurs , que Fayença & Rimini se sont conduites , depuis que le bon & sage Louis nous envoie le prudent Trivulce. Que les François apprennent de sa bouche à reprimer leurs rapines & leurs coupables desirs ! il saura leur dire avec vérité , que de tous tems en Italie , ces crimes furent suivis de la punition & de la mort.

Ainsi que maintenant le Roi de France a besoin de remplacer dans son armée les grands Capitaines qu'il a perdus ; de même alors Agramant & Marfile , pour donner une bonne & forte consistance à leur armée , l'avoient voulu , dès qu'elle sortit de ses quartiers d'hiver , & la rangèrent en ordre dans une vaste plaine , pour pourvoir au commandement de chaque troupe.

Marfile en premier , Agramant en second commencèrent à faire défiler leur armée , troupe par troupe. Les Catalans & les montagnards leurs voisins , suivent la bannière de Doriphebe ; les Navarrois , dont Renaud a tué Folvirante leur

Roi, marchent ensuite; & Marfile leur donne Isolier pour Général. Balugante, Gouverneur des peuples de Léon, & le fier Grandonio, chef de ceux des Algarves, marchent ensuite. Les Castillans obéissent à Falsiron, frère de Marfile: ceux qui sont partis de Malaga, de Séville, & des bords fleuris de Bétis, depuis la mer de Gades, jusqu'à la riche Cordoue, suivent la bannière de Madarasse,

Stordilan, Tessire & Baricondo, conduisent les troupes de Grenade, de Lisbonne & de Majorque. Larbin, Roi de Lisbonne, ayant été tué, les Portugais obéissent à Tessire, son parent; & Serpentin commande les troupes de Galice, privées de Maricolde, leur ancien chef. Tolède, Calatrava, les bords de la Guadiane, avoient envoyé leurs guerriers sous les ordres de Sinagon; mais le brave Mataliste, depuis sa mort, avoit été mis à leur tête; Bianzardin réunissoit sous sa bannière les troupes de Placentia, de Salamanque, d'Astorga, d'Avila, de Zamora & de Palentia. Pour les guerriers de Sarragosse & de la Cour de Marfile, ils avoient le redoutable Ferragus pour commandant. Leurs armes étoient brillantes; leur audace étoit extrême. Malgarin, Balingerne, Malzarize & Morgan se consoloient près de Marfile d'avoir été chassés de leurs Etats, & comblés de ses bienfaits, ils s'étoient dévoués

à son service. Une infinité d'autres guerriers, dont je rapporterai les noms, lorsque j'aurai lieu de célébrer leur bravoure, fermoient la marche de l'armée d'Espagne. Je dois cependant distinguer entr'eux le valeureux Follicon, bâtard du Roi Marfile.

Dès que l'armée de Marfile eut défilé, le fier Roi d'Oran, de taille de géant, s'avança, suivi d'un gros escadron. La troupe suivante regrettoit son ancien chef Martasin, qui pleuroit en expirant d'être tombé sous les coups d'une femme, (Bradamante ayant tué ce Roi des Garamantes). La troisième troupe, sortie de Gascogne après la mort d'Argoste, avoit aussi besoin d'un chef, ainsi que la quatrième. Agramant leur choisit Buralde, Ormide & Arganio,

Il donna de même Orcia aux troupes de Lybie, qui pleuroient le brave Negre Dudrinasse. Brunel parut aussi, conduisant ceux de la Tingitane : ses yeux étoient baissés, son air étoit triste & nébuleux, depuis que, près du château d'Atlant, Brunel avoit perdu l'anneau d'Angélique que Bradamante avoit enlevé : il étoit tombé dans la disgrâce d'Agramant ; & si le frère de Ferragus, Isolier, n'avoit pas juré sur son honneur qu'il l'avoit trouvé lié contre un arbre, Agramand l'eût condamné à rendre le dernier

Soupir au gibet. C'est à la prière de ceux de sa Cour, qu'il lui fit ôter du col l'infâme hart qu'il avoit si bien méritée ; mais ce ne fut qu'avec la menace de le punir encore plus sévèrement à la première faute ; ce qui portoit la consternation sur le front de ce Sarrafîn. La troupe de cavalerie de Farurante suivoit Brunel ; l'infanterie de Maurine marchoit ensuite ; le nouveau Roi du Liban, successeur de Pinodore, avoit reçu d'Agrikan, non-seulement le sceptre d'or, mais il l'avoit mis à la tête d'un gros détachement de ses sujets.

Les troupes de l'Hespérie, avec celles de Ceuta, venoient après, conduites par Soridan & Dorilon. Pulian commandoit les Nasamones, & les suivoit de près. Agricalte marchoit à la tête des Hamoniens, Malabufer des Pisans ; les troupes de Maroc & des Canaries étoient commandées par Finadure, & celles du Roi Tardoc, par Balastre.

Deux escadrons, l'un de Mulga, l'autre d'Azilla, marchaient après sans commandant. Agramant mit à la tête de ces braves troupes, Corinée, l'un de ses amis de confiance. Il donna de même Rimedonte aux escadrons sans chef d'Almansille. Cette grosse troupe étoit fermée par Balinfront, à la tête de ceux de Cosca.

Le Roi Clarindo, successeur de Mirabalde,

tenoit la tête du gros de troupes suivant. A la tête des guerriers du Bolga, Baliverze, le plus méchant coquin des Sarrafins, commandoit un escadron ; mais aussi l'une des belles troupes de l'armée qui suivoit, étoit commandée par le plus sage Roi qui suivît Agramant : c'étoit Sobrin, Roi de Garbe, également bon dans les conseils & dans les combats.

Les troupes de Bellemarine, que Gualciotte avoit commandées jusqu'alors, venoient de passer sous les ordres de Rodomont, Roi d'Alger ; il n'étoit arrivé que depuis trois jours à l'armée. Il revenoit du fond de l'Afrique où il étoit passé pour rassembler des forces. - Agramant l'avoit envoyé dans cette partie, vers le tems où le Soleil moins brillant & moins chaud, semble céder au Sagittaire & aux cornes menaçantes du Taureau. L'armée Sarrafine n'avoit point de guerrier aussi fort, aussi redoutable que le fier Rodomont : les portes de Paris devoient plus trembler à son aspect, qu'à celui de tous les autres guerriers. Cet homme féroce avoit suivi les deux Rois en France, moins par attachement, que pour se montrer le plus implacable ennemi de la foi chrétienne.

Prufion, Roi des Alvaracches, & Dardinel, Roi de Zumara, suivoient Rodomont : je ne sçais si quelque chouette, quelque vieille corneille, ou quelqu'autre oiseau de mauvais augure, leur

avoient annoncé leur mauvais sort ; mais l'heure & le moment de leur mort étoient déjà déterminés dans le ciel pour le combat suivant.

L'on n'attendoit plus dans l'armée , que deux troupes , qui se trouvoient absentes : c'étoit celles de Trémisen & de Noricie ; personne n'en donnoit de nouvelles. Agramant ne savoit que penser de ce long retardement , lorsqu'enfin on lui conduisit un écuyer du Roi de Trémisen , qui lui raconta qu'Alzirdon , Manillard & tous les Capitaines de ces deux troupes , étoient étendus sur la poussière.

Seigneur , dit cet écuyer , le terrible Chevalier qui n'eût laissé aucun de nous en vie , si quelques-uns ne l'avoient évité par la fuite , est entré dans nos escadrons comme un grand loup dans deux troupeaux de chèvres & de moutons.

Depuis quelques jours il étoit arrivé dans l'armée un haut & puissant Chevalier , auquel ceux de l'Orient & du Couchant ne pouvoient presque être comparés. C'étoit Mandricard , fils & successeur du grand & célèbre Agrican Roi de Tartarie. Agramant lui rendoit & lui faisoit rendre les plus grands honneurs. Mandricard avoit déjà rempli la terre de sa haute renommée par ses exploits ; mais celui de tous qui le couvroit le plus de gloire , c'étoit la conquête qu'il avoit faite des armes d'Hector. En vain la Fée de Sorie

les conservoit depuis plus de mille ans ; Mandricard s'en étoit emparé ; & tout ce que sa valeur surmonta dans cette aventure , exciteroit la terreur , si je le racontois.

Ce Prince ayant été présent au récit de l'écuyer de Trémisen , il sentit enflammer son grand cœur , & forma sur le champ le projet de suivre les traces de ce guerrier qu'on avoit peint si terrible. Il se garda bien de laisser soupçonner son projet ; soit que son caractère altier le rendît dédaigneux , soit qu'il craignît qu'un autre n'eût la même pensée , & ne le précédât. Il s'informa de l'écuyer de quelle espèce d'armes & d'habits ce Cavalier étoit paré. Celui-ci lui répondit qu'il étoit couvert d'armes noires ; & que son casque même ne portoit aucun cimier.

Roland , en effet , le cœur plein de deuil pour l'absence d'Angélique , avoit quitté jusqu'à l'écusson de ses armes , & n'avoit rien voulu souffrir sur lui qui ne se ressentît de l'état douloureux de son âme.

Marfille avoit fait présent à Mandricard d'un superbe cheval bay châtain : ses crins & ses pieds étoient noirs. Il étoit né d'une jument du pays de Frise & d'un cheval andaloux. Mandricard , bien armé , sauta dessus , & partit avec vitesse , en jurant de ne retourner à l'armée , qu'après avoir trouvé le Chevalier aux armes noires.

Il rencontra sur sa route quelques fuyards échappés à la fureur de Roland ; l'un pleuroit un frère, l'autre son propre fils péri sous ses yeux. Une affreuse terreur étoit encore empreinte sur leur visage ; pâles, muets, & troublés, ils sembloient ne marcher qu'au hasard.

Mandricard ne fut pas long-tems, sans avoir le spectacle affreux du champ de bataille. L'énormité des coups dont les morts sont frappés, lui confirme le rapport qu'Agramant a reçu ; il porte sa curiosité, jusqu'à mesurer la largeur de ces blessures ; il sent d'autant plus redoubler la jalousie qu'il a contre le Chevalier qui leur a donné la mort.

De même que le loup ou le dogue affamé, accourant à l'odeur d'un bœuf que les payfans ont abandonné mort dans la campagne, n'en trouvant plus que les cornes & les os nus, les chairs ayant été déjà dévorées par les oiseaux, regrettent d'être arrivés trop tard pour se repaître d'une si riche proie ; ainsi le cruel Mandricard, furieux de jalousie, blasphème de ne plus trouver d'ennemi.

Il suivit pendant le reste de ce jour & la moitié du suivant les traces du Chevalier Noir ; il apperçut alors un pré ombragé par de grands arbres, qu'un fleuve côtoyoit en serpentant en forme de guirlande, & qui laissoit un petit es-

pace pour y entrer entre ses deux bras ; c'est ainsi que le Tibre embrasse en tournant le terrain d'Otricoli. Plusieurs Chevaliers armés sembloient fermer ce passage. Mandricard leur demanda pour quel dessein ils se trouvoient rassemblés en si grand nombre. Le Capitaine, frappé de la mine altière de Mandricard & de la richesse de ses armes brillantes de pierreries , lui répondit : » Seigneur , nous sommes sujets du Roi de Grenade , & nous avons été commandés pour servir d'escorte à la Princesse sa fille qu'il vient d'accorder au Roi d'Alger , quoique le bruit public ne l'ait pas encore annoncé ; dès que la cigale aura cessé son chant , qu'on n'entend que pendant la plus grande chaleur du jour , nous nous remettrons en chemin avec la Princesse , qui dort présentement , pour la conduire au camp , & la remettre entre les bras du Roi son père.

Mandricard , qui méprisoit l'univers , eut peu d'estime pour cette troupe , & voulut s'amuser à voir comment elle défendrait la jeune Princesse. Vraiment , leur dit-il , on m'a dit que cette Princesse est fort jolie , & je me réjouis de pouvoir le savoir par moi-même. Menez-moi promptement près d'elle , ou , si vous l'aimez mieux , faites-la venir ; mais dépêchez-vous : car il faut que je reparte dans un moment. — Pardieu , dit le Grenadin , il faut que tu sois un grand fol pour....

Il n'eut pas le tems d'en dire davantage ; car le fier Tartare, courant à l'instant sur lui, lui passa sa lance au-travers du corps, il la retira promptement, pour en percer un second.

Mandricard ne portoit point d'épée, parce que lorsqu'il fit la conquête des armes d'Hector, il ne trouva point celle que le Héros Troyen avoit portée ; & dès-lors il jura, lui qui ne juroit jamais en vain, qu'il ne porteroit jamais d'épée, que lorsqu'il auroit enlevé celle de Roland, cette fameuse Durandal, qu'Almont avoit portée après Hector ; & que Roland avoit enlevée, avec la vie, au redoutable Almont.

L'audace du Tartare ne lui laissa voir aucun désavantage, en attaquant le reste de cette troupe. Il s'élança sur eux, en s'écriant : Qui de vous m'arrêtera dans mon chemin ? Ceux de cette escorte l'attaquèrent de tous côtés ; l'un la lance en arrêt, & l'autre l'épée haute. Mandricard en tue plusieurs, avant que sa lance soit brisée ; & dès qu'il ne s'en voit plus que le gros tronçon dans la main, il s'en fert à deux mains comme d'une massue, & la plupart de ceux qui lui résistent en sont assommés. Tel que l'Hébreu Samson sçut se servir d'une vile mâchoire d'âne ; de même le Tartare brise les écus, les casques, & tue quelquefois l'homme & le cheval du même coup.

Ces malheureux Combattans s'obstinent à cou-

rir à la mort , qui leur paroît encore moins amère , que la manière honteuse dont ils perdent la vie. Ils ne peuvent supporter de se voir assommer par un tronçon de lance , comme des couleuvres ou des grenouilles. Mais s'apercevant bientôt que les deux tiers d'entre eux avoient déjà perdu la vie , & que le reste subiroit le même sort , ils commencèrent à fuir , & le cruel Tartare , qui ne peut souffrir qu'aucun de cette troupe épouvantée échappe à ses coups , les poursuit avec fureur. De même que les roseaux desséchés & les chaumes ne peuvent résister contre un feu qu'un Laboureur allume , de façon que le vent en dirige la flamme ; ainsi ces malheureux sont écrasés par la fureur du terrible Mandricard. Ce fut alors que voyant que l'entrée du pré restoit sans aucune défense , le Prince Tartare suivit quelques traces fraîches ; & guidé par quelques plaintes , il arriva jusqu'à la tente de la Princesse de Grenade. Curieux de voir si sa beauté répondoit en effet aux louanges qu'il en avoit entendu faire , il passe au milieu des morts , suit le tournant du fleuve , & trouve Dorali dans le milieu du pré ; c'est ainsi que se nommoit la Princesse de Grenade. Elle étoit assise , toute en larmes , au pied d'un vieux frêne ; ses larmes , qui se succédoient comme les ondes d'une fontaine , tomboient sur son beau sein : on voyoit sur son visage l'empreinte de la douleur &

de

de la crainte ; sa terreur augmenta , lorsqu'elle vit approcher le Tartare , tout couvert de sang , & la fureur dans les yeux : elle perce les airs de ses cris : son escorte est détruite ; elle ne voit plus auprès d'elle que quelques vieillards & de jeunes & timides filles qu'on avoit choisies pour la servir.

Lorsque Mandricard admira ce beau visage , & qui couvert de larmes (Eh que n'eût-il pas été , si le sourire l'eût encore embelli ?) il ignore lui-même si sa victoire l'élève jusques dans les cieux ; & sans le savoir , il est déjà le captif de sa belle prisonnière : il ne se flatte pas cependant que celle dont le deuil & les gémissemens exprimoient la vive douleur , pût facilement lui donner le prix de sa victoire ; mais , espérant qu'à la fin cette plainte feroit place à des sentimens plus doux , il prit le parti de l'amener avec lui ; & la faisant monter sur une blanche haquenée , il reprit avec elle le chemin dont il s'étoit écarté.

Il congédia d'un ton assez doux les vieillards & les femmes qui l'avoient suivie depuis Grenade : N'en soyez point en peine , leur dit-il , je suis assez fort pour la défendre ; je lui servirai de camérier , de gouvernante , d'huissier ; & je la servirai mieux que personne ; adieu , mes amis. Eux , qui ne pouvoient s'opposer à rien , s'en allèrent , & la quittèrent en pleurant , & se disant entre eux :

Ah ! que le Roi son père sentira de douleur , en apprenant cet enlèvement ! de quelle fureur son redoutable époux ne fera-t-il pas animé ! Quelle horrible vengeance n'en prendra-t-il pas ! Ah ! que n'est-il ici , pour sauver l'illustre sang du Roi Stordiland , avant que cet étranger l'entraîne loin de nous.

Mandricard , assez satisfait du prix charmant qu'il venoit de recueillir de sa victoire , n'étoit plus si pressé de trouver le Chevalier aux armes noires ; il avoit bien rallenti sa marche , & n'étoit occupé que de trouver un lieu favorable , pour laisser enfin paroître le feu dont il étoit enflammé. Tout en marchant , il cherchoit à consoler Doralice , dont les yeux & les joues étoient humides de larmes.

Imaginant tous les moyens de pouvoir même la séduire : Ah ! lui dit-il , ce n'est que sur la renommée de votre beauté divine , que j'ai pu m'éloigner de mon heureuse patrie : aurois-je quitté mes Royaumes & la grandeur dont j'étois environné , pour voir seulement la France ou l'Espagne ? non , ajoutoit-il , le bonheur de vous voir , le desir de vous admirer m'a seul attiré loin de mes Etats. Si l'amour pouvoit être toujours le prix du violent amour , ne mériterois-je pas de vous toucher ? Que faut-il , hélas ! pour vous plaire ? Si c'est la haute naissance , le grand Agri-

can étoit mon père ; si ce font les richesses , vous me voyez possesseur de ses vastes Etats ; Dieu seul est plus puissant que moi. Si c'est enfin la valeur , je viens de vous en donner une preuve.

Tous ces discours si tendres que l'amour inspiroit à Mandricard , n'étoient point absolument perdus ; ils alloient tout doucement au cœur de la jeune Doralice : ils commençoient à la rassurer de sa peur.

Bientôt cette peur fut absolument bannie ; la douleur qui venoit de lui percer l'âme , devint aussi bien plus modérée ; & bientôt encore , elle parut écouter ce nouvel amant avec plus de patience , & même avec une sorte de plaisir : elle fut d'abord plus polie , ensuite elle parut plus affable ; elle ne lui refusa plus d'arrêter sur ses yeux les siens qui cependant ne paroissoient lui demander que de la pitié. Mandricard , qui connoissoit un peu l'amour , & plus blessé que jamais par ses traits , commença dès-lors à former la douce espérance que cette jeune beauté ne lui feroit pas long-tems cruelle. Plein d'amour & de joie près de Doralice , il suivit ainsi son chemin , jusqu'à cette heure où l'approche de la nuit fait sentir aux animaux un froid qui les appelle à goûter les douceurs du sommeil. S'apercevant donc que le soleil étoit déjà couvert à moitié par l'horizon , ils redoublèrent un peu de vitesse , d'autant

plus qu'ils entendirent de loin les sons de quelques chalumeaux, & qu'ils apperçurent la fumée qui s'élevoit de plusieurs cabanes.

Ces cabanes étoient l'habitation de quelques Pasteurs; (retraite pour eux plus commode que belle.) Ces honnêtes gardiens de troupeaux, accueillirent avec tant d'honneurs & de cordialité les deux voyageurs, & Mandricard alors étoit si content d'être chez eux, qu'il eût préféré cette demeure à la richesse & aux commodités des villes & des châteaux. Ses sentimens secrets le rendoient bien reconnoissant de l'urbanité qu'il trouvoit sous ces rustiques toits.

Je ne suis point assez sûr de ce qui put se passer entre la belle Princesse de Grenade & le fils d'Agrikan pendant l'obscurité de la nuit, pour oser en rien dire. Je laisse à chacun le plaisir de se livrer à son imagination. Tout ce que je peux seulement assurer, c'est que leur réconciliation parut s'être faite de bien bonne foi; que tous les deux parurent fort gais en se réveillant, & que la reconnoissante Doralice remercia de bien bon cœur ces honnêtes Pasteurs, dont l'hospice leur avoit été si commode, & qu'ils avoient offerte avec tant d'affabilité.

Ils continuèrent pendant plusieurs jours cette même façon de voyager, errans ensemble sans aucun souci, jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent enfin

fur le bord d'un beau fleuve, dont la pente entraînoit doucement les eaux à la mer. Ces eaux avoient un cours si tranquille, qu'on doutoit qu'elles eussent leur mouvement nécessaire; elles étoient si claires, qu'on voyoit facilement le fond de leur lit : ce fut sur ces rivages tranquilles, qu'ils trouvèrent une Dame & deux Cavaliers qui se reposoient à l'ombre.

Mais, mon imagination qui m'emporte à ne pas suivre toujours le même chemin, me force à retourner à cette innombrable armée de Sarraïns, qui semble vouloir assourdir toute la France de sa rumeur & de ses cris; elle les fait retentir autour des pavillons du fils de Trojan, qui défie le Saint Empire Romain, tandis que l'audacieux Rodomont jure d'embrâser Paris, & d'applanir l'enceinte de Rome la Sainte. Agramant, ayant été secrettement informé que le puissant secours des Isles Britanniques avoit déjà passé la mer, fit appeller le Roi Marfille, le vieux Sobrin Roi de Garbe, & quelques autres anciens Capitaines; leur voix unanime fut de faire le plus grand effort pour emporter Paris par un assaut général, ne pouvant plus espérer, disoient-ils, d'en faire la conquête, lorsque le secours seroit arrivé : ils avoient déjà rassemblé dans les maisons voisines des remparts de cette Ville, une prodigieuse quantité d'échelles, de claies & de madriers, soit

pour faire des ponts volans ou des bateaux; Agramant avoit déjà commandé les troupes qui formeroient la première & la seconde attaque, & se proposoit bien de combattre lui-même dans cette assault.

Charlemagne, le jour qui précéda ce combat furieux, fit élever des vœux au Ciel par tous les habitans des Monastères, & tous ceux qui remplissant les commandemens de l'Eglise, espéroient être en état de grâce, firent leurs dévotions comme des gens qui se préparoient à mourir le jour suivant. Charles entouré de ses Pairs & de ses Ministres donnoit l'exemple à ses Sujets dans la principale Eglise : Puissant Dieu ! s'écria-t-il, si ma tête est coupable, ne punis pas ce peuple fidèle pour mes iniquités passées : si ta volonté nous condamne à périr, diffère au moins les effets de ta vengeance : que nous, hélas ! qui portons le nom de tes enfans, nous ne périssions pas du moins sous les coups & sous les yeux des ennemis de ta loi sainte : que ces infidèles, ô grand Dieu ! ne puissent pas dire que tu laisses périr sans secours ceux qui t'adorent ; un seul rebelle à ta loi, que tu punirois aujourd'hui, pourroit en entraîner cent autres à l'esprit de révolte, & chasser la foi de tous les cœurs : protéges ceux que tu vis jadis défendre ton saint sépulcre profané, & la majesté de ton Eglise & des Pontifes

qui la servent. Ta miséricorde, ta bonté n'est-elle pas toujours la même? Pourrions-nous, ô Dieu si clément & si bon, désespérer de ton secours? Ce ne sera point le prix de nos mérites que nous recevrons; mais un don gratuit de ta grâce bienfaisante, remplissant nos cœurs de reconnoissance & d'amour, les rendra meilleurs & plus purs à tes yeux.

C'est ainsi que d'un cœur contrit & humilié, Charles élevoit ses cris & ses vœux à l'Eternel: il joignit plusieurs vœux à ses ardentes prières; elles furent écoutées, & les Anges les portèrent aux pieds du trône éternel où le Sauveur du monde est assis: les Saints, émus d'une sainte pitié à la voix des Anges supplians, se prosternèrent devant ce Dieu si bon; ils se joignirent à ces Messagers célestes pour le supplier d'exaucer les cris du peuple chrétien qui lui demandoit son secours.

Cette ineffable Bonté, qui ne fut jamais intercedée en vain par un cœur fidèle, jeta des regards de pitié sur eux; il fit signe de la main à l'Archange Michel de s'approcher: Va, lui dit-il, à cette armée chrétienne, qui, dans ce moment, vient d'aborder les côtes de Picardie, conduis-la près des murs de Paris, sans que les Sarrafins puissent le savoir: cherche d'abord le Silence, ordonne-lui de te suivre

dans cette commission; il saura bien tout ce qu'il doit faire pour l'exécuter: vole ensuite où la Discorde se tient; dis-lui qu'elle allume ses affreux tisons, & qu'elle porte la fureur & le feu dans le camp d'Agramant; qu'elle s'attache sur-tout à fomentier la haine & les disputes les plus violentes entre les chefs les plus renommés; qu'elle leur fasse tourner leurs armes les uns contre les autres; qu'elle les porte à désirer la mort de leurs propres alliés, à les couvrir de blessures & de chaînes: répands enfin entre eux un tel désordre, que leur Roi ne puisse plus tirer d'utilité de leurs secours. Michel baisse la tête sans répondre, vole à ces mots, & descend sur la terre; de quelque côté que l'Archange dirige son vol, les nues s'ouvrent, le ciel est ferein: un cercle doré de lumière, plus brillant que n'est l'éclair pendant une nuit obscure, l'entoure. Michel pense où d'abord il doit descendre pour trouver cet éternel ennemi des longs propos, ce Silence auprès duquel il doit exécuter le premier ordre qu'il a reçu.

Il vole d'abord dans ces lieux, où les habits, les vœux, les anciens usages lui font croire qu'il doit le trouver; il voit l'un de ces grands Monastères, où les Frères & les Religieux sont également obligés de ne se point parler; où le Silence doit commander sans cesse, son nom

Étant inscrit non-seulement sur la porte du chœur de leur église, mais aussi sur celles des dortoirs, des réfectoires & de toute les salles de la maison. Plein de cette espérance, il agite plus vivement ses aîles dorées; c'est dans ce Monastère, qu'il compte le trouver, ayant pour compagnes, la Paix, le doux Repos & la Charité. Mais qu'il se trouva trompé dans son attente! Dès qu'il fut dans ces grands Cloîtres: Le Silence n'habite plus ces lieux, lui dit-on; il n'en existe plus que le nom: la Piété, la Paix, l'Humilité, l'Amour du prochain, qui régnoient en ces lieux dans les anciens tems ne s'y trouvent pas davantage; la Gourmandise, l'Avarice, la Colère, l'Orgueil, la Paresse & la Cruauté, les en ont bannies. Le Messager céleste s'étonne avec raison; il jette un œil d'indignation sur cette méprisable troupe; mais du moins il trouve & reconnoît la Discorde, que l'Eternel lui commandoit de chercher, dès qu'il auroit trouvé le Silence. Il avoit cru d'abord qu'il seroit obligé de l'aller chercher parmi les réprouvés, jusques dans les abysmes de l'Averne; heureusement elle parut à ses yeux dans ce nouvel enfer. (Eh! qui le croiroit,) parmi tant de prières & de saints sacrifices.

Michel est très-étonné de cette découverte. Il croyoit devoir faire un bien plus long che-

min, pour trouver la Discorde : cependant il vit qu'il ne se méprenoit pas ; ses habits composés de bandes inégales , variées de cent couleurs différentes , la faisoient connoître ; le vent en agitoit les bandes à chaque pas ; tantôt elle étoit presque nue , d'autres fois elle paroissoit couverte. Ses cheveux noirs ou blancs , dorés ou argentés , & toujours prêts à s'entremêler ensemble , étoient dispersés sur ses épaules & sur sa poitrine ; un petit nombre en étoit réuni dans une tresse , les autres étoient relevés sous sa coëffure ; son sein , ses bras , étoient pleins de libelles , d'assignations , de consultations , & d'autres papiers de chicane ; elle avoit aussi de grandes liasses de causes à consulter , & d'autorités , qui mettent toujours en danger les possessions du foible. Elle étoit entourée devant , derrière elle , & sur ses côtés , de Notaires , de Procureurs & d'Avocats. L'Archange l'appelle , & lui commande de se porter entre les chefs principaux des Sarrafins , & de trouver des moyens pour qu'ils se détruisent entre eux par une guerre cruelle. Il lui demande ensuite quel est le lieu que le Silence habite ; il croit qu'elle doit en savoir des nouvelles , comme parcourant sans cesse toute la terre pour y porter les feux & les ruines de la division.

La Discorde lui répondit : Je n'ai nulle idée

de l'avoir jamais rencontré ; j'en ai souvent entendu parler, ainsi que de sa finesse dans ce qu'il entreprend ; mais consultons la Fraude qui se trouve aussi parmi nous ; elle en a si souvent besoin, qu'elle doit en savoir des nouvelles. A ces mots, elle la montre du doigt à Michel, en lui disant : La voilà. La Fraude avoit un visage ouvert, & même agréable. Elle étoit vêtue avec décence : ses regards avoient quelque chose de respectueux & de timide : elle marchoit posément ; & son parler étoit si doux & si modeste, qu'il sembloit à Michel qu'elle étoit prête à répéter le premier mot de la salutation qu'il avoit faite à Marie. Cependant rien n'étoit plus affreux & plus difforme que tout ce qu'elle favoit cacher aux yeux par ses sombres détours & par ses ruses coupables : sous son habit ample & très-long, elle portoit toujours un poignard nouvellement émoulu.

L'Ange lui demanda, quel chemin il devoit prendre pour trouver le Silence. Autrefois, lui dit-elle, vous auriez pu le trouver avec les vraies Vertus : il avoit coutume de ne les point quitter : vous l'eussiez aussi rencontré parmi les Enfans de Benoît & ceux d'Elie, dans le tems que leur fondation étoit nouvelle. Il habita jadis les Ecoles publiques, dans les siècles d'Architas & de Pythagore. Mais, depuis la mort de ces

Philosophes & de ces saints Religieux qui fa-
voient le retenir par des vertus constantes qu'ils
pratiquoient , il ne se voit plus que quelquefois
pendant la nuit, lorsqu'il accompagne des vo-
leurs ou des amans heureux. Il suit aussi le
Délit, la fourde Trahison & le lâche assassin :
vous pourriez peut-être le trouver parmi les
faux Monnoyeurs, dont l'attention est extrême à
se choisir des cavernes & des souterrains , dont
les voûtes & les murs soient toujours sourds &
muets. Mais le meilleur moyen qui puisse vous
réussir, c'est de vous rendre vers le milieu de la
nuit, dans l'ancre qu'habite le Sommeil ; le
Silence doit en défendre l'approche.

Quoique la Fraude ait coutume de mentir &
de tromper toujours, ce qu'elle disoit alors
étoit si vraisemblable, que Michel n'hésita point
à la croire. Il s'envole du Monastère ; il tempère
le battement de ses aîles ; il s'étudie ; il compte
les heures, pour arriver à tems à la caverne du
Sommeil où la rencontre du Silence pouvoit
remplir son espoir.

L'on voit dans l'Arabie une petite vallée
agréable , éloignée des cités & même des ha-
meaux, à l'abri de deux hautes montagnes ; elle
est couverte d'anciens sapins , de gros hêtres ; le
soleil tourne, & frappe à plomb en vain sur
cette vallée ; tous ses rayons sont interceptés ;

une route couverte d'épais rameaux conduit à un grand souterrain.

Une spacieuse caverne s'étend dans le roc sous cette forêt ténébreuse : le lierre suit l'élévation de son portique , le couronne en festons & le tapisse par ses contours tortueux. C'est dans cet asyle que repose l'Oubli de tous les maux & le paisible Sommeil. L'Oisiveté grasse & pesante , occupe un des coins de cette grotte. La Paresse , assise pesamment sur la terre d'un autre côté , ne peut faire un pas , ni même se tenir sur ses jambes molles & débiles. L'Oubli reste à la porte , ne reconnoissant ni ne laissant entrer personne ; il n'écoute aucun message ni ne répond ; il tire un voile obscur sur tous les hommes. Le Silence sert de garde à ce séjour , autour duquel il tourne sans cesse : sa chaussure est de feutre ; un manteau brun l'enveloppe ; & de sa main , il fait signe de loin à ceux qui s'approchent de s'éloigner.

Michel l'aborda doucement , & lui dit à l'oreille : Le Dieu vivant t'ordonne de conduire Renaud à Paris , avec le secours qu'il amène à son Souverain. Il veut que tu le conduises si secrètement , que les Sarrafins ne puissent entendre aucun bruit , & qu'avant qu'ils aient aucune connoissance de ces troupes , ils soient attaqués de tous côtés. Le Silence ne fit pour

toute réponse qu'un signe de respect & d'obéissance : il vole derrière Michel ; & de ce premier vol, ils se rendent en Picardie. Michel redouble le courage de ces braves troupes , & les fait marcher avec tant de diligence , que sans qu'elles se doutent que c'est par un miracle, elles arrivent dans un seul jour à Paris : le Silence couroit de tous côtés autour de cette armée, qu'il avoit entourée d'une nuée qui paroissoit claire d'un côté, mais qui cependant étoit assez épaisse pour que le son des cors & des trompettes ne pût pas la pénétrer. Il alla même jusques dans le camp des Sarrafins ; & ce qu'il répandit sur leurs têtes, les mit dans le même état que s'ils eussent été sourds & aveugles.

Pendant que Renaud arrivoit avec une si grande diligence, qu'il étoit évident qu'un Ange le conduisoit, & dans un silence si profond, qu'on n'entendoit aucun bruit du camp maure, Agramant avoit déjà placé son infanterie dans les fauxbourgs de Paris, & sous les remparts menaçans, défendus par les fossés : son projet étant d'en venir au dernier effort.

Qui pourroit compter l'armée qu'Agramant mena ce jour contre Charlemagne, compteroit aussi facilement le nombre des arbres que contiennent les vastes forêts qui couvrent le dos des monts Apennins : il pourroit compter aussi

le nombre des vagues que la mer élève sur les rives mauritaniennes , lorsqu'elle vient se briser contre le pied du Caucase ; il sauroit aussi bien-tôt celui des feux célestes que peuvent observer les heureux amans.

Déjà les cloches de Paris s'émeuvent de toutes parts ; leur son effrayant & triste attire aussi-tôt dans tous les temples le peuple éperdu qui , levant les mains au ciel , tâche de le faire ouvrir à ses prières : si dans le Paradis l'on avoit la même opinion qu'ici-bas nous avons des richesses , les Congrégations célestes auroient pu dans ce jour se former des trônes d'or ; les vieillards se plaignoient d'avoir assez long-tems vécu pour être témoins d'un pareil malheur , & portoient envie aux bustes sculptés qui reposoient sur les tombeaux ; mais les jeunes gens , dans la force de l'âge , méprisoient la mort qu'ils alloient braver ; ceux dont l'âge déjà mûr avoit conservé quelque vigueur , couroient de tous côtés à la défense des murailles ; là , se voyoient hauts Barons , Paladins , Rois , Ducs , Chevaliers , Marquis & Comtes , Citadins , Soldats étrangers , tous se montroient également ardens & prompts à mourir pour la gloire du Sauveur : ils alloient même jusqu'à supplier l'Empereur de faire baisser les ponts , pour attaquer les Sarrafins. Charles admira , & se plut à leur voir

cette audace, mais il eut la prudence de la retenir ; il les posta lui-même en divers endroits dangereux, pour en fermer l'accès aux Sarrafins : il en ménagea le nombre selon l'étendue & le plus ou le moins de danger des postes ; d'autres eurent le soin d'entretenir & de préparer les feux ; un grand nombre fut employé pour manœuvrer les machines de guerre où leur défense feroit nécessaire ; Charles, sans s'arrêter un moment, alloit de tous côtés pour préparer une bonne défense.

Paris est assis dans une grande plaine, située au milieu de la France dont cette Capitale semble être le cœur ; un beau fleuve coule au milieu de son enceinte ; il partage cette ville, mais avant d'en sortir, il forme une île qu'il défend, & c'est une des principales parties de cette belle cité ; les deux autres, qui composent ses trois divisions, sont défendues d'un côté par le fleuve, de l'autre par de grands & profonds fossés. Dans cette ville, de plusieurs milles de tour, différens quartiers pouvoient être attaqués à la fois ; mais Agramant, pour ne point séparer ses forces, résolut de ne former qu'une seule attaque ; il la marqua de l'autre côté de la rivière, au couchant de cette ville, pour n'avoir à combattre ni ceux de la cité ni ceux de la campagne, & pour ne laisser derrière lui
que

que des pays conquis & soumis jusqu'à l'Espagne.

Charlemagne avoit rassemblé beaucoup de munitions pour défendre le long rempart qui défendoit Paris de ce côté; il avoit fait relever le bord des fossés, qu'il avoit fait remplir de cazemates différentes. L'entrée & la sortie de la Seine étoient fermées par de fortes chaînes; plus un lieu d'attaque lui paroissoit être en danger, plus il s'attachoit à le fortifier, comme à le munir de tous les meilleurs moyens de défense.

Le célèbre fils de Pepin, aussi clairvoyant qu'Argus, avoit déjà prévu de quel côté l'attaque d'Agramant seroit dirigée, & le Sarrafin ne forma point de dessein, qu'il ne le connût, & qu'il n'y remédiât sur le champ.

Marfile resta dans la campagne avec son armée pour soutenir les Africains: il la mit en bataille, commandée par Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonio, Falsiron & Balugante; Sobrin étoit à main gauche sur le bord de la Seine avec Pulian, Dardinel, d'Almont & le Roi d'Oran de la hauteur gigantesque de six brasses. Mais pourquoi suis-je plus lent à faire courir ma plume que les Sarrafins ne l'étoient à se mouvoir? Tarderai-je à dire que ce terrible Roi d'Alger crie plein de fureur & de

dépit, blasphème , & ne peut plus contenir sa rage?

De même que dans les jours d'Eté des essains de mouches, formant un rauque bourdonnement, viennent se jeter sur les restes d'un repas, ou sur les bords mouillés de lait ou de vin d'un vase; ou comme des volées d'étourneaux se jettent sur les treilles déjà rougies par les raisins mûrs; ainsi les Sarrafins courent à l'assaut, en remplissant les airs de leurs clameurs.

L'armée Chrétienne couvre les remparts, armée de lances, d'épées, & plusieurs tenant des pierres & des feux dans leurs mains. Ils se présentent tous avec audace, & méprisent l'orgueil barbare de leurs ennemis. Si l'un d'eux tombe, un autre s'avance à son rang, & ne refuse point cette place d'honneur: à force de blessures & de coups, ils précipitent un grand nombre de Sarrafins dans les fossés; ils emploient non-seulement le fer, mais aussi de gros fragmens de roche dure; ils font tomber sur leurs têtes jusqu'aux crenaux & jusqu'aux mantelets des murs, ils se servent des toits des tours; l'eau bouillante pleut de toutes parts, entre par la visière & brûle le visage & les yeux des Maures qui ne peuvent soutenir cette ardente pluie; mais si pour eux elle est plus nuisible que

fer, comment soutiendroient-ils une nuée pierreuse de chaux-vive, des vases enflammés qui versent à grands flots le nître, le soufre, la poix, la thérébentine liquéfiés, & des cercles de fer rouge qui les entourent de feux dévorans?

Pendant ce tems, Rodomont avoit porté contre les murs la seconde troupe commandée par Buralde & Ormidas, & composée des Garamantes & des soldats de Marmonde; Clarinde & Soridan sont sur leurs flancs; le Roi de Ceïta se montre avec audace, ainsi que celui de Cosca: tous deux suivent l'intrépide Roi d'Alger: ce Roi terrible porte sur sa bannière d'un rouge éclatant un lion qu'une jeune fille se soumet en lui mettant une forte bride, & cet emblème est celui de la belle Doralice, fille du Roi de Grenade, dont Rodomont est vivement épris.

J'ai déjà raconté comment elle avoit été enlevée par Mandricard, & Doralice étoit si tendrement aimée par le Roi d'Alger, qu'il eût donné plus que son royaume pour elle; il croyoit en ce moment ne combattre que pour la gloire de la dame de ses pensées: ah! s'il avoit su que la force la retenoit alors dans les mains d'un autre, il eût encore plus fait pour elle qu'il n'alloit faire pour Agramant.

Mille échelles se dressent & s'appuient presque en même tems : deux soldats peuvent y monter de front, le premier assaillant se sent presser par le second, celui-ci se trouve porté en avant par le troisième ; l'un monte avec valeur , la crainte y détermine l'autre , ils sont contraints par la force à montrer un courage égal : Rodomont étant toujours prêt à frapper ceux qui sont retardés par la peur, les tue, ou les couvre de blessures ; quelques-uns font leurs efforts pour monter sur les murs, au milieu des feux ardens & des ruines ; les autres cherchent des yeux quelle est la voie la moins périlleuse. Rodomont seul dédaigne la route la plus sûre ; il cherche celle où la réussite lui paroît être la plus désespérée , & tandis que quelques-uns font des vœux , il offense le Ciel par ses blasphêmes : il étoit armé d'un fort harnois, taillé dans la peau écaillée d'un dragon ; il s'en étoit couvert après son ayeul , l'impie édificateur de la Tour de Babel ; ce Géant eût désiré pouvoir attaquer l'Éternel jusques sur la voûte d'où son empire s'étend sur tous les astres ; c'est dans cet insensé & coupable dessein qu'il avoit fait forger le reste de son armure & sa redoutable épée : Rodomont, non moins indompté, superbe & furieux que Nembrod, eût escaladé le ciel, ainsi que lui, s'il eût pu trouver quelques

points d'appui : il ne s'amuse donc point à considérer si les murs sont entiers ou désem-parés , si le fossé est profond ou guéable , il s'élance & le traverse en courant , quoique l'eau monte jusqu'à sa bouche. C'est couvert de fange & baigné d'eau qu'il se précipite au milieu des feux , des roches , des arcs & des balistes : ainsi qu'un fougueux sanglier brise avec son poi-trail , son boutoir & ses défenses , les foibles roseaux , & se fait une large place , de même le furieux Sarrafin , son bouclier sur la tête , vient au pied du mur en insultant jusqu'au Ciel même. A peine Rodomont monte-t-il à l'assaut , qu'il est porté jusques sur les défenses : il s'élance dans une galerie des assiégés ; il court vers le lieu qui paroît faire le plus de résistance ; il fait voler les bras & des portions de crânes plus larges que les tonsures des Moines ; il fait tomber dans les fossés un déluge de sang.

Le Sarrafin , pour assouvir sa rage , jette son écu , saisit son épée à deux mains : il joint le Duc Arnolfe ; celui-là venoit des lieux où le Rhin tombe dans un vaste golfe salé ; il se défend moins que le soufre ne se défend du feu , contre Rodomont qui lui partage la tête de la pro-fondeur d'une palme : d'un seul revers il abat morts à ses pieds Anselme , Oldrade , Spine-

ROLAND FURIEUX,

Ioccio & Prando : il fait tourner & voler son épée où la foule est la plus grande ; la Flandre venoit de perdre quatre de ses enfans ; il en enlève autant d'un seul coup à la Normandie ; il fend jusqu'au ventre Orghette de Mayence ; il précipite Andropone & Mesquino des crénaux : le premier étoit dans le sacerdoce, le second n'adoroit que le vin ; il n'eût jamais approché d'une source ; le poison , le sang d'une vipère lui paroissoit moins odieux que l'eau pure, & le malheureux périt d'une double mort , en tombant tout brisé dans l'eau des fossés : Louis de Provence est coupé en deux par l'épée du Roi d'Alger ; il perce la poitrine d'Arnaud de Toulouse ; leur sang s'écoule moins promptement que leur vie : Gauthier, Satalone, Odon, Ambalde, tous les quatre Parisiens, tombent sous ses coups, & mille autres dont j'ignore le nom & la patrie.

La troupe qui suivoit de près Rodomont, ne trouvant plus de résistance, dresse ses échelles & monte : les Parisiens alors commencent à se retirer dans une seconde enceinte , sachant bien que l'ennemi courra les plus grands périls avant que de pouvoir les attaquer , parce qu'entre le mur & le terrain qu'ils abandonnent , un fossé horrible & très-profond, est creusé : outre ceux

qui, du haut en bas, défendoient ce nouveau rempart, d'autres postés sur une galerie intérieure nuisoient beaucoup, à coup de flèches, à la multitude qui paroissoit toute à découvert, & qui sûrement eût été défaite, si le redoutable Roi d'Alger n'eût pas été lui-même son Général: il donnoit du courage à ses Soldats, ou les corrigeoit de leur crainte, en fendant la tête ou le ventre à quelques-uns; il écrasoit, il faisoit par les cheveux, le col ou les bras tous ceux qui marquoient quelque terreur; il en précipitoit un si grand nombre, que déjà le fossé paroissoit devenir étroit pour les contenir.

Tandis que les assaillans descendent ou tombent dans ce profond fossé, & cherchent les moyens de monter sur le second rempart, le Roi d'Alger, comme s'il eût eu des aîles à tous ses membres, malgré le poids de son corps & de ses armes, s'élance & saute de l'autre côté du fossé.

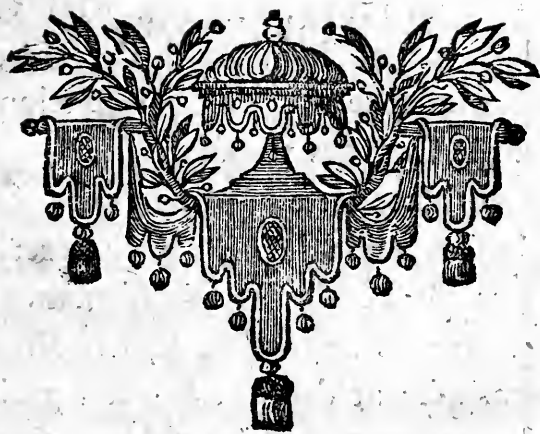
Ce fossé avoit trente pieds de large; cependant Rodomont l'avoit franchi comme un oiseau, & n'avoit pas plus fait de bruit en tombant sur ses pieds, que s'ils eussent été garnis d'un feutre épais: il frappe, il taille en pièces tous les combattans qui s'opposent à lui, comme

s'ils n'eussent été couverts , au lieu de fer , que d'une foible écorce , tant sa force étoit grande & la trempe de son épée excellente.

Les Chrétiens avoient eu le soin & l'adresse de remplir tout le fond de ce profond fossé de fascines goudronnées , d'une immensité de matières combustibles & de pots-à-feux aplatis , sans que ces matières inflammables pussent être aperçues ; le salpêtre , l'huile & le soufre , mêlés ensemble préparoient un terrible revers à la folle audace de Sarrafins ; ils remplissoient alors ce fossé d'où , par différens degrés , ils croyoient voir jour à s'élever sur le second rempart ; mais ce fut dans ce même tems que partit de différentes tours le signal de mettre le feu. La flamme s'éleva rapidement de toutes parts , bientôt elle fut réunie en une seule fournaise : elle s'éleva jusqu'à la Lune , son ardeur eût pu dessécher toute l'humidité de l'air ; une nue , épaisse de fumée , qui s'élevoit au-dessus , obscurcit la clarté du Soleil : on entendit un sifflement affreux , un bruit plus fort & plus effrayant que celui du tonnerre ; l'horrible concert , l'épouvantable harmonie des blasphêmes , des hurlemens & des cris de cette multitude de malheureux qui périssoient dans ce gouffre de flammes par l'imprudence de leur Chef , se confondoit avec le bruit pétillant & sourd de

cette flamme homicide. Mais , Seigneur , je ne peux suivre plus loin un pareil chant ; ma voix s'enroue , & je vais me reposer pendant quelques momens.

Fin du quatorzième Chant.



C H A N T X V.

IL est toujours bien beau , bien honorable de vaincre , soit qu'on le doive à la fortune , ou que ce soit l'ouvrage de son génie. Mais il est également vrai de dire que le Général dont la victoire est ensanglantée par la perte de ceux qu'il expose avec trop de témérité , perd une partie de la gloire qu'il en retire , & qu'on n'est vraiment digne de la palme immortelle des Héros , que lorsque la prudence a pu s'assurer du triomphe en épargnant le sang des vainqueurs.

Vous méritâtes cette suprême gloire , Seigneur lorsque le férocelion de Saint Marc fit retentir les deux rives du Pô de ses rugissemens. Depuis l'embouchure de ce fleuve , jusqu'à Francolin , nos ennemis furent défaits , & votre gloire s'accrut de la conservation de vos soldats. Ces mêmes rugissemens ne se feront plus entendre , tant que nous aurons le bonheur de vous voir à notre tête.

Rodomont eut une conduite bien différente. Son peu de jugement fit qu'il précipita lui-même une partie de ses troupes dans ce dangereux fossé où des flammes dévorantes les consumèrent en

peu de momens. Lorsqu'on sçait le nombre de ceux qui périrent , on a peine à croire d'abord qu'onze mille & vingt-huit combattans aient été contenus & soient périés dans un pareil espace ; mais cela devient plus vraisemblable pour celui qui réfléchit combien l'ardeur du feu retrécit les corps ; elle diminue bien plus encore leur volume en les réduisant en cendres ; alors un espace infiniment encor plus petit les contient également. Presque tous ces malheureux , forcés de descendre dans ce goufre infernal y périrent , & l'auteur de leur mort cruelle fut le seul qui ne partagea pas leur martyre. Si Rodomont y fût descendu comme eux , il y eût trouvé la fin de sa vie & de ses fureurs ; mais étant resté sur le bord de cet abyme , ce ne fut qu'en voyant la flamme , la fumée noire & rapide qui s'en éleva , & lorsqu'il fut frappé par les cris de tant de malheureux , qu'il osa faire retentir le ciel par un cri terrible , & braver son courroux par ses blasphêmes.

Pendant ce tems , Agramant attaquoit une des autres portes de Paris , croyant les assiégés entièrement occupés par l'assaut de Rodomont , & cette surprise qu'il comptoit faire réussir , ne lui avoit fait prendre à sa suite que Bambirague , Roi d'Arzilla , le vieux Balivers , le riche Prusion , Roi des Isles fortunées , & Malabuferne , Roi de Fizan

où le printemps embellit sans cesse la terre : plusieurs autres gens armés , quelques lâches mêmes , qui n'auroient pu se croire en sûreté sous mille boucliers , avoient suivi ce Prince , ne doutant pas qu'il ne parvînt facilement à la réussite de son projet.

Agramant fut bien trompé dans cette espérance : la porte , qu'il croyoit emporter si facilement , étoit défendue par l'Empereur Charles lui-même : une partie de ses Pairs , le Roi Salomon , Ogier le Danois , les deux Guy , les deux braves Angelins , le vieux Duc Naymes , Ganelon , Béranger , Avolio , Avin , & Otton , étoient à sa suite. Une jeunesse brillante de François , d'Allemands , & de Lombards , qui bruloit du desir de se distinguer aux yeux de son Souverain , levoit ses armes , prête à s'élancer à ses ordres. Mais , de grâce , Seigneur , ayez un peu de patience : soyez sûr que je vous rendrai le plus fidèle compte de ces événemens , & songez que mon devoir m'entraîne à me rendre à la prière d'un grand Duc qui me fait mille signes de loin , & qui me crie qu'il est bien tems que je le tire de l'embarras où je l'ai laissé.

Je vais donc attacher votre attention sur Astolphe , cet aimable Prince d'Angleterre : il s'ennuie mortellement du long exil qu'il vient d'essuyer ; il meurt d'envie de retourner en son pays : Logif-

tille venoit de lui promettre de le renvoyer par la voie la plus sûre & la plus prompte. La meilleure galère, qui soit dans toute sa marine, est déjà prête pour son départ, & je vais le suivre en bonne compagnie; car Logistille, qui craint que sa méchante vieille de sœur ne lui joue encore quelque mauvais tour, veut qu'une forte armée l'escorte jusques dans le Golfe Persique; & de plus elle lui donne pour compagne de voyage & pour conseil deux de ses bonnes amies, la sage Andronique & Sophrosine.

Le bon Astolphe avoit souvent besoin de conseils. La sage Fée lui donna celui d'éviter de s'approcher du nord & de ce cruel Aquilon qui se déchaîne sur la mer avec tous ses méchans camarades dès que la saison prive ces climats glacés de la présence du soleil. Astolphe rasa donc les rivages de la Scythie, de l'Inde, des pays des Nabathénéens; & ce ne fut que par un long circuit qu'il se rendit dans la mer de Perse & celle d'Eritrée.

Lorsque la sage Fée vit qu'il ne manquoit plus rien au jeune Astolphe, ni pour voyager, ni pour se bien conduire, elle lui permit de partir; mais la prévoyante Logistille toujours assez longue dans ses leçons, les lui répéta fortement, & de plus lui confia bien des choses si longues à vous raconter que je crois les devoir taire. Je vous

dirai seulement que pour la mettre à l'abri des enchantemens , elle lui donna un bon & utile Livre , & le pria de le porter toujours pour l'amour d'elle à son côté.

Jamais Livre , en effet , ne fut si merveilleux : il montrait le secret de détruire toutes sortes d'enchantemens ; & selon leur espèce , tout étoit désigné dans ce Livre pour y remédier sur le champ.

Elle lui fit encore un autre don qui surpassoit bien tous ceux que les mortels peuvent faire ; ce n'étoit cependant qu'un simple cor , mais le son de ce cor étoit si horrible , si perçant , si terrible à soutenir , qu'il n'étoit être vivant qui pût l'entendre ; la fureur des vents , les éclats du tonnerre , les mugissemens sourds d'un tremblement de terre , eussent paru des flageolets en comparaison.

Le bon Astolphe muni de ces riches présens , remercia bien la bonne & sage Fée , prit congé d'elle , & partit ; il sortit du port , & vogua sur une mer tranquille où le zéphir seul dirigeant son souffle agréable & frais sur la poupe , suffisoit pour enfler les voiles de son vaisseau : il pointa la proue du côté des pays odoriférans de l'Inde , où tant de belles villes bien peuplées sont assises ; il découvrit de droite & de gauche une infinité d'Iles , & parvint enfin jusqu'à la hauteur de ces

pays célèbres par la prédication de Saint Thomas ; alors portant un peu vers le nord , il rasa la Chersonnèse d'or , & vit bientôt refouler & blanchir les eaux de la mer par le poids immense de celles que lui portoit la vaste embouchure du Gange : il vit cette mer se rétrécir entre le riche cap de Comorin & l'antique Sérendib , d'où se portant vers Cochin , ii sortit enfin des mers de l'Inde.

Pendant le cours d'une si longue & si paisible navigation , il s'entretint avec Andronique , & lui demanda si jamais un vaisseau parti de l'occident avoit osé franchir une aussi longue route , & parvenir jusqu'aux lieux d'où le leur étoit parti , ou si de ce même pays quelqu'autre étoit venu jusqu'aux ports d'Angleterre ou ceux de France , sans toucher la terre : Vous devez apprendre , lui répondit Andronique , que de toutes parts la mer entoure la terre ; elle porte également ses eaux sous les zones glaciales & sous la zone torride.

Mais comme le cap immense de l'Afrique s'avance dans le sein des eaux , dans le climat brulant où les jours sont égaux en durée avec la nuit , l'on a l'ineptie de croire que Neptune a des bornes à son empire , & ne permet plus aux Navigateurs de se faire porter sur son sein ; c'est pourquoi nul Pilote de notre Levant n'ose espérer de

pouvoir franchir cette barrière; & la même erreur empêche celui de l'Europe d'imaginer qu'il puisse faire une navigation plus heureuse & plus longue.

Tous les deux également trompés & retenus par les longues côtes de ce grand cap, ne pensent plus qu'à retourner dans leurs ports, & ne doutent pas, chacun de leur côté, que cette terre ne s'étende jusqu'à l'extrémité de chaque hémisphère.

Mais, continua la sage Andronique, je vois déjà dans la fuite des siècles qui s'écoulent, de nouveaux Typhis qui portent audacieusement leurs voiles dans des mers ignorées jusqu'à ce jour, & qui s'y tracent une route nouvelle. J'en apperçois d'autres, qui, tournant autour de l'Afrique le long de ces longues côtes habitées par des peuples noirs, parviennent enfin jusqu'au signe du Capricorne, d'où le soleil part pour revenir sur notre hémisphère. C'est par cette longue route, qu'ils découvrent que le grand cap ne sépare qu'une part de deux espèces de mers différentes en apparence, mais qui n'en forment qu'une. C'est ainsi que parcourant les deux rivages de cette barrière, après en avoir doublé la tête, ils trouvent les riches îles de l'Inde, de l'Arabie & de la Perse.

D'autres Navigateurs plus audacieux encore, partiront

partiront de ces lieux où l'ignorance antique plaça les colonnes d'Hercule ; mais sachez que le courage & le génie ne connoissent point de bornes. On les verra dans ce tems suivre la course arrondie du soleil , retrouver des terres nouvelles , & découvrir un nouveau monde.

Oui , Paladin , dit-elle en renforçant sa voix , je découvre la sainte croix , je vois la bannière impériale élevées sur un rivage verd & sauvage , qui paroît comme nouvellement sorti des mains de la nature.

Les chefs des soldats , les matelots étonnés sentent accroître leur courage ; & se partageant entr'eux , les uns restent pour veiller à la garde des vaisseaux , les autres volent à la conquête de ces nouveaux pays , qu'ils regardent déjà comme soumis , depuis que la croix & l'aigle impériale y sont arborés. Dix d'entr'eux suffisent pour mettre en fuite mille de ceux qui leur résistent. O Charles Quint , tes Capitaines sont victorieux de toutes parts ; & l'ancien continent & le nouveau cèdent également à tes armes !

L'éternel paroît vouloir que cette nouvelle route, de la même antiquité que celle de l'origine du globe , soit encore cachée pendant quelques siècles , & jusqu'à ce que la plus grande partie de l'empire universel obéisse au plus sage Empereur , dont les mains aient porté le globe du

monde depuis Auguste. Je vois naître sur les bords du Rhin , du sang d'Autriche & de celui d'Arragon , un Prince de la plus haute valeur , que les Poëtes & les Historiens puissent célébrer. Astrée rappelée par sa voix , viendra rétablir son empire. Les vertus qu'un monde corrompu chassa de la terre , & que , plus pervers que jamais , il en chasse encore , feront tirées de leur exil,

C'est par ce mérite éclatant , que la Puissance divine lui donnera , non-seulement l'empire & le diadème qui couronna les Auguste , les Trajan , Marc-Aurèle & Septime Sévère ; mais aussi la plus grande partie des pays que le soleil parcourt , depuis qu'il ouvre l'année par son retour , & qu'il semble la fermer par son déclin : cette puissance semble desirer que cette terre ne contienne qu'un troupeau qui n'ait que lui pour pasteur.

C'est donc pour accomplir ces décrets éternels , qu'elle semble élever à son service les plus grands Capitaines sur la terre & sur les mers. Je vois aussi de nouvelles cités , dont nous autres Indiens nous ignorons le nom , s'élever sous les yeux d'Ernand Cortès dans son nouvel Empire.

Un Prosper Colonne , un Marquis de Pescaire , après eux un jeune Marquis du Guast , feront bien regretter à la France d'avoir fait une entreprise sur l'Italie ; & le jeune du Guast , qui sem-

blable au cheval courageux qui surpasse tous les autres dès ses premières courses , embarrassera le magnanime Empereur pour trouver des récompenses dignes des services que dès l'âge de vingt-six ans , il lui rendra dans ses armées. De pareils Capitaines affurent à Charles l'empire du monde , pendant que ceux-ci lui soumettront la plus grande partie du continent : le célèbre André Doria lui donnera de même l'Empire des mers , rendra ses pavillons triomphans , & purgera les mers voisines de ses Etats , des pirates qui les infestent. Quoique le grand Pompée ait jadis détruit de pareils corsaires , il ne lui peut être comparé. Pompée étoit à la tête des forces d'une République maîtresse du monde , & n'avoit à combattre que de vils brigands , mais c'est par ses propres forces navales , c'est par la puissance de son bras & de son génie , qu'André purge la mer depuis Cadix jusqu'aux bouches du Nil. Charles honorera ses vaisseaux ; il en illustrera le grand Capitaine , lorsqu'il le choisira , pour s'en faire escorter & porter en Italie. Le seul prix que ce généreux Amiral lui demande , celui qu'il obtient de cet Empereur , c'est la liberté de ce pays , que le seul acquiescement de son maître eût laissé ranger si facilement sous sa puissance.

Oui , poursuit Andronique avec exclamation ; oui ! cet amour si pur , si désintéressé , que

Doria montra pour sa patrie , doit le rendre encore plus grand à tous les yeux , que ne le furent Jules Octave , & Antoine. Les conquêtes que ces grands Capitaines firent en Espagne , en France , en Afrique , en Thessalie , il les faisoient dans l'espérance certaine d'en être loués & récompensés par leur patrie ; mais dans le sublime acte de Doria , c'est sa propre patrie qui devient sa conquête , & c'est à cette même patrie , qu'avec la piété d'un fils & la fidélité d'un vrai citoyen , il sacrifie ses propres droits.

C'est en vain que Charles-Quint lui représente qu'il est juste de jouir du fruit de tant de victoires : il veut même joindre de nouveaux dons au premier. Le grand homme n'en est point ému ; Doria rend à ses compatriotes le plus beau présent que nous ait fait la nature , & croit n'avoir accompli que le devoir d'un fils. Frémis donc d'horreur contre toi-même , homme barbare , dénaturé , qui penses à t'assujettir tes frères ! En est-il donc un moyen qui puisse être légitime ?

» Charles ne se montre pas moins reconnoissant , moins généreux pour ses autres Capitaines. Je le vois récompenser leurs services par des cités , par des provinces , par des états puissans , & son âme sent encore un plaisir plus doux & plus sublime en répandant ces riches dons ,

qu'elle n'en reçoit de l'acquisition d'aucune autre domination nouvelle.

C'est ainsi qu'Andronique faisoit connoître au Prince d'Angleterre les grands hommes qui , quelques siècles après , devoient illustrer le règne de Charles-Quint ; & pendant ce tems , elle n'en étoit pas moins attentive à diriger , animer ou captiver les vents , pour rendre leur navigation heureuse.

Il voguoient déjà dans la vaste mer de Perse , qui semble ouvrir au loin ses rivages , & peu de jours après , ils entrent dans ce grand golfe , auquel les anciens Mages ont donné leur nom ; ils y prirent port ; & le vaisseau fut arrêté sur ses bords , par sa poupe & par sa proue. Astolphe alors ne craignant plus ni l'amour ni la haine d'Alcine ; prit congé des deux sages conductrices , descendit & suivit son chemin par terre. Il traversa plus d'une plaine , plus d'un bois ; il franchit de même des montagnes & des vallées , jouissant quelquefois de l'air le plus pur , & quelquefois se trouvant enveloppé de brouillards : il vit souvent des troupes de brigands s'opposer à son chemin , ou d'autres venant l'attaquer par derrière ; il rencontra des lions menaçans , des dragons enflés de venin , & mille autres bêtes dangereuses ; mais à peine s'amusoit-il à tirer

quelques sons du cor de Logistille , qu'il les voyoit s'enfuir épouvantés. -

Il entra dans l'Arabie heureuse , pays si riche en myrthe & en autres résines précieuses , où le Phénix a choisi son unique domicile : il le suivit , jusqu'à cette mer devenue fameuse par la submersion de Pharaon & par la délivrance des enfans d'Israël. Il parvint enfin à la terre des héros ; il suivit long-tems le cours du fleuve Trojan , monté sur un cheval qui n'avoit point son pareil , & qui couroit si légèrement , que le sable pur , l'herbe nouvelle , la neige même ne portoient pas l'empreinte de ses pieds légers. Ils l'étoient au point de ne pas froisser la pointe d'une petite vague , s'il eût galopé sur la mer ; & l'aiglon , la flèche qui part , la foudre prête à frapper , ne l'eussent point atteint , s'il eût voulu presser sa course. Ce rare & beau cheval , étoit celui que montoit le malheureux Argail frère d'Angélique. Le vent & la flamme l'avoient engendré , il tenoit en tout de son père & de sa mère , car n'ayant besoin de foin ni d'avoine , l'air pur étoit sa seule nourriture.

Ce fut en suivant la même route , qu'Astolphe arriva près du confluent où le Nil reçoit les eaux du Trojan ; & prêt d'arriver à ce lieu , il aperçut une barque qui voguoit rapidement , en paroissant venir à lui.

Un vieux Hermite, dont la barbe blanche tomboit jusqu'à la ceinture, étoit sur la poupe ; il pressa le Prince Anglois d'y monter avec lui : Eh ? mon cher fils, lui cria-t-il, si la vie t'est en horreur, si tu ne désires que la mort, la cruelle est prête à te frapper. Viens vite, que je te passe sur la rive opposée à celle que tu suis, & qui te conduiroit tout droit à ta perte ; tu ne marcheróis pas plus de six milles, sans trouver la caverne sanglante qui sert de demeure au plus horrible géant : sa taille passe huit pieds. Il est si cruel, que ni voyageur ni Chevalier ne peuvent éviter la mort ; assommés, écartelés, écorchés par ses cruelles mains, ils sont quelquefois même dévorés tout vivans ; mauvais plaissant dans sa cruauté, son grand plaisir est de voir ses victimes se prendre & se débattre en des filets très-forts qu'il tend, & qui s'étendant assez loin autour de sa cabane, sont si bien enterrés dans la poussière, que lorsqu'on le fait, on ne peut les éviter, tant le méchant est adroit & rusé. De plus, il fait si bien effrayer le malheureux voyageur, par son aspect & par ses cris, qu'il parvient à le faire donner dans ses filets. Alors il éclate de rire en achevant de l'envelopper. Il le traîne dans sa demeure ; il s'embarrasse peu si c'est un Chevalier ou quelque Damoiselle ; s'ils sont gens de mérite ou non. Il suce leur sang, leurs cervelles.

& mange leur chair, jusqu'aux os. Son palais & ses meubles sont dignes de lui; car de leur peau, la roche de son antre est tapissée. Viens donc, mon fils, pour passer sur cette autre rive, qui te conduira sur le bord de la mer en sûreté. Je te rends grâces, bon Père, lui répondit Astolphe, de ton conseil plein de bienveillance; mais j'estime plus l'honneur que je crains le danger, & je l'estime si bien plus que la vie, que ce que tu viens de me dire fait que rien ne pourroit m'engager à quitter le chemin que je suis, & même je vais me presser de trouver cette caverne. On peut quelquefois sauver sa vie en sacrifiant son honneur, mais la mienne ne me sera jamais chère à ce prix: si j'y reste, eh bien, beaucoup d'autres ont éprouvé le même sort; mais Dieu qui m'inspire de marcher pour punir ce monstre, me fait espérer que son secours m'aidera dans cette entreprise, & qu'elle ne sera fâcheuse que pour le Géant; d'ailleurs, qu'opposera-t-on au mortel vertueux, qui se dit, la mort d'un seul homme n'est-elle donc pas bien glorieusement payée par le salut d'une multitude de ses semblables?

Vas donc en paix, mon cher fils, répondit l'Hermite; que l'Eternel envoie l'Archange Michel pour être ton défenseur. Il le bénit, en disant ces mots. Le bon Astolphe se confiant

autant en son cor qu'en son épée, continua de suivre le même bord du Nil.

On voyoit un petit sentier sablonneux entre le haut cours du Nil, & le marais formé du limon de ses eaux débordées. Là s'élevoit la demeure solitaire, si fatale à l'humanité; ses murs étoient extérieurement couverts d'os humains & de têtes décharnées: il n'y avoit pas une ouverture, un creneau qui n'en portât au moins un. C'est ainsi qu'un Châtelain, grand chasseur, dans un village de l'Apennin, pare sa porte & les donjons de son château des différentes dépouilles des ours tombés sous ses coups: le Géant ornoit ainsi sa demeure des os de ceux qui s'étoient défendus, il abandonnoit les autres épars sur une planimétrie sanglante.

Caligorant, (c'est ainsi que se nommoit ce monstre, qui préféroit alors ces débris affreux pour décorer sa demeure,) veilloit à l'affût sur sa porte; il sentit la joie la plus vive de voir approcher cette victime, en ayant vainement attendu d'autres depuis deux mois. Il se cache promptement dans les touffes hautes & épaisses des roseaux d'un marais prochain; c'est là qu'il se prépare à saisir par derrière sa nouvelle proie avec impunité: il espère bien que ses rets cachés sous la poussière n'en feront pas

plus apperçus que par les autres Voyageurs qui l'ont précédé. Dès qu'Astolphe le voit, il arrête Rabican craignant d'aller donner dans ces rets, dont les avis du bon Hermite lui donnent la connoissance; il a bientôt recours à son cor, qui fait si bien son effet ordinaire, que le géant recule d'horreur & d'épouvante: Astolphe continue à sonner, le géant fuit plus effrayé que jamais; la peur trouble ses yeux, & ne pouvant plus se conduire, sa tête est si perdue qu'il va de lui-même se jeter dans ses propres filets qui le saisissent, l'arrêtent de toutes parts, & le font tomber à terre: Astolphe, qui le voit pris, court promptement pour lui couper la tête, & veut venger plus de mille morts par un seul coup de son épée; mais le voyant lié par le col, les bras, les mains & les pieds, il dédaigne d'ôter la vie à celui qu'il voit hors de tout état de défense.

Ces rets étoient le célèbre ouvrage de Vulcain; l'acier dont ils étoient composés, étoit d'une trempe fine; les mailles étoient tressées avec tant d'art que personne n'auroit eu la puissance d'en dénouer une seule, ni de la briser; c'étoit les mêmes rets que la jalousie lui fit ourdir pour saisir les deux amans dans le même lit.

Mercuré vola ces rets à Vulcain, desirant s'en

Servir pour arrêter Cloris : cette Nymphé vole derrière l'Aurore , avec les Heures du jour , lorsque, des pans de leurs robes , elles répandent les roses & les violettes au lever du soieil ; ce fut , dit-on , sur l'embouchure par laquelle le célèbre Nil porte la masse inégale de ses eaux dans la mer , que Mercure eut la subtilité de la saisir un jour dans les airs ; il les consacra depuis dans Canope sur l'autel d'Anubis , & trois mille ans après l'impie Caligorant ayant saccagé Canope & brûlé son Temple , en emporta ces rets dans sa retraite ; il apprit ensuite l'art de les tendre & de les cacher sur la superficie de la terre , de façon que les ressorts faisissoient tout à la fois le col , les bras & les pieds. Astolphe ayant attaché les deux bras du géant sur son dos avec une forte chaîne , le fit alors lever , & l'ayant aussi lié par le col avec plus de nœuds que n'en porte une jeune Demoiselle , il trouva plaisant de se faire suivre par ce monstre de villes en villes , de châteaux en châteaux , lui faisant porter comme un sommier sur ses larges épaules les rets , son casque & son bouclier ; & c'est en lui servant de valet que le géant fut forcé de le suivre.

Astolphe marche , arrive aux vastes sépulcres de Memphis , content d'avoir mis tous les voyageurs en sûreté ; il admire ces antiques &

superbes pyramides, & bientôt il découvre le grand Caire. Tout le peuple court à sa rencontre, s'étonne, admire comment un jeune guerrier a pu vaincre & lier cette horrible & lourde masse : on lui donne la palme des guerriers ; chacun s'empresse à lui rendre les plus grands honneurs. Le Caire n'étoit pas, à beaucoup près, aussi grand qu'il est de nos jours ; aujourd'hui la puissance des Califes en a fait l'une des plus grandes villes de l'univers, percée par dix-huit mille rues ; chaque maison a trois étages ; une seule contient quinze mille combattans ; leurs familles, leurs chevaux sont à l'abri sous le même toit. Astolphe voulant voir de plus le golfe où le Nil, après avoir été refoulé par les eaux salées de la mer, s'enfle, déborde, & vient enfin lui reporter le riche tribut de ses ondes, descendit vers Damiette, ayant entendu dire que quiconque prenoit ce chemin y perdoit la vie, parce qu'au-dessus du port un autre géant, plus terrible encore que le premier aux voyageurs, y demeurait dans une tour. Ce géant portant ses courses jusqu'au port, alloit dévastant le pays ; rien ne lui résistait, & personne ne le pouvoit vaincre, puisqu'on le voyait souvent percé des blessures les plus mortelles sans tomber.

Astolphe entreprend avec courage de com-

battre Orrile, (c'étoit le nom de ce géant,) & de trouver un moyen pour que la Parque pût enfin trancher le fil de ses jours : il arrive à Damiette ; il se porte à l'embouchure du Nil. Il voit sur le rivage la tour où demouroit cette espèce de monstre enchanté. Astolphe fut dans la suite qu'en effet Orrile étoit né d'une Fée & d'un de ces démons des bois si connus sous le nom de folets : il fut surpris de trouver Orrile aux prises avec deux Chevaliers. Quoiqu'il fût seul contre eux, il leur résistoit sans peine ; cependant ces deux combattans étoient les célèbres Griffon le Blanc & Aquilant le Noir, tous les deux fils d'Olivier. Il est vrai que le géant avoit commencé ce combat contre eux avec plus d'un avantage : premièrement, il mena d'abord en lessé à sa suite un de ces monstres redoutables que le Nil nourrit, & qui, cachés dans les roseaux, s'élancent souvent sur les Matelots, ou sur ceux qui suivent le rivage avec trop de sécurité, & ce monstre, connu sous le nom de crocodile, dévore souvent enfans & voyageurs ; ce secours cependant avoit été de peu de durée pour Orrile.

Astolphe aperçut le monstre renversé déjà sur le sable par les coups des deux frères ; mais Orrile pouvoit facilement se passer de son aide ; ce n'est pas que tour-à-tour Aquilant & Griffon

ne lui portassent les plus formidables coups ; plusieurs fois déjà les bras du géant , tranchés par l'épée des deux frères , étoient tombés sur le sable ; mais Orrile , loin de s'en étonner , les ramassoit & se les rattachoit aussi facilement que s'il eût rejoint deux morceaux de cire : Griffon lui fendit une fois la tête jusqu'aux dents , Aquilant la lui partagea jusqu'à la poitrine ; Orrile leur rit au nez , les deux pièces reprirent chaque fois , & cela donna beaucoup d'humeur aux fils d'Olivier. Avez-vous vu par hasard tomber d'en-haut dans un vase cet étrange vis-à-vis , que les Alchimistes nomment mercure ; il s'éparpille d'abord en petites gouttes séparées qui , dans l'instant même , se réunissent pour ne former qu'une seule masse ; de même aussi tous les membres d'Orrile se réunissoient à leur tronc : les deux frères parvinrent quelquefois à lui faire voler la tête de dessus les épaules ; ce ne fut qu'un léger embarras pour le monstre , il en fut quitte pour mettre pied à terre , chercher sa tête , & se la rattacher. Les deux frères eurent le dépit tour-à-tour de lui voir prendre cette tête par le nez ou par les cheveux , & se la rattacher sur le col avec une adresse infinie : cette mauvaise plaisanterie du géant fut même portée au point que Griffon lui ayant fait tomber une seconde fois la tête , fut assez leste pour

la ramasser le premier , & courut la jeter dans la rivière. Précaution inutile, Orrile nageoit comme un poisson; il sauta dans la rivière: ses grands bras, en un clin d'œil, en parcoururent le fonds, ramenèrent sur l'eau cette tête qui rioit comme une folle, & qui parut se rattacher d'elle-même sur son col.

Deux belles Dames richement vêtues, l'une de blanc, l'autre de noir, étoient sur la rive du fleuve, & regardoient assez tranquillement cet étrange combat; c'étoit les deux Fées dont chacune avoit élevé l'un des fils d'Olivier: elles les avoient sauvés, n'étant encore qu'enfans, des ferres cruelles d'un vautour. Ces enfans avoient été enlevés à leur mère Gismonde, & portés loin de leur pays. Mais, qu'ai-je besoin de me tourmenter ici, pour conter une histoire que tout le monde fait? Il est vrai que l'auteur, ou quelqu'autre, a pu l'embrouiller un peu; mais qu'est-ce que cela nous fait, pourvu que nous sachions dans la suite les bonnes raisons qu'avoient ces deux Fées, pour amuser leurs chers élèves à batailler contre Orrile?

Déjà le jour finissoit; l'ombre s'épaississant par degrés rendoit les objets moins distincts: on ne les entrevoyoit plus qu'à la faveur de l'inégale & foible lumière de la lune, sur laquelle passoient avec rapidité de petits nuages.

Orrile se retira dans sa roche, & je commence à soupçonner que ce fut par un ordre secret des deux Dames blanche & noire qui vouloient que le soleil suivant éclairât la suite de ce combat.

Astolphe avoit reconnu d'abord les fils d'Olivier à leurs armes, & plus encore à leur valeur, & aux coups qu'il leur avoit vu porter. Il courut les embrasser ; & les deux frères reconnoissant de même le Chevalier du Léopard, car c'est le nom qu'avoit pris Astolphe, parce qu'il avoit, comme Prince d'Angleterre, un léopard sur son bouclier, l'entrevue fut également tendre & agréable entre eux.

Les Fées conduisirent les trois Chevaliers dans le château. Plusieurs écuyers, & de jeunes demoiselles, de la suite des Fées, leur en firent les honneurs ; & dès qu'ils furent défarmés, on les conduisit dans un verger agréable, illuminé par des reflets, qui ne rendoient qu'une lumière douce, quoique brillante ; & ce fut sur le bord d'une fraîche fontaine, qu'ils trouvèrent la table & le souper préparés.

Astolphe eut soin de faire attacher son géant, qu'il menoit en lessé avec une forte chaîne : on choisit pour affermir cette chaîne, la grosse & forte souche d'un cormier dont les ans avoient fait pénétrer profondément les racines ; & pour plus de sûreté, dix Sergens furent chargés de
le

le garder à vue , les efforts & quelques momens d'humeur d'un pareil géant étant toujours à craindre.

Le moindre plaisir qui pût animer ce souper , ce fut l'excellente chère ; car ils aimoient tous à causer , & l'on conviendra qu'ils avoient beaucoup de choses à se dire sur l'étrange & monstrueux Orrile , & sur sa façon de combattre. Il leur paroissoit bizarre , en effet , que ce géant eût pu réunir & rattacher à son corps ses bras & sa tête , que le fer en avoit inutilement séparés , & qu'ensuite il pût revenir au combat avec une vigueur égale : cette image leur paroissoit une illusion.

Astolphe , à force d'y penser , se dit : Cela n'est pas naturel ; je m'y perds ; cherchons donc dans mon livre ! Il ne pouvoit assurément mieux faire ; il y lut donc que la vie d'Orrile étoit attachée à sa chevelure épaisse , parmi laquelle un seul cheveu decidoit de sa vie ou de sa mort ; mais la grande difficulté , c'étoit de distinguer ce cheveu dans son énorme crinière. Cependant Astolphe sentit dès-lors la même joie de recevoir un aussi bon avis de son livre , que s'il eût déjà tenu la palme de la victoire. Il se promit bien d'enlever en même tems la tête , le cheveu & la vie au géant ; & sur le champ , il pria les deux frères de lui permettre de se

présenter le lendemain matin, pour les remplacer ; ce que les deux frères n'eurent garde de lui refuser ; ne doutant pas qu'Astolphe n'éprouvât à son tour tout le dépit & toute l'impatience que le monstre leur avoit fait éprouver.

Orrile , qui peut-être s'amusoit assez de cette façon de combattre , fut le premier à se rendre sur le bord de la mer , dès que l'aurore annonça le lever du soleil ; le combat s'engagea bientôt avec le Prince d'Angleterre. Le géant étoit armé d'une lourde masse ; mais il falloit qu'il s'en servît bien maladroitement ; car le léger Astolphe évitoit tous ses coups , & l'écrasoit des siens. Il l'avoit déjà plusieurs fois percé d'outre en outre de son épée ; il l'avoit forcé de courir dix fois après ses bras , ses épaules , & de se les rattacher. Peut-être même Astolphe s'amusa-t-il quelque tems de cette expérience. Mais voulant à la fin essayer de terminer cette étrange bataille, il fit voler la tête d'Orrile d'un revers si vigoureux , qu'elle roula fort loin sur le sable. Alors sautant légèrement à terre , il se saisit de cette tête , remonta sur Rabican qui , déployant son incroyable vitesse , le porta dans un clin d'œil à cinq cents toises du combat.

On n'a que des idées assez confuses avec une tête de moins ; c'est ce qui fit que les grands

bras d'Orrile cherchèrent dans le premier moment d'un air imbécille cette tête sur la pousfière. Enfin, ayant entendu le bruit du cheval d'Astolphe, qui s'éloignoit au grand galop, Orrile piqua des deux éperons, & courut à toutes jambes après lui. Ah! qu'il étoit fâché dans ce moment de n'avoir pas du moins sa bouche pour lui crier: Arrête, arrête, larron; retourne, poltron, retourne contre moi! Mais Astolphe avoit emporté tout en même tems. Orrile se consolait un peu, sentant qu'il n'avoit pas emporté de même ses talons; il suivoit sa tête & le Paladin à toute bride. Mais la course rapide de Rabican ayant donné l'avance d'un très-long espace au Chevalier, celui-ci eut le tems de chercher de tous côtés dans cette immense chevelure, s'il pourroit démêler le cheveu fatal auquel la vie du géant étoit attachée. Astolphe s'ennuyant à la fin de cette inutile & dégoûtante recherche: Parbleu, se dit-il en lui-même, je n'ai qu'à couper tous ces maudits cheveux; il faudra bien que celui-là le soit aussi. N'ayant ni rasoir ni ciseaux, il trouva l'expédient de se servir de son épée dont le fil étoit très-bon; & tenant cette vilaine tête d'une main par le nez, il la tondit très-exactement de tous les côtés, & le cheveu fatal fut tranché comme tous les autres.

Le visage d'Orrile à l'instant devint pâle & livide, les yeux tournèrent, la bouche fit une grimace horrible, & resta béante; & pendant que cette tête donnoit des signes évidens de la mort, le tronc qui couroit alors à toutes jambes, tomba de la selle, fit la culbute, & resta sans mouvement & sans vie.

Astolphe ayant à la main cette tête qui portoit toutes les tristes empreintes de la mort, retourna promptement vers les Dames & les Chevaliers, & les leur fit remarquer; il leur fit voir de même de loin le corps d'Orrile étendu sur la terre: ils prirent tous part à sa victoire, qui cependant excitoit quelque secrète jalousie dans le cœur des fils d'Olivier.

J'ai tout lieu de croire qu'intérieurement les deux Fées ne furent pas trop satisfaites de la mort d'Orrile; leur desir étoit d'arrêter longtemps en ce lieu deux élèves qui leur étoient si chers, & de laisser écouler le tems des influences fatales qu'elles croyoient menacer leurs jours; car enfin, puisqu'il faut tout dire, c'étoit elles qui avoient imaginé le jeu d'Orrile pour les amuser.

Dès que le Gouverneur de Damiette fut certain de la mort du géant, il lâcha le Gazal; & ce pigeon ayant un billet attaché sous l'aile, porta cette nouvelle en moins d'une heure au

grand Caire, d'où le Calife fit aussi-tôt dépêcher d'autres Gazals, pour rendre cette nouvelle publique dans toute l'Egypte.

Astolphe ayant terminé cette aventure, ne s'occupa plus qu'à peindre aux fils d'Olivier, tout le besoin que Charlemagne avoit en ce moment du secours de ses Chevaliers. Le courage & la loyauté des deux frères n'avoit pas besoin d'être excitée. C'étoit même pour accourir au service de la Religion & du saint Empire, qu'ils étoient partis de l'Orient, & qu'ils avoient abandonné les lauriers qu'ils venoient d'y cueillir. Tous les trois prirent donc congé des deux Fées qui, malgré leurs craintes, & leur douleur du départ des deux frères, voyoient bien qu'elles ne pouvoient plus s'y opposer.

Astolphe, sachant que le pays consacré par la mort du Fils de Dieu, se trouvoit assez près, ne voulut point retourner en France, sans avoir visité ces lieux saints & si révéérés. Il partit pour s'y rendre avec les deux frères : ils auroient pu prendre un chemin sur la gauche, agréable & commode, puisqu'ils auroient sans cesse suivi le rivage de la mer ; mais le chemin de la haute Palestine abrégeoit le voyage de plus de six jours ; & quoique ce chemin fût très-rude, & traversé de beaucoup de mon-

tagnes, quoiqu'ils fussent qu'ils n'y trouveroient que de l'eau, des herbages & quelques arbres, ce fut celui qu'ils préférèrent; il est vrai qu'ils savoient qu'ils avoient une bonne ressource; ils firent promptement rassembler tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, commode même, pour le voyage; ils chargèrent tout ce gros bagage sur les épaules de Caligorant; ils eussent pu même, s'ils l'eussent voulu, prendre la tour d'Orrile, & l'emporter par la même commodité.

Sur la fin de ce voyage fatigant, au-travers d'un pays si sauvage, ce fut du sommet d'une montagne élevée, que les trois Paladins découvrirent cette Terre sainte & sacrée où l'Amour suprême voulut laver & effacer par son propre sang, tous les crimes du genre humain.

Ils rencontrèrent à leur arrivée dans la cité, un jeune & aimable Chevalier que le Comte Roland avoit converti; c'étoit Sanfonnet, de la Mèque. Ce jeune Paladin, d'une haute valeur, étoit adoré dans ce pays, par sa justice & sa bonté; il joignoit toute la prudence des vieillards aux fleurs de la jeunesse; c'étoit le plus zélé défenseur de la foi, depuis qu'il avoit reçu le Baptême de la main du Comte d'Angers; il s'opposoit avec succès aux entreprises que le Calife essayoit de faire quelquefois sur la Pa-

lestine. Son projet étoit d'entourer d'une forte muraille tout le mont Calvaire & les lieux saints : cette enceinte devoit avoir plus de deux milles de tour. Il reçut les trois Paladins avec les plus grands honneurs, les combla de caresses, & les mena loger dans son palais. Charlemagne l'avoit établi Gouverneur de ces pays, & commis à leur défense. Astolphe lui fit présent de son géant ; & cette grande & lourde masse qui s'étoit rendue utile pour porter les provisions, pouvoit l'être plus que vingt bêtes de somme à Sanfonnet pour ses travaux. Il lui fit aussi présent des rets célèbres qu'il avoit apportés. Sanfonnet à son tour, lui donna le plus riche baudrier, avec une belle paire d'éperons d'or qu'on croyoit avoir appartenus au saint Chevalier qui délivra jadis une jeune vierge de la gueule d'un dragon. Sanfonnet s'étoit emparé de ces beaux éperons, & de plusieurs autres riches dépouilles, lorsqu'il avoit fait la conquête de la ville de Zaffa.

Bien lavés de tous leurs péchés dans un Monastère où tout respiroit l'édification & la piété, ils contemploient à chaque pas tous les lieux où les grands mystères de la Passion s'étoient accomplis. Ces lieux sacrés couvrent aujourd'hui d'un éternel opprobre les Chrétiens qui les laissent sous la domination des ennemis de la

foi. Eh ! pourquoi l'Europe toute en armes aujourd'hui ne les porte-t-elle pas contre ses vrais ennemis, plutôt que de souffrir que ses enfans s'égorgent entre eux dans ses flancs ?

Pendant que l'aspect des saints lieux remplissoit leur âme des sentimens qu'ils doivent inspirer, un Pèlerin nouvellement arrivé de la Grèce, vint malheureusement les détruire dans celle de Griffon le Blanc, pour y porter le trouble le plus violent. Bientôt enflammé par l'amour, la colère & la jalousie, il ne fut plus occupé que des projets qu'ils lui suggérèrent, & les oraisons furent mises de côté.

Griffon, pour son malheur, étoit depuis long-tems amoureux d'une femme nommée Origile : il est vrai qu'entre mille elle eût remporté le prix de la taille & de la beauté. Mais elle étoit si mal née, son âme étoit si perfide, si déloyale, que je crois aussi qu'il n'est île ni continent qui pussent en produire une plus détestable : il l'avoit laissée, en partant, à Constantinople, attaquée d'une fièvre aigüe, mais sans danger : il espéroit à son retour la revoir plus belle & plus tendre que jamais. Le pauvre malheureux Griffon apprit du Pèlerin, qu'à peine avoit-elle été guérie, qu'elle étoit partie pour Antioche, à la suite d'un nouvel amant. Désespéré, furieux, dès ce moment, il ne fit

plus que s'agiter jour & nuit : tout ce qui peut plaire ou distraire les autres hommes , lui devint insupportable. Plus le trait de l'amour étoit enfoncé dans son cœur , plus alors il lui paroissoit mortel & douloureux , puisqu'il ne lui permettoit pas même de se plaindre , sans être honteux d'avouer une passion qui l'humilioit. Il savoit que son frère Aquilant , plus sage , la lui reprochoit sans cesse , & s'efforçoit de l'arracher de son âme. Mais quand Aquilant lui disoit qu'il avoit choisi la plus vile & la plus méprisable créature pour régner sur son âme , il s'excusoit vivement , & ne montrait que trop à quel point Origile l'avoit séduit.

Griffon prit le très-mauvais parti de ne se point confier à son frère , de le quitter secrètement , de partir pour Antioche , d'enlever celle qui ne l'avoit que trop enlevé à lui-même , de joindre en même tems son rival , & d'en prendre la vengeance la plus mémorable. Je vous dirai dans le chant suivant , comment il exécuta ce projet , & les suites de sa folle entreprise.

Fin du quinzième Chant.



C H A N T X V I.

QUELLES sont cruelles ces peines que l'amour fait éprouver !..... Presque toutes, hélas ! m'ont accablé tour-à-tour, & je ne mérite que trop d'être cru, lorsque j'en parle : tout ce que je peux dire & même écrire encore sur les peines des amans, soit que je vous peigne celles qui ne sont que légères, ou celles qui nous déchirent le cœur, mérite donc également votre confiance.

Oui, je le dis, & je l'attesterai, tant que mon esprit & mon cœur conserveront quelque reste de chaleur, que celui qui peut, qui doit même estimer celle qu'il aime, baise sa chaîne, & ne pense jamais à la rompre ; qu'il sache supporter son indifférence ; qu'il réprime, qu'il lui cache même les desirs qui peuvent l'offenser, si l'amour ne récompense pas sa constance. Eh ? pourquoi regretteroit-il le tems, les soins qu'il a sacrifiés à cette passion digne d'une belle âme, lorsque l'objet de cette passion mérite un véritable attachement ? Non, ce n'est point à lui à former des plaintes, cette passion estimable dût-elle enfin lui coûter la vie.

Plains-toi seul, malheureux esclave d'un vil amour qui t'humilie ! Tu t'es laissé toucher par des regards qui ne prétendoient qu'à te séduire ; tu t'es laissé lier par quelques tresses de beaux cheveux, & par d'autres charmes qui te cachotent un cœur pervers ; quelques beautés ont voilé mille défauts essentiels à tes yeux. Quelquefois tu voudrois fuir, ô misérable amant ! quelquefois, honteux de ta foiblesse, humilié d'une passion assez basse, pour n'oser en parler sans rougir, tu voudrois en vain l'éteindre ; mais, semblable au cerf qui fuit en emportant le trait qui l'a blessé, tu nourris toujours cette passion fatale dans ton cœur.

Le jeune Griffon éprouvoit ce fort malheureux ; il connoissoit bien son erreur, mais il ne pouvoit éteindre son indigne flamme ; il sentoît à quel point il s'avoilissoit en aimant Origile ; sa raison étoit éclairée ; il n'en étoit que plus malheureux. Un penchant irrésistible l'entraînoit, & quelque perfide & coupable qu'Origile parût être à ses yeux, ce penchant l'emportoit, & le forçoit à la chercher encore.

Je vais donc continuer son histoire, en vous apprenant qu'il sortit secrètement de la cité sainte, sans oser parler à son frère, dont il craignoit les justes reproches. Il prit une route assez belle qui tournoit sur la gauche, & qui le con-

qu'il vint à Rama. Il marcha pendant six jours, pour arriver à Damas dans la Syrie, & poursuivit après, son chemin vers Antioche.

Ce fut assez près de Damas qu'il rencontra le Chevalier auquel Origile avoit nouvellement abandonné ses charmes. L'herbe ne convient pas mieux à la fleur, que ces cœurs corrompus se convenoient l'un à l'autre; tous les deux étoient également inconstans; si l'une étoit perfide, l'autre étoit tout aussi traître: ils savoient également cacher, sous le maintien le plus agréable & le plus prévenant, l'affreux talent qu'ils avoient de tromper.

Ce Chevalier; comme je vous l'ai dit, venoit monté sur un beau cheval de bataille couvert d'armes éclatantes. Origile étoit avec lui, vêtue d'une robe tissue d'or & d'azur; deux valets, dont l'un portoit un casque, & l'autre un bouclier, étoient à leurs côtés. Ils avoient l'air de vouloir paroître avec magnificence, en entrant dans Damas, comme arrivant pour le tems des joutes. Les grandes fêtes que le Roi de Damas venoit de faire publier, engageoient les Chevaliers à s'équiper galamment & richement pour y paroître. La plus grande terreur s'empare de l'âme de l'infâme Origile, dès qu'elle reconnoît Griffon: elle fait que son nouvel amant n'est ni de courage ni de force suffisante pour lui résister.

Mais plus entreprenante , plus audacieusement fausse qu'on ne peut l'imaginer , quoiqu'elle frémissé dans l'âme , elle fait préparer son visage & sa voix avec tant d'art , qu'elle leur donne tout l'air de la sécurité. Dès-lors , exécutant le projet dont elle étoit déjà convenue avec son digne compagnon , elle feint la joie la plus vive , elle court les bras ouverts à Griffon , se jette à son col & le serre long-tems dans ses bras avec l'air de ne pouvoir s'en séparer. Sachant après conformer ses propos à ses vifs empressements , ses yeux tout-à-coup se remplissent de larmes ; & c'est presque en gémissant , qu'elle lui dit : Ah ! Seigneur , est-ce donc là le prix que vous deviez à celle qui vous adore ? Quoi ! vous me laissez seule pendant toute une année ? Cruel ! quoi , vous vous éloignez de moi , sans la moindre peine ; & si j'eusse attendu votre retour , peut-être aurois-je déjà perdu la vie !

Lorsque j'espérois qu'en revenant de la Cour rassemblée alors à Nicosie , vous accouriez près d'Origile , vous qui m'aviez laissée avec une fièvre brulante , & presque dans les bras de la mort , ah ! Dieu ! j'entendis assurer que vous veniez de passer en Syrie : ce coup fut si cruel pour moi , que je fus prête à me donner la mort ; mais la fortune me prouva heureusement qu'elle n'étoit pas aussi cruelle pour moi que mon amant ; elle

m'envoya mon frère ; c'est lui que vous voyez ; c'est lui sous la garde duquel je suis venue , & j'ai mis mon honneur hors de tout danger. Elle me favorise bien plus encore par cette rencontre heureuse. Ah ! qu'il étoit tems que je pusse enfin vous revoir ; peut-être , hélas ! en vous regrettant , en vous desirant sans cesse , une plus longue absence m'eût coûté la vie.

Plus rusée qu'un renard , dans ses actes & dans ses propos l'adroite Origile continue ses vifs reproches ; elle fait tomber toute la faute de leur séparation sur le foible Griffon : elle lui fait croire que son vil rival est son propre frère , & qu'un même père leur a donné le jour ; elle fait enfin colorer ses mensonges avec tant d'art , que Saint Luc & Saint Marc même ne l'auroient pu mieux persuader.

Griffon ne peut donc plus reprocher une perfidie à la plus noire de toutes les créatures ; il est bien loin de penser à se venger de celui pour lequel il est trompé ; il se croit trop heureux , s'il peut réussir à s'excuser auprès d'elle , il comble de caresses enfin le vil amant qu'il croit être son frère.

C'est dans cette persuasion , qu'il arrive aux portes de Damas avec lui ; c'est de lui qu'il apprend en chemin , que le Roi de Damas y tient alors une Cour splendide , à laquelle tous les Cheva-

liers, de quelque Religion qu'ils soient, sont admis, & jouissent de tous les droits de sûreté pendant tout le tems que les fêtes doivent durer.

Je ne suis pas cependant si fortement attaché, Seigneur, à suivre l'histoire d'une franche coquigne, qui, depuis qu'elle respiroit, avoit eu mille & mille amis, & fait encore plus de trahisons, que je ne retourne pour voir deux cent mille combattans, & ces feux allumés qui menacent Paris, & qui commencent à pénétrer dans ses remparts.

J'avois laissé ma narration, au moment où le puissant Agramant venoit d'attaquer une porte, à laquelle il croyoit trouver peu de résistance; il n'y en avoit pas cependant qui fût alors en meilleur état de défense, puisque Charlemagne s'y trouvoit en personne, suivi des plus braves Paladins, parmi lesquels se voyoient les deux Guidons, les deux Angevins, Angelier, Avin, Avolio, Othon & Bérenger.

L'une & l'autre de ces deux troupes s'élance, s'attaque avec fureur, chaque combattant cherchant l'occasion d'acquérir de la gloire: les Sarrafins cependant ont bientôt du désavantage; & déjà plusieurs d'entr'eux qui mordent la poussière, prouvent aux autres qu'ils ont fait une entreprise téméraire.

Les flèches qui voloient des remparts contre

les Infidèles , ressembloient à la grêle pendant un orage : les cris qui s'élevoient des deux armées , faisoient trembler jusqu'à la voûte céleste. Mais , ô puissant Charlemagne ! ô grand Agramant , ayez tous deux un peu de patience ; car je veux parler du Mars Africain , de cet effrayant & terrible Rodomont , qui court déjà tout au milieu de Paris.

Je ne sçais , Seigneur , si vous vous ressouvenez que ce Sarrafin si féroce , qui venoit de laisser tout son gros détachement calciné par les flammes entre le second rempart & le premier mur , étoit sauté de l'autre côté du fossé dans un espace tenant au terre-plein de la cité.

Dès que les Parisiens apperçurent ce terrible Sarrafin couvert d'armes étrangères & de la peau écailleuse d'un dragon , les vieillards & les bourgeois , toujours curieux de nouvelles , qui s'étoient rassemblés dans une grande place , poussèrent une plainte , un cri , d'une voix si perçante , accompagné du battement de leurs mains tremblantes , que le bruit dût s'élever jusqu'aux étoiles ; & qui put s'enfuir , courut pour s'enfermer à tems dans sa maison : mais le cruel Sarrafin , faisant la roue de son épée , ne le permit qu'au plus petit nombre. On le voit enlever à tout ce qui reste sous ses coups , un bras , une jambe , une tête , qui volent au loin ; l'un est partagé par le milieu
du

du corps , un autre est fendu jusqu'au ventre , & de tous ceux qu'il tue , qu'il blesse , ou qu'il chasse , aucun n'ose le regarder en face.

C'est ainsi que dans les vastes plaines d'Hyrkanie ou sur les bords du Gange , le tigre de la grande espèce détruit les foibles troupeaux ; c'est ainsi que le loup déchire les agneaux & les chèvres dans les prairies souvent ébranlées par les secousses du mont dont Typhée est oppressé.

Le cruel Sarrafin n'exerçoit pas alors sa valeur contre des escadrons ou des phalanges ; mais il déployoit toute sa cruauté contre une misérable populace , qu'il croyoit plus digne de mourir que de naître ; il ne peut en effet voir le visage d'un seul de ceux que son épée moissonne. Rodomont court alors , en suivant cette grande rue si peuplée , jusqu'au pont Saint Michel ; & continuant à faire tourner en rond son épée sanglante , il s'embarrasse peu si c'est un maître , un valet , un homme juste , un vieux pêcheur , qui tombent sous ses coups ; la religion ne peut en défendre le Prêtre ; l'innocence ne peut sauver les jours au tendre enfant ; les yeux les plus touchans , les joues les plus vermeilles n'arrêtent point sa fureur : la vieillesse qui se cache est frappée , & le féroce Sarrafin , en répandant également le sang des deux sexes , & de tous les âges , donne bien moins des preuves de sa valeur

que de sa basse cruauté. Les flots de sang qui coulent ne peuvent même éteindre sa rage : les temples, les palais, les simples maisons semblent offenser ses yeux ; il y porte une flamme dévorante.

Dans ce tems-là, Paris étoit construit de bois presque en entier ; on le croira facilement en voyant aujourd'hui que la plûpart des maisons sont encore les mêmes ; le feu qui s'allume alors de toutes parts, ne peut encore assôuvir sa rage, il saisit les soutiens, les avant-toits des maisons, il les arrache, & la plus grosse bombe que vous ayez vu dans Padoue, ne feroit point d'aussi vastes excavations que celles que le Roi d'Alger fait de ses seules mains.

Si pendant que ce maudit Sarrafin détruisoit l'intérieur de Paris, par le fer & la flamme, Agramant eût continué d'assaillir les dehors avec vigueur, Paris eût été perdu sans ressource ; mais il fut fortement arrêté par le secours d'Angleterre que Michel & le Silence avoient si secrettement conduit ; & déjà les troupes Angloises & Ecoissoises l'attaquoient sur ses flancs & par ses derrières.

Dieu voulut qu'au moment même la fleur de la maison de Clermont le brave Paladin Renaud arrivât muni de pontons & de bateaux ; il traversa la rivière trois lieues au dessous de Paris,

& prenant une route détournée, six mille archers à pied sous la bannière d'Odoard, & deux mille cavaliers commandés par le brave Ariman, entrèrent subitement par la porte Saint Martin & la porte Saint Denis au secours de la capitale.

On avoit laissé en arrière les bagages les plus embarrassans : les Anglois, les Ecoissois, portant avec eux tout ce qui leur étoit nécessaire pour traverser la Seine qui n'est pas guéable, & retirant leurs ponts après eux, s'étoient répandus dans toute cette étendue des environs de Paris, & se rassemblant près de ses murs, on les reformoit en ordre de bataille; mais avant que les Barons & les autres Capitaines se missent en devoir d'agir, Renaut monta sur le bord le plus élevé de la Seine, il les rassembla tous auprès de lui, & d'une voix élevée, il leur dit : Seigneurs, vous devez bien lever les mains au ciel, & lui rendre grace, puisqu'avec un travail aussi court, les nations vont vous élever au-dessus de tous les héros; c'est par votre secours, que le Roi votre maître, un puissant Empereur, une riche capitale, une infinité de Pairs, de grands Seigneurs & de Chevaliers vont sauver leur liberté, leur vie & leur honneur.

Les habitans de Paris, Seigneurs, vous devront, pour leur avoir sauvé les biens & la vie, moins de reconnoissance encore, qu'en re

cevant leurs épouses & leurs enfans de vos mains victorieuses ; les uns & les autres vont être également sauvés par votre prudence & votre valeur , & les vierges saintes renfermées & paisibles dans leurs asyles pourront y remplir sans crainte tous les vœux qu'elles ont jurés : disons même qu'en sauvant Paris, vous sauvez également les campagnes voisines ; & comme il est peu de Villes Chrétiennes qui n'aient un nombre de leurs enfans dans cette grande cité , elles partageront toutes la reconnoissance que les Parisiens vous devront.

Si les Anciens décernoient une couronne à celui qui fauvoit la vie d'un citoyen , quelle multitude de ces couronnes ne doit pas ceindre votre front ? Ah ! si par un sort envieux & fatal , si par un manque de courage , une si grande entreprise venoit à échouer , croyez-vous que ces vastes murs étant abattus , les cités d'Italie & d'Allemagne pussent être en sûreté ? Dans quels lieux où le Sauveur du monde est adoré , ne devoit-on pas redouter ces cruels Sarrafins , puisque les mers mêmes ne peuvent nous en défendre ? Ne les a-t-on pas vu souvent traversant le détroit de Gibraltar , & sortant d'entre les colonnes d'Hercule , saccager l'Europe , & remporter chez eux un riche butin ? Que n'aurions-nous pas à craindre , s'ils s'em-

paroient de ce beau Royaume ? Mais quand même l'honneur, le commun intérêt ne nous animeroient pas à cette entreprise, notre devoir, à tous, qu'une même foi, qu'une même Eglise rassemble, n'est-il donc pas de nous secourir les uns & les autres comme frères ? D'ailleurs, ô nations belliqueuses ! comment ces ennemis indisciplinés, foiblement armés ; comment ces barbares méprisables pourroient-ils ébranler des âmes courageuses telles que les vôtres, & des guerriers qu'ils doivent trouver invincibles ?

C'est par ces discours pleins d'élévation, & par de plus forts encore ; c'est avec une parole assurée, & d'une voix élevée, que Renaud animoit de plus en plus le courage des Bretons. Mais le Paladin, en leur parlant ainsi, ne faisoit que renouveler l'ancien proverbe, qui dit que le bon & vigoureux coursier qui s'élance, n'a pas besoin du secours des éperons.

La harangue militaire de Renaud étant finie, il fit mouvoir ces troupes peu-à-peu, les rangeant chacune sous leur bannière.

Sans bruit, sans aucune rumeur, il forma trois détachemens des troupes des trois Royaumes : ce fut au Prince Zerbin qu'il accorda l'honneur de commander l'avant-garde ; il lui dit de longer le rivage de la Seine ; les Troupes

Irlandoises disposées par gros pelotons , s'étendirent dans la plaine toutes à même hauteur & composant l'arrière-garde : les Anglois commandés par le Duc de Lancastre , formèrent le corps de bataille.

Dès que Renaud eut achevé de faire ces dispositions , il courut le long du rivage pour rejoindre le Prince Zerbin ; il se porta plus loin que lui pour reconnoître des troupes qui s'avançoient : c'étoit le Roi d'Oran , suivi du Roi Sobrin & de plusieurs autres troupes : cette avant-garde ennemie étoit soutenue à cinq cents pas de distance par les troupes d'Espagne qui gardoient ce quartier de l'armée assiégeante. Alors l'armée Chrétienne que l'Ange & le Silence avoit conduite , ne peut plus contenir sa valeur & ses cris ; le son des trompettes , le bruit des combattans , les cris redoublés des Chrétiens vont jusqu'au ciel , & portent les glaces de la terreur dans l'âme des Sarrafins.

Renaud , impatient de se signaler , part en avance des Ecoissois , & tel qu'un tourbillon de vent que suit une horrible tempête , il vole seul sur Bayard pour avoir l'honneur de porter les premiers coups. Les Sarrafins le reconnoissent aussi-tôt à ses armes , & ne tiennent déjà plus leurs lances que d'une main tremblante ; leur démarche est mal assurée , & les

Cavaliers chancelent dans les arçons : le Roi Pulian qui n'a jamais vu Renaud , est le seul qui s'ébranle & qui part la lance en arrêt à sa rencontre : il s'affermit dans la selle , il rassemble toutes ses forces , il pique des deux , & rendant la main à son destrier , il vole contre son adversaire ; Renaud , de son côté , montre quelle est son habitude à de pareils combats ; & c'est avec le même sens-froid , & la même grace qu'il auroit dans un tournoi , que le fils d'Aimon , digne de l'être de Mars , vole contre son ennemi.

Les deux coups de lances portèrent également au milieu de la visière ; mais leur effet entr'eux fut bien différent : Renaud , sans être ébranlé , passa comme un éclair : Pulian roula mort sur la poussière. Il est toujours beau de donner des preuves d'adresse & de courage , en mettant avec grace une lance en arrêt , & dirigeant son coup avec justesse ; mais il faut être aussi secondé par la fortune. Le Paladin qui voit sa lance entière , court aussi-tôt contre le Roi d'Oran , prêt à lui porter un de ces coups qu'on doit compter au nombre des plus mémorables. Le Roi d'Oran ayant un cœur de peu de courage dans un corps d'une grandeur gigantesque , ne se présenta que comme une masse à cette joute.

Renaud le frappa dans le bord inférieur de son écu ; on doit bien l'excuser : la hauteur démesurée du Roi d'Oran ne lui permettoit pas de porter son coup plus haut ; mais ce coup fut si terrible , que traversant le bouclier , quoiqu'il fût d'un bois dur de palme revêtu d'acier , il pénétra le reste des armes , & son âme trop foible pour animer ce vaste corps , sortit par cette large blessure. Le cheval du géant qui s'attendoit à porter long-tems cette lourde masse , remercia en lui-même le Paladin de l'en avoir débarrassé , & de l'avoir empêché de mourir de chaud plus long-tems.

Renaud voyant sa lance rompue , tira sa redoutable Flamberge , & Bayard qui paroissoit avoir des aîles , le porta sur la troupe la plus épaisse des ennemis ; leurs armes paroissent n'être qu'un verre fragile sous les coups de Flamberge ; elle n'atteint aucune armure sans la rompre ou la percer , & sans se teindre de sang ; les draps tordus ensemble , les cottes d'armes piquées ne se défendent pas mieux de ses coups que l'herbe d'une prairie & l'avoine mûre ne se garantissent de la faux.

Déjà cette première troupe étoit en déroute , lorsque Zerbin arriva à la tête de son avant-garde ; ses braves Ecoffois témoignoiént la plus grande ardeur de se signaler ; tous ceux qui sui-

voient son étendard marchoient à leurs ennemis avec la même assurance qu'auroient des lions ou des loups contre des troupeaux de chèvres ou de moutons.

Ils piquent tous à la fois les chevaux de leurs éperons; ils franchissent en peu d'élans l'intervalle qui les sépare de l'ennemi: les Ecoffois frappent, & le bruit de leurs lances qui se brisent forme un bruit inégal; il l'est d'autant plus, que celui des lances des Sarrafins ne s'y joint pas, & qu'il semble que ces mécréans se présentent plutôt à la mort qu'au combat; chacun d'eux paroît être de glace, & les Ecoffois ont l'ardeur & la pétulance de la flamme: les Sarrafins croyoient alors que chaque Chrétien avoit le bras de Renaud. Sobrin s'avança de lui-même à leur secours, à la tête de ses troupes plus fermes & mieux armées; Dardinel se montra de même à la tête d'une troupe mal armée & levée depuis peu de tems; il étoit couvert de riches armes, & portoit un casque étincelant: la meilleure des quatre premières troupes des Sarrafins parut être celle qu'Isolier commandoit, & que les Navarrois composoient. Alors le brave Trafon, Duc de Marr, lève la visière de son casque, & dit à ses fiers Ecoffois: Amis, nous avons à combattre les Navarrois; ces braves gens sont des ennemis dignes de votre courage:

marchons. Ariodant qui le voit aux mains, s'avance pour le soutenir.

Les sons éclatans des trompettes, des clairons, des timbales & de mille autres instrumens barbares, se joignent au bruit continuel des arcs, des frondes, des machines de guerre, des roues, des chocs & du froissement des effieux; ils forment un bruit confus & terrible: le tumulte, les cris de fureur des combattans, les cris douloureux & plaintifs des blessés & des mourans, percent au milieu de ce bruit confus; l'air en retentit au loin, & la chute d'eau des cataractes du Nil ne forme pas une rumeur plus effrayante & plus terrible: le ciel s'enveloppe alors d'un épais nuage; des flèches innombrables lancées des deux parts, interceptent les rayons du soleil; des tourbillons de poussière se mêlent à l'épaisse fumée qu'exhalent & la sueur des chevaux écumans, & les poitrines halletantes des soldats: le tout forme un nuage obscur qui s'avance & recule tour-à-tour: dans l'intervalle, on voit les morts & les mourans s'accumuler; souvent on y distingue un guerrier tomber en expirant près de celui qu'il a privé du jour.

Si l'une des troupes qui combattent paroît épuisée par la fatigue, une autre la remplace à l'instant; ces troupes grossissent de part & d'autre; la cavalerie & l'infanterie s'entremêlent

Dans tous ces différens chocs ; la terre qui les soutient est couverte d'une écume sanglante ; l'herbe froissée en prend la couleur ; & ce terrain , qui peu de tems auparavant brilloit , tout parsemé de fleurs , n'offre plus que l'aspect horrible d'armes éparfes , d'hommes & de chevaux entassés qui se baignent & se débattent encore dans leur sang.

Le jeune Zerbin se distinguoit par des actions de valeur au-dessus des forces de son âge ; les Sarrafins fuyoient ses coups : le nouveau Duc d'Albanie , Ariodant , prouvoit à ses vassaux qu'il étoit digne de les commander , & faisoit admirer & craindre également sa valeur aux Maures Navarrois & Castillans qu'il avoit en tête : ce fut alors que Chelinde & Mosco , tous les deux bâtards du feu Roi d'Arragon , & Calamidor Chevalier Barcelonnois en réputation , précédèrent leurs étendards , & s'avancèrent , dans l'espérance qu'une action lâche en son projet , pouvoit les couvrir de gloire ; ils entreprennent d'ôter la vie à Zerbin , & prennent pour réussir l'infâme parti de tuer son cheval par derrière ; le malheureux coursier tombe mort , percé par leurs trois lances ; mais Zerbin se relève soudain , & lève le bras pour se venger. Mosco qui s'attendoit à prendre facilement Zerbin démonté , se présente le premier à ses coups ; il en reçoit

un mortel, & tombe pâle & glacé sur la poussière; son frère Chelinde, témoin de sa mort, pousse son cheval sur Zerbin pour le renverser; mais ce brave Prince saisissant fortement la bride, l'acule, le renverse sur son maître, & du même coup il leur fend la tête à tous deux: Calamidor, effrayé de la fin terrible des deux frères, tourne la bride & se met en fuite; Zerbin lui porte un coup de taillant, en lui criant: Attends, attends-moi traître; mais étant trop loin, il ne frappe que la croupe de son cheval qui tombe à terre; Calamidor se relève, s'échappe, espère se sauver par la fuite; mais il tombe sous la main de Trafton, témoin de cette lâcheté, & ce Duc écrase le lâche sous les pieds de son cheval. Ariodant & Lurcain, quelques autres Chevaliers volent au secours de Zerbin oppressé par une foule d'ennemis qu'ils écartent, & font d'inutiles efforts pour le remonter. Artalique & Margan éprouvent la pesanteur du bras d'Ariodant, ainsi qu'Etéarque & Casimir; deux d'entr'eux perdent la vie, les deux autres sont mis hors de combat; Lurcain de son côté heurte, renverse, & fait un massacre horrible des Sarrafins.

Ne croyez pas, Seigneur, que dans ce même tems le combat fût moins terrible dans la plaine que celui qu'on voyoit sur le bord du fleuve;

le Duc de Lancastre suivant à hauteur l'avant-garde commandée par Zerbin, venoit à la tête des Anglois d'attaquer l'armée Espagnole de Marfile : de part & d'autre, les deux partis montrèrent beaucoup de valeur ; Oldrade Duc de Glocester, Fierramond Duc d'Eburas, Richard Comte de Warwick, avec Henri Duc de Clarence, courent contre Mataliste Duc d'Almerie, Follicon Prince de Grenade, Baricond Roi de Mayorque, qui s'avancent pour les attaquer : le combat reste égal pendant quelques momens ; les combattans se repoussant tour-à-tour, ces troupes semblent flotter dans la plaine, comme on voit les moissons qui suivent les différentes impulsions du vent, ou comme on voit s'élever en différens tems les vagues de la mer ; mais la fortune cessant d'être incertaine, les Maures eurent du désavantage.

Mataliste fut désarçonné, l'épaule droite percée par la lance du Duc de Glocester ; Follicon fut renversé par Fierramond : ces deux Sarrafins restèrent prisonniers des Anglois, & dans le même moment Baricond perdit la vie sous l'épée du Duc de Clarence ; les Sarrafins commencent à prendre l'épouvante, les Chrétiens sentent redoubler leur ardeur ; les premiers déjà ne résistent plus, prennent la fuite ; ils eussent été totalement défaits,

s'ils n'eussent pas reçu sur le champ un puissant secours.

Ferragus qui jusqu'alors n'avoit pas quitté le Roi Marfile, voyant fuir cette troupe, à moitié détruite, pousse son cheval au plus fort de la mêlée; il voit au moment qu'il arrive, Olimpe tomber la tête partagée sous les pieds des chevaux.

Cet Olimpe étoit un jeune homme agréable par sa figure & par une voix charmante; il ne pouvoit l'accorder aux sons d'une lire, sans porter le plaisir & l'attendrissement dans tous les cœurs: quoiqu'il se piquât d'en avoir un dur & altier, il eût dû préférer cependant le bonheur d'être sûr de plaire, & ne sentir que de l'horreur pour des armées meurtrières qui, sans pitié pour sa jeunesse & pour ses talens, devoient terminer ses jours en France. Ferragus l'aimoit; il ne put le voir tomber sans ressentir une douleur que la chute de mille autres n'eût peut-être pas excitée. Furieux, il s'élance sur celui qui vient de lui donner la mort, & lui fend la tête jusqu'à la poitrine; il ne s'arrête pas à ce coup; & faisant voler sa redoutable épée, nul casque, nul cuirasse ne peut y résister; les têtes, les membres palpitans tombent sous ses coups: il arrête seul en cet endroit les Sarrasins qui fuyoient, & rétablit le combat.

Agramant s'avance en même tems avec ses troupes : il brûle de se signaler. Baliverse, Farurante, Prusion, Soridan & Bambirague le suivent ; une si prodigieuse quantité de soldats les accompagnent, qu'on eût pu former un lac de leur sang, & que je compterois plutôt les feuilles séchées par l'automne que le nombre de ces combattans.

Ayant retiré ses troupes de l'assaut il avoit détaché d'abord le Roi de Fez avec une forte troupe, pour se porter derrière son camp qu'il voyoit prêt d'être attaqué par les Irlandois qui s'avançoient sur les derrières ; ce que le Roi de Fez exécuta sur le champ : remettant après son armée en bon ordre, Agramant s'avança du côté que son secours lui parut nécessaire, & marcha pour soutenir le Roi de Garbe, le vieux Sobrin, venant de lui faire dire par un Officier qu'il étoit prêt à succomber.

Les Ecoissois, chargés par l'armée fraîche & si nombreuse d'Agramant, ne purent y résister ; ils s'ébranlèrent, prirent la fuite, en abandonnant Zerbin, Ariodant & Lurcain qu'ils laissèrent dans le plus grand péril ; Zerbin sur-tout couroit le plus grand danger, n'ayant point encore pu remonter à cheval ; mais heureusement le redoutable Renaud accourut en ce moment à son secours.

Renaud, après avoir mis en fuite toutes les troupes qu'il avoit attaquées, venoit alors d'apprendre que Zerbin, entouré d'ennemis & démonté, se trouvoit dans le plus grand péril ; il y vole aussi-tôt ; la fuite des Ecoffois dirige sa marche, & l'impétuosité de la course de Bayard le porte promptement au-devant des Ecoffois qui tournoient la tête au combat : Où courez-vous, leur cria-t-il ? Qu'est devenue votre antique valeur ? Pouvez-vous fuir devant ces vils Sarrafins ? Est-ce ainsi que vous parviendrez à leur enlever leurs drapeaux pour en parer vos églises ? Est-ce ainsi que vous abandonnerez seul & démonté le brave fils de votre Roi ?

A ces mots, Renaud se saisissant d'une forte lance que lui présente un écuyer, & voyant Prusion, Roi d'Alfarache, à sa portée, fond sur lui, le porte mort à terre : Agricalte & Bambirague éprouvent le même sort ; il fond ensuite sur Soridan qui, sans doute, eût péri de même, si la lance de Renaud, ébranlée par les coups précédens, ne se fût brisée dans sa main. Renaud voyant sa lance rompue, tire aussi-tôt la terrible Flamberge ; il frappe Serpentin qu'il fait voler à moitié mort de dessus sa selle ; ses coups redoublés forment bientôt une large place autour de Zerbin qui, se trou-

vant

vant dégagé, remonte sans opposition sur un cheval dont le maître avoit perdu la vie.

Zerbin profite à tems de ce secours, puisque dans ce même moment, Dardinel, Sobrin & le Roi Balastre s'avancent à la tête de leurs troupes; mais Zerbin, remonté sur un bon cheval, ne les craint plus; & maniant son épée avec plus de force & de courage que jamais, il précipite aux enfers les plus téméraires des Sarrafins qui l'attaquent. Le Paladin Renaud observant où ses coups pouvoient être les plus utiles, court attaquer Agramant qu'il voit se rendre plus redoutable par ses coups que mille autres guerriers; il le joint, le frappe sans le blesser; mais le fort Bayard frappant du poitrail sur le flanc du cheval d'Agramant, le fait rouler au loin sur la poussière avec son maître.

Pendant qu'au-dehors des murs de Paris, la haine, la fureur, la rage même des combattans entretient une si cruelle bataille, le féroce Rodomont taille en pièces le foible & malheureux Bourgeois de Paris, & brûle les palais & les églises de cette capitale: Charlemagne qui combattoit alors dans une partie éloignée, n'en avoit aucun soupçon, & s'occupoit à recevoir dans Paris le secours qu'Odoard & Arimane venoient de lui conduire.

Il voit arriver un Ecuyer pâle, effrayé, pou-

vant à peine proférer quelques mots. Ah, Seigneur ! ah ! grand Charles, ayez pitié.... La frayeur l'opprime, l'interrompt quelques instans ; c'est avec peine qu'il s'écrie enfin : Aujourd'hui, Ciel ! aujourd'hui le saint Empire Romain est détruit ; un démon tombé dans cette malheureuse cité, la renverse feul de fond en comble : Satan, oui, Satan même, & ce ne peut être un autre, ruine, abîme sans ressource votre capitale infortunée ; tournez vous, voyez les tourbillons affreux de fumée qui s'élèvent de toutes parts, signes certains de la flamme dévorante ; écoutez ces cris douloureux qui percent la nue, & qui me servent de témoins : un feul, le fer & la flamme à la main, suffit pour ravager Paris où nul mortel n'ose plus le regarder en face.

Celui que l'effrayant cri d'allarme réveille, dont l'oreille est frappée par le sinistre son du tocsin, & qui voit en ouvrant les yeux un feu destructeur qui n'étoit plus inconnu que de lui, quoiqu'il soit le plus menacé de ses ravages, ne peut être plus étonné que ne le fut alors Charlemagne ; ses yeux lui confirmant la vérité de ce cruel récit, il rassemble un nombre de ses guerriers les plus intrépides, & marche en diligence, dirigé par les cris vers le quartier de la ville d'où s'élève la plus grande rumeur.

Charles, suivi de ses Paladins, fait diriger ses bannières vers une grande place où Rodomont se trouvoit être alors, & se conduit par la trace des morts & des membres épars qu'il trouve sur son passage. Mais finissons, & que ceux qui voudront savoir la fin d'une aussi belle & singulière histoire, prennent la peine de revenir m'écouter encore une autre fois.

Fin du seizième Chant.



CHAN T XVII.

LA Justice divine, lorsque l'énormité de nos péchés aggravés, accumulés sans cesse, méritent enfin que sa colère se déploie, ne peut mieux annoncer que sa vengeance est égale à sa miséricorde, qu'en livrant les coupables à la tyrannie féroce de monstres avides de sang, & les plus cruels fléaux que sa juste colère puisse employer. Tels furent Marius, Sylla, Néron, Caligula, Domitien, & le dernier des Antonins : ce fut pour punir Rome qu'il lui donna pour maître ce barbare Maximin, homme féroce & de la plus vile naissance ; ce fut pour le même dessein, qu'il plaça Créon sur le trône de Thèbes, & que l'Étrurie sanglante frémit sous le sceptre de fer de Mézence : l'Italie coupable fut de même livrée ensuite à la domination barbare des Huns, des Goths & des Lombards.

Souviens-toi d'Attila, malheureuse Rome ; souviens-toi du détestable Ezelin ; on peut s'en rappeler cent autres qui servirent de fléaux à la puissance divine lassée enfin de ne trouver dans ses enfans que des sujets rebelles & coupables : mais n'allons pas chercher dans ces tems reculés

des signes certains de sa vengeance ; n'en faisons-nous pas nous-mêmes la plus cruelle expérience, en nous voyant abandonnés comme des troupeaux infectés & inutiles , aux loups ravissans qu'elle permet que nous ayons pour pasteurs ? Comment leur faim peut-elle paroître n'être pas assouvie, après avoir dévoré tant de victimes ? Mais leur fureur va jusqu'à l'horreur d'appeler les loups des forêts ultramontaines, pour achever de dévorer une partie de leur proie, & leur assurer la possession du reste. Non, les bords du Trasimène, ni les champs de Cannes, n'ont point vu leurs terres plus abreuvées de sang que l'Adda, la Mella, le Tarr & le Ronco, n'en ont vu couler sur leurs malheureux rivages.

Oui, l'Éternel veut que nous soyons punis, & peut-être le sommes-nous par des peuples encore plus coupables que nous ; mais nos iniquités, nos erreurs, nos vices se sont multipliés ; peut-être un jour, portant le fer & la flamme à notre tour sur leurs frontières, ferons-nous les instrumens dont le Ciel se servira pour les punir, lorsque sa patience ne pourra plus soutenir leur injustice & leurs forfaits.

Ils avoient bien sans doute attiré sur eux la vengeance céleste, lorsque le Turc & le Maure pensèrent les envahir, & portèrent dans le sein

de leur patrie tous les maux qu'enfante la guerre ; mais ils ne les éprouvèrent jamais plus cruellement que par le bras du féroce Rodomont.

J'ai déjà dit qu'après que Charles eut reçu la nouvelle fatale que lui porta cet Ecuyer, il courut vers la place où ce Sarrafin étoit annoncé par les cris de la multitude & les corps tronqués ou défigurés qu'il avoit laissés sur son passage. Les palais & les maisons embrâsées, les temples en ruine & profanés montroient un exemple de désolation qui devoit déchirer l'âme de ce grand Prince : O François, dit-il, où fuyez-vous ? Troupe épouvantée, vous n'osez pas même contempler vos malheurs ! Quel asyle, quels foyers, quelle cité pouvez-vous espérer, lorsque vous vous laissez enlever si lâchement votre capitale ? Quoi, cet homme seul, maintenant enfermé dans l'enceinte de vos murs, pourra s'en échapper impunément après vous avoir donné la mort ? C'est ainsi que Charles exprimoit son indignation & sa colère. Il ne pouvoit supporter un pareil déshonneur : il approche enfin du Sarrafin, & lui voit encore porter la mort dans le sein de ses sujets, jusques près des portes de la grande cour du palais.

Une grande partie du peuple s'étoit rassemblée dans cette vaste enceinte, croyant s'y mettre

en sûreté ; le palais & les cours étoient entourés de fortes murailles flanquées de tourelles ; l'intérieur étoit rempli de vivres & muni de tout ce qui pouvoit assurer une forte défense : Rodomont ivre de rage , plein d'un fol orgueil , & méprisant la nature entière , attaquoit le palais ; d'une main il faisoit un moulinet meurtrier de son épée , de l'autre il lançoit la flamme , il frappoit les grandes & fortes portes avec fureur , & les faisoit retentir par ses coups ; cependant les moins timides de ceux qui défendoient cette auguste demeure , étoient montés sur le haut des murs remparés , & lançoient indifféremment sur la tête du Roi d'Alger tout ce qui se trouvoit sous leurs mains , & même ils ne ménageoient rien pour se munir de tout ce qui pouvoit l'accabler ; les pierres , les madriers pleuvoient sur sa tête ; ils arrachotent jusqu'à des créneaux entiers , jusqu'au comble des toits ; bientôt ils en vinrent jusqu'à sacrifier les colonnes de marbre & les poutres dorées qui décoroient l'intérieur de cette habitation royale ; ils s'en firent de nouvelles armes , & l'indomptable Rodomont en étoit couvert , sans en être accablé.

Inébranlable à l'attaque de cette porte , & couvert de ses armes étincelantes , il foutenoit sous ces coups , & n'en paroissoit que plus terrible : c'est ainsi qu'un fort serpent quitte sa

sombre grotte après que par de longs froissements il vient de s'y dépouiller de sa vieille peau ; se sentant alors rajeuni , plein d'une nouvelle vigueur , une lumière ardente rend ses yeux terribles ; il élève de tous côtés sa tête altière , en lançant le triple dard de sa langue , & tout animal tremble & fuit à son aspect.

Les traits aigus des balistes , les quartiers de roche , de marbre , les merlons , les crenaux entiers frappent en vain ce Sarrafin qui paroît être invulnérable : rien n'arrête son bras qui secoue la grande porte dans ses gonds , qui la tranche , la dépièce par tronçons à coups d'épée , & qui parvient enfin à s'y faire jour ; cette ouverture , quoiqu'étroite , est suffisante pour qu'il puisse être vu de l'intérieur du palais , & couvrir des pâleurs de la mort le visage de tous ceux & de celles qui se sont réfugiés dans ce asyle : l'on entend alors des cris perçans s'élever des hautes galeries & des donjons de ce palais : les Dames de la Cour , les Bourgeoises de la cité , confondues ensemble , courent éperdues de tous côtés ; leur voix plaintive , les coups dont elles se frappent elles-mêmes , expriment foiblement encore leur terreur & leur désespoir ; les unes embrassent en gémissant les lits maternels qui les ont vu naître ; les autres , les feuil des portes de cet auguste palais : Ah ! s'écrioient

elles , fera-ce donc en expirant que nos yeux vont voir ce lieu sacré tomber dans la main des barbares ? Ce fut dans ce moment du plus grand péril , que Charlemagne arriva , suivi de ses braves Pairs & de ses Chevaliers.

Charles regarde un moment ses mains qui furent si long - tems victorieuses : N'êtes-vous donc plus , s'écria-t-il , ce que vous fûtes jadis , lorsque dans Aspremont le redoutable Agolant tomba sous vos coups ? N'est-ce donc pas vous qui fûtes arracher la vie au Roi Trojan , ce brave frère d'Almon , & à tant d'autres guerriers ? Pourriez-vous craindre un homme seul , quelque sanguinaire & fort qu'il puisse être ? Oui , je veux éprouver si vous avez conservé vos forces ; prouvez que vous avez toujours les mêmes à ce dogue qui dévore mes sujets. Non , je ne peux douter que je ne sois toujours vainqueur par votre secours , & d'ailleurs un cœur généreux pourroit-il craindre la mort ?

A ces mots Charles court , la lance baissée sur Rodomont : les Pairs Naymes , Olivier , Ogier le Danois , les hauts Barons Avin , Avolio & Béranger , Othon , que l'amitié rend inséparables , attaquent l'intrépide Sarrafin de toutes parts. Mais , pour l'amour de Dieu , Seigneur , cessons un moment de parler de fureur , de meurtres & d'affauts ; je suis las d'être le Chantre de la mort ,

& de ce maudit Sarrafin qui l'égalé en cruauté : retournons , je vous conjure , aux portes de Damas , où nous avons laissé le bon Griffon le blanc , avec sa perfide Origile & le vil amant qu'elle disoit être son frère ; je les vois prêts à passer ces portes.

Parmi toutes les villes les plus riches & les plus peuplées du Levant , Damas doit être distinguée : distante de sept journées de Jérusalem , elle est située dans la plaine la plus riche & la plus fertile ; cette plaine n'éprouvant jamais les rigueurs de l'hiver , a l'aspect toujours riant , l'aurore & le soleil la colorent & la fécondent sans cesse par leurs premiers rayons ; deux rivières dont les eaux ont la pureté du cristal , entrent & coulent dans cette ville ; elles entourent , elles arrosent une infinité de jardins qui ne sont jamais privés ni de la parure des fleurs , ni de l'ombrage agréable des arbres toujours verts. La naphte coule avec une telle abondance au milieu des eaux , que son parfum remplit l'air & les maisons même.

La grande rue de Damas étoit alors couverte de tapis variés dans leurs couleurs , d'herbes odoriférantes , & de rameaux d'arbrustes ; les murs , toutes les portes en étoient ornées & tapissées ; on ne voyoit point de fenêtres & de balcons qui ne fussent garnis & parés des plus riches étof-

fes ; mais leur principal ornement étoit une infinité de Dames couvertes de pierreries & des habits les plus riches & les plus galans : dans plusieurs places de cette belle ville, le peuple formoit des danfes ; des jeunes gens bien montés faisoient passer leurs chevaux avec grâce ; mais rien n'égalait la magnificence de la Cour du Roi de Damas : elle sembloit avoir épuisé tout ce que la presque Isle de l'Inde & les bords du Gange produisent d'or, de perles & de diamans.

Griffon & sa compagnie marchèrent doucement ; chaque objet nouveau méritoit leur admiration : ils rencontrèrent un Chevalier qui les arrêta. Plein de politesse & de prévenance, il les pria de descendre, & d'entrer dans son palais, & pour comble de soins, ce ne fut qu'après leur avoir procuré le délassément d'un bain délicieux, qu'il les conduisit dans le fallon où le festin le plus somptueux étoit déjà préparé.

En soupant, il leur raconta que Noradin, Roi de Damas & de toute la Syrie, ayant fait inviter les Chevaliers étrangers, comme ceux de ses Etats, avoit fait publier des joutes qui commenceroient dès le lendemain, où tous ceux qui se sentiroient du courage pourroient en donner des preuves honorables : quoique le projet de Griffon n'eût point été de chercher les tournois, il se crut dès-lors engagé à ne pas perdre cette occa-

sion d'acquérir de la gloire ; il pria son hôte de lui dire quel étoit le motif du Roi pour rendre ces joutes si solennelles , & si s'étoit un usage annuel , quelque entreprise nouvelle , ou pour éprouver seulement la valeur de ses Chevaliers.

C'est pour la première fois , lui répondit son hôte , que nous voyons cette fête , qui désormais se renouvellera de quatre en quatre mois ; elle est établie en mémoire de ce qu'un pareil jour Noradin a sauvé sa tête du plus grand péril , après avoir passé quatre mois dans la plus affreuse douleur , la mort étant toujours présente à ses yeux ; mais pour vous mettre pleinement au fait de cette histoire , je dois vous dire que Noradin , après avoir été pendant plusieurs années amoureux de la belle & charmante fille du Roi de Chypre , avoit obtenu sa main ; & suivi de son épouse , des dames de sa cour , & de ses Chevaliers , il revenoit de Chypre dans ses Etats de Syrie ; mais à peine fûmes-nous éloignés du port , que voguant dans l'orageuse mer Carpatiene , nous essuyâmes une tempête assez violente pour faire perdre la tête au plus ancien Pilote ; nous navigâmes pendant trois jours & trois nuits au milieu des vagues menaçantes qui nous portoient sans cesse à la dérive ; nous abordâmes enfin sur une côte tranquille dont les rivages coupés de ruiffeaux s'étendoient en de belles & vertes prairies

couronnées par des collines couvertes d'arbres touffus.

Nous fîmes aussi-tôt dresser des pavillons , & tendre des abris entre les arbres , où nous nous retirâmes , heureux d'être échappés à la tempête : pendant qu'on creusoit des cuisines , qu'on allumoit les feux , & qu'on dressoit déjà les tables , Noradin fortit armé d'un arc & de flèches que lui portoient deux de ses gens , & s'avança dans les vallées & les bois voisins dans lesquels ils avoit apperçu des cerfs , des daims & des chevreuils en grand nombre : enchantés d'un doux repos , nous attendions notre Roi , lorsque nous vîmes arriver le long du rivage de la mer un horrible monstre qui couroit sur nous.

Dieu vous préserve , Seigneur , de voir jamais ce maudit ogre ; il vaut mieux en entendre parler que de soutenir son horrible aspect : je ne peux pas trop vous dire quelle étoit sa longueur , tant elle nous parut être démesurée ainsi que sa grosseur ; deux excroissances osseuses remplissoient la place des yeux qu'il n'avoit pas ; il venoit à nous le long du rivage , comme je vous l'ai déjà dit : il parut qu'une petite montagne s'approchoit ; nous distinguâmes son long museau d'où sortoient des défenses semblables à celle d'un sanglier ; une écume infecte sortoit de sa longue gueule , & couloit jusques sur sa poitrine ; il courut bien-

tôt sur nous en élevant son museau comme un chien braque qui commence d'avoir quelque connoissance du gibier ; plus pâles que la mort, nous nous enfuîmes tous ; mais nous profitâmes peu de son aveuglement, le maudit ogre avoit le nez si fin, que l'odorat le servoit aussi bien que l'eussent pu faire des yeux : il auroit fallu des ailes pour l'éviter ; nous courions en vain de côté & d'autre pour nous éloigner, il étoit trop léger à la course : de quarante que nous étions, dix à peine purent se sauver sur le navire ; il se saisit de tous les autres ; il emporta les uns sous son bras, d'autres dans son sein, le reste fut jetté dans une profonde panetière qu'il portoit comme les Bergers.

Le monstre aveugle nous mit dans sa caverne, creusée sur le bord de la mer, au milieu d'une espèce d'écueil ; vraisemblablement ; c'étoit dans une épaisse carrière de marbre blanc, que cette caverne avoit été creusée, puisque ses murs intérieurs avoient la blancheur du beau papier de Foligno : une femme triste & qui paroissoit affligée de son sort y demeuroit avec lui ; elle sembloit gouverner une grande quantité de femmes de tout âge, les unes laides & d'autres assez jolies, qu'elle avoit avec elle. Près de la grotte qu'elle habitoit, une pareille étoit creusée, & c'étoit celle où l'ogre renfermoit ses troupeaux, lesquels

étoient si nombreux que lui-même ne les comptoit plus, aussi ne les conservoit-il que pour son amusement; il ne supportoit pour les conduire ni les glaces de l'hyver, ni les chaleurs de l'été, & n'en faisoit pas sa principale nourriture : la chair humaine lui paroissoit être bien supérieure : hélas ! il nous le prouva bien cruellement ; il se saisit de trois jeunes gens de notre troupe, & ce monstre les dévora tout vivans ; Il vint ensuite à la seconde caverne, & levant une grosse pierre, il en fit sortir son troupeau, & nous y renferma ; de-là, fort satisfait du festin qu'il venoit de faire, il s'alla promener à la suite de ses troupeaux en jouant d'une musette qui pendoit à son col.

Notre Roi, pendant ce tems, étoit revenu de la chasse : en arrivant sur le rivage, il connut bientôt toute l'étendue de sa perte par un silence effrayant, & voyant les tentes & les pavillons abattus ; mais il ne put imaginer quelle espèce de malheur nous avoit enlevés ; il s'approche du rivage, & voit le navire ou ce qui restoit de Matelots s'occupoit à lever les ancres & à déployer les voiles ; dès qu'ils l'aperçurent sur le rivage, ils envoyèrent la chaloupe pour le recevoir ; mais aussi-tôt que Noradin eut entendu le récit qu'ils lui firent de l'attentat effroyable de l'Ogre qui venoit d'enlever ce qu'il avoit de plus cher, il n'hésita pas à prendre le parti de suivre ce monstre

& d'arracher de ses mains sa chère épouse Lucine, ou de perdre la vie.

Plein d'une fureur inspirée par l'amour, Noradin suit les traces de l'Ogre, & bientôt il arrive à sa caverne, où tremblans, désespérés, le moindre bruit nous faisoit craindre que ce ne fût l'Ogre qui retournât pour nous dévorer ; Noradin fut assez heureux pour ne trouver que la femme de l'Ogre, qui, surprise de le voir, lui cria de fuir, s'il vouloit éviter la mort : Ah ! s'écria-t-il, ce n'est point par hasard que je viens braver sa furie ; eh ! que m'importe de mourir, pourvu que ce soit près d'une épouse que j'adore ! Il lui demanda promptement des nouvelles de ceux que l'Ogre avoit enlevés, & lui dépeignant la belle Lucine, il s'informa sur-tout si cette chère épouse étoit encore en vie. Cette femme le rassura, lui disant, que les jours de Lucine étoient en sûreté, & que toutes les autres femmes l'étoient de même avec l'Ogre, qui n'en mangeoit aucune. Tu vois la preuve de ce que je t'assure, lui dit-elle, par la quantité de femmes qui m'entourent : il ne nous fait aucun mal, ajouta-t-elle, que celui de nous tenir captives ; mais si quelqu'une de nous tentoit de fuir, il deviendrait cruel dans sa vengeance, & l'enterrerait toute vive, ou l'enchaînerait toute nue sur un rocher, exposée aux rayons brûlans du soleil : il n'a fait d'abord aucune distinction
parmi

parmi tous les prisonniers que tu regrettes, & les a renfermés confusément dans sa caverne ; car son nez fin lui fera bientôt connoître les sexes différens ; les femmes n'auront rien à craindre, mais pour les hommes, ils sont sûrs d'être tous dévorés. Je ne peux te donner aucun bon conseil sur les moyens d'enlever d'ici ton épouse ; sois satisfait de savoir ses jours en sûreté ; elle éprouvera le même sort que nous : mais je t'en conjure, mon fils, éloignes-toi promptement ; crains que l'Ogre ne te sente, & qu'il ne te devore ; il est prêt à revenir ; son nez fera bientôt la revue de tout ce qui est ici, & jamais taupe ne peut mieux deviner tout ce qui peut être dans sa tanière.

Noradin lui répartit vivement, qu'il ne partirait pas sans voir son épouse, & qu'il préféreroit mille morts à la douleur de s'en éloigner : lorsqu'elle vit que rien ne pouvoit l'ébranler, elle imagina quelque expédient pour l'aider ; & cette femme, en effet, employa toute son industrie à trouver celui-ci. La caverne qu'elle habitoit étoit pleine de peaux suspendues, qui venoient des boucs, des chèvres & des agneaux qu'elle consommait pour se nourrir & toutes les malheureuses renfermées avec elle : alors choisissant la plus grande de ces peaux, dont un vieux bouc avoit été dépouillé, & prenant même un reste de sa graisse, elle lui fit étendre cette graisse d'une

détestable puanteur sur tout son corps, & lorsqu'elle trouva le pauvre Noradin assez infect à sa fantaisie, elle lui fit endosser cette peau de bouc qui le faisoit ressembler à quelque larve ou quelque lamie; elle le fit tapir près de la pierre qui fermoit la caverne, & c'est là qu'elle lui dit d'attendre le moment de revoir son épouse.

Noradin obéit à ses ordres, & près de l'ouverture de la caverne, il attendit le tems de la rentrée du troupeau; bientôt le son aigre d'un chalumeau l'avertit que l'Ogre rappelloit ses troupeaux du pâturage; il commencèrent, en effet, à se rapprocher de leur retraite, & leur affreux Pasteur les suivoit par derrière: qu'en pensez-vous? croyez-vous que son cœur fut assez agité quand il entendit que l'Ogre s'approchoit, & que bientôt il apperçut le vilain museau de ce monstre près de l'ouverture de la caverne; mais sachez que l'amour l'emporte toujours sur la peur; celui de Noradin étoit sincère, jamais il n'en fut un plus tendre. L'Ogre ayant donc levé la pierre, Noradin entra mêlé dans le milieu du troupeau.

Ce troupeau renfermé, l'Ogre vint à nous, & nous sentit l'un après l'autre; il se saisit de deux de nous autres dont il dévora jusqu'aux os pour son souper; & je vous l'avoue, je ne peux m'empêcher de suer & de trembler encore en me rappelant ses horribles défenses. L'Ogre enfin

étant parti, Noradin jetta la tunique puante & velue du vieux bouc, & courut embrasser sa chère Lucine; mais cette tendre épouse, au lieu de jouir d'un moment si doux, ne fut occupée que de la douleur de voir Noradin s'exposer inutilement à la mort la plus affreuse & la plus certaine : Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, malgré tous les maux que j'ai soufferts, je me consolais du moins en pensant que vous étiez échappé des mains de ce monstre avide & cruel ; j'eusse quitté la vie sans regret, sachant que la vôtre n'étoit pas exposée, mais maintenant tous mes maux sont à leur comble.

Ah ! ma chère Lucine, s'écria tendrement Noradin, crois-tu donc que je pusse vivre un moment sans toi ; mais suspens, de grâce, tes craintes & ta douleur ; l'espérance de te sauver, & même tous ceux qui sont avec toi, m'a déterminé promptement à venir à ton secours : si je ne peux y réussir, je préfère à la vie de mourir près de toi : mais je peux sortir de cette affreuse caverne comme j'y suis entré, & je peux vous sauver tous, si vous savez comme moi braver l'horrible puanteur de ce détestable bouc. Alors il lui raconta la ruse que la femme de l'Ogre avoit imaginée en sa faveur pour tromper le nez subtil de son vilain époux. Il nous conseilla de nous couvrir tous comme lui de peaux de boucs,

& comme nous fumes perfuadés de la bonté de cet expédient, nous tuâmes bien vite les boucs les plus vieux & les plus puans de ce troupeau; nous nous oignîmes de leur graisse, & nous nous couvrîmes enfin de leurs vilaines peaux.

Dès que l'aurore parut le lendemain, l'Ogre revint à la caverne, & bientôt embouchant les sales tuyaux de son gros syrinx, il appella ses troupeaux dehors de leur caverne; mais le méchant Ogre tenoit sans cesse la main à l'ouverture pour nous empêcher de sortir en même tems : il nous tâtoit l'un après l'autre, & lorsqu'il trouvoit un dos velu, il laissoit la sortie libre. Nous sortîmes tous ainsi hommes & femmes : l'Ogre nous laissa tous passer, mais quel fut notre désespoir, lorsque nous vîmes qu'il retenoit Lucine; soit que la trop délicate Lucine n'eût pas suffisamment couvert son beau corps de cette détestable graisse, soit que sa démarche fût plus lente & moins assurée que celle d'un animal, soit enfin que ses longs & beaux chevaux détachés flottassent sur son dos. Dès que l'Ogre la saisit assez rudement sur la croupe, elle ne put s'empêcher de jeter un grand cri. Nous étions alors tellement attentifs à nous sauver, que nous ne faisons d'attentions qu'à nous-mêmes. Cependant me retournant à ce cri, je vis le maudit Ogre, qui, l'ayant déjà dépouillée de sa peau velue, la

faisoit rentrer durement dans sa caverne. Nous autres, toujours colés dans nos peaux, nous suivîmes le troupeau, sous la conduite de l'Ogre, jusques dans une verte & belle prairie : nous attendîmes ainsi que l'Ogre au long museau, s'étant assis à l'ombre, se fût profondément endormi.

Alors nous nous enûmes tous, les uns vers les montagnes, les autres vers le bord de la mer ; mais le tendre & fidèle Noradin ne voulut jamais nous suivre ; il se déterminâ, malgré nous, à rentrer dans la caverne, résolu d'y mourir, s'il ne pouvoit délivrer Lucine.

Au moment où Noradin vit que son épouse restoit captive, son premier mouvement fut de se jeter lui-même dans la gueule du monstre ; il courut jusqu'à son affreux museau ; peu s'en fallut qu'il ne sentît bientôt craquer ses os sous les dents de l'ogre ; mais un rayon d'espérance ce seul soutien des infortunés, le retint en lui faisant entrevoir qu'il étoit encore possible de la sauver.

Sur le soir, lorsque l'Ogre eut renfermé son troupeau, son odorat trop exquis le fit appercevoir promptement de notre fuite, & qu'il étoit condamné pour ce soir à faire un très-mauvais souper ; il regarda Lucine comme la cause de cette perte ; il la condamna sur le champ à rester nue attachée sur un rocher ; & Noradin, le cœur

percé de la voir souffrir pour l'amour de lui , se désespéroit & désiroit la mort : soir & matin , le malheureux époux avoit la douleur de la voir sur ce rocher , baignée de larmes & poussant des cris plaintifs ; chaque fois qu'il sortoit ou ren-
troit , toujours caché dans le milieu du troupeau , Lucine en pleurs & d'un air suppliant lui faisoit signe de profiter de l'occasion de sauver sa vie ; mais ce fidèle époux voulut toujours s'exposer à ce péril imminent , n'ayant lui-même que peu d'espoir de parvenir à la secourir.

La femme de l'ogre prioit aussi très-souvent Noradin de s'échapper ; mais rien ne put ébran-
ler sa constance , ni le résoudre à s'éloigner de Lucine ; l'amour & la pitié le lioit au pied du rocher , où du moins il pouvoit la voir. Il resta dans cette position cruelle , jusqu'au tems où le Roi Gradasse & le fils d'Agrican vinrent aborder sur cette même rive : ces deux Princes sautant à terre avec leurs gens , eurent l'audace de descendre , de courir à Lucine , de rompre ses liens , & de l'emporter en courant sur leur vaisseau , où le Roi de Chypre reçut de leurs mains cette fille aimée dans ses bras : cette action courageuse , que Mandricard & Gradasse durent autant à la prudence qu'à la fortune , se passa de si grand matin , que les troupeaux de l'ogre reposoient encore dans la caverne.

Dès que Noradin , toujours sous la peau du bouc , fut sorti le matin , qu'il ne vit plus Lucine sur le rocher , qu'il sçut qu'elle étoit partie , & que la femme de l'ogre lui raconta comment elle avoit été délivrée , il rendit grace à Dieu , & lui fit de nouveaux vœux pour se tirer lui-même de son esclavage , & pouvoir retrouver son épouse , & l'obtenir par ses prières , ou la délivrer par ses armes.

Plein de joie , Noradin suivit à l'ordinaire le troupeau dans les pâturages ; il y attendit que l'ogre se fût endormi sur l'herbe ; ensuite , marchant jour & nuit , il se mit hors de danger d'en être poursuivi ; un vaisseau le porta dans la Satalie d'où ce Prince est de retour depuis trois mois dans ses Etats de Syrie ; il dépêcha des couriers à Rhodes , à Chypre , dans toutes les villes d'Afrique , d'Egypte & de Turquie ; ce n'est que depuis avant-hier , que le Roi de Chypre , arrivé dans Nicosie , vient de lui mander qu'après avoir essuyé la plus longue & la plus violente tempête , il est enfin de retour en ses Etats avec leur chère Lucine.

C'est en réjouissance de cette heureuse nouvelle , que notre Roi fait préparer cette belle fête ; il veut qu'elle se renouvelle toujours après le cours de quatre lunes , pour rappeler la mémoire des quatre mois qu'il a passés , couvert de la peau

hérissée d'un bouc, caché dans le troupeau de l'ogre ; & la fête de demain marquera le jour auquel il a pu se tirer de cet affreux péril. Tout ce que je viens de vous raconter , Seigneur , dit le Chevalier Syrien en terminant son récit , j'en ai vu la plus grande partie par moi-même ; je tiens le reste d'un homme bien instruit , puisque c'est le Roi lui-même qui me l'a raconté : si vous restez quelque tems avec nous , vous verrez la joie la plus vive succéder à la tristesse , & si quelqu'un oseroit vous rien nier de mon récit , vous pouvez l'affurer qu'il est très mal informé.

C'est ainsi que le Chevalier de Damas instruisit Griffon du motif de cette belle fête : ils passèrent ensemble une partie de la nuit ; ils conclurent que Noradin étoit un grand & rare exemple d'amour & de fidélité. Les tables étant levées , les Chevaliers se retirèrent dans leurs appartemens , & ce ne fut qu'au commencement d'un jour serein & brillant , qu'ils furent réveillés par les cris de l'allégresse publique : les timbales & les trompettes rétentissoient dans la cité de Damas , & se rassembloient dans la grande place publique , où l'en entendoit s'élever aussi des cris de joie , & le bruit des chevaux & des chars.

Griffon se couvrit aussi-tôt de ses belles armes blanches ; il s'en trouve rarement de cette espèce : celles de Griffon étoient impénétrables.

& la Fée couverte d'habits blancs, dont nous avons déjà parlé, les avoit trempées de sa main.

Le vil & méprisable Chevalier d'Antioche s'arma de même, & tint compagnie à Griffon; leur hôte, toujours prévenant & poli, leur présenta de bonnes & fortes lances, les fit suivre par des Écuyers; & rassemblant plusieurs de ses parens, Chevaliers de marque, il se rendit quelque tems après Griffon dans les lices; Griffon n'ayant aucun désir de briller, traversa la place, & s'arrêta pour voir entrer tous ces enfans de Mars prêts à se signaler: les uns venoient deux à deux aux joutes, les autres trois à trois; ils portoient tous les couleurs de leurs maîtresses; les uns marquoient leur satisfaction intérieure, les autres leur douleur cachée, par différens emblèmes placés sur leurs cimiers, ou peints sur leurs boucliers.

Les Syriens, en ce tems-là, s'armoient à la manière des Occidentaux, & vraisemblablement ils avoient pris cet usage des Chevaliers François avec lesquels ils avoient un commerce intime; les François étoient maîtres alors des saints lieux où le Dieu fait homme habita, lorsqu'il souffrit pour nous: lieux sacrés! aujourd'hui les Chrétiens si dignes de blâme vous laissent dans la possession des infidèles, tandis qu'ils ne

devroient baïsser le fer de leurs lances que pour le soutien de notre sainte foi ; c'est contre leur propre sein, c'est contre celui du petit nombre de leurs frères qu'ils portent les plus funestes coups.

Vous, Espagnols ! vous, François ! cessez. Tournez ailleurs vos armes ! Brave Helvétiens ! & vous Allemands ! cherchez des conquêtes plus glorieuses à faire, en combattant pour la gloire du Christ. Méritez le nom de Très-Chrétien & celui de Catholique. Pourquoi massacrez-vous les enfans de votre Eglise ? pourquoi les dépouillez-vous de leurs biens ? Que n'entreprenez-vous de nouveau de vous soumettre Jérusalem la sainte cité, que des Renégats vous ont arrachée des mains ? Pourquoi laissez-vous Constantinople & tant de riches contrées en Asie & en Europe sous le pouvoir du Turc infidèle ? Espagne, n'as-tu donc pas pour voisine cette Afrique qui t'a fait mille fois plus d'offense & de maux que l'Italie ? Eh quoi ! c'est pour nuire à ce petit Etat, qu'on te voit abandonner de hautes & justes entreprises ; & toi, malheureuse Italie ! tu dors, & tu ne parois plus honteuse de passer perpétuellement de maîtres en maîtres nouveaux, ni de te soumettre au plus fort qui saura t'humilier & te tyranniser. Suisse avide ! si la crainte de mourir de faim dans tes cavernes

& tes cabannes t'appelle dans la riche Lombardie, si tu cherches chez nous qui te donne du pain, ou qui finisse ta misère en te donnant la mort, les richesses immenses du Turc ne sont pas loin de toi. Chassez-le de l'Europe, ou tout au moins de la Grèce, Helvétiens ! vous saisissez un bien meilleur moyen de vous enrichir, ou vous périrez par une mort plus glorieuse. Ce que je te dis, ô farouche Montagnard ! je le dis à l'Allemand ton voisin : là sont les richesses, là sont celles que Constantin enleva de Rome lorsqu'il emporta ce que la capitale du monde avoit de plus précieux pour enrichir la Ville de son nom, & qu'il prodigua le reste : sachez que le Pactole & l'Herme qui roulent de l'or avec leur sable, sachez que la Migdonie & la Lydie, pays dont la bonté fut toujours renommée, & dont les noms sont célèbres dans l'histoire, ne sont pas assez éloignées de vous pour que vous ne puissiez pas tenter d'en faire la conquête.

Toi, grand Léon ! ô toi, qui, tel qu'une colonne inébranlable, portes la charge des clefs du ciel, ne souffre pas que l'Italie s'affaisse plus long-tems sous son propre poids ; tire-là de cet assoupissement funeste ; fers-toi de ce lituus pastoral & sacré que le ciel a remis dans tes mains ; justifie ce nom auguste de Léon qu'il

semble t'avoir donné, pour qu'à l'exemple du Roi des forêts, tes rugissemens mettent en fuite ces loups qui veulent dévorer ton troupeau.

Mais, grand Dieu ! comment ai-je été si loin, en passant rapidement d'un sujet à l'autre. En vérité, je n'en fais rien moi-même, & j'aurai bien de la peine à retrouver cette chaîne : je me rappelle cependant que je vous parlois de la coutume qu'avoient pris les Syriens de s'armer à la françoise, & que rien n'étoit plus magnifique à voir que la grande place de Damas, pleine de Chevaliers couverts d'armes brillantes. Les Dames jettoient des fleurs de leurs balcons sur les Chevaliers qui cherchoient à montrer leur grace & leur adresse à manier leurs chevaux ; ils les faisoient sauter, caracoller, se servant ou bien ou mal-à-propos de leurs éperons, quelques-uns s'attiroient des louanges, d'autres excitoient les ris, & même les huées du peuple.

Le prix du tournoi étoit une riche armure que Noradin avoit achetée d'un Marchand qui l'avoit trouvée sur son chemin en revenant d'Arménie ; Noradin avoit joint, par une plus grande magnificence, une riche veste brodée d'or & de perles, d'un prix inestimable, à ces belles armes.

Si le Roi de Syrie avoit su de quel prix étoient ces armes qu'il avoit promises pour le

prix du tournoi, quelque magnifique & libéral qu'il pût être, il les auroit conservées précieusement : mais il seroit trop long de raconter comment elles avoient pu paroître assez méprisables pour être abandonnées sur un grand chemin, en proie au premier Voyageur allant ou revenant dans le chemin de l'Arménie : j'en parlerai un peu plus bas ; mais à présent je ne m'occupe que de Griffon. Dès les premières joutes, il amoncela près de lui des tronçons de lances sans être ébranlé ; il fit redouter après les coups terribles qu'il portoit avec son épée.

Dans la cour de Dames, il y avoit huit jeunes Seigneurs très-chers à leur Roi, très-renommés par leur valeur & très-unis par la fraternité d'armes : ils s'étoient liés plus intimement que jamais pour le jour du tournoi, & s'étoient associés tous les huit pour en être les tenans envers & contre tous.

Le premier combat qu'ils devoient soutenir étoit celui de la joute, & les lances étant brisées, celui de l'épée devoit lui succéder, & même celui de la masse d'armes. Noradin se plaisoit à les voir combattre, quoique ces combats devinssent souvent bien dangereux, ces Chevaliers employant la même force dans ces espèce de jeux, qu'ils eussent portée contre de véritables ennemis ; il est vrai que lorsqu'il les

voyoit combattre avec trop d'animosité, le Roi, d'un seul mot, pouvoit les séparer.

Le Chevalier d'Antioche, presque aussi peu sensé que courageux, ce Martan, ayant vu les premiers succès de Griffon, & s'aveuglant sur lui-même, crut un moment qu'il pouvoit imiter celui dont il étoit alors le compagnon: il hasarda donc de se présenter pour combattre, & se tint dans la place marquée pour les assaillans, attendant la fin d'un combat violent qui se donnoit alors entre deux Chevaliers.

Le Seigneur de Séleucie, l'un des huit dont j'ai parlé, combattoit alors contre Ombrun, & lui porta dans la visière un coup si violent & si malheureux qu'il le fit tomber mort sur l'arène: tous les spectateurs en jettèrent un cri de douleur. Ombrun étoit estimé, chéri, méritoit de l'être, & fut généralement regretté: Martan, témoin de ce coup mortel, pensa qu'il pouvoit en recevoir un pareil, & sa poltronnerie naturelle lui glaçant le cœur, il ne pensa plus qu'au moyen le plus sûr & le plus prompt de sortir de ce mauvais pas; cependant l'un des tenans s'étoit présenté pour jouter contre lui.

Griffon, qui s'aperçut du peu d'ardeur que Martan marquoit pour combattre, le poussa, l'anima, comme on excite un gros mâtin contre un loup, lorsqu'on voit que le chien peu cou-

rageux reste toujours bien loin en arrière, se contentant d'aboyer, & s'arrêtant toutes les fois que le loup hérissant les lèvres de sa gueule lui fait voir ses dents menaçantes, & le feu sombre & rouge qu'il porte dans ses yeux : ce fut en présence de toute la Cour & d'une multitude de spectateurs, que le lâche Martan, évitant la rencontre & la lance de son adversaire, tourna la bride & son corps à main droite, & rendit cette course inutile : il est vrai qu'il lui restoit la ressource de s'excuser sur la faute de son cheval ; mais Démosthène même n'eût pu le défendre : dès qu'ils en vinrent au combat à l'épée, quand Martan n'auroit été couvert que de papier, il n'eût pas évité plus soigneusement les moindres coups de son adversaire ; n'étant plus à la fin maître de sa frayeur, il prit honteusement la fuite rompant les rangs des Chevaliers qui faisoient de grands éclats de rire autour de lui ; les battemens des mains, les huées s'élevèrent de la populace même, qui crioit au lâche comme on crie après un loup chassé dans des toiles. Martan, peu touché de la honte qu'il essuyoit, continua de fuir, & retourna se cacher dans son logis.

Le brave Griffon, honteux, désespéré, se croyant diffamé lui-même par la lâcheté de son

compagnon, eût préféré d'être dans un brâsier à sa situation présente ; son cœur animé par la honte & par la colère, lui fait voir une Cour brillante, tout un peuple qui l'entoure, & qui d'après la conduite de son compagnon peuvent le soupçonner d'être aussi lâche : il sent la nécessité de donner les preuves les plus éclatantes de sa valeur : le moindre geste, la moindre fausse démarche pouvant paroître une preuve qu'il méritoit aussi l'opinion que Martan avoit donné de lui. Il avoit déjà mis sa lance en arrêt, & sûr de ne jamais manquer son atteinte dans ces fortes de combats, il poussa son cheval de fureur contre le Baron de Sidonie, & le fit voler des arçons. Tous les spectateurs se levèrent étonnés de ce coup de lance terrible auquel ils ne s'attendoient pas : Griffon voyant sa lance encore entière, la rompit jusqu'à la poignée sur le bouclier du Seigneur de Laodicée, qui, trois ou quatre fois, eut l'air d'être prêt à tomber, & qui resta quelques momens étendu sur la croupe de son cheval : celui-ci s'étant enfin remis, vint attaquer Griffon l'épée à la main. Griffon qui fut surpris de le revoir encore en selle, après une pareille atteinte, se dit en lui-même, il faut que l'épée fasse bientôt ce que n'a pu faire la lance ; & sur le champ, attaquant le Baron, il lui porte

un coup qui parut être celui de la foudre ; & deux autres coups pareils le jettèrent tout étourdi sur la poussière.

Deux frères , Seigneurs d'Apamie , Tyrfis & Corimbe , renommés tous les deux pour être inébranlables dans les tournois succèdent au Baron de Laodicée. Tous deux éprouvèrent le même sort ; le premier fut enlevé des arçons au premier coup de lance ; le second roula sur le sable , au troisième coup d'épée qu'il reçut : & tous les spectateurs s'écrièrent que Griffon remporterait l'honneur du tournoi.

La lice alors fut occupée par Salinterne , qui réunissoit à la charge de Grand-Ecuyer de Noradin , celle d'Administrateur de ses États ; cet homme naturellement orgueilleux , ne pouvant supporter qu'un étranger demeurât vainqueur , & d'ailleurs étant courageux & doué d'une force prodigieuse , il prit une grosse lance , & défia Griffon en termes insultans. Griffon , pour toute réponse , choisit aussi la plus forte lance , courut sur lui , & le coup qu'il porta dans le milieu de son bouclier fut si violent , que la lance traversa l'écu , la cuirasse & le corps , tellement qu'elle sortit longue d'une palme du milieu du dos de Salinterne , qui tomba roide mort , au grand déplaisir de Noradin dont il étoit aimé ,

mais à la satisfaction de toute la Cour, qui détestoit cet avare Ministre.

Griffon ensuite porta par terre Ermophile & Carmonde, deux Chevaliers de Damas; l'un d'eux étoit chargé des affaires de la guerre, & l'autre étoit Grand-Amiral: ni l'un ni l'autre ne purent résister aux bras victorieux du fils d'Olivier. Le Seigneur de Séleucie restoit seul à combattre: il passoit pour être le plus redoutable des guerriers syriens; & sa valeur en ce jour se trouvoit soutenue par les meilleures armes, le cheval le plus nerveux, & le mieux dressé pour le combat.

Tous les deux se frappèrent également à la visière, brisèrent leurs lances jusqu'à la poignée: le Duc de Séleucie perdit un étrier, & Griffon passa sans être ébranlé. Tous les deux, jettant le reste de leurs lances, mirent l'épée à la main, & revinrent l'un sur l'autre avec la même ardeur. Griffon, de son premier coup, fendit le bouclier du Duc de Séleucie, fit voir en pièces l'acier & les os durs dont il étoit composé; & si les cuissards, d'une excellente trempe, n'eussent résisté, le même coup eût tranché la cuisse du Duc, & l'eût mis hors de combat: celui-ci frappa du même tems Griffon sur la visière: & si le casque n'eût été l'ouvrage d'une Fée, il eût pu se bri-

ser par la violence du coup. Griffon serrant ensuite de plus près son adversaire, brise ses armes, ne lui laisse pas un instant de repos : déjà même le Duc de Séleucie paroissoit en désordre, & prêt de succomber à tous momens. Le Roi de Damas se hâta d'interrompre ce dangereux combat, où le Duc alloit perdre la vie ; & tous les spectateurs applaudirent à sa prudence d'avoir fait séparer deux aussi braves combattans.

Les huit Chevaliers, qui n'avoient pu soutenir leur entreprise contre un seul, étoient sortis des lices ; les autres, ne se sentant plus la force de rien disputer à leur vainqueur, ne se présentèrent pas : ce tournoi fut donc très-promptement fini, n'ayant duré presque qu'une heure. Mais Noradin, pour que la fête occupât plus longtemps les spectateurs, descendit de son balcon ; il fit couvrir la lice par des toiles, & divisant le gros des Chevaliers en deux troupes, il leur fit recommencer des joutes nouvelles, & moins dangereuses que les premières.

Griffon, pendant ce tems, étoit retourné promptement à son logis, toujours furieux contre le lâche Martan, & plus honteux de l'affront qu'il en avoit reçu, qu'il n'étoit sensible à toute la gloire dont il venoit de se couvrir. Martan & la perfide Origile qui, par mille mensonges adroits, soutenoit son vil amant, firent tous

leurs efforts pour colorer l'infâme action de Martan. Soit que Griffon eût la foiblesse de les croire, ou qu'il le feignit; il en eut l'air avec eux; mais il prit le parti de les faire sortir secrètement de Damas avec lui, de peur que le peuple, en reconnoissant le lâche Martan, ne s'attroupât pour lui faire de nouveaux affronts. Griffon les amena donc, sans qu'ils fussent aperçus; mais, voyant son cheval rendu de cette forte jête, & lui-même ayant les paupières appesanties par le sommeil, ils s'arrêtèrent dans la première auberge à deux milles de distance de Damas. S'étant promptement désarmé, le fils d'Olivier se retira seul, s'enferma dans une chambre, & se jetta nud dans un lit.

A peine eut-il la tête sur l'oreiller, que ses yeux se fermèrent; & jamais Blaireau ni Loir ne furent ensevelis dans un plus profond sommeil. Martan, pendant ce tems, entrant dans un jardin avec Origile, ces deux âmes scélérates ourdirent ensemble la plus fine & la plus noire trahison qui puisse être tombée dans l'idée des esprits les plus pervers.

Ils convinrent que Martan prendroit les habits, les armes, & le cheval de Griffon; & que, sous cette fausse ressemblance, il iroit se présenter à Noradin comme le Chevalier qui venoit de remporter le prix du tournoi; il exé-

puta sur le champ ce projet ; & les habits , les armes éclatantes , & le beau cheval blanc de Griffon , servirent à ce traître. Origile & quelques écuyers le suivirent : ils arrivèrent aux lices , précisément au moment que les derniers combats à l'épée finissoient , & que le Roi de Damas faisoit chercher avec empressement le Chevalier vainqueur , au cheval blanc & aux armes brillantes de la même couleur , dont il ignoroit le nom.

Martan , comme l'âne vil qui portoit la dépouille du fier lion , étant appelé , ce lâche se présenta devant Noradin , comme Griffon eût pu le faire ; le Roi l'embrassa à plusieurs reprises , le fait asseoir à son côté , & veut que sa haute valeur soit par-tout publié : il le fait proclamer au son de mille instrumens guerriers , vainqueur du tournoi , & de cette grande journée. Toute la ville de Damas en retentit , & le Roi le fit marcher à sa droite , en comparant au grand Hercule , & même au Dieu Mars , ce vil coquin le plus lâche de tous les hommes : il le fit loger dans son palais avec toute sa suite , & la perfide Origile partagea les honneurs qu'il recevoit ; mais il est tems que je retourne à notre brave Griffon qui , sans avoir de défiance des scélérats qui l'avoient accompagné , dormoit encore d'un sommeil profond qui dura jusqu'au soir.

Griffon, s'apercevant qu'il est tard, sort du lit & de la chambre en diligence, il court à celle où la perfide Origile & son prétendu frère doivent être : il ne les trouve plus ; ses armes, ses habits sont disparus ; il entre en soupçon & ce soupçon s'augmente en voyant les armes & les habits de Martan qui remplacent les siens : l'hôte alors survient, & lui dit, qu'il y a déjà fort longtems qu'un Chevalier couvert d'armes blanches, une Dame & le reste de leur fuite étoient retournés vers la ville : le fils d'Olivier s'aperçoit alors de tous les pièges trompeurs où l'amour l'a fait tomber jusqu'à ce jour ; il ne doute plus déjà que le prétendu frère ne soit le favori de sa perfide maitresse ; & c'est en vain qu'il rougit de sa duperie, lorsqu'ayant écouté la vérité de la bouche du Pélerin, il s'est laissé séduire par les mensonges de celle qui l'a si souvent trompé ; il voudroit alors les tenir, les punir tous deux ; mais ils sont en fuite ; & le malheureux Griffon, qui ne peut faire autrement, se couvre des armes d'un lâche, & se voit forcé de s'en servir, ainsi que de son cheval.

Il eût beaucoup mieux valu pour lui de sortir tout nu, que de se couvrir, que d'embrasser la cuirasse & l'infâme bouclier du lâche Martan ; & de porter le cimier d'un casque déshonorant, mais il se trouvoit obligé de suivre de près les

Deux perfides : il arrive à Damas assez à temps encore ; il restoit une bonne heure de jour.

Près de la ville par laquelle il entra, on voyoit à gauche un magnifique château, d'une bonne défense pour la guerre, & richement orné dans son intérieur. Le Roi, & toute sa Cour réunis dans un beau salon, y soupoient alors ; l'indigne Martan étoit assis auprès de lui avec la trompeuse Origile.

On découvroit des fenêtres & des balcons de ce palais, toute la campagne & jusqu'au pied des murs de la ville. Ils apperçurent d'assez loin arriver Griffon le Blanc, couvert des armes les plus déshonorantes. Tous les Chevaliers & les Damas se mirent à rire de celui que ces armes désignoient ; & Noradin, qui combloit le lâche Martan de ses faveurs, voulut savoir de lui le nom du vil poltron qui les portoit, & qui, malgré toute la honte dont il s'étoit couvert, osoit reparoître ainsi.

Il me paroît bien étrange, disoit Noradin à Martan, que vous, l'un des premiers Chevaliers de l'univers, vous ayez pour compagnon, le plus lâche qui soit dans tout l'Orient. Etoit-ce donc pour faire briller encore davantage votre haute valeur ? Certes, je jure bien que, sans la considération que j'ai pour vous, il eût subi le traitement le plus infâme que méritent ses pareils :

ennemi de tout acte déshonorant, je le punirois, si vous ne l'aviez amené.

Martan, dont l'ame étoit le vase de toutes les iniquités, n'hésita pas à lui répondre : Excellent Prince, je ne peux vous dire son nom ; je l'ai rencontré sur le chemin d'Antioche : son air assez noble, ses belles armes me l'ont fait juger digne que je le souffre avec moi, & je n'en ai d'autre connoissance que celle qui m'est si désagréable aujourd'hui : je suis même si piqué de l'affront qu'il m'a fait, que je serois tenté de briser sa lance & son épée, & de le punir rigoureusement ; mais ces deux jours que j'ai eu le malheur de passer avec ce lâche, ne doivent point le garantir du traitement qu'il mérite : mon cœur sera sans cesse blessé du déshonneur dont il m'a couvert ; il en a même fait un si grand à toute la chevalerie, que tout ce qui pourroit me satisfaire le plus, seroit que Votre Majesté le fît pendre à l'un de ces créneaux pour servir d'exemple aux âmes aussi viles que l'est la sienne : Origile applaudit beaucoup au propos de Martan, & tâcha même d'aggraver le crime & la punition qu'il méritoit.

Non, répondit Noradin ; je ne trouve pas que sa lâcheté mérite la mort ; mais je desire seulement qu'elle soit punie par les nouveaux affronts qu'il recevra de la populace, indignée déjà

contre lui. En disant cela , l'un de ses Barons reçut ses ordres , & partit de grand cœur pour les faire exécuter.

Ce Baron ayant pris quelques gens armés avec lui , descendit près de la porte de la Ville , attendant Griffon , & se proposant de l'arrêter entre les deux ponts , de lui faire souffrir mille affronts , & de lui faire passer le reste du jour dans un cachot.

Le Soleil sortant du sein de la mer commençoit à peine à chasser les ombres de la nuit , & à dorer la cime des Alpes , lorsque le lâche Martan , craignant que Griffon ne rendît enfin sa supercherie publique , prit congé de Noradin , & partit.

Il avoit pris un prétexte spécieux , pour en obtenir la permission ; ne voulant point , disoit-il , être témoin des nouveaux affronts auxquels l'homme avec lequel il étoit arrivé sembloit être condamné. Le Roi de Damas avoit joint beaucoup de dons précieux au prix du tournois qu'il lui avoit fait remettre , & de plus un acte authentique des actions éclatantes qu'il avoit faites. Laissons aller ce vil scélérat ; je vous promets qu'il recevra bientôt le juste prix de ses infamies.

Griffon traité honteusement , avoit été conduit dans la grande place , sans casque , sans cuirasse , & couvert seulement d'un pourpoint ;

pour le conduire à la prison , ils l'avoient placé tout au haut d'un char que deux vaches atténuées par les ans , la fatigue & la faim , traînoient très-lentement ; il étoit entouré de Vieilles hydeuses , & de femmes publiques déshonorées ; elles l'accabloient des plus sales injures ; elles agaçoient après lui beaucoup d'enfans qui les répétoient , qui lui jettoient des pierres , & qui l'eussent assommé , si des gens plus raisonnables ne les avoient arrêtés ; les armes qui caüsoient tout ce qu'on lui faisoit essuyer , & par lesquelles on avoit cru le reconnoître , étoient traînées dans la boue , attachées au derriere de la charrette qui s'arrêta vis-à-vis une espèce de tribunal : on lui fit le reproche public & personnel des fautes qu'un autre avoit commises ; & son déshonneur , dont tous les yeux croyoient être de surs temoins , fut publié hautement & à son de trompe ; on le conduisit ensuite à la porte des temples , des palais les plus considérables , les noms les plus odieux lui furent prodigués , & dans la dernière marche qu'on lui fit faire , on lui prononça son bannissement , que la populace se proposoit bien d'accélérer à force de soufflets & d'autres coups , ne connoissant point celui qu'ils comptoient si mal mener : mais à peine eut-on ôté les fers dont les mains & les pieds de Griffon , pris par surprise , avoient été chargés , que le

Paladin furieux arracha de la charrette l'épée & le bouclier qui trainoient après lui, & se jetta sur ce peuple imbécille & défarmé. Mais c'est dans le chant suivant, Seigneur, que je vous raconterai le reste. Il est tems de finir celui-ci.

Fin du dix-septième Chant & du premier Volume.

THE IVK T H A T O

at 1000 ft. above sea level. The station is situated on the
east side of the mountain, and is the only one of its kind in the
vicinity. The station is situated on the east side of the mountain,
and is the only one of its kind in the vicinity. The station is situated
on the east side of the mountain, and is the only one of its kind in the
vicinity.

The station is situated on the east side of the mountain, and is the only one of its kind in the vicinity.

2/19

Date Due

All library items are subject to recall at any time.

[illegible]

Brigham Young University



3 1197 00321 3367

